



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

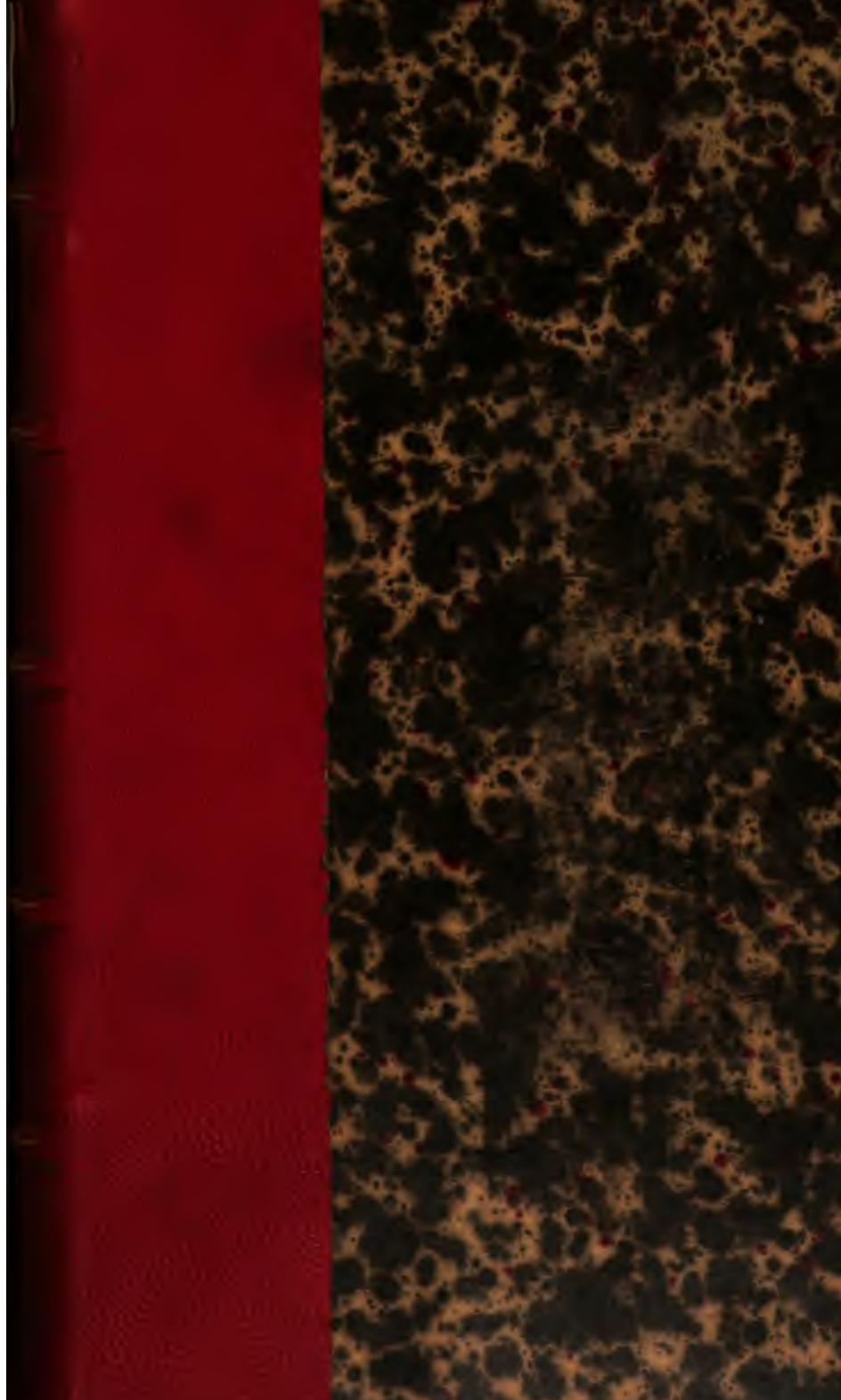
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Fr 28.4.2

Harvard College Library



FROM THE GIFT OF

ARCHIBALD CARY COOLIDGE

(Class of 1887)

PROFESSOR OF HISTORY

FOR BOOKS ON FRENCH HISTORY









BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

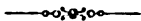
DE BREST



TOME IV



1864—1865



BREST

IMP. J. B. LEFOURNIER AÎNÉ, GRAND'RUE, 86



1867

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE BREST

TOME IV

1861-1862

BREST

1862

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE

BREST

TOME IV

1864 — 1865.

BREST

IMPRIMERIE DE J. B. LEFOURNIER AINÉ, GRAND'RUE, 86

1867

Fr 28.4.2

Harvard College Library

NOV 20 1911

Gift of
Prof. A. C. Coolidge

LISTE GÉNÉRALE

DES

MEMBRES COMPOSANT LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE BREST (1)

BUREAU

Président. — *M. LEVOT (P.), Conservateur de la Bibliothèque du port, Correspondant du Ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, Officier d'Académie.

Vice-Présidents. — *M. VERRIER, Ingénieur des Ponts-et-Chaussées. — M. DUBOIS (EDMOND), Professeur de science à l'Ecole navale Impériale.

Secrétaires. — *M. DU TEMPLE, Capitaine de frégate. — M. DUVAL (P.-G.-P.), ancien Professeur de rhétorique et ancien Principal.

Bibliothécaire-Archiviste. — *M. MAURIÈS, Sous-Bibliothécaire de la ville.

Trésorier. — *M. BERDELO, ancien Chirurgien major de la Marine, Conservateur de la Bibliothèque de l'Ecole de Médecine navale.

(1) Les noms des membres fondateurs sont précédés d'un astérique.

MEMBRES RÉSIDANTS

MM. ALLAIN, Docteur-Médecin, à Lambézellec.

***ALLANIC, Agrégé, professeur de logique au Lycée impérial, Officier de l'Instruction publique.**

ALLARD, Père, ancien Greffier du Tribunal civil de Brest.

***ANNER, Rédacteur en chef du journal l'*Armoricain*.**

***ANTOINE (L.-G.), Ingénieur des Constructions navales.**

***AUDIBERT, Professeur d'hydrographie.**

***BARILLÉ, Architecte.**

***BEÛLAMY, Notaire, Conseiller municipal.**

***BERNIER, ancien Chirurgien de la Marine.**

***BERDELO, ancien Chirurgien-Major de la Marine, Conservateur de la Bibliothèque de l'Ecole de Médecine navale.**

***BIZET, Conseiller général.**

***BOUYER (F.-M.), Capitaine de frégate.**

***CHABAL, Pasteur protestant.**

CHARBONNIER, Vérificateur de l'Enregistrement et des Domaines.

***CHASSANIOL, D.-M., second Médecin en chef de la Marine.**

***CLÉREC, Aîné, Avocat, Juge suppléant.**

COFFYN, Colonel du Génie, Directeur des fortifications.

***CONSEIL, Député au Corps législatif, Conseiller général.**

***CONSTANTIN, Pharmacien.**

***CROUAN, Pharmacien, Correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux scientifiques.**

DAVID, Commis au bureau de l'Etat-Civil.

MM. *DELAPORTE, Avocat, Secrétaire en chef de la Mairie.

*DELORME (ARMAND), Ingénieur civil.

DESDÉSERTS, D.-M. à Landerneau.

*DUBOIS (EDMOND), Professeur de Sciences à l'Ecole navale Impériale.

*DUSEIGNEUR, ancien Pharmacien de la Marine.

DU SEIN, Professeur de littérature à l'Ecole navale Impériale.

*DU TEMPLE, (J.-L.-R.), Capitaine de frégate.

*DUVAL (J.-C.-M.), Directeur du service de Santé de la Marine.

DUVAL (P.-C.-P.), ancien Professeur de rhétorique, ancien Principal de collège.

ELÉOUET, Propriétaire.

*FLAGELLE, Expert-Arpenteur à Landerneau.

*FLEURY (ED.), Pharmacien de l'Ecole de Paris, Bibliothécaire-Archiviste de la ville.

FINOT, Sous-Ingénieur des Constructions navales.

*FLOCH, Pharmacien.

*GARDIN DE LA BOURDONNAYE, Docteur en droit, Juge au Tribunal civil.

*GARNAULT (E.), Professeur de sciences à l'Ecole navale Impériale.

*GOLIAS (J.-H.-J.), Chirurgien principal de la Marine, en retraite.

*GOUZIEN, ancien Chef d'Institution.

GUIBERT, Lieutenant de vaisseau.

*GUICHON DE GRANDPONT, Commissaire général de la Marine.

*HAMONIC, Négociant.

- MM. *HÉLIÈS, Commis du service administratif aux Constructions navales.
- *HOUITTE, Pharmacien.
- *HUËT, Négociant.
- JOUBERT, Avoué-Licencié près le Tribunal civil, suppléant du Juge de paix.
- JOUVEAU-DUBREUIL, Négociant, Maire de Saint-Marc, Conseiller d'arrondissement, Président du Tribunal de Commerce, Vice-Président de la Chambre de Commerce.
- KOCH, Professeur d'allemand au Lycée impérial.
- LABREVOIR, Directeur de la succursale de la Banque.
- *LAIR (F.), Pharmacien de l'Ecole de Paris.
- *LEFÈVRE, D.-M., Directeur du Service de santé de la Marine en retraite.
- *LEFOURNIER, Aîné, Imprimeur.
- LE GUEN, Chef d'escadron d'artillerie.
- LE GUILLOU-PÉNaNROS, Juge au Tribunal civil.
- *LEMONNIER, Directeur du Comptoir du Finistère.
- LEMONNIER, Chef de bataillon d'infanterie retraité.
- *LESCOP (E.), Greffier des Tribunaux maritimes.
- LE PIVAIN, Négociant, Directeur de la compagnie d'assurances l'*Union*.
- *LEVOT (P), Conservateur de la Bibliothèque du port, Correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, Officier d'Académie.
- *LIMON, Juge d'instruction au Tribunal civil.
- *MAURIÈS, Sous-Bibliothécaire de la ville.
- *MER, Architecte, Membre de la Chambre de Commerce.
- *MICHEL (O.), Négociant.
- *MICHEL (E.), Négociant.

- MM. *MILIN**, Commis de comptabilité.
- MITRÉCÉ**, Colonel, Directeur du Parc d'artillerie.
- *MONJARET DE KERJÉGU (Louis)**, Négociant, Président de la Société d'Agriculture.
- *MONJARET DE KERJÉGU (Francis)**, Négociant, Conseiller municipal, Conseiller général, Membre de la Chambre de Commerce.
- *MOREAU (Louis)**, Homme de Lettres.
- MOREL**, Tailleur.
- NICOLAI**, Professeur d'anglais au Lycée Impérial.
- OLLIVIER**, Capitaine de frégate retraité.
- *PENQUER, D.-M.**, Président de la Société médicale.
- *PERRIER (Anth.)**, Consul de S. M. Britannique.
- *PESRON (Isid.)**, Membre de la Chambre de Commerce.
- *PILVEN (G.)**, ancien Garde principal du Génie.
- PILVEN**, Avocat.
- *PITTY**, ancien Banquier.
- *RICHAUD**, Chirurgien principal de la Marine.
- RONIN**, ancien Officier supérieur d'artillerie.
- ROSSI (DE)**, Avocat.
- ROGER**, Fils, Imprimeur.
- *SASIAS (P.-P.)**, Professeur de sciences à l'Ecole navale.
- *SCHIAVETTI-BELLIENI**, Opticien.
- *TRITSCHLER**, Architecte, Conseiller général, Conseiller d'arrondissement, Conseiller municipal.
- UZEL**, Directeur de l'Ecole primaire communale.
- *VERRIER**, Ingénieur des ponts-et-chaussées.
- *WAILLE**, Rédacteur en chef du journal *l'Océan*.

MEMBRES CORRESPONDANTS

- MM. *ARNAUD, Percepteur, à Lyon.
- *BLÉAS, Inspecteur des Ecoles primaires, à Loches (Indre-et-Loire).
- BESNOU, Pharmacien de 1^{re} classe de la Marine, en retraite, à Avranches.
- *BOURDAIS, Ingénieur civil, à Paris.
- CAILLET (V.), Examineur des Ecoles d'hydrographie, à Paris.
- CARCARADEC (DE), Ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, à Napoléon-Vendée.
- *COURBEBAILLISSE, Sous-Ingénieur des Constructions navales, à Paris.
- COURCY (POL DE), Archéologue, Correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, à Saint-Pol-de-Léon.
- DE LA FAYE, Commis à l'Inspection centrale de la Marine, à Paris.
- *DELAVAUD (B. - E.), Pharmacien - Professeur de la Marine, à Rochefort.
- DELOUCHE, Inspecteur départemental de l'Académie, Officier d'Académie, à Quimper.
- DU CHATELLIER (A.), Correspondant de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques), à Pont-l'Abbé.
- DEMMIN (AUGUSTE), Archéologue, à Paris.
- DUVAL, Fils, Littérateur, à Paris.
- FALLOY, Commissaire de l'Inscription maritime, à Royan.

MM. FIERVILLE, Professeur, de morale, à Mont-de-Marsan (Landes).

***HENRY**, Ingénieur des ponts-et-chaussées, à Romorantin.

JOUAN (H.), Capitaine de frégate, à Cherbourg.

JOUVIN, 1^{er} Pharmacien en chef de la Marine, à Rochefort.

LAUGIER, Membre de l'Académie des Sciences et du bureau des Longitudes, Examinateur de classement et de sortie à l'École navale, à Paris.

LE CHANTEUR DE PONTAUMONT, Inspecteur-Adjoint de la Marine, à Cherbourg.

***LECLERT (E.-A.)**, Sous-Ingénieur des Constructions navales, Professeur à l'Ecole Impériale d'application du Génie maritime, à Paris.

LEJEAN (G.), Consul honoraire, Membre du Comité central de la Société de géographie de Paris.

LEMEN, Archiviste du Finistère, Correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, à Quimper.

LEMIÈRE, Secrétaire en chef de la mairie, à Morlaix.

LE MESL DE PORZOU, Directeur des Contributions indirectes, au Puy (Haute-Loire).

LÉPISSIER, Astronome-Adjoint de l'Observatoire Impérial, à Paris.

LESCOUR, Négociant, à Morlaix.

LIAIS, Astronome à l'Observatoire impérial de Paris.

LOUDUN (E.), Sous-Bibliothécaire honoraire de la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

MALAGUTTI, Recteur de l'Académie de Rennes.

MARCHARD, ancien Notaire, à Paris.

- MM. MINIÈRE (CH.)**, Pharmacien de 1^{re} classe, à Angers.
- MIORCEC DE Kerdanet**, Docteur en droit, Archéologue et Historien, à Lesneven.
- MONTIFAULT (DE)**, Sous-Préfet à Sarreguemines (Moselle).
- PESCHELOCHE**, Architecte, à Montauban.
- PIET (JULES)**, ancien Notaire, à Noirmoutiers.
- *PODEVIN**, ancien Pharmacien, à Morlaix.
- PRUGNAUD**, Commissaire de la Marine, à Rochefort.
- RATTIER (ERNEST DE)**, Homme de Lettres et Journaliste, à Bordeaux.
- *REYNALD**, Docteur ès-lettres, Agrégé, Élève de l'Ecole Normale et de l'Ecole d'Athènes, Professeur suppléant à la Faculté de Caen.
- RICHARD (le baron)**, Préfet du Finistère, Officier de l'Instruction publique, à Quimper.
- ROBERT (EUG.)**, D.-M., Géologue et Archéologue, à Belle-Vue, près Meudon (Seine-et-Oise).
- *ROCHARD (J.-E.)**, D.-M., 1^{er} Chirurgien en chef de la marine, Président du Conseil de Santé, à Lorient.
- SAULNIER**, Juge au Tribunal civil de Louviers.
- *SAUVION**, Proviseur du Lycée impérial, au Havre (Seine-Inférieure).
- TURQUETY (ED.)**, Poète, à Passy-Paris.
- ZACCONÉ**, Chef de bureau à l'Administration des Postes, à Paris.
-

LISTE

DES

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES EN 1866

AISNE. — Saint-Quentin. — *Société académique des Sciences, Belles-Lettres et Agriculture.* — Château-Thierry. — *Annales de la Société historique et archéologique.*

CALVADOS. — Caen. — *Académie impériale des Sciences, Arts et Belles-Lettres.*

CHARENTE. — Angoulême. — *Société archéologique et historique.*

CHARENTE-INFÉRIEURE. — Rochefort. — *Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts.* — Saintes. — *Société archéologique.* — *Recueil des Actes de la Commission des Arts et Monuments.*

CÔTE-D'OR. — Dijon. — *Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres.*

CÔTES-DU-NORD. — Saint-Brieuc. — *Société archéologique et historique.*

EURE. — Evreux. — *Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres.*

FINISTÈRE. — Brest. — *Société d'Agriculture.*

GIRONDE. — Bordeaux. — *Commission des monuments historiques.*

HAUTE-GARONNE. — Toulouse. — *Académie impériale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres.*

HAUT-RHIN. — Colmar. — *Société d'histoire naturelle.*

ILLE-ET-VILAINE. — Rennes. — *Société archéologique.* — *Société des Sciences physiques et naturelles.*

INDRE-ET-LOIRE. — Tours. — *Société archéologique de Touraine.* — *Société médicale.*

ISÈRE. — Grenoble. — *Société de Statistique, des Sciences naturelles et des Arts industriels.*

LOIRE-INFÉRIEURE. — Nantes. — *Société archéologique.* — *Société académique.*

MAINE-ET-LOIRE. — Angers. — *Société académique.*

MANCHE. — Cherbourg. — *Société académique.* — Avanches. — *Société archéologique.*

MEURTHE. — Nancy. — *Académie de Stanislas.*

MORBIHAN. — Vannes. — *Société Polymathique.*

MOSELLE. — Metz. — *Académie impériale.*

NORD. — Lille. — *Commission historique du Département.* — *Société impériale des Sciences, Agriculture et Arts.* — Dunkerque. — *Société dunkerquoise pour l'encouragement des Sciences, Belles-Lettres et Arts.*

PAS-DE-CALAIS. — Boulogne-sur-Mer. — *Société académique.* — Saint-Omer. — *Société des antiquaires de la Morinie.*

RHÔNE. — Lyon. — *Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts.*

SAÔNE-ET-LOIRE. — Châlons-sur-Saône. — *Société d'histoire et d'archéologie.*

SEINE-INFÉRIEURE. — Rouen. — *Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts.* — Le Havre. — *Société havraise d'Etudes diverses.*

SEINE-ET-MARNE. — Melun. — *Société d'archéologie, Sciences, Belles-Lettres et Arts.*

SOMME. — Amiens. — *Société des antiquaires de Picardie.* — Abbeville. — *Société d'émulation.*

TARN. — Castres. — *Société littéraire et Scientifique.*

VAR. — Toulon. — *Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts.*

VENDÉE. — Napoléon-Vendée. — *Société littéraire.*

YONNE. — Auxerre. — *Société des Sciences historiques et naturelles.*

ÎLE DE LA RÉUNION. — Saint-Denis. — *Société des Sciences et des Arts.*

NORWÈGE. — Christiana. — *Université royale.*

PROCÈS-VERBAUX

DES

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE BREST

SÉANCE DU 1^{er} FÉVRIER 1864

PRÉSIDENCE DE M. LEVOT

Lecture et adoption du procès-verbal.

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Bulletin des antiquaires de Picardie, 1863.

Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure, 1863.

Amélioration des métaux employés à la fabrication des canons rayés et à celle des armes blanches, par M. Le Guen, chef d'escadron d'artillerie.

Divers manuscrits donnés par M^{lle} Cariou.

Brochures diverses envoyées par l'Université royale de Norwége.

DON AU MUSÉE

Deux médailles romaines.

MM. LE GUEN, chef d'escadron, et ZACCONE, sont admis comme membres correspondants.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Guichon de Grandpont lit des fragments d'un écrit intitulé : *Protée-Cigale*, où il entre dans des détails littéraires, philosophiques et moraux.

M. Robin compare le prix de revient des différents combustibles employés pour l'éclairage.

M. Milin lit une légende bretonne : *Iann-es-Kolmuenn*, recueillie par lui.

SÉANCE DU 29 FÉVRIER 1864

PRÉSIDENTE DE M. LEVOT

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. le Président donne lecture de plusieurs lettres : une de M. le Ministre de l'instruction publique, au sujet des récompenses accordées aux Sociétés savantes ; deux de MM. Conseil et Monjaret de Kerjégu (Louis), qui acceptent avec plaisir la mission de représenter la Société au Congrès central de Paris ; enfin, une de M. de Caumont relative à ce Congrès.

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Revue des Sociétés savantes des départements du centre, 1863.

Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles d'Ille-et-Vilaine, tom. 1^{er}, 1^{re} liv., 1863.

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie, 1863, n^o 4.

Compte-rendu de la Commission des monuments historiques de la Gironde, 1851-52.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Chassaniol lit quelques réflexions sur la circoncision et certaines pratiques religieuses, considérées au point de vue humanitaire.

M. Robin lit un travail sur les moulins à vent.

M. Du Temple fait des observations sur un point de ce travail.

SÉANCE DU 4 AVRIL 1864

PRÉSIDENCE DE M. LEVOT

Lecture et adoption du procès-verbal.

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Mémoires de la Société archéologique de Touraine, 1862.

Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, 1857, 1858, 1861 et 1863.

Revue des Sociétés savantes, tom. I et II, 1863.

Bulletin de la Société d'agriculture de Brest, 1863.

Note sur un squelette de Gorille, par M. Jouan.

Traitement de la rage par les alcaloïdes végétaux, par M. Cuzent.

Les Pseudo-critiques de la Gazette des Beaux-Arts.

OBJS AU MUSÉE

Une collection de minéraux des mines du Huelgoat et de Poullaouen.

Deux médailles : une de François de La Harpe et l'autre du baron A. Dubois, professeur, données par M. Chassaniol.

Des vues et des plans de M. Trouille, donnés par M. Lemoine.

M. le Président annonce que M. Duseigneur a donné sa démission de Secrétaire. Il donne ensuite lecture d'une lettre de M. Du Chatellier, qui rend compte des travaux du Congrès scientifique de Paris. La Société charge le Président de remercier M. Du Chatellier.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Duval lit une ode sur le connétable de Richemont, né près Sarzeau (Morbihan).

M. Fleury termine la lecture de son travail sur les corporations ouvrières à Brest.

SÉANCE DU 25 AVRIL 1864

PRÉSIDENCE DE M. LEVOT

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. le Président lit une lettre du 13 avril, de M. le Ministre

de l'instruction publique, annonçant qu'il met 300 francs à la disposition de la Société, heureux qu'il est d'encourager ainsi ses travaux et de lui donner un témoignage de son intérêt.

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Bulletin des Sociétés savantes.

Institution des sourds-muets et des enfants arriérés de Nancy.

Mémoire sur les travaux de M. Firoux, directeur-fondateur de l'Institution des sourds-muets de Nancy.

Imitation de Jésus-Christ, traduite en langue bretonne par MM. Troude et Milin.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Du Temple lit au nom de M. Charbonnier, son auteur, une pièce de vers, l'*Orphelin*.

M. Levot lit la première partie d'une notice sur les diverses tentatives faites pour établir un théâtre à Brest.

En remplacement de M. DUSEIGNEUR, démissionnaire, M. DUVAL est nommé secrétaire.

SÉANCE DU 30 MAI 1864

PRÉSIDENCE DE M. LEVOT

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. le Président lit une lettre du 30 avril, de M. le Recteur de l'Académie de Rennes, remerciant de l'envoi du *Bulletin* de la Société.

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Le 1^{er} volume de l'*Histoire de la Ville et du Port de Brest*, par M. Levot.

Bulletin de la Société polymathique du Morbihan.

Bulletin de la Société d'agriculture de Brest.

Deux Bulletins de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 17^e vol., 1863.

Revue des Sociétés savantes des départements.

Six notes sur différents sujets et deux rapports sur l'âge présumable des monuments celtiques, et sur le travail des pierres et des os par les habitants primitifs des Gaules, par M. Eugène Robert.

1^{er} *Bulletin des antiquaires de Picardie*, 1864.

La Panstéréographie, peinture monumentale, par le docteur Fuché, de Munich.

Deux numéros de la table alphabétique des *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Toulouse*.

Rapport sur les travaux et explications académiques des Provinces, 1862, par M. Challe.

Eau thermo-minérale de la Ravine-Chaude du Lamentin, par M. Cuzeut.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Levot achève la lecture de sa Notice sur le Théâtre de Brest.

M. Duval lit au nom de M. Mauriès, son auteur, une ode sur Giacomo Meyerbeer.

M. Fleury lit au nom de M. Saulnier, une notice sur le chevalier de Sévigné, de l'illustre famille de l'auteur des Lettres.

M. Du Temple parle d'un accident arrivé au vaisseau le *Louis XIV*, l'explosion d'un réfrigérant.

MM. COFFYN, colonel, directeur du génie à Brest;
MITRÉCÉ, colonel, directeur du Parc d'artillerie à Brest;
LE FRANC, lieutenant-colonel d'artillerie de marine en retraite, et LABREVOIR, directeur de la succursale de la Banque à Brest, sont nommés membres résidants.

SÉANCE DU 27 JUIN 1864

PRÉSIDENTENCE DE M. LEVOT

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. le Trésorier rend compte de la gestion annuelle, qui présente à la Société un avoir de 2,478 fr. 76 cent.

On procède ensuite au scrutin sur la nomination des membres du bureau et du comité de publication.

ONT ÉTÉ ÉLUS :

MM. LEVOT, *Président*.

VERRIER et DUBOIS, *Vice-Présidents*.

DU TEMPLE et DUVAL, *Secrétaires*.

FLEURY, *Bibliothécaire-Archiviste*.

BERDELO, *Trésorier*.

MEMBRES DU COMITÉ DE PUBLICATION :

MM. BELLAMY.

DENIS-LAGARDE.

GUICHON DE GRANDPONT.

PENQUER.

JOUBERT.

CLÉREC.

ALLANIC.

SÉANCE DU 25 JUILLET 1864

PRÉSIDENCE DE M. LEVOT

Lecture et adoption du procès-verbal.

Le Président donne lecture d'une lettre de M. le Proviseur du Lycée de Brest, transmettant celle qui a été envoyée par les soins de M. Le Verrier à tous les corps savants relativement à la propagation de l'Association scientifique pour l'astronomie, la physique et la météorologie ; il invite MM. les membres à souscrire à cette œuvre utile.

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Théorie des mouvements des corps célestes, traduction du *Theoria motus*, de Gauss, par M. Edmond Dubois.

Vivre chacun chez soi, proverbe, par M. Joubert.

Bulletin de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure.

Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Levot lit au nom de M. Denis-Lagarde, une étude sur la colonne miliaire de Kerscao (Finistère), essai de restitution.

M. Morel donne aussi lecture d'une de ses fables : *la Chauve-Souris et les Hirondelles*,

Et M. Duval d'une notice sur Belle-Ile-en-Mer, sa patrie, dont la première partie roule principalement sur les diverses attaques des vaisseaux hollandais et surtout anglais qu'elle a subies jusqu'à nos jours.

M. DESDÉSERTS, docteur-médecin à Landerneau, est nommé membre résidant.

SÉANCE DU 26 SEPTEMBRE 1864

PRÉSIDENCE DE M. VERRIER

M. Verrier lit une lettre du 18 août, par laquelle M. le Ministre de l'instruction publique lui fait connaître qu'une allocation de 300 francs est attribuée à la Société comme encouragement dans ses travaux et pour lui donner un nouveau témoignage de son intérêt.

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Huit Huacas noires, de Trufillo, département de la Libertad, vases trouvés dans les tombeaux anciens du Pérou; deux Urnes funéraires trouvées dans les anciens tombeaux de la Tauride, provenant du musée de Kertch, et trois Fétiches du Sénégal, offerts par M. Didelot.

M. l'abbé Le Siner, aumônier de l'hôpital civil de Brest, fait don à la Société de deux *Bulletins de la Société des sciences et des arts de l'île de la Réunion*, 1861 et 1862.

M. Le Franc lit ses observations géologiques, météorologiques, climatologiques, hydrographiques et géographiques sur la Guyane française, de 1845 à 1849.

M. Duval, continuant la lecture de sa notice sur Belle-Ile, rappelle son climat, son agriculture, son commerce, son sol et ses productions, sa description et sa division géographique et administrative, le caractère des habitants; puis donne quelques détails sur Houat et Hœdic ses deux voisines.

M. ADAM, chargé des cours spéciaux du Lycée de Brest, est nommé membre résidant.

SÉANCE DU 31 OCTOBRE 1864

PRÉSIDENCE DE M. LEVOT

Lecture et adoption du procès-verbal.

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar, 1864.

Bulletin des sciences, belles-lettres et arts du Var, 1862-64.

Bulletin des antiquaires de Picardie, 1864.

Historique de la Société des antiquaires de la Morinie, 1864.

Mémoires de la Société d'agriculture de Brst, 1863.

Notice des découvertes faites au moyen-âge dans l'Océan atlantique, par M. D'Avézac.

Pêche de la sardine, par un pêcheur de Quimperlé, 1864.

Études littéraires et scientifiques de Province, par M. Du Chatellier.

Deux briques romaines offertes par M. Mauriès.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Joubert lit le récit d'une visite faite par lui à Agen, le 6 septembre 1864, au poète Jasmin, quelques jours avant la mort de ce dernier.

M. Milin lit deux légendes bretonnes traduites par lui : la *Tour de plomb de Quimper* et *Kloarek-Lambaul*, variante bretonne du marquis de Guerrand.

M. Duval, au nom de M. Mauriès, lit le récit de l'excursion qui lui a procuré les briques qu'il a déposées, ensuite la traduction en vers de la légende bretonne du *Loup de Keromen*.

M. Robin fait connaître un perfectionnement apporté par lui à la disposition intérieure des boîtes à clichés photographiques.

D'après une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique où il invite la Société à faire des lectures publiques du soir dans un intérêt scientifique, littéraire et moral, une commission composée du bureau et de MM. les membres ci-après est nommée :

CLÉREC Aîné.
CHASSANIOL.
JOUBERT.
ROBIN.
DUSEIGNEUR.

SÉANCE DU 28 NOVEMBRE 1864

PRÉSIDENCE DE M. LEVOT

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Revue des Sociétés savantes des départements, publiée sous les auspices de M. le Ministre de l'instruction publique.

Recherches sur l'île de Noirmoutier, par M. François Piet, avec une lettre de l'auteur à M. le Président.

Turin, Florence ou Rome, étude sur la capitale de l'Italie et sur la question romaine, par M. Adolphe Rey.

Additions à la faune de la Nouvelle-Calédonie, par M. Jouan.

Remarques météorologiques et nautiques faites pendant un voyage à la Nouvelle-Calédonie, par M. Jouan.

Parapluie et lance de sauvage, offerts par M^{lle} Cariou.

La Société consent, en cas de lectures du soir à la Bourse, à faire les frais du luminaire et des sièges.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Lullier fait l'histoire des colonies américaines et l'analyse de leur constitution.

SÉANCE DU 26 DÉCEMBRE 1864

PRÉSIDENTE DE M. LEVOT

Lecture et adoption du procès-verbal:

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Revue des Sociétés savantes des départements, publiée sous les auspices de M. le Ministre de l'instruction publique, septembre et octobre 1864.

Distribution des récompenses accordées aux Sociétés savantes, 20 avril 1864.

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie, 1864.

Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire, 15^e et 16^e vol.

Révélation poétique, 1863, par M^{me} Auguste Penquer.

Rapprochement entre les gisements de silex des bords de la Somme et ceux de Brégy, Meudon, etc., par Eugène Robert.

Bulletin de la Société académique de Boulogne, 1864.

Statuts de la Société académique de Boulogne-sur-Mer, 1864.

Notice sur le nouveau système de locomotive électro-magnétique, de MM. Louis Bellet et Charles de Rouvre.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 13^e vol., 1864.

Mémoires de la Société Dunkerquoise, 1863-64.

Divers brevets, congés et autres pièces de la Révolution et antérieurement, donnés par un anonyme.

Plan manuscrit de l'ancienne abbaye de Landévennec, et un autre du vieux Brest, sans dates.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Milin lit trois légendes bretonnes traduites par lui : *La mort et le testament du marquis de Guérand*, une variante *Byron et d'Estaing* et *le combat d'Ouessant*.

M. Mauriès lit un travail sur *l'Imitation de Jésus-Christ en breton*, de MM. Troude et Milin.

M. ROZAIS est nommé membre résident.

Après lecture de deux lettres de M. le Préfet du Finistère et de M. le Recteur de l'Académie de Rennes, et aussi la réponse de M. le Président, la Société ajourne sa décision à la prochaine séance de janvier, relativement aux lectures du soir.

SÉANCE DU 6 FÉVRIER 1865

PRÉSIDENCE DE M. LEVOT

Lecture et adoption du procès-verbal.

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Bulletin historique de la Société des antiquaires de la Morinie, 51^e et 52^e livraisons.

Annales de la Société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure.

Recueil des publications de la Société havraise d'Etudes diverses de la 30^e année, 1863.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 18^e vol., 1864.

Programme de la Société académique de Boulogne-sur-Mer.

Différents ouvrages de l'Université de Christiania sur l'astronomie.

Effets du wolfram sur les fontes d'artillerie, par M. Le Guen, chef d'escadron d'artillerie.

Lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique, annonçant que la distribution des récompenses accordées aux Sociétés savantes à la suite du Concours de 1864, aura lieu à la Sorbonne, le 22 avril prochain.

La discussion s'ouvre, après la lecture d'une lettre de M. le Recteur de l'Académie de Rennes relative aux lectures du soir, et la Société privée du droit d'examen des lectures proposées, rapporte sa décision du 28 novembre 1864.

MM. LE PIVAIN et GARNAULT sont nommés membres résidents.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Fleury lit un travail sur l'ancien Pont-de-Terre, aujourd'hui la place de Latour-d'Auvergne.

M. Joubert rend compte des *Révélation poétiques* de M^{me} Penquer.

M. Duval lit une scène de son drame en vers : *Napoléon mourant à Sainte-Hélène sous la main du malheur et de l'expiation.*

La Société vote la somme de soixante francs pour une fouille à faire, avec le consentement de M. Allain, dans sa propriété de Lambézellec, où la découverte d'une urne brisée

fait présumer l'existence d'autres poteries et d'une voie romaine.

SÉANCE DU 6 MARS 1865

PRÉSIDENCE DE M. LEVOT

Lecture du procès-verbal, adopté après le rejet d'une addition proposée par M. Robin.

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Bulletin de la Société académique de Boulogne, 1864.

Mémoires de l'Académie de Dijon, tome XI^e, 1863.

Bulletin de la Société archéologique de Nantes, tome IV^e, 1^{er} et 2^e trimestres.

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie, tome VIII^e.

Histoire du Collège de Quimper, par M. Fierville.

Histoire de la Ville et du Port de Brest, par M. Levot, tome II^e.

Monnaies de cuivre de divers pays et de diverses époques offertes par M^{me} Simon, ainsi que d'autres objets d'histoire naturelle.

M. le Président lit une lettre à lui adressée le 15 février dernier, par M. Anatole de Barthélemy, au nom de la Commission de la carte des Gaules, avec prière aux membres de la Société de lui indiquer les monuments celtiques qui, à leur connaissance, existeraient dans les diverses communes du Finistère.

M. le Président ajoute que M. Fleury, membre de la Société, a déjà répondu à une grande partie des questions posées dans

ce questionnaire; il invite les autres membres à suivre cet exemple, et termine en disant que le document transmis par M. de Barthélemy sera communiqué à M. Flagelle, membre résidant à Landerneau, qui a recueilli les éléments d'une grande partie des questions posées et beaucoup d'autres renseignements.

M. Fierville, régent de philosophie du collège de Quimper, est nommé membre correspondant.

LECTURE DE TRAVAUX.

M. Duval termine la lecture de sa notice sur Belle-Isle par quelques considérations omises dans la rapidité des récits précédents.

M. Levot commence la lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. le chevalier de Fréminville; il retrace l'enfance, la jeunesse, les débuts de cet officier dans la marine, et son voyage dans les mers du Nord.

SÉANCE DU 27 MARS 1865

PRÉSIDENCE DE M. LEVOT

Lecture et adoption du procès-verbal.

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Rapport fait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres au nom de la commission des antiquités de la France, par M. B. Hauréau.

Revue des Sociétés savantes, tom. iv, novembre et décembre 1864.

Travail sur les figures d'hommes et d'animaux des poteries rougeâtres antiques, par le docteur Robert.

M. le Président lit une lettre de M. Duseigneur, proposant de fonder cette année trois prix, l'un d'histoire, l'autre de science et le dernier de poésie, en affectant à cette création la somme de 900 francs à répartir, par portions égales, entre les trois prix.

La discussion s'engage, mais sur l'observation d'un membre que la proposition de M. Duseigneur n'ayant point été portée à l'ordre du jour de la séance, il serait plus convenable de remettre la discussion à la prochaine séance, la Société adopte cet avis.

M. le Président donne ensuite connaissance du résultat, malheureusement négatif, des fouilles faites à Lambézellec dans la propriété de M. Allain, et demande que les 34 fr. restant sur les 60 fr. alloués, soient laissés au bureau pour exécuter des fouilles sur le terrain de l'ancienne église des Sept-Saints, à Brest; il termine en proposant d'y ajouter 120 francs.

La Société donne son adhésion à cette proposition.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Duseigneur lit un travail intitulé : *Guy Eder de la Fontenelle*, étude historique, dans laquelle il développe l'opinion que ce chef n'aurait pas été aussi criminel qu'on l'a dit généralement.

M. Le Guen donne lecture d'un article ayant pour titre : *De l'origine d'une ancienne coutume bretonne*, c'est-à-dire, une quête solennelle qui avait lieu vers la fin de l'année, dans quelques localités de notre pays.

SÉANCE DU 29 MAI 1865

PRÉSIDENCE DE M. LEVOT

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Mémoires lus à la Sorbonne les 30, 31 mars et 1^{er} avril 1864, histoire, philosophie, sciences morales et archéologie. — 2 vol. in-8^o.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 18^e vol., 1864.

Annales de la Société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure, 1864, 2^e semestre.

Bulletin de la commission historique du département du Nord.

Précis analytique des travaux de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, 1863-64.

Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure, 1864.

Bulletin de la Société d'archéologie, sciences, belles-lettres et arts de Seine-et-Marne, fondée à Melun le 10 mai 1864, 1^{re} année.

Bulletin de la Société polymathique du Morbihan, 2^e semestre 1864.

Société d'agriculture, des belles-lettres, sciences et arts de Rochefort, travaux 1860, 1861, 1862 et 1863.

Propositions soumises à M. le Maire et au Conseil municipal de Brest, par la Compagnie d'éclairage et de chauffage au gaz.

Les Fiançailles de la Rade, comédie en trois actes, par M. Rozais, représentée sur le théâtre de Brest, le 6 mai 1865.

Hydrologie de la Pointe-à-Pitre, par G. Cuzent, pharmacien de la marine.

Instruction préliminaire à l'enseignement du Code Napoléon, par M. Guichon de Grandpont, professeur à la Faculté de droit de Dijon, précédée d'une notice biographique par son fils M. Guichon de Grandpont, commissaire général de la marine.

Recherches sur l'origine et la provenance de certains végétaux phanérogames observés dans les îles du grand océan, par M. Henri Jouan.

Tête en kersanton provenant d'une maison de la rue des Nobles à Morlaix, donnée par M. Copillet.

M. Flagelle, de Landerneau, membre résidant, offre au Musée trois morceaux de briques et poteries rouges trouvés au village du Clotre, en Guipavas, près des limites de la Forêt, sur le bord d'une voie allant de Landerneau à Brest, entre la rivière et la route impériale.

La Société arrête qu'elle décernera, en 1867, trois Médailles de la valeur de 200 francs chacune, aux auteurs d'un travail traitant l'un des sujets ci-après et jugé digne de cette récompense.

HISTOIRE. — Description des monuments celtiques, romains, gallo-romains, du moyen-âge et de la renaissance existants dans l'arrondissement de Brest, avec indication des faits historiques qui s'y rattachent.

POÉSIE. — Le sujet sera puisé dans l'histoire de Bretagne, et, autant que possible, dans celle de Brest et de son arrondissement.

Des mentions honorables pourront être décernées aux auteurs des travaux non couronnés.

MM. Du Temple, Mer et Mitrécé, sont chargés de recueillir et d'examiner les diverses questions scientifiques que les membres de la Société pourraient proposer de mettre au concours. Ils proposeront celle qui leur semblera digne de la préférence, et la Société statuera, s'il y a lieu, à la séance prochaine.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Levot lit une note de M. Flagelle, présentant la statistique des défrichements opérés dans quelques cantons du Finistère, depuis 1812 jusqu'à 1850.

M. ÉLÉOUET, numismate, est nommé membre résidant.

SÉANCE DU 26 JUIN 1865

PRÉSIDENTE DE M. LEVOT

Lecture et adoption du procès-verbal.

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Bulletin historique de la Société des antiquaires de la Morinie, plusieurs livraisons, jusqu'à la 54^e.

Bulletin de la Société des sciences, belles-lettres et arts du Var, séant à Toulon, 32^e et 33^e années, 1864-65.

Lettre au R. P. Carayon, de la Compagnie de Jésus, par M. Levot.

Mémoires de l'Académie impériale de Metz, 1863-64, lettres, sciences, arts et agriculture.

M. Duseigneur fait don à la Société d'une carte de sûreté de la commune de Nantes pendant la Terreur, qui lui a été donnée par M. Fonteneau.

Ont été élus :

MEMBRES DU BUREAU.

MM. LEVOT, *Président.*

VERRIER et DUBOIS, *Vice-Présidents.*

DU TEMPLE et DUVAL, *Secrétaires.*

FLEURY, *Bibliothécaire-Archiviste.*

BERDELO, *Trésorier.*

MEMBRES DU COMITÉ DE PUBLICATION.

MM. GUICHON DE GRANDPONT.

DENIS-LAGARDE.

ALLANIC.

JOUBERT.

PENQUER.

BELLAMY.

CLÈREC.

D'après le compte-rendu de M. le Trésorier, il reste en caisse 3,655 francs, desquels il y aura à déduire les frais d'impression du Bulletin en cours de publication.

M. J. DE LAMARQUE, sous-chef de bureau au ministère de l'intérieur et auteur de plusieurs écrits, est nommé membre correspondant.

M. Du Temple, rapporteur de la commission chargée d'examiner les propositions faites par les membres de la Société sur le choix d'une question scientifique, expose les

raisons qui ont déterminé la commission à laisser à chacun des concurrents la faculté de traiter la question qui lui plairait.

Après discussion, la Société adoptant ces conclusions, décide que la question scientifique est laissée au choix des concurrents, qui seront néanmoins invités à traiter un sujet d'une utilité pratique et s'appliquant particulièrement à Brest ou à l'arrondissement. Ceux des mémoires présentés qui seront jugés offrir assez d'intérêt pour mériter l'insertion dans le Bulletin, pourront l'obtenir, si la Société l'autorise.

SEANCE DU 31 JUILLET 1865

PRÉSIDENCE DE M. LEVOT

Lecture et adoption du procès-verbal.

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Revue des Sociétés savantes des départements, 4^e série, tom. 1^{er}. (Janvier et Février 1865.)

Société académique des sciences et arts, belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin, 3^e série, tom. v.

Faune ichthyologique de la Basse-Cochinchine, par M. Jouan.

Lecture d'une lettre de M. Gardin de la Bourdonnaye, qui offre au nom de M. Flagelle, à la Société, des fragments de briques romaines trouvées par ce dernier près de Plouédern.

M. Denis-Lagarde offre également des coquilles assez rares recueillies et classées par son défunt fils.

La Société après avoir voté des remerciements à MM. Fla-gelle et Denis-Lagarde, est d'avis de faire l'achat d'un meuble propre à recevoir le don de ce dernier.

Elle vote également un quatrième prix, consistant en une médaille de 200 francs, pour un dessin, une aquarelle ou une peinture à l'huile, sur un sujet pris dans l'histoire maritime de France.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Du Temple, pour M. Levot absent, continue la lecture de la notice de ce dernier sur M. de Fréminville; cette lecture embrasse la fin du récit de la campagne du chevalier en Islande et la suite de ses services et de ses travaux jusqu'en 1814.

SÉANCE DU 25 SEPTEMBRE 1865

PRÉSIDENCE DE M. LEVOT

Lecture et adoption du procès-verbal.

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Bulletin de la Société d'agriculture de l'arrondissement de Brest, 1863.

Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente, 1863.

Bulletin de la Société des sciences et arts de l'île de la Réunion, 1864.

Société d'encouragement pour l'industrie nationale, 1865.
Bulletin de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure, 1863.

Annales de la Société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure, 1863.

Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure, 1862-63.

Bulletin de la Société académique de Boulogne, 1863.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 1863.

Bulletin des antiquaires de Picardie, 1863.

Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry, 1864.

M. le commandant Le Guen fait hommage à la Société d'une pierre provenant des travaux de percement des Alpes et recueillie par lui au Mont-Cenis.

Lettre de M. Duseigneur demandant des explications sur le premier article du programme des prix à décerner en 1867, ainsi conçu : « La Société décernera en 1867 une médaille de la valeur de 200 francs à l'auteur d'un travail traitant l'un des sujets ci-après, et jugé digne de cette récompense. »

Il est bien entendu qu'il sera accordé quatre médailles séparées, c'est-à-dire, une médaille de 200 francs à l'auteur du meilleur ouvrage sur chacun des sujets ci-après : 1^o Sciences; 2^o Poésie; 3^o Histoire; 4^o Beaux-Arts.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Mauriès lit une lettre adressée par lui à M. Levot sur une inscription latine de la fontaine de la rue de l'Eglise, à

Recouvrance, et contenant ses différentes interprétations du texte.

M. Levot achève la lecture de sa notice sur M. de Fréminville ; il raconte les dernières campagnes de cet officier, mentionne ses ouvrages archéologiques et historiques, et communique un chapitre final de *Tristan le Voyageur*, composé par M. de Fréminville pour servir de dénouement à cet ouvrage qui, comme on le sait, s'arrête brusquement.

SÉANCE DU 30 OCTOBRE 1865

PRÉSIDENCE DE M. LEVOT

Lecture et adoption du procès-verbal.

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Revue des Sociétés savantes des départements, tome 1^{er}, mars et avril, 1865.

Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar, 1865.

Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles d'Ille-et-Vilaine, tom. 1^{er}.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 1865.

Bulletin de la Société polymathique du Morbihan, 1865.

Bulletin de la Société de Bordeaux, distribution des récompenses accordées aux Sociétés savantes, 1865.

Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres, arts, agriculture et commerce de la Somme, tom. IV.

M. ROZAIS, membre résidant, est nommé par suite de départ, membre correspondant.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Fleury donne des explications sur des briques romaines trouvées à Landerneau.

M. Pilven présente ensuite des explications sur des briques gallo-romaines.

M. Fleury lit un fragment, traduit de l'anglais, du voyage de C. R. Weld en Bretagne.

M. Duval lit un fragment d'un drame en vers composé par lui, sur la mort d'Arthur de Bretagne, victime de la cruelle ambition de son oncle, Jean-sans-Terre.

M. le Président rend compte de la visite faite par le bureau à M. le Maire de Brest, qui s'est montré sympathique à l'agrandissement du Musée trop étroit de la Société.

SÉANCE DU 27 NOVEMBRE 1865

PRÉSIDENCE DE M. LEVOT

Lecture et adoption du procès-verbal.

HOMMAGES FAITS A LA SOCIÉTÉ

Annales de la Société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure, 1865.

Mémoires de l'Académie impériale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, tom. III.

Les Gloires maritimes de la France, par MM. Levot et Doneaud.

Plan figuratif du fossé du Château de Brest, par lequel passe la voie ferrée mettant en communication le port militaire avec le port de commerce, 1865, par M. Pilven.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Du Temple entretient la Société sur un nouveau combustible, appelé houille de Lara, tourbe soumise à une préparation chimique qui lui donne la cohésion du meilleur charbon de terre. Après être entré dans de longs développements, M. Du Temple conclut ainsi :

Dans toutes les expériences la houille de Lara a présenté les avantages suivants :

1^o Très-grande facilité pour le chauffage, ce combustible ne donnant ni crasse, ni suie ;

2^o Pas de fumée ;

3^o Très-peu de cendres ;

4^o Cohésion dépassant de beaucoup celle du charbon qui en a le plus, ce qui permet le transport sans perte sensible ;

5^o Enfin, économie de 20 p. 100 environ, en supposant la houille de Lara à moitié prix du charbon de terre.

Des expériences, ajoute-t-il, seront prochainement faites officiellement au Port de Brest.

M. Du Temple, d'après une invention qu'il vient de faire, constate que l'air s'échappant du scaphandre est encore assez

riche en oxygène pour entretenir une lumière, avec laquelle le plongeur peut s'éclairer sous l'eau, adjonction d'autant plus utile que les scaphandriers n'y voient pas à quelques mètres sous l'eau presque toujours trouble dans un port et sous les flancs d'un navire.

M. Morel lit une pièce de poésie intitulée les *Feuilles et les Fleurs*.



COMPTE-RENDU

DU

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS DÉPARTEMENTALES EN 1864

Paris, le 23 Mars 1864.

MON CHER PRÉSIDENT,

Le Congrès des délégués des Sociétés départementales vient de clore sa xvi^e session, et je tiens à vous rendre compte d'une partie de ses travaux, tout en vous remerciant vous et nos honorés collègues d'avoir bien voulu me charger de vous représenter à cette pacifique et studieuse réunion.

Presque toutes les Sociétés savantes de la France ont tenu à s'y faire représenter et le nombre des délégations s'est élevé à près de cinq cents, sur lesquelles 220 Membres ont fait acte de présence en suivant fort assidûment nos séances. Votre député et notre ami, M. Conseil, siégeait au Bureau, qui a ouvert la session sous les auspices de l'infatigable M. de Caumont.

Notre première séance a été parfaitement remplie par une communication de M. Vicaire, directeur général des forêts, et une autre du président de la Société de Lons-le-Saulnier sur les reboisements et la météorologie du Jura. M. le Directeur général des forêts nous a appris que depuis trois ans 28,798 hectares avaient été reboisés par les soins de l'administration et avec une modicité de dépense que des particuliers ne sauraient atteindre. Aussi les agents de l'administration sont-ils aujourd'hui souvent appelés par les propriétaires qui veulent repeupler leurs terres. L'administration, à cet effet, entretient jusqu'à 411 pépinières comptant plus de cent millions de plants de diverses essences et six sécheries affectées à la préparation et au bon entretien des graines.

Comme fait parfaitement démontré, il a été établi, à la suite de cette communication, que, dans le seul département des Basses-Alpes, un grand nombre de sources et de cours d'eau avaient reparu à la suite des reboisements opérés; que le reboisement et le gazonnement de certaines pentes avaient produit des faits du même genre dans le bassin de la Durance, et que certaines propriétés particulières, comme celle du comte de Rambuteau dans Saône-et-Loire, avaient acquis en vingt ans une valeur de 10 fr. à 6,000 fr. l'hectare.

Ces faits ont été complètement confirmés par ce qui a été dit des reboisements du Jura; et, pour ce département, il a été établi en outre que les montagnes et les pentes fréquemment ravagées par la grêle et les orages cessaient de l'être dès que des rideaux de bois s'élevaient de l'est à l'ouest. Où les bois avaient été ruinés ou coupés en 1830, les sources et les cours d'eau avaient disparu : ils ont été ravivés par des reboisements intelligents. — Je crois que dans le Finistère nous aurions quelque chose de ce genre à faire pour les deux

chaînes de montagnes si complètement dénudées qui courent de l'est à l'ouest. — Du reste, il a été reconnu de tout le monde que jusqu'à présent les préfets n'avaient fait que bien peu de chose pour la mise en valeur des communaux dont le soin leur a été confié.

Des plans en relief de quelques contrées du Jura, au prix très-minime de 30 fr. l'un, avec l'indication des vallées, des altitudes, des routes, des cours d'eau et des cultures, ont été mis sous les yeux du Congrès et ont fait penser à tous ses membres que la substitution de ces plans aux cartes ordinaires serait de meilleur effet pour tous les travaux et les études que l'administration et les Conseils généraux peuvent avoir à recommander ou à entreprendre.

Une communication de M. Mathieu (de la Drôme) sur sa théorie de la prédiction du temps a été lue et confiée à l'appréciation d'une Commission spéciale.

Dans la séance suivante est venu mon rapport sur la question des céréales (commerce et production). Cinq Mémoires étaient parvenus au Congrès, mais un peu tardivement; deux du Finistère, un du Comice de Lille, un du Comice de l'arrondissement de Lesparre (Gironde), un autre du Comice de Castelnaudary (Aude). — Tout le monde, dans les mémoires écrits comme dans la discussion, qui a été très-vive, est tombé d'accord pour applaudir à la suppression de l'échelle mobile qui apportait tant d'entraves au commerce; mais si quelques-uns, comme le Comice de Lille et M. Briot, lauréat du Finistère, pensent que nous parviendrons à soutenir avantageusement la concurrence des blés étrangers; d'autres, comme les Comices de la Gironde et de l'Aude, ont pensé que le droit

de 50 c. par 100 hectolitres imposé aux blés étrangers était illusoire et sans force pour protéger l'agriculture française, et que, quand celle-ci est assujettie à tant de droits et de taxes, il aurait été de bonne justice de faire supporter aux blés étrangers une partie de ces charges, au lieu de les laisser venir profiter de notre marché et en enlever tous les bénéfices en rendant la culture de nos terres de plus en plus difficile. Les Comices du Midi disent que la meunerie est ruinée dans leurs circonscriptions depuis la loi de 1861 et que le revient de l'hectolitre de blé, par suite de l'élévation de la main-d'œuvre et de l'émigration des travailleurs vers la ville et les industries manufacturières, s'élève aujourd'hui à 2 et 3 fr. de plus, et cela au moment où les blés étrangers maintiennent les prix dans un état de baisse constante sur nos marchés.

Ces graves questions de production et d'économie politique ont été un instant interrompues par des études purement archéologiques. — La carte des Gaules et les monuments antéhistoriques, connus jusqu'à ce jour sous le nom de *monuments celtiques*, ont fait les frais de cette séance, présidée par M. le comte de Montalembert. Plusieurs opinions se sont fait jour sur les caractères généraux des monuments de ce genre connus jusqu'à ce jour; leur classification en monuments de l'*âge de pierre*, de l'*âge de bronze* et de l'*âge de fer* comme propre à déterminer leur antiquité relative a été contestée et contredite par une foule de faits qui semblent jeter les doutes les plus fondés sur ce système. La forme et les matériaux de ces monuments n'ont pas paru non plus jusqu'à présent fournir des données assez certaines pour qu'on puisse en induire quelque chose sur les peuples ou les races

auxquels on pourrait les rapporter. La simple inhumation des cadavres ou leur incinération dans des *tumulus* de genres différents n'ont pas paru plus concluantes et tout le monde est tombé d'accord pour penser qu'il fallait encore se borner à multiplier les recherches et les fouilles avant de songer à systématiser les faits déjà connus. Un compte-rendu des études et des recherches archéologiques faites dans le courant de l'année 1863 par M. le comte De Mellet, qui, chaque année, se charge de ce travail avec un succès nouveau, a complété cette séance.

A l'une des séances suivantes le Congrès, dans d'autres branches de connaissances, a entendu les rapports de MM. Doré fils et Du Moncel, celui-ci sur les progrès de la physique en général et sur les développements et les perfectionnements nouveaux de la Télégraphie qui, de 15 à 20 dépêches par heure, arrive à en transmettre plusieurs centaines, imprimées ou reproduites comme autographes des dépêches déposées. L'histoire des nouveaux progrès de la chimie en 1863, par M. Doré, a, comme celle des progrès de la physique, vivement intéressé le Congrès et donné lieu de la part de M. Moselman à une communication importante sur la transformation des engrais animaux au profit de l'agriculture.

Des renseignements fournis par M. Guéranger sur les pinières de la Sarthe et l'extraction de la résine du pin maritime, ont complété les autres renseignements qu'avait fournis sur ce sujet un ingénieur des départements du Midi, qui, parfaitement au courant de la double production des bois résineux et du commerce auquel la résine et les térébenthines donnent lieu depuis la guerre civile de l'Amérique, avait fait

ressortir par des chiffres les avantages nombreux que la culture des arbres verts peut offrir sur plusieurs points de la France.

La marche ascendante des suicides observée dans vingt et quelques Etats de l'Europe depuis une quinzaine d'années, a fourni à M. Le Goy, le savant directeur de la statistique au ministère du commerce, l'occasion de faire au Congrès une communication qui l'a vivement ému. Cette cruelle infirmité de notre espèce prend en effet parmi nous et dans les Etats du Nord de l'Europe surtout des proportions effrayantes et qui sont toujours dans leur développement beaucoup plus rapides que celui de la population. Les Etats protestants au reste en paraissent sensiblement plus affectés que les pays catholiques; et pour notre pays, par exemple, Paris, cette vaste capitale du monde moderne, beaucoup plus que les autres points de la France, si bien que cette ville compte à elle seule le septième de tous les suicides de l'empire. Les ravages de cette maladie, observée chez les deux sexes, se répartit comme 30 est à 100, les hommes présentant ainsi trois fois plus de suicides que les femmes. Chez celles-ci c'est de 20 à 25 ans que l'on compte le plus d'accidents; chez les hommes ce serait au-delà de 40 ans, et le chiffre ne s'en abaisse pas beaucoup jusqu'à 60 et 70 même.

Une curieuse communication de M. Jules Duval sur les travaux et les entreprises de Belin d'Esnambuc dans les colonies de l'Amérique à l'occasion de nos établissements dans cette partie du monde vers le milieu du ^{xviii}^e siècle a été l'occasion pour le savant économiste de faire valoir les beaux travaux de M. Margry sur les origines et le développement de nos plus belles colonies.

L'importante question du commerce et de la production du sucre s'est présentée à son ordre d'inscription et n'a pas absorbé moins de trois séances où les intérêts de la production indigène opposés à ceux de la production coloniale se sont efforcés de présenter tous les arguments que les faits et l'expérience ont pu fournir. De part et d'autre les orateurs ont été nombreux et pleins de zèle; l'assemblée, ainsi amenée à une juste appréciation des droits de chacun, est restée surtout frappée de l'élévation exorbitante du droit actuel fixé à 42 fr. par 100 hectolitres de sucre, et elle n'a pas eu de peine à comprendre ce qu'un abaissement sensible de ce droit ajouterait à la consommation d'un condiment qui fait aujourd'hui partie essentielle de notre mode d'alimentation. Il en serait probablement de cet abaissement de droits comme de celui des droits de poste qui, réduits au taux de 10 et 20 c. pour les lettres, n'ont causé aucun tort aux ressources du Trésor public. — Sous l'impression de cette juste argumentation, le Congrès a émis le vœu :

1° Que l'égalité des droits soit établie entre le sucre indigène et le sucre des colonies ;

2° Que la liberté d'exportation pour les deux sucres ait lieu aux mêmes conditions ;

3° Que la distinction des types soit abolie ;

4° Que les droits en faveur du Trésor soient sensiblement diminués et dans aucun cas ne dépassent 25 à 30 pour cent de la valeur de la marchandise.

Notre pays, qui ne consomme encore que 6 kilog. de sucre par individu, pourrait arriver jusqu'à 12 et 13 kilog., que l'Angleterre et la Suisse ont déjà atteints, et offrir ainsi de grands débouchés aux sucres des deux provenances.

Pour ma part j'aurais été plus loin sur cette question, et si la loi du 15 juin nous oblige à supporter l'introduction et la concurrence des blés étrangers sans une surtaxe pour ceux-ci, je ne vois pas en vertu de quel principe on peut exiger des producteurs de blé et du reste des habitants de la France qu'ils paient 107 fr. les 100 kilog. de sucre colonial ou indigène grâce au droit de 42 fr., quand on les a à 48 et 50 fr. dans les lieux de production, en France ou aux colonies. Arriverons-nous quelque jour à l'application de ces véritables bases d'une sincère application de la liberté du commerce ? — Espérons-le toujours.

La question de l'enseignement professionnel, traitée au Congrès de 1862 avec un véritable éclat par les hommes les plus éminents, a été reprise cette année sous la présidence de M. Boulatignier, membre du Conseil d'Etat, qui a fait part au Congrès des dispositions nouvelles qui paraissent devoir être introduites dans cette branche de l'enseignement général.

Il serait question, en effet, d'introduire dans un certain nombre d'établissements consacrés à l'enseignement secondaire un enseignement professionnel qui comprendrait l'étude de la langue, de la littérature, de la géographie, de la musique, des sciences et des arts en y ajoutant des notions d'hygiène et de législation, de manière à préparer pour l'agriculture, le commerce et l'industrie les jeunes gens qui n'ont besoin ni du latin ni du grec.

D'utiles et de très-curieux renseignements fournis par des délégués des Sociétés savantes de la Belgique ont appris au Congrès que des essais de ce genre avaient été faits et répétés dans ce pays, presque toujours sans succès, et qu'il n'y avait

eu à produire quelques résultats que les écoles professionnelles créées au compte des communes et appropriées par elles aux industries exercées dans leurs circonscriptions. Ces considérations appuyées de nombreux exemples empruntés à la France d'avant 89, qui avait déjà de grands établissements communaux fondés dans cet esprit, ont conduit le Congrès à émettre le vœu qu'à l'exemple de Lyon pour les soieries, du Puy pour les dentelles et de Paris pour le grand commerce, la fondation de ces sortes d'établissements fut laissée au soin des communes qui en détermineraient l'esprit et la direction beaucoup mieux qu'une réglementation uniforme partie de Paris et qui aurait le danger de faire renaître dans les Lycées et les grands Collèges ce malheureux système de la bifurcation des études.

Tels ont été bien sommairement une partie des travaux du Congrès des délégués des Sociétés départementales se réunissant de leur propre mouvement depuis bientôt 20 ans. Ainsi que vous le voyez par ce trop-court résumé, les hommes des départements et les voix les plus autorisées de plusieurs services publics s'y sont fait entendre tour à tour, et il y a eu ainsi bien des choses à apprendre d'un côté et de l'autre. La dernière séance du 22 Mars, présidée par M. le comte Daru, membre de l'Institut, a été très-utilement remplie par un inspecteur de l'Ecole des Mines et par M. Bellegrand, ingénieur en chef du service des Eaux de Paris. L'histoire qu'il nous a faite des grandes inondations de la Seine depuis 1651 et dont quelques-unes, comme celle de 1658, ont donné jusqu'à 3 mètres d'eau au-dessus des quais, a conduit l'administration de nos jours à rechercher quels moyens pourraient être employés à prévenir de pareils désastres et le problème paraît

avoir été résolu par un grand *égout collecteur* de 3 mètres 60 de large sur 4 mètres 40 de hauteur qui prenant les eaux à l'est de Paris, les déverserait à Asnières où le niveau de la Seine se trouve être de 2 mètres 30 au-dessous du niveau du pont de la Tournelle. Cet égout, qui sera un véritable canal souterrain, n'aura pas moins de 3 kilomètres de parcours et sera probablement terminé dans une couple d'années.

Agréez mes amicales et dévouées salutations,

A. DU CHATELLIER.

UNE VISITE AU POÈTE JASMIN

Je devais, dans cette séance même, vous présenter, Messieurs, comme Membre correspondant de notre Société Académique, Jacques Jasmin; mais il ne reste plus aujourd'hui que le souvenir de celui qui fut l'un des poètes les plus populaires de la France, et mieux encore un homme de bien.

Il ne manquera pas de voix pour rendre hommage à son illustre mémoire; je me bornerai à vous raconter ici, après avoir rappelé en deux mots ce que fut le poète Jasmin, les souvenirs personnels qu'il vient de me laisser, pendant un voyage où j'ai été assez heureux pour le voir, à Agen, le 6 septembre 1864, c'est-à-dire il y a quelques semaines à peine.

Qui ne connaît de réputation ce charmant auteur dont le nom est lui-même une poésie, un parfum? Jacques Jasmin naquit à Agen, le 9 Mars 1798. Son père exerçait la profession de tailleur. Ne se sentant pas de vocation pour cet état, il embrassa celui de perruquier, auquel il est toujours resté fidèle malgré ses succès poétiques.

Ses débuts littéraires eurent lieu en 1825 par une pièce de vers en langage agenois, intitulée : *Me cal mouri* (il me faut mourir). Depuis cette époque il a publié un grand nombre de poèmes en patois méridional ; tous ont eu un succès prodigieux, non-seulement en France, mais encore à l'étranger.

Au nombre de ses ouvrages on peut citer : *Lou Chalibari* (le Charivari), 1825, poème comique ; *Lou très de Mai* (le 3 Mai 1830), à l'occasion de l'érection de la statue de Henri IV ; *Labuglo de Cástel-Cuillé* (la Jeune Aveugle de Castel-Cuillé) ; on remarque surtout son recueil intitulé : « *Les Papillottes* » qui renferme un grand nombre de pièces charmantes, notamment l'*Ode à la Charité*, l'*Hymen*, le *Célibat* et bien d'autres papillottes du même genre, qui se transforment au front du poète en vraie couronne de lauriers.

Rien n'égalait la verve de Jasmin, sa versification imagée, et, lorsqu'il déclamait ses œuvres, la vive et puissante expression de son visage ajoutait au charme qu'on subissait ; les Méridionaux savent par cœur ses poésies, écrites dans cette langue d'oc, la langue des trouvères, qu'on appelle aujourd'hui le patois méridional.

L'excellent cœur du poète le portait sans cesse à faire le bien ; que de services rendus, que de misères soulagées par lui ! Un jour, le vieux curé d'un petit village manquant d'argent, ainsi que ses pauvres paroissiens, pour relever le clocher de la paroisse, s'adresse à Jasmin en le priant de lui venir en

le clocher rebâti porte encore aujourd'hui le nom de *Clocher Jasmin*.

Les distinctions honorifiques ne purent jamais altérer en lui sa charmante simplicité d'âme, et cependant les distinctions ne lui manquèrent pas. En 1846, il fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur par le roi Louis-Philippe, qui le reçut en audience particulière; les populations du Midi, enivrées, lui décernèrent souvent des témoignages de leur enthousiasme; Agen, sa ville natale, lui offrit, en 1856, une couronne d'or, dans une solennité à laquelle prit part la ville entière; la ville d'Auch lui donna une riche coupe; Toulouse, cette patrie de Clémence Isaure, lui décerna un glorieux rameau. Néanmoins au milieu de tant de triomphes et de succès, Jasmin était resté simple de cœur. On raconte cette anecdote, qu'un jour un paysan entre dans sa boutique de coiffeur pour se faire couper les cheveux, mais avec la pensée, sans augmentation de salaire, d'entendre le poète et de réclamer en même temps ses bons offices; il s'asseyait dans le modeste fauteuil, en disant à Jasmin : « *Moussu, dija nouss ouna devise en me coupant lous piels.* » (Monsieur, dites-moi des vers en me coupant les cheveux.) Jasmin, sans se faire prier, se rend immédiatement à la double demande de son client.

Vous connaissez maintenant le poète Jacques Jasmin, qui vient de mourir à Agen, le 5 octobre 1864, après un mois environ de maladie; ce jour-là, le *Journal-de-Lot-et-Garonne*, d'Agen, sa ville natale, paraissait encadré de noir, en témoignage de deuil public. Avec lui, disait l'un des organes de la

d'une visite que je viens de lui faire et que vous me permettez de vous raconter brièvement.

Par une de ces belles et tièdes soirées si communes dans le Midi, le chemin de fer me déposa à la gare d'Agen, au pied de ce coteau pittoresque qu'on nomme le Coteau de l'Hermilage; mon intention était de passer la soirée à Agen et de reprendre le lendemain matin le chemin de mes pérégrinations vers Toulouse et les Pyrénées.

J'éprouvai naturellement le désir de voir Jasmin, dont on m'avait vanté la charmante affabilité à l'égard de tous, et notamment des étrangers.

Je m'informai auprès d'un enfant d'Agen qui jouait sur les bords du canal, de la demeure du poète; tous la connaissaient, petits et grands, les pauvres surtout. L'enfant m'y conduisit aussitôt.

La maison de Jasmin est située sur le cours Saint-Antoine, l'une des promenades d'Agen; la description de cette modeste demeure ne sera pas difficile: elle est petite, étroite, élevée de deux étages, avec deux fenêtres à chacun, et elle donne au rez-de-chaussée sur le cours Saint-Antoine par une porte-boutique vitrée, au-dessus de laquelle on lisait encore dans ces derniers temps ces deux mots: « JASMIN, Perruquier. »

C'est là que, pendant bien des années, dans une humble boutique qui a conservé jusqu'à la fin toute sa simplicité première, le grand poète, alors que son nom retentissait si haut et si loin, ne dédaignait pas de continuer la modeste profession qui le faisait vivre.

Je trouvai Jasmin assis dans son fauteuil, un simple fauteuil de paille, celui de ses clients sans doute, à l'entrée de sa

boutique, auprès de sa femme, sa chère *Magnonette*, comme il l'appelle dans ses poésies ; il respirait l'air pur du soir ; son visage était pâle, révélant déjà le mal dont il était atteint ; ses yeux étaient pleins d'une vivacité expressive ; il était soigneusement enveloppé d'une robe de chambre brune fort modeste , et portait sur la tête un mouchoir blanc enroulé suivant les habitudes du Midi.

Après les premières politesses échangées , il me fit asseoir près de lui avec la plus touchante bienveillance ; il me dit que depuis longtemps son désir était de visiter la Bretagne, cette autre terre des anciens bardes ; mais que sa santé très-compromise à la suite de fatigues nombreuses, ne lui permettait pas de fixer le moment où il pourrait réaliser ce désir.

Depuis quelques années, Jasmin, devenu trop âgé, n'exerçait plus son ancienne profession ; mais cédant toujours aux séductions de la muse, si puissantes pour un poète que la nature avait doué en mère si généreuse, et cédant surtout à son désir de faire le bien, Jasmin s'était fatigué considérablement et pour ainsi dire épuisé à donner des séances publiques, où, devant une nombreuse assemblée accourue pour l'entendre, il déclamait ses œuvres avec une puissance infinie de charme et d'expression. Paris l'avait applaudi, et toutes ces populations méridionales si mobiles , si passionnées, frémissaient d'émotion aux accents de celui qu'elles appelaient le dernier des troubadours , s'exprimant dans cette langue si douce à l'oreille, que même en l'écoutant sans la comprendre, on lui trouve une inexprimable harmonie.

Le profit de ces séances , il faut le dire à la plus grande gloire de Jasmin, était consacré aux pauvres. Le poète est mort sans fortune. Il serait bien riche s'il n'avait pas été si désintéressé, me disait le soir même un habitant d'Agen ; les

pauvres lui doivent immensément, — plus de quatre millions a dit le journal le *Siècle*. Qu'importe le chiffre ? Il a rendu plus grand encore son génie en le vouant à la charité. Jasmin est mort sans fortune ; que peut-on dire de mieux et de plus glorieux pour sa mémoire ?

Je reviens à mon poète. Il me parla de la littérature, de la poésie. Il s'exprimait avec ce langage imagé qui lui était habituel. « La poésie, me disait-il, est une grande et belle chose, et sa mission ici-bas n'est pas toujours bien comprise ; il faut, avant tout, pour qu'elle soit durable, qu'elle ait de la moelle et des os. Le poète doit aimer le travail, se pénétrer de ce but auquel il doit tendre, qui est de rendre les hommes meilleurs, en développant en eux les nobles et généreuses aspirations » ; et recourant à une pittoresque allégorie : — « la poésie, ajouta-t-il, doit être laborieuse comme les jours du lundi, du mardi et du mercredi, sainte et solennelle comme le grand jour de Pâques. »

La sensibilité m'a semblé être l'un des signes principaux du caractère de Jasmin ; rien n'égale l'impression qu'il produit quand il déclame lui-même ses poésies, même en les traduisant en français, lorsqu'on ne peut les comprendre dans son patois méridional.

Il me récita ainsi, en le traduisant, son délicieux petit poème si émouvant et si populaire de *Marthe*, cette pauvre folle d'Agen, qui s'enfuyait avec une terreur indicible lorsque les enfants du pays la poursuivaient en criant : Voilà les soldats ! voilà les soldats ! « Moi aussi, disait Jasmin, j'ai crié comme eux : Voilà les soldats ! Mais lorsque plus âgé, j'ai su pourquoi Marthe était devenue folle, quand j'ai su son histoire.

enfin que, trompée par celui qu'elle avait tant aimé, elle l'avait vu, de retour au pays, l'oublier pour en épouser une autre; ah ! j'aurais voulu, disait le poète avec des larmes dans les yeux et dans la voix, pouvoir embrasser les haillons de cette folle pour me faire par donner ma dureté d'enfant. Hélas ! elle était morte depuis longtemps, et voilà pourquoi le poète a cherché à jeter quelques fleurs sur sa tombe.

L'heure s'écoulait sous le charme de cette parole si ardente et si passionnée. Ma visite, en se prolongeant, pouvait devenir indiscreète, surtout dans l'état de santé où se trouvait Jasmin. Je dus prendre congé de lui. Mais au moment de le quitter, je lui demandai s'il ne voulait pas m'autoriser à devancer son voyage projeté en Bretagne, en lui donnant à Brest droit de cité, par sa présentation comme Membre correspondant de notre Société Académique. J'ajoutai que son adhésion serait considérée par nous comme un témoignage sympathique dont nous serions heureux. Il y consentit volontiers, et prit sur son bureau ce petit poème, que je suis chargé, Messieurs, de vous offrir de sa part; il porte ces mots, écrits de sa main :

HOMMAGE DE SYMPATHIE ET DE CONSIDÉRATION SCIENTIFIQUE

L'AUTEUR A LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST

JACQUES JASMIN

Agen, 6 Septembre 1864.

Monsieur

Je n'ai pas eu le temps d'accomplir la mission dont il m'avait chargé, que cette triste nouvelle retentissait en France avec un douloureux écho : « Jasmin n'est plus ! »

En consignait, dans le compte-rendu de vos séances, cette offrande, ce dernier souvenir du poète, vous y joindrez, je n'en doute pas, Messieurs, quelques mots à la mémoire de celui auquel nous ne pouvons plus offrir que ce témoignage de sympathie, en échange de celui qu'il a tracé de sa main pour nous sur ce petit ouvrage.

Il est intitulé :

Poème épître, par Jacques Jasmin, maître ès jeux floraux.

Le poète del puple à Moussu Renan.

Le poète du peuple à Monsieur Renan.

Agen, 24 août 1864.

Comme vous le voyez, c'est son dernier ouvrage, il est tombé malade quelques jours après sa publication ; et ici, Messieurs, je suis frappé d'une coïncidence étrange ! Vous vous souvenez que la première œuvre qu'il composa en 1825 était intitulée : *Me cal mouri* (il me faut mourir) ; le premier chant du poète avait été une plainte sur cette triste nécessité de la condition humaine, et son chant suprême, sa dernière œuvre, a été une protestation contre un ouvrage qui, aux yeux de Jasmin, esprit éminemment religieux, tendait à détruire les consolantes espérances pouvant adoucir ce pénible moment du *me cal mouri*.

Ce poème épître a pour épigraphe ces mots empruntés à

Si en carnaval vous prenez le masque,
En carême au moins ôtez-le :
Et à Pâques déchirez-le !!

Voici les paroles qu'il adresse à l'auteur, M. Renan, dans l'un des passages de ce poème, et qui semblent résumer sa pensée :

Boudros n'espéran plus nous tira l'espérango
(Tu voudrais n'espérant plus nous ôter l'espérance)

Eh ! que fay nostro crézenço, may crézen, may sen bous.
(Et que te fait notre croyance, plus nous croyons, meilleurs nous [sommes].)

Ce poème de Jasmin porte, je vous l'ai dit, la date du 24 août 1864, ce sont ses dernières pensées.

Lorsque je quittai Jasmin, il me pressa la main et me dit en souriant : « Adieu, Monsieur, je vous ai donné une bien maigre hospitalité, mais c'est la seule qu'un pauvre poète comme moi pouvait vous offrir. »

Je ne l'oublierai jamais cette hospitalité du poète qui m'a permis de goûter pendant quelques instants près de lui, le charme de délicieuses impressions !

En quittant le cours Saint-Antoine, je jetai encore un regard sur cette petite maison, au-dessus de laquelle brillait le plus beau ciel étoilé. J'étais vivement impressionné, je l'avoue, et je le suis encore en me rappelant qu'il m'a été permis de serrer la main de cet homme de bien, et en songeant que probablement l'un des derniers en France, il

É T U D E

SUR LA

COLONNE MILLIAIRE DE KERSCAO

(FINISTÈRE)

ESSAI DE RESTITUTION

On sait que les Romains étaient dans l'usage de placer le long des grandes voies de communication qui sillonnaient l'empire des pierres ou bornes connues sous le nom de colonnes milliaires, sur lesquelles était indiquée la distance à franchir d'un lieu à un autre. Ces colonnes consistaient généralement en un fût, presque toujours cylindrique, de cinq à six pieds de hauteur, où se développait en caractères de grande dimension une légende ayant pour objet de rappeler les noms et les titres des empereurs qui avaient décrété l'établissement de la voie ou bien de ceux qui en avaient ordonné la restauration. Plusieurs de ces bornes ont été observées en

VS

J

B

P

E



France et leur étude offre d'autant plus d'intérêt que souvent elles fournissent des indications précieuses pour l'histoire et pour la géographie ancienne du pays.

Nous nous proposons dans cette note de parler d'un monument de ce genre qui est encore debout à la limite des deux communes de Kernilis et de Saint-Frégant, près Lesneven, et qui, à l'heure présente, est peut-être unique dans le département du Finistère.

I

M. Miorcec de Kerdanet, dont le zèle archéologique est attesté par tant de travaux érudits relatifs à notre province, est le premier, croyons-nous, qui ait appelé l'attention sur le monument dont il s'agit. Dans une note de son édition des *Vies des Saints de Bretagne*, publiée en 1837 (1), il signala sur le bord de la route de Plouguerneau l'existence d'une borne portant une inscription dont il n'avait pu, dit-il, déchiffrer que ces mots : CLAVDI VSI FILII ARA. A cette époque, évidemment trompé par une lecture incomplète, M. de Kerdanet crut voir dans la pierre qui portait cette légende un autel élevé à l'empereur Claude, après son expédition dans l'île de

(1) *Les Vies des Saints de la Bretagne Armorique*, par Fr. Albert le Grand, de Morlaix, avec des notes et observations historiques et critiques par M. Daniel-Louis Miorcec de Kerdanet, de Lesneven, avocat docteur en droit. — Brest, 1837, chez P. Anner et fils, imprimeurs-libraires, éditeurs.

Bretagne. Quelques années plus tard, à la suite d'un nouvel examen, le savant antiquaire y reconnaissait une colonne milliaire dont la présence sur les lieux se reliait à une voie antique et, dans un travail qui a pour titre : *Nouvelle Notice sur N.-D. du Folgoët et sur ses environs* (1), il donna de l'inscription le relevé qui suit : LAVD VSI FILI ESAR AVG ERMANIC FE MS ICIA PATE GNATS IV. (*Claudius Drusi filius Cæsar Augustus Germanicus pontifex Maximus, tribunicia potestate designatus quartum.*)

Vers 1839, un investigateur très-ardent à la recherche des antiquités du pays, M. Sébastien Guiaistrennec, de Landerneau, s'occupa à son tour du même monument. La notice qu'il rédigea et qui fut insérée dans un numéro du journal le *Courrier de Brest* portant la date du 14 Août 1842, se fait remarquer par une scrupuleuse précision dans les détails. Suivant lui, la forme de la pierre ne peut laisser aucun doute sur sa destination primitive; il constate, comme M. de Kerdanet l'avait déjà avancé, que cette colonne milliaire se trouve placée dans la direction d'une voie romaine qui, de Carhaix, s'avancait vers le nord du département en passant à peu de distance de Landivisiau, traversait dans la commune de Plounéventer le plateau de Kerilien où gisent les débris d'un établissement romain considérable, puis, se prolongeant vers l'église du Folgoët, devait aboutir de là, en droite ligne, sur un point de la côte aux environs du bourg de Plouguerneau. La reproduction qu'il donnait de l'inscription différait peu de la leçon précédemment transcrite, mais elle avait le mérite d'indiquer, au moins d'une manière approximative, la dispo-

(1) *Nouvelle Notice sur N.-D. du Folgoët et sur ses environs*, page 39. — Brest, Imprimerie de Lefournier aîné.

sition de la légende gravée sur la pierre; voici comment il la présentait :

LA V D I
V S I F I L I
E S A R A V
E R M A N I C
F E X M S
I C I A
P A T E
G N A T S
I V

et il en donnait l'interprétation qui suit : *Claudius Drusi filius Cæsar Augustus Germanicus, pontifex maximus, tribunitia potestate designatus IIII, leucie IV.*

La colonne étudiée par MM. de Kerdanet et Guiastrennec a été connue, nous le savons, de MM. Bizeul, de Blois et Pol de Courcy dont il n'est pas possible de passer les noms sous silence quand il s'agit des antiquités de la Bretagne : ce dernier notamment la signala dans une communication qu'il fit en 1847 au Congrès de l'Association bretonne réuni à Quimper (1). Mais si les uns ou les autres ont donné quelque part un relevé de l'inscription que porte la pierre, nous n'avons pas été assez heureux pour en retrouver le texte, et, à notre grand regret, nous sommes ainsi dans l'impossibilité de le reproduire d'après eux.

En venant après les auteurs que nous avons cités décrire l'état actuel du monument, nous avons eu principalement

(1) *Itinéraire de Saint-Pol à Brest*, page 33, par M. Pol de Courcy (Extrait de la *Revue de Bretagne et Vendée*). — Nantes, Vincent Forest. — 1859.

en vue d'en donner un *fac-simile* que nous nous sommes attaché à rendre aussi fidèle que possible (voir la planche jointe) et nous avons essayé, chemin faisant, de restituer l'inscription dont il ne subsiste plus que quelques lignes incomplètes.

II

Quand on se rend de Lesneven à Plouguerneau par le chemin de grande communication qui relie ces deux localités et que l'on a dépassé d'une demi-lieue environ le château de Penmarc'h dont la masse imposante s'élève sur la droite au milieu de grands arbres, on rencontre du même côté que ce château, au bord de la route, une pierre isolée de grande dimension qu'à première vue on serait tenté de prendre pour une borne kilométrique n'étaient ses proportions inusitées. Cette pierre est la colonne milliaire qui fait l'objet de cette étude. A 100 mètres sur la gauche, de l'autre côté de la route, on aperçoit les toitures en chaume d'un petit village qui porte le nom de *Kerscao* (1) et dont la distance relevée sur une carte de l'état-major se trouve à 7 kilomètres de Lesneven.

La colonne consiste en un bloc de granit taillé en forme de cylindre dont la base non apparente est plantée dans une douve large et peu profonde. Elle est appuyée contre le rebord même de la chaussée dans une position légèrement oblique relativement à l'axe du chemin. Sa hauteur, prise au niveau du sol dans le fossé, est de 1^m53; la circonférence qui, à la

(1) De *ker*, habitation, ville, village, et de *skao*, bureau. (Voir le *Dictionnaire breton* de Le Gonidec.)

base, est de 2^m47, n'est plus au sommet que de 2^m03, d'où il résulte que le fût va en se rétrécissant d'une manière assez sensible vers le haut. La partie supérieure est plane et un peu endommagée sur un point de la circonférence : on remarque, au centre, un trou de quelques centimètres de profondeur, qui semble avoir été pratiqué pour recevoir un tenon ou armature en métal quelconque. Cette hypothèse a dû pour nous se changer en certitude, lorsque nous avons reconnu, à quelques pas dans la douve, les trois branches supérieures, taillées dans un même bloc, d'une petite croix en pierre dont il ne manquait que le pied, c'est-à-dire la partie qui avait dû être scellée sur le fût de la colonne. De cette circonstance nous avons été amené à conclure que si cette colonne, plus heureuse que tant d'autres monuments du même genre, avait échappé jusqu'ici aux démolisseurs et spécialement à la masse de fer du cantonnier, c'était grâce à la destination nouvelle qu'elle avait reçue en servant de piédestal à un symbole vénéré de tous, spécialement dans nos campagnes (1).

Le château de Penmarc'h, dans le voisinage duquel la colonne est située, était au moyen-âge la résidence d'une famille de ce nom, l'une des premières du pays de Léon ; c'est une belle et élégante construction qui porte tous les caractères d'un édifice du x^v^e siècle, et les souvenirs qui s'y rattachent, aujourd'hui passés à l'état de légendes, n'ont rien de commun avec l'époque romaine. Mais des traces incontestables de

(1) Le vénérable M. Bizeul raconte que se trouvant en 1835 au bourg de Plounévez-Quintin (Côtes-du-Nord) il trouva sur un tas de pierres destinées à l'entretien d'une route un fragment important d'une colonne milliaire élevée par Septime Sévère : il le sauva d'une destruction imminente en le faisant transporter dans le cimetière de la paroisse. — (*Des voies romaines sortant de Carhaix*, par Bizeul de Blain, page 42.)

cette époque se retrouvent aux environs : les champs situés à l'ouest de l'étang qui dépend de ce domaine, aujourd'hui propriété de la famille de Grésolles, contiennent des débris de poteries et de tuiles à rebords en telle quantité que depuis longtemps ces débris, extraits et recueillis chaque année à l'époque des labours, sont versés sur la route voisine où, au fur et à mesure des besoins, ils sont transformés en macadam pour l'entretien de la voie ; on en suit facilement la trace dans l'espace de près d'une demi-lieue. Des restes encore très-apparents de murailles dont le caractère antique ne peut être méconnu ont fait donner à ces champs le nom de *Park-armogeriou* (1). Ainsi là, comme sur le plateau de Kerilien, c'est-à-dire sur deux points que sépare une distance de trois lieues et demie tout au plus, l'empreinte romaine est encore visible sur le sol.

III

L'inscription est gravée sur le côté de la colonne qui fait face à la route : elle présente dans le sens vertical un développement de 0^m82 et se compose de neuf lignes dont les lettres ont de six à sept centimètres de hauteur. Les parties latérales ont beaucoup souffert : quoique le fût ne paraisse pas avoir été endommagé, si l'on vient à considérer chaque ligne isolément, on constate que ce sont surtout les premières et les dernières lettres de chacune d'elles qui ont disparu ; celles du milieu ont beaucoup mieux résisté, plusieurs sont encore très-apparentes, mais le temps, aidé en cela par

(1) *Park*, champ, pièce de terre labourable. *Moger*, mur, muraille au pluriel *mogeriou*. (Voir le *Dictionnaire breton* de Le Gonidec.)

la nature du grain de la pierre qui n'est pas très-serré, a détruit les vives arêtes formées par la taille. Il a produit un autre effet qui crée à la lecture de sérieuses difficultés : ceux qui ont observé nos vieux monuments savent que, sous l'influence des vents de la mer, le granit dont ils sont bâtis se recouvre à la longue d'une sorte de lichens blancs, jaunes ou noirs qui contribuent à leur donner un aspect singulièrement pittoresque et ces tons variés qui plaisent tant aux peintres. La pierre de Kerscao n'a point échappé à cette action d'autant plus sensible que l'on se rapproche davantage des bords de la côte ; les lichens y ont développé leurs couches minces, tenaces, diversement nuancées, ils y ont étendu leurs ramifications jusque dans le creux des lettres et rendu ainsi leur contour difficile à saisir. Dans l'état actuel de l'inscription, nous croyons qu'il ne serait pas possible d'en obtenir un estampage satisfaisant ; nous n'eussions pas d'ailleurs voulu tenter une opération de nettoyage qui aurait enlevé au monument son cachet de respectable vétusté et qui peut-être aurait compromis ce qui reste des légendes.

Voici cette inscription telle que nous avons pu la déchiffrer sur les lieux après une étude attentive et prolongée :

.....	LA	V	D	I	
.....	V	S	I	F	I
...	E	S	A	R	A
.....	N	I	C		
...	F	E	X	M	
.....	P				
...	G	N	A	S	
..	A		M	P	V

Le nom très-reconnaissable, bien qu'incomplet, qui figure à la première ligne était précédé de la syllabe TI, abréviation de *Tiberius*, alors que cette ligne était encore intacte : il est presque superflu de dire que ce nom et la syllabe qui le précédait désignent ici l'empereur Claude, troisième successeur d'Auguste. — Si nous le faisons remarquer, c'est que l'inscription a été attribuée à Tibère (1) par des personnes dont l'opinion peut à bon droit faire autorité, mais qui, n'ayant sans doute pas étudié par elles-mêmes le monument, ont été dans cette circonstance induites en erreur par un faux renseignement. Tibère portait bien, de même que son neveu, les noms de *Tiberius Claudius*, mais il était le frère et non le fils de Drusus, et la lecture de la deuxième ligne ne donne matière à aucune équivoque sur le sens et la valeur des lettres qui y sont conservées. D'un autre côté, il est prouvé, par les monuments numismatiques entre autres, que Tibère, lorsqu'il fut empereur, ne fit pas habituellement usage du nom de *Claudius*. Il ne peut donc exister l'ombre d'un doute sur l'identité du prince au nom duquel la colonne a été érigée.

En comparant notre version à celles qui ont été données par MM. de Kerdanet et Guiastrennec, on remarquera que les différences portent principalement sur les quatre dernières lignes.

L'espace qui, sur la pierre, a dû être occupé par la sixième ligne est aujourd'hui entièrement fruste ; nous n'y avons distingué aucune trace de caractères. Il en est à peu près de

(1) *Des anciennes cités du pays des Occismiens*, pages 6 et 36 du tirage spécial, extrait de la *Revue de Bretagne et Vendée*. — Nantes, imp. de Vincent Forest et Emile Grimaud, 1863.

même de la septième, où la lettre P est seule restée apparente. Le temps a-t-il notablement modifié l'état de l'inscription depuis le jour où elle fut relevée pour la première fois? — Cela est possible, probable même. Cependant, malgré tout le respect que nous professons pour l'opinion de nos devanciers, nous sommes porté à croire, d'après la disposition générale des autres lignes, que le mot *Tribunicia* n'a pu être gravé ici dans son entier et que les quatre lettres de ce mot signalées par eux ont été confondues avec d'autres caractères déjà peu lisibles à cette époque. Nous ferons observer en outre que la leçon PATE pour PŒTESTATE est évidemment le résultat d'une lecture fautive, cette forme d'abréviation n'ayant jamais été en usage dans le style lapidaire. Suivant nous, le P qui subsiste à la septième ligne est un reste des sigles P. P. qui se traduisent par les mots PATER PATRIE.

Les deux syllabes finales du mot DESIGNATVS se déchiffrèrent sans trop de difficultés; il n'y manque aucune lettre, mais plusieurs des caractères sont liés entre eux, ce dont on rencontre de fréquents exemples dans l'épigraphie romaine, et dans l'inscription elle-même, à la cinquième ligne, pour les lettres MA du mot MAXIMVS.

La variante la plus essentielle porte sur la neuvième et dernière ligne : nous avons pu y reconnaître sans hésitation possible la présence de la lettre A qui, nous en avons la conviction, entrainait dans la composition du nom de la ville dont la borne avait pour but d'indiquer la distance. Quel était ce nom? — La pierre ne nous a pas révélé son secret et nous craignons bien qu'elle ne le garde éternellement. Si regrettable que cela puisse être au point de vue historique et géographique, nous nous garderons de compliquer par une nouvelle hypothèse le problème encore non résolu des éta-

blissements que Rome fonda sur notre territoire et de leurs emplacements. Le nombre IV signalé comme existant sur la pierre doit être rectifié et remplacé par le chiffre V ; il ne peut, en aucun cas, se rapporter au mot DESIGNATVS, puisqu'il ne le suit pas immédiatement, qu'il en est même séparé par une ligne entière. D'un autre côté, ce chiffre, quel qu'il soit, ne désigne pas des lieues gauloises (*leucie* ou plutôt *leugæ*), comme l'avait pensé M. Guiastrennec. D'après les observations recueillies sur les colonnes milliaires découvertes jusqu'à ce jour dans la partie de la Gaule qui avait reçu le nom de Celtique, il est aujourd'hui constant que, dans les inscriptions qui appartiennent au 1^{er} et au 11^e siècles de l'ère chrétienne, le *mille* seul fut usité pour indiquer les distances : il résulte de plus de ces mêmes observations que ce fut seulement au 11^e siècle, et à partir du règne de Septime Sévère, que les distances, pour cette même partie de la Gaule, furent comptées et exprimées en *lieues*, mesure itinéraire qui était propre au pays, mais qui avait mis deux siècles à prévaloir sur celle en usage chez le peuple conquérant. La première de ces données est confirmée une fois de plus par l'inscription de Kerscao : le chiffre V qui y est inscrit pour exprimer la distance est précédé immédiatement des deux lettres liées MP (*millia passuum*) et ces lettres prouvent qu'il s'agit bien ici de milles romains et non de lieues gauloises. Nous devons ajouter que, dans l'état actuel de la pierre, il serait imprudent d'affirmer que ce chiffre V n'était pas suivi d'une ou de plu-

IV

Quelque mutilée que soit l'inscription, il nous a paru qu'il ne serait pas impossible de parvenir à la restituer, presque en totalité, en s'aidant des fragments de mots qui subsistent encore, de la position relative que chacun de ces fragments occupe sur la pierre et en s'étayant de quelques autres inscriptions plus ou moins complètes qui ont été recueillies et signalées en France.

Parmi ces dernières nous en choisissons trois qui sont contemporaines de la nôtre, puisque, comme elle, ces inscriptions ont été relevées sur des colonnes milliaires qui portent le nom de l'empereur Claude ou des indications suffisantes pour le reconnaître. Nous les reproduisons à la suite l'une de l'autre en indiquant leur provenance.

1^o.....

.....DRVSI F.....

.....GVSTVS.....

...CVS PONTIFEX.....

....TRIBVNICIA.....

.....STATE V.....XI

....P. P. CO III.....

.....GNAT.....

..... P. V

(Tiberius Claudius, Drusi filius.
Cæsar, Augustus, Germanicus,
Pontifex maximus, Tribunitiâ po-
testate V, Imperator XI, Pater pa-
triæ, Consul III, designatus V
Augustoduro? millia passuum V.)

Sur une colonne trouvée en 1819 en un lieu nommé le
M. Lambert.

2° TI CLAVD. DRVSI F

CAESAR. AVG. GER

PONT. MAX. TRIB.

POTEST. V. IMP. XI

P. P. COS. III DESIG IV

AVG. M. P. XXI

(Tiberius Claudius, Drusi filius, Cæsar, Augustus, Germanicus, Pontifex maximus, Tribunitiâ potestate quintum, Imperator undecimum, Pater patriæ, Consul III, designatus IV.

Augustenemetum millia passuum XXI.)

Sur une borne découverte à Billom (Puy-de-Dôme) et mentionnée comme la première, par M. de Caumont, dans son *Cours d'antiquités*. Atlas, 2^e partie, planche XVIII, nos 1 et 2.

3° TICLIVD DRVSI F

CAESAR A/GGER

MANIC PONT AAX

TRIB POTEST III IMP

III PP COS III DE

SIGNAT III

AND MP XXII

(Tiberius Claudius, Drusi filius, Cæsar, Augustus, Germanicus, Pontifex maximus, Tribunitiâ potestate VI (au lieu de III), Imperator XI (au lieu de III), Pater patriæ, Consul III, designatus IIII.

Andematunno, millia passuum XXII.)

Au musée de Dijon, sur une colonne provenant de Sacquenay en Bourgogne. D'après un fac-simile de M. Viollet-le-Duc communiqué à M. le général Creuly et inséré dans la *Revue archéologique* (1^{er} semestre 1862, page 119.)

En reproduisant cette dernière inscription dans une notice descriptive des monuments lapidaires du musée de Dijon, le savant général fait observer avec raison que deux des nombres sont à changer dans la lecture du fac-simile, savoir III en VI à la puissance tribunitienne et III en XI au titre d'imperator. « Ces rectifications, dit-il, sont forcées : en effet, » le quatrième consulat de Claude ayant eu lieu en 47, le titre

• de consul désigné pour la quatrième fois n'a pu être donné
• à ce prince qu'en 46, et cette dernière année correspond,
• relativement aux deux autres titres dont il s'agit, aux nom-
• bres V et VI d'une part, X et XI de l'autre, nombres parmi
• lesquels il n'y a que VI et XI qui soient susceptibles d'être
• lus III par suite de dégradation de la pierre. »

Les appréciations de M. le général Creuly se trouvent justifiées par les chiffres que portent les inscriptions du Manoir et de Billom; on y voit que le titre de consul désigné pour la quatrième fois est précédé des mentions relatives à la cinquième puissance tribunitienne et à la onzième victoire. Cela étant, il faut en tirer la conséquence rigoureuse que toutes ces inscriptions, celle de Sacquenay aussi bien que les deux autres, appartiennent à la même année, c'est-à-dire à l'an 46 de J.-C.

Nous croyons qu'il en est de même de celle de Kerscao.

V.

Si l'on veut bien se reporter au texte que nous en avons donné plus haut et le comparer à celui des inscriptions que nous venons de relater, on devra reconnaître que non seulement il existe entre eux un air de famille, une grande analogie, mais encore une similitude presque complète. La manière dont le nom des empereurs était inscrit sur les colonnes milliaires a varié suivant les époques : tantôt ce nom est présenté au nominatif avec le verbe *fecit* sous-entendu, tantôt mais au datif, il indique une formule dédicatoire, quelquefois

enfin avec l'ablatif le sens se complète par les mots *regnante* ou *imperante*. Ici, comme sur les inscriptions citées, c'est la forme du nominatif qui a été employée ; chaque fragment de mot échappé aux outrages du temps ou des hommes retrouve son correspondant dans l'une ou l'autre des légendes restées plus intactes, il n'en diffère que par quelques abréviations qui étaient laissées sans doute à l'arbitraire de l'ouvrier ; les qualifications données à l'empereur sont identiquement les mêmes et elles sont présentées dans le même ordre. L'embarras ne pouvait exister que pour les lignes où se trouvaient exprimés la puissance tribunitienne, les victoires et le consulat, lignes qui, on l'a vu, ont entièrement disparu. Heureusement un mot ou, pour mieux dire, une portion de mot est restée qui peut servir de fil conducteur pour remonter à ce qui n'existe plus : c'est la fin du mot DESIGNATVS. Il faut bien reconnaître que ce mot était précédé de celui de consul, puisqu'autrement il n'aurait pas de sens ; le titre de père de la patrie, celui d'imperator et l'indication de la puissance tribunitienne venaient remplir la lacune de deux lignes qui existe aujourd'hui sur la pierre. Sans doute l'expression de consul désigné pourrait s'appliquer au second ou au troisième consulat de Claude, tout aussi bien qu'au quatrième, mais il y a lieu de considérer que jusqu'ici aucune mention des premiers chiffres n'a été relevée sur les colonnes milliaires découvertes en France où s'est rencontré le nom de cet empereur, tandis qu'au contraire trois monuments certains, authentiques, attestent l'intervention effective du prince dans l'établissement des routes de la Gaule avec la date de l'année qui précéda son quatrième consulat, date qui correspond à l'an 46 de J.-C.

Ces témoignages recueillis dans des localités très-distantes

l'une de l'autre, en Bourgogne, en Auvergne et en Normandie, amènent à conclure qu'il y eut, à ce moment, dans les Gaules, tout un ensemble de vastes travaux qui avaient pour but et eurent nécessairement pour résultat de faire pénétrer l'influence romaine en tous sens et sur les points les plus éloignés du territoire conquis. La presqu'île armoricaine n'y échappa pas plus que les autres provinces; des découvertes successives nous en fournissent chaque jour la preuve irrécusable. Il y avait déjà près d'un siècle que les légions de César avaient commencé l'œuvre; le règne d'Auguste avait été marqué par un apaisement général des esprits et par le calme le plus complet: il en avait été de même sous Tibère et Caligula, sauf quelques troubles partiels promptement réprimés; enfin Claude, Gaulois par sa naissance, put proclamer dans une occasion solennelle que, depuis la conquête, une paix profonde, facilement acceptée, était pour lui un sûr garant de l'attachement de ses compatriotes. Nous avons sur ce point son propre témoignage; il est consigné dans le discours, si connu des lecteurs de Tacite, où il proposa de conférer aux notables de la Gaule le droit de faire partie du Sénat de Rome et dont le texte original gravé sur des tables de bronze découvertes en 1528 dans le lit de la Saône fait aujourd'hui l'ornement du musée de Lyon. Claude put donc se livrer en pleine sécurité aux travaux de la paix: il la fit servir à l'établissement des voies de communication qui étaient le plus sûr moyen d'en assurer la stabilité, et il parvint ainsi à atteindre jusque dans leur dernier asile ceux qui, malgré les édits d'Auguste, étaient restés attachés aux pratiques de la religion des Druides.

En nous basant sur les considérations que nous avons dé-

veloppées, nous nous croyons autorisé à restituer comme suit l'inscription mutilée qui existe sur la colonne milliaire de Kerscao :

TICLAVDIVS
 DRVSI FILIVS
 CAESAR AVG
 GERMANIC PON
 TIFEX MAX TRIB
 POTEST VI IMP
 XI PP COS III DE
 SIGNATVS IIII
 ..A.....MP V

Arrivé au terme de la tâche que nous nous étions proposée, nous sera-t-il permis d'exprimer un vœu que nous recommandons à ceux qui ont à cœur la conservation dans leur intégrité des monuments antiques ? — La place de celui-ci, alors même que ses dimensions n'y feraient pas obstacle, n'est pas dans un musée. Il est mieux qu'il demeure aux lieux mêmes où déjà il a vu s'écouler tant de siècles, sur le bord de cette voie dont il marque sans aucun doute l'une des dernières étapes. Qu'il y reste donc comme un témoin non équivoque du passé, comme un jalon qu'il ne faut pas abattre ou déplacer, au préjudice de ceux qui poursuivront l'étude des voies romaines sur le sol de l'extrême Armorique ; mais rendons-lui le symbole sous la protection duquel il a échappé

briller la croix , elles se signeront avec respect devant le vieux monument et à l'abri du symbole chrétien, celui-ci bravera encore bien des orages.

DENIS-LAGARDE.

Brest, Janvier 1864.

LA POSTHOTOMIE

AU XIX^e SIÈCLE



Dieu a bien fait ce qu'il a fait, et ne
veut pas qu'on y touche.

La tâche que nous nous proposons a pour but de combattre, dans la limite de nos forces, la pratique de la posthotomie ou circoncision : et ce n'est pas sans appréhension que nous nous sommes décidé à traiter ce sujet ; mais il ne suffit pas de recueillir des faits plus ou moins importants et de les reproduire avec soin comme arguments ; il faut encore, malgré notre respect pour les divers dogmes religieux, que nous disions sincèrement toute notre pensée sur la véracité, un peu douteuse selon nous, du commandement qu'Abraham dit avoir reçu de Dieu. Cependant, nous appuyant sur le

silence que N.-S. Jésus-Christ a gardé à l'endroit de la circoncision, ou plutôt sur sa substitution par le baptême, nous espérons que le plus grand nombre avouera avec nous, du moins mentalement, qu'il est inadmissible que Dieu ait commandé la mutilation de son œuvre.

On objectera peut-être qu'il n'y a pas de discussion possible lorsqu'il s'agit d'un article de foi; nous l'admettons sans hésiter quand il s'agit de faits de l'ordre surnaturel; mais, nous l'avouons, notre raison est rebelle à cette concession quand les faits sont d'un ordre purement humain; adopter aveuglément ces derniers, ce serait abdiquer sa raison, ce serait accepter parfois les rêves d'un illuminé. Il y a péril, nous le savons, à combattre certains préjugés, certaines opinions accréditées; mais c'est un devoir de ne pas se laisser détourner, par ce péril, de la voie que la conscience indique comme vraie. Ces sentiments nous ont inspiré le désir de nous occuper du sujet qui suit et nous ne les avons pas un moment perdus de vue en le traitant.

L'étymologie du mot *circoncision* se trouve évidemment dans le verbe latin *circumcidere*, *couper autour*, qui a ses équivalents, en hébreu dans le mot *mila*, dérivé du verbe *moul*, et en grec dans *περιτομή* de *περιτεμνω*.

On suppose que cette mutilation a pris naissance entre l'équateur et le 30^e degré de latitude septentrionale. Aussi, cette vaste étendue du globe contient-elle encore aujourd'hui plus de

peuples circoncis que le reste de la terre ; il n'y a guère, en effet, que les Siamois, les Tonquinois, les sectateurs de Brahma et les peuples de la Chine répandus dans ces latitudes qui soient restés incirconcis.

C'est à tort, selon nous, que l'on a écrit que les peuplades des îles Taïti ou de la Société pratiquaient la circoncision. Le mot *Eoore te 'hai* veut dire incision et non enlèvement circulaire de l'enveloppe cutanée ; c'est probablement une semblable erreur qui a fait dire à l'historien espagnol Herrera que, bien avant que les peuples du Nouveau-Monde (Mexique, Brésil) pussent avoir connaissance du judaïsme, la circoncision y était également connue et pratiquée. D'après quelques recherches, je suis porté à penser que les naturels de ces différentes contrées, pour parer aux accidents congénitaux, faisaient chez les nouveau-nés une légère incision, ce qui est bien différent de la section circulaire. Le fait avancé par Herrera se retrouve dans les lettres critiques adressées à Voltaire par quelques Juifs portugais, allemands et polonais, et c'est ainsi que des erreurs, non réfutées, peuvent se perpétuer pendant des siècles. Voici du reste ce qu'on lit dans l'*Histoire générale des cérémonies, mœurs et coutumes de tous les peuples*, par Bernard Picart : « Au Mexique on portait avec solennité au temple les enfants nouveau-nés ; là, placés sur l'autel, le prêtre leur tirait quelques gouttes de sang des oreilles et des parties naturelles avec une épine ou avec une lancette de pierre. »

Quoi qu'il en soit de ce point, qui ne peut plus être controversé, nous dirons qu'il est pénible d'avouer que bien des religions défendant aux hommes l'usage de leur raison, il advient que la morale du Christ, qui devrait être la religion universelle, est au contraire celle qui est la moins répandue.

C'est en effet ce qui ressort, avec la brutalité des chiffres, du relevé donné par la Société biblique de Londres. Dans un rapport fait en 1827, on suppose, en effet, que la population totale du globe est divisée de la manière suivante par la diversité des cultes.

Voici ces chiffres :

Chrétiens catholiques..	90,000,000	1 sur 11 hab. du globe.
— grecs.....	35,000,000	1 sur 30 —
— autres.....	75,000,000	1 sur 13 —
Juifs ou Israélites.....	2,500,000	1 sur 400 —
Mahométans.....	140,000,000	1 sur 7
Idolâtres.....	657,500,000	plus de moitié.

Ce qui donne un milliard d'hommes répandus sur la terre.

Une nouvelle statistique vient de paraître et, malgré la différence bien sensible dans les chiffres, nous croyons devoir maintenir la première comme étant le résultat d'études très-sérieuses. Nous dirons seulement que cette nouvelle statistique porte à douze cents millions la population du globe. Enfin, d'après les chiffres du tableau que nous avons donné, il faut convenir, avec M. Moreau de Jonnés (1), « que le christianisme n'a malheureusement fait que peu de prosélytes dans l'espace de deux mille ans, et que les croisades, les missions, ainsi que la puissance papale, ont faiblement réussi à tirer le genre humain de l'idolâtrie. » Et comme preuve récente, je dirai que, bien que depuis 1495, époque

(1) *Éléments de statistique*, 1865, page 347.

de la première colonisation de Saint-Domingue , il y ait eu des ministres de notre religion dans cette île, cependant, en 1864, nous voyons que le culte horrible du dieu Veaudou conserve sa puissance, commande des sacrifices humains et l'anthropophagie.

Huit coupables ont été condamnés à la peine de mort. Ces malheureux, dit le jugement, avouaient les faits qui leur étaient imputés avec une impassibilité et un calme qui ajoutaient encore à l'horreur du crime ; ils paraissaient, après l'arrêt, pleins de foi dans l'abominable superstition qui les avait poussés à cet acte de cannibales.

Ici, qu'il me soit permis de faire au plus tôt ma profession de foi, car ce que je viens de dire pourrait paraître une critique bien amère du christianisme. Loin de moi une pareille pensée, même indirecte : chrétien sincère , je ne cesserai de répéter les paroles de Lamartine :

O Dieu de mon berceau sois le Dieu de ma tombe !

Après cette petite digression, qui était nécessaire, je rentre dans mon sujet.

En 1847, M. le docteur Vanier, dont je respecte les convictions, tout en les combattant, a publié un livre fort savant ayant pour but de généraliser la circoncision et d'en modifier les procédés opératoires ; de plus, dans son ardeur étrange , il se prend à regretter que les femmes n'aient pas eu aussi leur Abraham ; mais nous qui n'avons qu'un but , celui de renfermer la circoncision dans les nécessités chirurgicales, on nous pardonnera de ne pas rappeler ici les disputes interminables sur le point toujours controversé du lieu où la

circoncision a dû prendre naissance, attendu que ce point historique importe peu à la solution que nous nous proposons, et disons de suite que si nous avançons que nous avons une foi entière dans le dire d'Abraham, lorsqu'il annonce qu'il a reçu de Dieu le commandement de la circoncision, et que tous les enfants incirconcis devront être exterminés, nous mentirions à notre conscience. La seule explication de ce fait qui nous semble admissible, c'est que son auteur obéissait peut-être à une sorte d'hallucination, semblable en cela au génie particulier qui, pour Socrate, était une inspiration divine le dirigeant dans tous ses actes. Quant à Moïse, il a dû trouver peut-être et plus prudent et fort utile de ne pas modifier des pratiques et des croyances antérieures. On doit même croire, d'après un fameux commentateur, Cornelius à Lapede, que Moïse attachait une grande importance à la circoncision. Ainsi, chargé de porter la parole devant le roi d'Egypte, il répondit pour s'en défendre : « Je suis incirconcis des lèvres, » c'est-à-dire sans élégance dans le langage. Du reste, le mot par lequel on désigne, dans l'ancien Testament, l'organe sur lequel se pratique la circoncision signifiait seulement, *chose impure*, et c'est dans ce sens qu'associé dans le Deuteronome, au mot *cordis*, il est synonyme de *dérèglement de l'âme*.

Pour les anciens Pères qui ont vécu avant saint Augustin, la circoncision n'avait pour but que d'imprimer aux Hébreux un caractère ineffaçable qui les distinguât des autres peuples n'ayant pas fait alliance avec Dieu. C'est le sentiment de saint Justin-le-Martyre, celui de saint Irénée, de saint Chrysostôme, de saint Epiphane, d'Hilaire, de saint Jérôme, de saint Jean Damascène; mais saint Augustin a prétendu en outre que la circoncision remettait le péché originel, opinion fondée sur

ce que l'Écriture condamnait à l'extermination, ce qui n'est pas croyable, les enfants qui n'étaient pas circoncis le huitième jour.

Saint Grégoire-le-Grand, Bède-le-Vénérable, saint Fulgence, saint Prosper et saint Bernard ont suivi le même sentiment. On comprend que cette valeur donnée à la circoncision ait pu maintenir cette forme de baptême chez les Israélites ; cependant malgré l'importance attachée à cette pratique religieuse, nous trouvons partout les preuves que bien des malheureux Juifs se soumettaient à une opération souvent infructueuse ou non réparatrice pour faire disparaître les preuves de la circoncision afin d'échapper, il est vrai, à d'injustes persécutions. Le célèbre Cornelius Celsus décrit même l'opération pratiquée alors pour arriver à ce but. Cette opération est une véritable autoplastie. On en trouve la description dans l'ouvrage de M. Philippe Boyer.

Un fait très-significatif, c'est que la tolérance de tous les cultes parait conduire plus facilement aux réformes, et nous devons espérer que, dans un temps trop éloigné peut-être, cette pratique qui blesse la décence et qui n'est pas toujours sans danger, disparaîtra tout en laissant subsister les dogmes principaux du judaïsme.

La dispersion des Juifs sur la surface du globe leur rend presque impossible l'observance de leurs pratiques religieuses, et comme preuve de ce que nous avançons, qu'il nous soit permis de faire ressortir combien les commandements de la religion juive sont peu suivis chez la plupart des Israélites de notre époque.

Disons quelques mots de certaines coutumes et cérémonies anciennes, et voyons si nous les retrouvons chez les Israélites de nos jours. Cela n'est pas, cela ne peut être. Disséminés

et en petit nombre dans beaucoup de localités, ils sont pour la plupart réduits aux pratiques isolées de leur culte, pratiques nécessairement imparfaites, parce que les traditions d'une religion s'altèrent faute d'application dans l'ensemble de ses préceptes et de ses cérémonies.

Aussi, loin de nous la pensée d'incriminer, même indirectement, l'incomplète observation par les Israélites de la loi judaïque, mais bien plutôt de les louer de leur persistante fidélité à suivre, dans la mesure du possible, la religion de leurs pères. On doit même à la vérité de dire qu'aujourd'hui que la politique et la tolérance de tous les cultes ne défendent plus aux Juifs d'étendre par la conversion les bornes du judaïsme, ils évitent de jeter dans les consciences le trouble et le scrupule. Une vie tranquille et un commerce étendu sont depuis longtemps les seuls objets de leur ambition.

HABITATIONS CHEZ LES ANCIENS JUIFS.

D'après les paroles du psaume 137, le Juif qui bâtit une maison doit en laisser une partie imparfaite en mémoire, comme on le sait, de l'état fâcheux dans lequel se trouvent la ville de Jérusalem et son temple. Au près des maisons ou des chambres nous devrions trouver attaché à la muraille ou aux battants des portes, du côté droit, un roseau renfermant un parchemin sur lequel on devrait lire ces paroles : « *Ecoute Israël, le Seigneur notre Dieu est un.* »

De plus, toutes les fois que les Juifs entrent ou sortent, ils doivent toucher par dévotion ce cylindre. Ces prescriptions sont-elles observées ? Nous ne le pensons pas ; mais avouons

avec sincérité que sous le rapport de l'observance des pratiques religieuses, bien des chrétiens, hélas ! ressemblent aux Juifs et sont même moins excusables que ceux-ci qui habitent souvent des lieux où ne se trouvent ni temple ni ministre de leur culte.

Les Israélites ajoutaient une foi très-grande aux songes. Les quatre songes néfastes étaient :

- 1° De voir brûler le livre de la loi ;
- 2° De voir le jour des pardons à l'heure de *néïla*, c'est-à-dire de la prière du soir ;
- 3° De voir tomber les poutres de sa maison ;
- 4° Enfin il y en a qui ajoutent de voir sa femme dans les bras d'un autre.

Mais, disons à la louange de leurs préceptes, qu'avant de se coucher l'Israélite doit se réconcilier avec ses ennemis ou du moins donner tous ses soins à cette réconciliation.

COSTUMES.

Ici tout est transformé. Ainsi, pour suivre les commandements du Deutéronome, le Juif ne doit pas se couvrir d'un tissu composé de deux matières différentes ; il lui est aussi défendu de se travestir en un autre sexe. Un autre commandement, mieux observé que le précédent, est celui qui dit : « Tu ne toucheras pas aux côtés de la barbe », qui est portée encore, assez généralement, d'une manière caractéristique.

Il me parait inutile de parler de la forme particulière du costume, car nous voyons que depuis longtemps ils ont eu le

bon esprit de ne pas se singulariser parmi nous, comme, par exemple, quand ils portaient des manteaux carrés aux coins desquels pendaient quatre petites houppes particulières.

Tout bon Israélite doit prendre de grandes précautions pour ne toucher, avant de se laver le matin, ni le visage, ni les mains, ni livre, ni chose sacrée. S'il répand à terre de l'eau ayant servi aux ablutions, il doit éviter de passer dessus ; ce serait pour lui une chose immonde.

DE LA PURETÉ.

Celui-là était immonde qui avait touché un mort, un lépreux ou des reptiles, et ici nous pensons devoir passer sous silence certains articles du Lévitique que l'on trouve au mot pureté, car à notre époque ils ne pourraient que blesser la décence, sans avantage pour le sujet que nous traitons.

RÉGIME DIÉTÉTIQUE.

Les Israélites qui observent les lois rigoureuses du judaïsme ne peuvent manger la chair d'aucun animal dont les pieds ne sont pas fendus et qui ne sont pas dans la classe des ruminants. Aussi ne mangent-ils, ou plutôt ne devraient-ils manger, ni la chair du lapin, ni celle du lièvre et du porc, dont les pieds, il est vrai, sont fendus ; mais nous savons tous qu'une raison hygiénique a fait proscrire ces aliments. Enfin ils doivent retirer avec soin le gros nerf des cuisses (nerf

sciatique) des animaux. Il est peu facile de trouver la raison de cette défense absolue.

La haute sagesse des lois de Moïse brille ici dans toute sa splendeur, puisqu'il faut reconnaître que dans un climat chaud, comme celui de la Palestine, il était prudent de défendre, non-seulement la chair du porc et des animaux surmenés, mais aussi de proscrire l'usage, comme aliment, du sang des mammifères. A l'égard des poissons, nous trouvons la même prudence. Ainsi les poissons à écailles sont généralement les plus sains, et ce sont ceux qu'il permet ; quelques-uns sont bien toxicophores, mais ils font exception.

La loi judaïque veut impérativement une boucherie spéciale, et la chose est impossible dans bien des lieux ; il y a donc encore à cet égard de grandes infractions aux commandements religieux. Pour les oiseaux, la défense porte sur l'aigle, le griffon, le faucon, le milan, le vautour, le corbeau, l'autruche, le hibou, l'épervier, etc., et, comme médecin, je ne puis encore que reconnaître la sagesse du législateur, ces oiseaux ne se nourrissant, excepté l'autruche, que de chairs souvent altérées. Et si la loi permet de manger le bruchus, l'attacus et les sauterelles, il faut convenir qu'il serait fort difficile de lui obéir dans tous les lieux.

Le juif ne peut manger dans le même repas de la viande et du fromage, parce qu'il est dit : *« Tu ne cuiras pas le chevreau dans le lait de sa mère. »*

En bonne conscience, peut-on croire que les Juifs de nos jours observent ou, mieux, puissent observer, même en partie, de tels commandements. M. le docteur Lévy, hygiéniste des plus remarquables, a-t-il pu concilier ces contradictions ? Je n'oserais l'avancer.

BOISSONS ALCOOLIQUES.

Bien que les Juifs soient généralement sobres de boissons spiritueuses, ils ont le vin en grande vénération, dit un auteur, et cela parce qu'il est écrit : « *Qu'il réjouit Dieu et les hommes.* » (B. JUG. 9. v. 13.)

Enfin, d'après ce qui précède et ce qui va suivre, nous demanderons quel est l'Israélite, à part les rabbins, qui peut dire qu'il observe en tous points les commandements de sa religion ?

Ainsi la fête tant vénérée du Sabbat, est-elle aujourd'hui ce qu'elle était jadis ? On peut en dire autant de la Pentecôte, du Chipur ou jour du Pardon, de la fête des Tabernacles, des jeûnes commandés, sans compter ceux qui peuvent être volontaires, de la fête des Lumières, offerte en mémoire de la victoire que les Machabées remportèrent sur les Grecs ; enfin de la fête du Purim, en souvenir d'Esther qui empêcha ce jour-là le peuple d'Israël d'être exterminé par la conspiration d'Aman. Si nous arrivons maintenant au commerce défendu avec les femmes, nous dirons que de tous les péchés qui se peuvent commettre, les Juifs n'en connaissent pas de plus grand que l'adultère ; le plus grand ensuite est d'avoir des relations coupables avec des parentes qui sont au degré défendu dans le deuxième commandement du Lévitique ; aussi les enfants qui en naissent sont-ils *manzerim* ou bâtards. On ne peut les recevoir dans son alliance. Le troisième est d'avoir commerce avec une femme qui ne soit pas juive ou avec une femme prostituée qui soit juive. De plus il leur est défendu, comme nous le savons, d'avoir des rapports avec les femmes

à certaine époque ; mais à cet égard bien d'autres que les Juifs encourent le même reproche qu'eux.

Je demanderai encore quelle jeune fille juive consentirait aujourd'hui, comme le veut la loi, à sacrifier pour toujours sa chevelure le jour de ses noces ?

Tous les Juifs sont obligés de se marier ; les rabbins ont même arrêté que celui qui passe 18 ans sans prendre femme vit dans le péché, et cela est fondé sur ce que l'on est obligé de procréer pour satisfaire au commandement de Dieu, connu de tous : « *Croissez, multipliez et remplissez la terre !* » Mais lorsqu'on a un fils et une fille, le précepte est accompli. Cela veut-il dire qu'on peut, sans pécher, s'abstenir d'en avoir un plus grand nombre ? Nous ne pouvons le supposer. En cela il est encore vrai de dire qu'ici ils ne seraient pas plus coupables que bien des chrétiens.

Maintenant si nous sommes convaincu que la grande majorité des Israélites ne peut observer les divers commandements qui font la base des dogmes de la religion ; si nous sommes également convaincu que, dans l'observance du petit nombre de pratiques en vigueur, nous trouvons de fréquentes infractions, pourquoi répugnerait-il à ceux-ci d'abandonner la pratique de la circoncision ? D'autant plus qu'ils peuvent s'autoriser de l'assertion de l'abbé Fleury, qui fait observer que les anciens Juifs n'avaient pas une aussi haute idée de la circoncision que les rabbins modernes. Plusieurs ne la regardaient, dit-il, que comme un simple devoir de bienséance. Ensuite nous dirons bien plus, c'est qu'en Allemagne il y a, dit-on, une nouvelle secte qui proscriit la circoncision, tout en conservant les autres commandements du judaïsme qui, d'après Bernouilli, suivi dans tous ses préceptes, conduirait à moins de crimes contre les personnes, moins de suicides,

moins de cas d'aliénation mentale, en même temps qu'il préserverait leur santé des excès et leur esprit du scepticisme.

Sans nul doute le judaïsme peut invoquer des préceptes d'hygiène très-judicieux au milieu de défenses que rien ne peut justifier et de certaines coutumes que la science réprouve. Ainsi les mariages consanguins, très-communs chez les Juifs, sont, d'après la statistique du docteur Boudin et des recherches encore plus récentes, considérés comme la cause fréquente de surdi-mutité.

Le grand rabbin de Paris a cru devoir protester contre cette assertion, mais il a été prouvé que la protestation de M. Isidor est sans valeur ; bien des observations paraissent le démontrer. Ainsi M. Liebreich dit qu'à Berlin il n'a trouvé sur 10,000 catholiques que trois sourds-muets et vingt-sept par 10,000 Juifs.

Elliotson dit également qu'en Angleterre il a rencontré parmi les Juifs riches une proportion très-élevée de louches, de bêtes, de fous et d'idiots, circonstances qu'il attribue aux mariages consanguins.

Au Caire, même constatation par le docteur Bruner Bey.

En Algérie, même observation par Furnari et Gallois ; mais ici l'observation porte spécialement sur l'*exophthalmie*, plus fréquente chez les Juifs que chez les autres peuples. Du reste M. Lévy dit lui-même : « Je vois dans l'idiotisme le spectre de l'intelligence du père ou de l'aïeul ou le produit condamné d'un croisement illégitime. »

Cependant je ne puis ignorer que dernièrement encore les assertions du docteur Boudin ont été combattues ; mais dans semblable question j'aime mieux dire avec le docteur Buchez : « Il ne suffit pas que, comme chez les animaux,

» l'homme soit engendré charnellement ; pour qu'il soit complet, il faut qu'il le soit aussi spirituellement, et l'argument invoqué par les zootechniciens est sans valeur », car si les produits consanguins chez les animaux sont plus beaux, dans l'espèce humaine ces résultats sont impossibles puisque les mariages consanguins conduisent à l'imperfection de l'encéphale, et celle-ci à l'imperfection physique et intellectuelle.

La conséquence de ces faits les conduira sans nul doute à rendre moins fréquentes des alliances dangereuses, et cela dans l'intérêt général de leur secte. De plus nous voyons chez ceux-ci qu'un juste sentiment de dignité de la femme les a ramenés à la monogamie ; cette réforme morale peut faire espérer d'en obtenir d'autres, d'autant que nous savons que les lumières de la population juive sont bien en avant de sa législation.

La loi n'a rien ordonné de spécial ni sur le ministre ni sur l'instrument de la circoncision. Séphora, dit l'histoire, se servit d'une simple pierre pour circoncire son fils Eliezer.

M. Chabas, dans une notice explicative, rapporte que les fouilles pratiquées à Karnak ont mis à découvert un bas-relief qui représente une scène de circoncision. Nous regrettons de ne pouvoir donner ici ce dessin, qui est susceptible de mettre en doute l'excision complète de l'enveloppe chez les premiers Egyptiens. En effet, pourvu qu'on observe comment l'instrument est tenu dans la main gauche, on voit qu'il doit agir en piquant de haut en bas, puis en incisant d'arrière en avant, et comme il est placé et soutenu entre l'index et le médius, on doit supposer que l'opérateur ne peut faire une force assez grande pour opérer l'excision qui nécessiterait alors une rotation difficile autour du pénis. De plus, ce petit tableau démontrant qu'il s'agit ici d'enfants de 8 ou 10 ans au moins,

on comprendra qu'il était facile chez ceux-ci de borner peut-être l'opération, d'après moi toutefois, à une ou deux incisions sur les côtés du frein, à l'instar de ce qui se pratiquait au Nouveau-Monde avant l'arrivée de Colomb.

Quoiqu'il en soit, les cérémonies observées aujourd'hui diffèrent beaucoup de celles des anciens Juifs, mais il faut avouer que le résultat est le même.

Ainsi on inscrivait jadis à la naissance d'un enfant, sur des billets placés aux quatre coins de l'appartement, ces mots : « *Adam et Eve* ; » puis au-dessous : « *Lilith, hors d'ici*. »

Lilith est pour les Juifs la première femme d'Adam qui, s'étant séparée de lui, demeure dans les airs, est ennemie de l'accouchement et des enfants nouveau-nés.

Le père est obligé par la loi de faire circoncire son fils au huitième jour, à moins de maladie de l'enfant. La nuit qui précède la circoncision se nomme veille, parce que toute la famille doit garder l'enfant. Le parrain tient le nouveau-né pendant l'opération, et la marraine doit le porter jusqu'à la synagogue, mais ne doit pas y entrer.

C'est un grand honneur chez les Juifs d'être *mohel*, c'est-à-dire circonciseur. Ayant eu l'occasion de voir pratiquer la circoncision chez un enfant juif, je vais aussi succinctement que possible raconter le *modus faciendi*.

A défaut de synagogue, la cérémonie eut lieu dans un appartement. A cet effet on prépara et on orna deux sièges, l'un pour le parrain qui tenait l'enfant sur ses genoux, l'autre resta vide ; il était destiné au prophète Elie qui assiste invisiblement à toutes les circoncisions. L'opérateur, revêtu d'une écharpe, portait sur un plat diverses substances en poudre et un seul instrument tranchant. Je remarquai une fiole contenant du perchlorure de fer, qui est, comme nous le savons,

un moyen hémostatique très-récemment employé. Alors le parrain occupant le second siège présenta l'enfant couché sur ses genoux, et l'opérateur, qui au préalable avait fixé les bras contre le corps et lié les jambes l'une contre l'autre à l'aide de larges bandes, donna à sucer à l'enfant un sachet contenant un gâteau préalablement trempé dans du lait; cela fait, il prit avec le pouce et l'index la portion de tégument qu'il devait retrancher et fit d'un seul coup la section cutanée, et rencontrant au-dessous la muqueuse, il la déchira avec les ongles, en disant : « *Béni soyez, Seigneur, qui nous avez commandé la circoncision.* » Puis, suçant deux ou trois fois le sang qui abondait, il le rendit dans une tasse pleine de vin.

Issus d'aïeux circoncis, les enfants naissent fréquemment dans des conditions donnant lieu souvent par l'opération à des cas d'hypospadias, accidents toujours graves.

Nous ferons remarquer que la dégoûtante particularité de la succion qui peut avoir le grave danger de la communication de la syphilis, par exemple, avait encore lieu en 1863, malgré l'enquête des célébrités chirurgicales qui condamne cette dangereuse pratique et malgré la décision du Consistoire de Paris qui supprime la succion et la dilacération de la muqueuse par les ongles (1).

Enfin, bénissant la tasse qui contenait le vin et le sang, il saupoudra la plaie avec du tan et du ratanhia.

C'est au moment où il bénit le vin et l'eau qu'il impose le

(1) Nous lisons dans une thèse récente (1864), par M. le docteur Abram, qu'à Paris douze enfants, qui avaient été opérés par le même *mohel*, reçurent par la succion le germe d'une maladie contagieuse spécifique très-grave, puisque quatre succombèrent.

nom que le père veut donner, en prononçant ces paroles : « *Vis en ton sang.* » Ensuite tous ceux qui assistent à la cérémonie disent au père en s'en allant : « *Puissiez-vous aussi assister à ses noces.* »

Les Turcs et les nègres ne circoncisent qu'à l'âge de 8 ou 10 ans. A Madagascar, a-t-on dit, le plus diligent dans les parents se saisit de la partie retranchée et l'avale. J'ai habité près de cinq années cette île et je n'ai jamais vu cette singulière et dégoûtante particularité. Cependant je la crois possible. Voici ce qui se fait le plus habituellement : la partie excisée est bourrée dans un fusil, souvent trop chargé, et lancée dans l'espace.

Si nous devons penser que la circoncision disparaîtra de la religion juive par la puissance du raisonnement, pouvons-nous espérer que les farouches et fanatiques musulmans souscriront un jour à l'abandon de cette mutilation ? On ose à peine y croire ; cependant chez ceux-ci nous trouvons également bien des contradictions ; ainsi il est notoire que le *Coran* ne dit pas un mot de la circoncision, et malgré le silence du livre sacré, le mahométisme en fait une obligation tellement inévitable que le témoignage judiciaire de celui qui n'est pas circoncis est sans valeur. Quoiqu'il en soit, on lit avec plaisir dans l'ouvrage de M. de Hell qu'à son dernier passage à Constantinople il a constaté que les musulmans paraissaient comprendre que, pour avoir place au soleil de l'intelligence, il fallait faire des réformes radicales, politiques et religieuses. En effet, nous avons appris que tout récemment le sultan vient d'admettre deux chrétiens dans ses conseils. Aussi voyons-nous que la solennité toujours plus grande avec laquelle on pratique en Turquie la circoncision, prouve combien les ulémas s'efforcent de la maintenir comme dogme religieux.

Cependant la lumière se fait jour, et cela par la lecture des écrits périodiques, des journaux quotidiens; ainsi le *Mejmoai funoon* traite des questions de géologie, d'ethnologie et autres, contredisant bien des assertions du Coran; de même, la feuille intitulée: *Miroir des Pensées (Tas Veeri)*, conduit virtuellement à des réformes en minant les traditions religieuses du Prophète.

Un fait qui me paraît digne de remarque, c'est que les Arabes ont eu leur Voltaire comme détracteur de tous les cultes, c'est le poète Aboul-Ala, qui naquit à Maarrah en 363 de l'hég. (975 de J.-C.) Dès l'âge de quatre ans, il fut privé de la vue par la petite vérole, et malgré la retraite dans laquelle il se renfermait, dit sa biographie, on venait le voir de toutes les parties de l'empire. Voici la traduction de quelques-unes de ses stances :

« Issa (le Christ) est venu, il a aboli la loi de Moussai; Mahomet l'a suivi, il a introduit par jour cinq prières.

« Ils s'occupent à prier depuis le matin jusqu'au soir. Dites-moi, maintenant que vous vivez sous l'une de ces lois, jouissez-vous plus ou moins du soleil et de la lune? Si vous me répondez impertinemment, j'élèverai la voix contre vous; mais si vous me parlez de bonne foi, je continuerai de parler tout bas.

« Les chrétiens errent çà et là dans leurs voies, et les musulmans sont tout à fait hors du chemin. Les Juifs ne sont plus que des momies, et les mages de Perse des rêveurs. Le monde se partage en deux classes d'hommes :

« Les uns ont de l'esprit et point de religion ;

« Les autres de la religion et point d'esprit. »

Le poète Aboul-Ala est probablement la seule lumière oblique, si nous pouvons nous exprimer ainsi, qui ait paru chez les

mahométans. Encore quelques hommes comme ce savant et sceptique aveugle et peut-être cette sorte de monomanie superstitieuse, la fatalité, perdra-t-elle de son empire ; peut-être enfin les idées religieuses de l'enfance du musulman se modifieraient-elles dans un autre âge , car nous savons que le vieillard mahométan meurt avec les convictions religieuses du jeune homme ; dès-lors pas de progrès possibles vers les réformes que l'humanité attend.

On ne peut sans doute applaudir au scepticisme absolu d'A-boul-Ala ; mais pour être vrai il faut dire que l'apparition de tels hommes est un mal qui porte avec soi sa compensation. Les heureuses réformes naissent de la controverse, et comme on peut dire avec Voltaire qu'il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que celui qui en a le plus, c'est tout le monde, il s'ensuit, comme conséquence logique, que les masses ont toujours l'intelligence d'éviter les idées trop absolues, et par cela même de se rapprocher du bien et de la vérité, et je dirai que ces deux mots : le bien et la vérité, doivent s'entendre ici de l'éducation morale et religieuse dont l'homme a besoin pour ne pas tomber dans l'indifférence et plus tard dans le doute.

L'opération de la circoncision chez les mahométans est plus compliquée que chez les Juifs. L'opérateur ou thabar, après avoir préparé un grand vase en bois rempli de sable pour recevoir le sang, se place dans un kalk, grande pièce de toile, puis l'un des assistants tenant l'enfant sur les genoux, le présente à l'opérateur qui ramène le téguement en avant le plus possible et le lie fortement. Il prend aussitôt un disque en bois un peu plus fort et un peu plus large qu'une pièce de cinq francs et au centre duquel il existe un trou circulaire assez grand pour admettre le bout du petit doigt. C'est à travers cette

ouverture que l'opérateur passe d'abord le fil, puis tout le tégument à retrancher, et en un clin-d'œil il presse fortement le disque, puis détournant habilement l'attention de l'enfant, il profite de ce moment pour opérer la section à l'aide de forts ciseaux, quelquefois avec un rasoir ou le couteau courbe des arabes. Un des assistants présente alors un œuf frais ouvert avant l'opération et dans lequel est entièrement plongé le pénis de l'opéré; puis, après deux ou trois minutes, la plaie est couverte de poudre de thuya; enfin l'opérateur entoure le pénis d'une bande de toile et abandonne la guérison à la nature.

Le procédé que décrit M. Noguès diffère du premier et paraît plus rationnel; mais il serait sans intérêt de le décrire.

Nous ferons remarquer que la succion de la plaie ne se fait pas chez les mahométans, et que nous avons le droit, comme médecin, de nous élever contre une pratique que l'hygiène repousse tout autant que la moralité.

Il paraîtra peut-être bien irrévérencieux que nous venions comprendre la circoncision dans la même appréciation que le tatouage qu'on observe chez les peuples encore dans l'enfance de la civilisation; mais, pour peu qu'on veuille bien lire ce qui a été écrit sur cette pratique, en Polynésie et en Afrique, où nous avons pu l'observer longtemps, on verra qu'elle est le signe distinctif de la nation ou de la tribu; elle a donc un but sérieux en même temps qu'elle est une parure.

Si nous convenons maintenant que ces stigmates devront disparaître par le progrès vers la perfection morale, pourquoi ne pas admettre que la raison conduira également à l'abandon de la circoncision, qui, disons-le bien haut, ne trouve sa prescription ni dans l'hygiène ni dans la morale qui la pros-
crivent également à notre époque?

Loin de nous cependant la pensée de rejeter tout le bien que la circoncision pratiquée au premier âge du peuple hébreu a pu produire comme principe religieux. Ainsi, en admettant que cette cocarde indélébile — c'est ainsi que Volney l'appelait — fut pour les Hébreux un signe qui leur rappelait en tous lieux leurs devoirs, leurs droits et leurs espérances, on ne peut, en conscience, supposer aujourd'hui que cette mutilation ait la même valeur. Disons encore que Moïse institua aussi dans une intention généreuse le *Sacrifice de la Jalousie* ; mais quel israélite s'en contenterait maintenant pour croire à la fidélité contestée de sa femme ? Un fait remarquable, et qui se rapproche de ce qui précède, c'est que nous trouvons à Madagascar, sous le nom de *Frère de sang*, une sorte de franc-maçonnerie dont se servent par extension les jaloux. Si la femme consent à accepter pour *frère de sang* celui qu'on suppose être son amant, alors il y a inceste, si elle est ou devient coupable de rapports avec lui ; aussi rarement la femme consent-elle, car si le crime est découvert, elle doit mourir d'inanition ; ce qu'elle fait du reste volontairement.

Voici comment se pratique la cérémonie :

Une légère incision est faite sur un des bras des deux personnes qui consentent à faire le serment, puis le sang mêlé avec du riz cuit est mangé par celles-ci.

Nous sommes incidemment conduit à dire que si on a reproché aux Malgaches le jugement barbare du *Tanguin*, nous devons dire à notre honte et à la gloire de saint Louis, que le *Jugement de Dieu* du moyen-âge, aussi cruel que la loi malgache, n'a dû sa proscription et son immense bienfait des preuves par témoins, qu'au saint Roi, martyr de ses convictions religieuses.

Enfin, comme médecin de la marine et conséquemment

comme médecin cosmopolite, nous nous croyons autorisé par de nombreuses années passées dans les régions équatoriales, à dire notre sentiment sur la nécessité physique invoquée par les partisans de la circoncision. Nous répéterons donc que cette mutilation n'est utile, comme précaution hygiénique, chez aucun peuple de la terre. Ce qui le prouve, c'est qu'à Saint-Domingue, où la circoncision n'a pas lieu, on ne signale rien de particulier chez la race nègre qui l'habite, et c'est chez cette race seule que l'on pourrait s'autoriser de l'exubérance de l'enveloppe cutanée et de ses prétendus inconvénients.

Nous voyons également que l'abbé Bergier fait aussi ressortir que les motifs physiques de cet usage ont été vainement invoqués. « Une preuve, dit-il, que la circoncision est inutile » comme moyen de propreté ou comme moyen d'éviter la » contagion morbide, c'est que les chrétiens qui ont habité » pendant longtemps la Palestine, les Grecs qui y demeurent » encore aujourd'hui avec les Turcs, n'ont jamais pratiqué » cette mutilation et n'ont ressenti pour cela aucune incom- » modité. »

Drake, il est vrai, dit que de tous les ouvrages de la nature aucun n'offre autant de variété de forme que l'enveloppe dont nous venons de parler, et de là serait venue la nécessité de la circoncision. En admettant, avec de grandes réserves toutefois, cette observation de Drake, voyons si dans les causes de posthottie admises par les partisans hygiénistes on trouve des arguments bien sérieux.

Ainsi dans la grande majorité des cas d'étroitesse de l'enveloppe, une simple incision remédie souvent à cet inconvénient, et sans admettre entièrement l'opinion du docteur Carrier, nous demanderons cependant si tous les médecins

ne doivent pas la prendre en quelque considération comme fait physiologique.

D'après ce médecin, la circoncision, mutilation légère en apparence, imprime à l'organisme une ineffaçable empreinte. Ainsi la circoncision a pour résultat, selon lui, un plus grand développement des lèvres, des ailes du nez et des paupières; il est vrai qu'il ajoute et des cordes vocales. De là la beauté des voix chez les Israélites.

Ce qui vient donner une certaine valeur à l'opinion émise par le docteur Carrier, c'est que Roux dit aussi qu'après la circoncision et même la simple incision de l'enveloppe cutanée, l'organe sous-jacent s'hypertrophie notablement par le manque d'une partie ou de la totalité de son enveloppe naturelle; phénomène qui se vérifie au reste dans tous les organes délogés de leur place normale, ou simplement dénudés, comme aux viscères herniés, à l'œil dépalpebré, etc., bien que les parties molles n'exercent sur eux à l'état normal aucune constriction. Ces raisons ne sont-elles pas d'une certaine valeur, et ne doivent-elles pas militer en faveur de l'abandon de la circoncision?

Convenons cependant avec le docteur Broca que le phimosis, chez quelques jeunes garçons, peut, par suite du prurit que détermine la matière sébacée, conduire à l'abus d'eux-mêmes; mais dans le premier cas la cause est *génitale* et ne devient que rarement grave parce qu'elle cesse d'elle-même, ou par des soins de propreté, ou par la puissance de la volonté; pendant que dans la seconde *espèce, judicieusement établie* par l'éminent professeur que je viens de citer, il y a affection cérébro-spinale, et je doute qu'alors la circoncision puisse combattre avec avantage cette funeste habitude qui, alors, n'est que l'effet pathologique des centres nerveux.

Aussi suis-je heureux de lire dans l'*Union médicale* (16 Janvier 1864), que M. Marjolin n'accepte pas la circoncision proposée et pratiquée par M. Guersant dans le cas de souillure manuelle, attendu que pour lui le foyer du mal est au moins aussi souvent dans les centres nerveux que dans les organes génitaux, et nous savons qu'alors il y a peu de moyen d'action. Quant aux avantages de la circoncision, pratiquée dans le cas de phimosis dû à des ulcérations d'une nature spécifique, elle présente plutôt pour nous le grand danger de voir la plaie devenir une vaste ulcération, et en admettant avec M. Kaula que le docteur Lallemand avait l'habitude de pratiquer l'excision dans cette circonstance, on peut dire que son exemple est rarement suivi, par la crainte du danger signalé plus haut.

Quant aux habitudes vicieuses de trop de jeunes gens, elles sont communes aux enfants circoncis ou incirconcis, et elles déterminent chez les uns et les autres les mêmes causes d'épuisement.

On a dit encore que l'étroitesse de l'enveloppe pouvait être une cause d'impuissance. Mais alors M. le docteur Vanier n'aurait pas dû citer l'exemple fameux du contraire qu'on trouve, en effet, dans les Mémoires de Léonard, coiffeur de la reine Marie-Antoinette lequel, dépossédé de son épée, dit ce médecin, s'arma d'une plume vengeresse.

Voici cette petite historiette :

Lorsque M^{me} la comtesse d'Artois eût donné le jour à un prince, le duc d'Angoulême, il se trouva naturellement que cette Altesse au maillot était l'héritier de la couronne, puisque cinq années s'étaient écoulées depuis le mariage du roi sans que Marie-Antoinette fût devenue mère.

Louis XVI fit donc venir son premier chirurgien, qui pro-

posa la circoncision ; mais l'opération, qui avait été acceptée, n'eut pas lieu, et cependant la reine eut trois enfants. Il est vrai que M. Vanier se demande si la circoncision n'a pas été le moyen employé pour mettre fin à l'impuissance d'Abraham (page 94).

M. le docteur Vanier nous fait connaître les nombreux cas qui contre-indiquent l'exécution immédiate de l'opération chez les nouveau-nés ; mais alors est-il prudent de laisser au libre arbitre du circonciseur ou bien des parents l'opportunité de l'époque de la circoncision ? Non sans doute ; et on peut admettre que des enfants ont été victimes de l'impéritie des opérateurs agissant sans discernement.

M. le docteur Vanier propose de plus, comme je l'ai dit au commencement de cette notice, de pratiquer chez la jeune fille une opération qui ait pour effet de prévenir ou arrêter ce que, selon moi, on appelle *improprement* onanisme (1) ; puisqu'en effet le péché d'Onam ne peut être le fait d'un individu isolé.

Mais, bien que ce confrère parle au nom de la science et des résultats heureux de sa pratique, nous pensons qu'il ne parviendra jamais à généraliser une mutilation que la chirurgie doit réserver aux cas de nécessités pathologiques. Et bien qu'Aëtius et Belon parlent d'un mode de circoncision

(1) Nous avons, du reste, un puissant auxiliaire dans le docteur Debreyne, prêtre et religieux de la Grande-Trappe ; mais les détails dans lesquels il nous faudrait forcément entrer nous conduisent à nous abstenir et à nous borner à renvoyer à l'écrit du docteur Debreyne (*Essai sur la théologie morale considérée dans ses rapports avec la physiologie et la médecine*, page 180, chap. 5, intitulé : *de l'onanisme conjugal*) avec lequel nous sommes en complète communion d'idées.

chez les femmes égyptiennes, nous croyons cependant que la requête de notre confrère a peu de chances d'être prise au sérieux.

Enfin, quel peut avoir été le but de la circoncision ? Peut-être, dit Delpéch, l'idée de sacrifier à Dieu une partie de l'organe le plus important de l'homme, celui qui lui assure la seule *immortalité* à laquelle il ait le droit de prétendre, est-elle entrée pour quelque chose dans l'institution de cette opération bizarre ?

S'agissait-il d'une marque particulière d'alliance, de race, de nationalité ? Nous croyons devoir répondre par l'affirmative, comme pour les taillades et les tatouages divers, que nous retrouvons chez les peuples encore à l'état primitif.

Était-ce simplement une mesure d'hygiène ? Nous ne le pensons pas. Cependant, d'après Hérodote, les Egyptiens ne la pratiquaient que dans un but de propreté.

La circoncision était-elle motivée par des considérations intéressant les fonctions génitales ? C'est l'opinion de Philoy et du docteur Cohen, qui avance que c'est à cette mutilation qu'on doit attribuer la grande fécondité des Juifs. Cette assertion est loin d'être prouvée ; elle est même contestée par Bernouilli, cité par M. Lévy.

Saint Jérôme avance que la posthottie a pour but la moralisation en émoussant les sensations voluptueuses. Le fait pour nous est évident. Oui sans doute, la sensibilité est moins grande, et par cela même nous pensons, contrairement à l'opinion du docteur Cohen, que les hommes circoncis sont moins aptes à la procréation que les incirconcis.

Moïse avait recommandé de faire cette opération dans le but de prévenir la souillure manuelle, ce qui est pour nous de bien peu d'effet.

Enfin, une idée exclusivement religieuse aurait-elle présidé à cette cérémonie ? Cette opinion nous paraît peu probable ; malgré notre désir d'en trouver les preuves irrécusables dans tout ce que nous avons pu consulter, aucun écrit n'est assez explicite pour avoir dissipé nos doutes à cet égard.

Une opinion exprimée d'une manière étrange se trouve consignée dans l'*Histoire générale des coutumes religieuses*, page 251. D'après les abbés Banier et Mascrier, « Dieu, disent-ils, a consacré la circoncision comme pour purifier une partie toute pécheresse, et effacer en elle cette infamie contractée avant que le genre humain se fût formé. »

Quoi qu'il en soit de tous ces *desiderata*, nous croyons devoir adopter les conclusions bien formulées par M. le docteur Berthrand, et nous dirons avec ce médecin ;

1° La circoncision religieuse est une opération contre nature, parce qu'elle altère la sensibilité nécessaire à l'accomplissement de l'acte génital parfait, et nous devons croire qu'une partie sans utilité ne peut avoir été créée par Dieu ;

2° C'est une opération contre la pudeur et la chasteté, dont elle enlève tout le mérite en diminuant les facultés génésiques ;

3° Elle est inutile, même dans les pays chauds, puisque de nombreux incirconcis y vivent sans les inconvénients signalés par M. Bonneau, qui pousse l'exagération jusqu'à dire qu'il se forme des vers sous l'enveloppe, comme entre le bois et l'écorce des arbres ;

4° Le Prophète l'a en quelque sorte condamnée, puisqu'il n'en parle pas ;

5° Enfin, cette mutilation a été singulièrement interprétée

par les autorités musulmanes, comme le prouve cette petite anecdote :

Lors de l'expédition d'Egypte, les cheiks de la Grande-Mosquée proposèrent à Bonaparte de faire musulmaniser toute son armée. Il leur objecta la circoncision et la défense de boire du vin. Les disputes furent vives : elles durèrent trois semaines. Quand les ulémas furent d'accord, les quatre muphtis rendirent un fétam par lequel ils déclarèrent que la circoncision n'étant qu'une perfection, elle n'était pas indispensable pour être musulman. (*Mémoires de Napoléon et Mélanges.*)

Cette petite anecdote est la preuve qu'il est avec les ministres de Mahomet des accommodements.

Bien qu'adversaire absolu de la circoncision, nous consentirions pourtant à y substituer un procédé opératoire, une simple incision qui, au point de vue symbolique ou religieux, aurait la même valeur, et concilierait les symboles religieux des Israélites avec les justes exigences de la science et de l'humanité. Par là, nous nous rapprocherions de M. Vanier.

« Toucher, dit-il, à l'esprit de l'institution, en supprimer le fait matériel, serait aux yeux des Juifs une profanation, un sacrilège; mais en modifier le fait matériel serait le droit de la science. C'est ainsi, ajoute-t-il, que l'Eglise catholique a permis, en vue des accidents qui résulteraient de l'emploi de l'eau froide pour le baptême, que celle-ci fût remplacée pendant l'hiver par de l'eau tiède. »

Nous appuyant sur cette heureuse et rationnelle modification obtenue par l'humanité, nous dirons qu'une simple inci-

Cependant nous pensons que, s'il est possible d'espérer de voir un jour réunis dans une même et sainte alliance les chrétiens, les juifs et les mahométans, ce ne sera peut-être qu'en proscrivant tout d'abord la circoncision, ce qui arrivera, nous l'espérons, lorsque les hommes seront convaincus que *Dieu a bien fait ce qu'il a fait, et ne veut pas que l'on y touche.*

La tolérance de tous les cultes est, à notre point de vue, un moyen très-puissant d'arriver à ce but, en faisant disparaître le fanatisme.

Il est donc à désirer que nos savants théologiens proclament hautement que Jésus-Christ, dans un but humanitaire, a substitué le baptême de l'eau au baptême du sang, que sa mission était toute spiritualiste, et que si, à l'époque de son avènement, il crut le genre humain assez pur pour abandonner une pratique barbare et substituer le baptême de l'eau à une mutilation, à *fortiori* doivent-ils maintenant combattre résolument cette pratique au moins inutile. Ainsi le veulent selon nous les progrès de la civilisation, qui doivent conduire à la proscription des coutumes d'un autre âge.

La civilisation et la vérité sont filles du temps; à la longue elles obtiennent tout de leur père; et si les Européens, après des siècles, peuvent dire avec un juste orgueil que le soleil de l'intelligence brille dans cette partie du monde que nous habitons d'un éclat que l'univers entier doit reconnaître, il faut convenir, en même temps, que nous sommes la race à laquelle nous pourrions

de croyance, la religion du Christ, sera la religion du plus grand nombre.

D'ailleurs, comme le fait judicieusement observer le docteur Berthrand, la circoncision, comme moyen améliorateur, n'a pu être inventée que par des hommes ignorant les sympathies qui existent entre le système nerveux et les principaux organes de l'homme. L'excision d'un lambeau de chair ne saurait annihiler la pensée et la sensibilité individuelles, soumises à mille causes d'excitation que la sagesse, la modération, la moralité, la tempérance et le respect de soi-même peuvent plus efficacement refréner.

La médecine doit éclairer, dit-il encore avec raison, la religion et la législation sur les institutions et les coutumes sociales, elle seule connaît l'organisation physiologique de l'homme. C'est à elle à dissiper les préjugés et à détruire les pratiques ridicules, cruelles et impies, telles que la circoncision et les mutilations volontaires et forcées. Au nombre des mutilations bizarres, qu'on nous permette encore de citer l'atrophie des pieds chez les Chinoises; ainsi la valeur que le Chinois offre pour une femme est en rapport avec l'étroitesse du soulier qui lui est présenté, et l'idée de lubricité qu'il attache à l'atrophie des pieds conduisant à la loi d'équilibre, il pense qu'il trouvera chez la femme qui présente les pieds les plus petits une satisfaction plus grande de ses désirs. Aussi est-il d'une grande indécence, en Chine, de regarder les pieds d'une femme. M. le docteur Marache affirme même que si le Chinois devenu chrétien ne s'en accuse pas, le missionnaire ne manque jamais de lui demander, pendant la confession, s'il a regardé les pieds des femmes. (*Union médicale*, 11 mai 1864.)

Il suffit, ce me semble, de citer de pareilles coutumes pour

en désirer la proscription au nom de la morale. Et ne sommes-nous pas en droit de dire, comme pour la circoncision, que mieux vaudrait encore ici respecter l'œuvre de Dieu, ce que nos missionnaires, il faut le dire à leur louange, s'efforcent de faire comprendre au peuple chinois.

Les progrès de la civilisation sont lents sans doute, puisque nous voyons les Abyssins ou Abyssiniens conférant encore et le baptême du sang et le baptême des chrétiens aux nouveau-nés; mais nous ne pouvons nier en Europe les bienfaits que nous lui devons; ainsi, pour n'en citer que les plus saillants, nous dirons qu'une attention soutenue dans les interrogatoires a remplacé chez nos magistrats l'arsenal des tortures aussi cruelles au moins que les vengeances particulières.

La marque, cette flétrissure indélébile des condamnés à perpétuité, a également disparu du Code pénal de toutes les nations civilisées (1).

Les mauvais traitements auxquels on soumettait naguère les aliénés, toujours couverts de chaînes, ont été remplacés par un régime plus en rapport avec la douceur plus grande de nos mœurs. Ici, cependant, qu'il nous soit permis de dire qu'un pas rétrograde a fait disparaître en France une mesure prudente et philanthropique, je veux parler de la suppression des tours aux portes des hospices. En fermant cet asile aux

(1) Nous nous trompons : l'Angleterre, par un contraste regrettable avec ses grandes libertés et certains principes philanthropiques, a maintenu en 1864, malgré de longs débats, la peine de la marque; il n'y a eu que 50 voix contre et 80 pour le maintien de cette flétrissure, ainsi que pour la peine du fouet dans l'armée.

nouveau-nés on sème l'économie, il est vrai, mais c'est pour récolter le crime.

Espérons que l'expérience prouvera de nouveau le danger de cette imprudente mesure. Lisez le vénérable Chaussier et vous serez convaincu que déjà l'essai qui en fut fait de son temps donna des résultats bien malheureux.

Quoi qu'il en soit, je ne saurai trop le répéter, un des événements qui contribuent le plus à hâter la proscription des coutumes barbares est la tolérance toujours plus sensible de tous les cultes. Ce bienfait suppose un intérêt général réel dans l'ordre moral bien supérieur aux rivalités mesquines des débats religieux qui, en retardant le terme désiré, conduisent souvent aux scandales qui nous affectent si péniblement par leur contraste avec la noblesse du but poursuivi par la marche de la civilisation.

Si nous cherchons la cause de cette tolérance bienveillante de notre époque nous la trouvons dans les préceptes d'une sage philosophie, qui conduit à la connaissance claire et distincte des choses divines et naturelles.

Ne craignez pas le spiritualisme dans ses effets, il s'inclinera toujours devant les vérités *surhumaines* en reconnaissant un Dieu. Quant à la civilisation progressive, elle sera plus que jamais hostile au fanatisme sous quelque forme qu'il se produise, de quelque part qu'il vienne. Si elle réproouve certains écrits imprudents ou funestes, d'un autre côté elle rejette ces prétendus miracles imaginés de nos jours et ces croyances exagérées dont le docteur Hello cite un trop malheureux exemple.

Voici ce fait : En 1832, la nommée Ch..., enceinte de six mois, est atteinte du choléra-morbus, — ceci a lieu dans la commune de Plounez, près Paimpol; — son confesseur, craignant

de la voir succomber et voulant ondoyer l'enfant qu'elle portait dans son sein, s'adressa à M^{me} M..., dame très-pieuse et d'une bienfaisance reconnue; il lui imposa comme un devoir de religion l'obligation de délivrer la femme Ch..., aussitôt après la mort, afin d'empêcher son enfant de tomber dans les limbes. M^{me} M... répugnait à une pareille opération; mais le curé, dans de bonnes intentions sans doute, sut vaincre tous ses scrupules et la conduisit près de la malade, après lui avoir laissé des instructions nécessaires pour faire ce qu'il désirait. La femme Ch... ne tarda pas à mourir; alors M^{me} M..., dominée par l'exaltation de ses sentiments de piété, et surmontant la frayeur bien naturelle que lui inspirait le choléra, s'arma d'un couteau, et après avoir fidèlement exécuté les prescriptions du directeur de sa conscience, elle donna le baptême à l'enfant. C'était trop pour elle, un affaiblissement extrême suivit de près l'exaltation qui venait de la porter à pratiquer une opération au-dessus de ses forces et dont l'idée seule l'épouvantait. Frappée de l'affreux spectacle qu'elle avait eu sous les yeux, elle rentre chez elle dans un état voisin de l'aliénation, se met au lit et fait appeler M. F..., médecin à Paimpol, auquel elle confie bientôt la cause de son mal et de ses remords. L'idée de la femme Ch..., morte du choléra et ouverte par elle, lui causait les plus cruelles angoisses; enfin, quelques jours après, elle succombait elle-même au choléra, désespérée d'avoir obéi à un fanatisme qu'elle déplorait trop tard, et cherchant à écarter l'horrible image qui la poursuivait sans cesse.

Malgré cet exemple encore récent d'un zèle religieux qui laisse à des mains étrangères la responsabilité de tels actes, ayons confiance dans l'empire des vérités et de la raison; elles arriveront virtuellement à modérer l'esprit humain et

à gouverner toutes les consciences en matière religieuse. Et si Fontenelle a dit avec raison : « En admettant que j'eusse » toutes les vérités dans la main, je me donnerais bien de » garde de l'ouvrir.... », nous répondrons, en terminant ces réflexions, que si nous avions toutes les vérités dans les mains, nous en laisserions tomber toutes les pensées consolantes.

Tel a été notre but en écrivant cette notice.

CHASSANIOL,

D.-M.

Chirurg. en chef de la marine, en retr.

Offc. de la Lég.-d'Honn.

AU CONNÉTABLE DE RICHEMONT

Né à Sucinio, près Sarzeau (Morbihan)

Sucinio, gloire à toi, vieux et noble château,
Où naquit, pour l'honneur de la brave Armorique,
Arthur de Richemont, vénéré de Sarzeau,
Qui devra voir un jour sa statue héroïque !

Là, Jeanne de Navarre, en ces âges lointains,
Lorsque va s'achever le siècle quatorzième,
Donna ce second fils, né pour de grands destins,
A Jean, duc de Bretagne, et du nom quatrième.

Rhuis, presqu'île, pays jadis délicieux,
Terrestre Paradis, doux climat d'abondance,
Était encor le sol où des fruits savoureux,
Du blé, du vin, du miel la sûre jouissance,

Les nourrissants tributs de la mer et des bois
Qui repoussent des vents l'implacable furie,
Et du printemps les fleurs s'empressent à la fois
D'enrichir l'habitant d'une terre chérie.

Les flots battent ses rocs d'un impuissant courroux,
Où viennent mollement expirer sur la plage,
Au pied du large fort qui, dédaignant leurs coups,
Dans ses douves reçoit les ondes du rivage.

Sucinio, *Sans-Souci*, joyeux nom de plaisir,
Où les ennuis jamais n'apportent leur tristesse,
Où déposent les ducs, dans un calme loisir,
Du trône et de la cour la fatigante ivresse.

Et cependant la mort, insensible toujours,
Les saisit, les surprend au milieu de leur joie,
Et, de leurs jours heureux précipitant le cours,
De leur orgueil tombé vient s'y faire une proie.

On les transporte alors, le long des mêmes flots,
De leur château désert à travers les ténèbres
Au tombeau des aïeux, au lieu de leur repos
Avec des chants pieux et des torches funèbres.

Du nom de Saint-Gildas au Seigneur consacré,
Le temple dans son chœur leur entr'ouvre une tombe,
A l'ombre de la croix, dont le bois révéral
Protège la faiblesse ou la grandeur qui tombe.

L'écho de ces saints lieux était tout plein encore
De la voix d'Abélard qui pleurait ses erreurs ;

Héloïse, doux nom de celle qu'il adore,
Il venait l'oublier tout en versant des pleurs.

L'œil s'arrête longtemps sur cette forteresse
Dont Jean premier le Roux voulut parer ces bords
Pour pouvoir, si la France arrivait en maîtresse,
Aux flots conservateurs confier ses trésors.

Elle étale l'orgueil de ses hautes murailles,
Le formidable appui des créneaux et des tours
Où viennent expirer les fureurs des batailles,
Ses fossés, et la mer qui la défend toujours.

Dans ses appartements, à l'air grand et sévère,
Près des mobiles flots qui parlent tant au cœur,
Au milieu des plaisirs qui délassent son père,
Arthur jusqu'à huit ans a connu le bonheur.

L'aspect de l'Océan soumis à la tempête,
L'horizon infini qui s'ouvre sous ses yeux,
Et le ciel tourmenté qui s'étend sur sa tête,
Tout grandit son esprit avide et sérieux.

Jean n'est plus; son épouse est reine d'Angleterre;
Paris près de son roi voit l'enfant transporté;
Sa jeune âme s'emplit de cet amour sincère
Qui soutiendra la France aux jours d'adversité.

Sur le trône ducal de la rude Armorique
Monte son frère aîné qu'il rejoint dans ces lieux
Où, dans son fier printemps, sa valeur héroïque
Aime à se signaler par des faits glorieux.

Sa franche fermeté, sa prudente vaillance
Rappellent aux Bretons, dont il a tout l'amour,
Clisson et Duguesclin, que leur a dus la France.
Et que pour leur honneur lui doit leur rendre un jour.

Azincourt, tu frappas la patrie éplorée !
Là, sous le bras anglais s'abattit le héros
En combattant toujours, et son âme assurée
Se montra dans les fers plus forte que les maux.

Charles entre ses mains est heureux de remettre
La grande dignité qui para deux Bretons,
Et les braves bientôt, en le voyant paraître,
Volent de l'Armorique à ses fiers bataillons.

D'autres guerriers sont prêts; il les accueille encore,
Et vers Charles, alors dans Bourges renfermé,
Dans son dernier abri quand l'ennemi dévore
Un peuple malheureux, d'espoir vole enflammé.

Il rattache son frère au parti de la France,
Et, désormais fidèle à la cause du roi,
Le duc prive l'Anglais d'une utile alliance
Qui du tyran sur nous raffermissait la loi.

Il était temps; l'Etat descendait à l'abîme
Que lui creusaient les maux dont il était victime
Depuis de si longs jours;
Dans nos champs dévastés la mort et l'épouvante,
L'homicide discorde, au sein de la tourmente,
Eternisaient leur cours.

Aveuglé par l'orgueil qui gonfle sa victoire,
L'ennemi nous pressait sous sa facile gloire
Qu'exagérait la peur :
Nul n'osait s'agiter ; un lugubre silence,
Celui d'un bois épais que nul vent ne balance,
Partout planait vainqueur.

Bedfort trône à Paris pour le roi d'Angleterre
Proclamé dans ses murs monarque héréditaire
Du royaume français :
La cause du malheur paraît abandonnée,
Et tout semble trahir la France consternée
Sous ses tristes cyprés.

Au milieu des plaisirs, au sein de la mollesse
Charles se perd lui-même, et sa coupable ivresse
Le tient loin des combats :
Le rude Richemont veille, et sa brave épée
Que du sang des Anglais il a vingt fois trempée,
Ne lui manquera pas.

Pour mieux servir son maître, il brave sa colère,
Du coupable Giac sa probité sévère
A commandé la mort :
Des courtisans toujours adversaire implacable,
De ses profonds dédains partout il les accable,
Sans craindre leur effort.

La disgrâce souvent récompense son zèle,
Sans jamais affaiblir sa vaillance fidèle
A son roi malheureux,

Et jusques à ces jours où, brisant les obstacles,
Une vierge apparaît ministre des miracles .

Accomplis par les cieux ,

Richemont aux Anglais oppose son courage,
Sait partout prévenir ou repousser l'orage
Grondant à l'horizon,
Et semble, pour finir l'œuvre de délivrance,
Attendre l'humble bras qu'arme de sa puissance
A nos maux un Dieu bon.

Jeanne avait d'Orléans délivré les murailles;
Arthur, par une intrigue éloigné des batailles,
Revient sous les drapeaux ;
Charles veut l'écarter ; mais près du roi La Hire,
Xaintrailles et Dunois font prévaloir l'empire
Des vertus du héros.

Il prend part aux exploits de la libératrice,
Et, quand elle a senti les coups de l'injustice,
Mourante dans les feux,
De sa gloire héritier, lui la rend à la France,
Grand par ses faits brillants, plus grand par sa constance
Qu'admirent tous les preux.

L'Anglais triomphateur, naguère ivre de joie,
A son tour sent peser la défaite, et sa proie
Echapper presque entière au joug de l'étranger ;
La France est libre enfin, et le grand connétable
Du malheur qui l'accable,

Connétable toujours, parant de sa vieillesse
L'honneur de sa jeunesse,
Duc, aux Armoricaïns il a dicté ses lois.

Bientôt, hélas ! la mort frappe leur espérance,
Leur gloire, leur amour et celui de la France
Qui regrette longtemps son plus vaillant secours :
L'écho reconnaissant de sa Bretagne aimée
Redit sa renommée
Que des âges le flot porte jusqu'à nos jours.

Puissant héros, salut ! accueille nos hommages
Dans ton vieux Sucinio, près des mêmes rivages
Qui de ta forte enfance ont vu les premiers jeux !
Qu'à nos yeux attendris ton image sacrée,
A jamais révérée,
Se dresse quelque jour, objet des plus doux vœux.

Et toi Sarzeau, grandi par ton fier connétable,
Toi berceau de Le Sage, aussi profond qu'aimable,
Ecoute des Bretons les vœux reconnaissants !
Appelle dans ton sein comme en un sanctuaire
D'honneur héréditaire,
Tous les cœurs qui battront de nobles sentiments !

P.-C.-P. DUVAL,
Professeur de Rhétorique, en retraite.

LA PLACE LATOUR-D'Auvergne

(AUTREFOIS LE PONT-DE-TERRÉ)



Il existe à Brest trois places publiques principales : ce sont celles du Cours-d'Ajot, du Champ-de-Bataille et de Latour-d'Auvergne (1).

La place Latour-d'Auvergne est la plus petite et la plus modeste des trois. Comme ses aînées, elle n'a point de faits historiques à enregistrer dans ses annales. Créée à peine en 1848, cette terrible révolution a passé dessus sans y laisser aucune trace. Mais, si elle est sans renommée historique, son élégante simplicité, avec sa seule rangée de charmants tilleuls, ses bornes en belle pierre de taille reliées par des chaînes de fer, ses trois piédestaux surmontés de leurs jolies

(1) Nous avons donné l'histoire des promenades du Cours-d'Ajot et du

vasques en bronze et sa trop modeste fontaine qui forme le quatrième angle de la place, ses légers bancs en fer, elle ne laisse pas d'avoir aussi son charme ; les belles maisons régulières et uniformes qui l'entourent lui donnent un aspect tout moderne, qui n'est point sans prix et sans grâce, et lui permettent de se poser comme une rivale de la promenade du Champ-de-Bataille.

Elle n'a pas, nous l'avons dit, une longue histoire à raconter ; mais si elle ne peut évoquer aucun souvenir ancien, chaque année pourtant elle se voit un jour couverte d'une foule empressée accourant de tout côté. Un autel s'élève au centre. Ce jour c'est la Fête de Dieu, et la population presque entière, qui suit la procession de la principale paroisse de Brest, vient s'y arrêter un instant. Les fenêtres des maisons environnantes sont garnies de dames élégantes. La place, elle-même, est encombrée d'une foule compacte, ainsi que les rues qui l'entourent. Le coup-d'œil est brillant ; mais c'est surtout lorsque le prêtre, couvert de sa chappe d'or, entouré de tout le clergé de la ville, du haut de l'autel donne sa bénédiction à toute cette population composée de troupes, d'officiers en grande tenue, des autorités les plus élevées de la ville, de femmes élégantes dans leurs plus belles toilettes, et au moment où il élève le Saint-Sacrement, que les tambours battent au champ, que les musiques font entendre des chants religieux, que la petite place si tranquille, si calme d'ordinaire, prend un aspect grandiose qui lui va bien. — C'est son jour à elle. Elle n'en a qu'un dans l'année ; c'est peu, mais c'est quelque chose enfin. Le lendemain, l'autel est démonté, tout a disparu, et les passants seuls la fréquentent. Rarement

point l'habitude, et que nous sommes tous plus ou moins des moutons de Panurge.

N'oublions pas non plus de rappeler que du 15 décembre au 15 janvier de chaque année, elle prend une grande animation. Des baraques en bois ou en toile la couvrent de tout côté. Une population particulière la fréquente alors, surtout le soir, pour y jouir des émotions que donnent les nombreuses loteries de falence; d'oranges qu'on y trouve, du tir au pistolet, etc., que lui offrent les marchands appelant de la voix et du geste les chalands qui s'y promènent. Là des sommes assez importantes sont dépensées chaque jour, par les petites bourses, qui n'osent aller s'adresser aux grands marchands de la ville, pour acheter ces indispensables cadeaux du premier de l'an que les enfants désirent si ardemment. Mais ne séjournons point trop longtemps au milieu de cette foule et surtout ne prêtons point une oreille trop attentive à tout ce qui s'y dit, notre pudeur pourrait en être effarouchée quelquefois. Après ce mois de bruyantes clameurs, les habitants retrouvent avec bonheur le calme et le repos dans leurs maisons et la place redevient ce qu'elle était avant, jolie et élégante, heureuse d'être débarrassée de ces affreuses cabanes qui la couvraient et de cette population qui souvent, les jours de pluie, la transforme en un cloaque boueux.

Depuis quelques mois elle devient, au milieu de notre ville qui se transforme et veut aussi prendre les allures d'une grande ville, le lieu où séjournent nos fiacres brestoïses. Près des balustrades se trouvent d'élégants coupés, qui vous mènent, soit à l'heure, soit à la course, où vos travaux ou vos plaisirs vous appellent. Un succès incontesté est atteint par ces voitures, qui sillonnent la ville de tous côtés et chôment rarement à leur place. Bonne réussite à cette entre-

prise et gros bénéfices pour l'entrepreneur; nous les lui souhaitons de tout notre cœur, dans notre amour du progrès partout où il se présente.

Oh! vous jeunes et nouveaux habitants de Brest, qui passez sur cette jolie et élégante place si bien ornée, si coquette actuellement, vous ne savez pas, vous ne pouvez vous figurer ce qu'était autrefois, il y a trente ans à peine, ce lieu aujourd'hui si salubre et si bien habité. Là s'ouvrait alors un cloaque infect, réceptacle de crime et de débauche, vraie Cour des Miracles brestoïse.

L'emplacement sur lequel s'élève Brest est composé de collines, de ravins plus ou moins raides et profonds maintenant; jadis c'était pire encore. De tout côté ce n'étaient que petits ravins, que cloaques plus ou moins pestilentiels. Les maisons de la ville, dans plusieurs quartiers, ont quelques étages en dessous du sol des rues. Les habitations de la rue de Siam particulièrement ont un étage en contre-bas; aussi anciennement pour aller de la rue St-Yves à la rue de Siam avait-on été obligé d'élever une chaussée au milieu du petit vallon qui venait des remparts à la Rampe, afin d'établir une communication facile entre ces deux rues. Cette chaussée, fort élevée, n'a pendant de longues années été bordée que d'une seule rangée de maisons du côté des remparts, tandis que de l'autre s'ouvrait un profond ravin qui se trouvait fermé entre les rues St-Yves, de la Rampe, de Siam et de la Communauté ou Mairie. Il était borné dans la rue de Siam par des maisons ainsi que dans la rue de la Rampe et une partie de la rue St-Yves; le reste était à découvert.

Ce ravin s'appelait le Pont-de-Terre. Là était le refuge de tout ce qu'il y avait d'immonde à Brest, le séjour des crimes et des vices les plus infâmes et les plus honteux. Le voleur,

l'assassin, le forçat évadé y trouvaient un gîte sûr et hospitalier. Dans ces lieux se rendait chaque soir cette population sans asile et sans nom qui court nos rues en haillons, et pour un liard, femmes, hommes, enfants, jeunes filles et jeunes garçons trouvaient à coucher pêle-mêle sur ou dans des tas de fumiers qui y étaient rassemblés.

Une seule rangée de maisons en bois et pierres, basses et sordides, ayant un escalier en dehors pour monter à l'étage supérieur et aux greniers, bordait une espèce de sentier étroit qui coupait en diagonale le ravin et conduisait du coin des rues de St-Yves et de la Mairie à celle de la Rampe. Double issue, si commode, si précieuse à cette population pour échapper à la police, dont elle ressortissait presque tout entière. Ce sentier, où des flaques d'eau puante se rencontraient à chaque pas et dont l'un des côtés était formé par des tas de fumiers, se trouvait à quatorze mètres en contre-bas des rues qui l'entouraient. On descendait par une pente raide et boueuse dans ce trou. Cette énorme excavation resta de longues années sans un simple talus pour en défendre les bords. En 1791 elle était encore béante; aussi lors du seul crime qui ait ensanglanté notre ville pendant la Révolution, deux généreux citoyens qui voulaient enlever des mains d'une foule furieuse ce malheureux officier, nommé Patris, dont une imprudente et sale caricature d'un autel de la patrie élevé sur le Champ-de-Bataille, avait soulevé l'indignation publique, y furent-ils précipités avec lui, roulant jusqu'au fond. Là il leur fut arraché des mains et décapité par les habitants de ce lieu, qu promènèrent sa tête au bout d'une pique dans toute la ville.

Dès 1781 pourtant on avait songé à l'enclorre d'un mur; en 1785 on avait déjà même eu l'idée de le consacrer à des établissements publics, on voulait construire une halle dan

l'enfoncement de ce terrain, tant on sentait la nécessité de faire disparaître de la ville un lieu semblable ; mais ce ne fut qu'en 1802 qu'on l'entoura pour la première fois d'un talus en terre qui, peu d'années après, fut remplacé par un mur peu élevé qui du moins préservait des accidents qui y arrivaient le soir, alors que la ville n'était point éclairée. Une large brèche laissée au mur du côté de la rue de la Mairie donnait un accès facile dans cet affreux sentier ; mais rien n'avait été modifié dans sa population. En 1829, elle se composait encore , comme jadis , de condamnés, de récidivistes, de réclusionnaires libérés, de voleurs, d'assassins, de femmes perdues, ainsi que l'atteste un rapport de la police de cette époque (1).

Les habitations de ce lieu, disait aussi M. Barchou, maire de Brest, le 1^{er} mai 1830, dans un rapport qu'il présentait au Conseil municipal et dans lequel il demandait à niveler le terrain pour y faire une rue qui aurait rejoint la Rampe par une allée ou passage couvert en verre. « Les habitations de
• ce lieu, auxquelles un sentier étroit, escarpé et dange-
• reux est le seul moyen de communiquer, n'ont pour hôtes
• que quelques ouvriers malheureux, des femmes publiques,
• rebuts elles-mêmes des femmes publiques, les mendiants de
• la ville et ceux du dehors et les vagabonds qui n'ont aucun
• domicile. Tous gisent en confusion, sur la paille, moyen-
• nant une légère rétribution..... Entrepôt des vols, théâtre

(1) Parmi les habitants de ce lieu se trouvaient 12 condamnés et récidivistes, dont 1 condamné libéré, 1 réclusionnaire libéré, 5 récidivistes, plusieurs ayant été condamnés pour vols qualifiés, 1 seul pour assassinat; une mère pour avoir prostitué sa fille, etc..., etc.

» de la plus sale et de la plus dégoûtante débauche et de crimes, cette localité est pour ainsi dire inaccessible à la police. » Néanmoins les annales judiciaires attestent encore son action. Ainsi le tableau de ce lieu n'est que faiblement tracé », s'écrie-t-il en terminant, dans son dégoût profond d'être obligé d'entretenir le Conseil d'un pareil sujet.

Peu après la lecture de ce rapport, la Révolution de 1830 éclata, et les grandes préoccupations du moment firent oublier pour quelque temps les projets qu'on avait formés.

On conçoit facilement que parmi une population composée de tels éléments, les crimes fussent assez fréquents. Peu de temps avant qu'on comblât le Pont-de-Terre, un garde-chiourme, un de ces gardiens des forçats, dont les mœurs étaient si relâchées, y fut assassiné presque en plein jour. Pas un habitant honnête de la ville n'eût descendu dans ce bouge à moins d'une impérieuse nécessité, et encore n'aurait-on point voulu s'y aventurer seul, même dans le jour.

Cela nous rappelle un épisode du temps de la Restauration. Le général Berton, le héros malheureux de l'échauffourée de Saumur, était venu à Brest, sous un nom supposé, pour sonder les dispositions de la garnison et s'entendre avec la jeunesse brestoïse, si bouillante alors et si antipathique au gouvernement. N'ayant pas réussi, fort heureusement, dans ses projets, il voulait quitter Brest. Sa voiture avait été remise à l'hôtel de la Tour-d'Argent. Deux jeunes gens furent chargés un soir de la retirer pour que le général pût partir le lendemain de grand matin. Au moment où ils étaient en pourparler avec le maître de l'hôtel, deux gendarmes, envoyés par l'autorité, qui avait des soupçons, se présentèrent. Les deux jeunes gens n'eurent pas le temps de fuir assez tôt pour que les gendarmes

ne les vissent point. Malgré l'heure avancée, il était 9 heures environ, n'ayant pas d'autre moyen de salut, ils s'élancèrent dans le Pont-de-Terre, qu'ils traversèrent en courant et arrivèrent dans la rue de la Rampe, ayant ainsi fait perdre leurs traces aux gendarmes. Mais il fallait des circonstances semblables pour qu'on osât s'engager ainsi dans ces lieux, le soir et à cette heure.

Enfin en 1832, après l'affreuse épidémie de choléra qui sévit avec tant de fureur sur la population brestoise et qui avait été chercher sa première victime parmi les habitants de ce cloaque, le maire d'alors, frappé des dangers de conserver un pareil lieu d'infection, au centre de la ville, fit reprendre les anciens projets, les fit étudier avec soin, les modifia et jeta les premières bases des travaux qu'il voulait y exécuter.

M. Fleury était à cette époque maire de Brest.

Dès 1833 il fut décidé que les terrains qui appartenaient à des particuliers seraient achetés. En 1834 le Conseil approuva les opérations faites par le Maire pour l'acquisition de ces propriétés et les devis des travaux nécessaires pour combler le Pont-de-Terre. Il fixa les dépenses à 125,000 fr., dépenses qui devaient être couvertes par un emprunt, et chargea le Maire de solliciter l'ordonnance royale d'autorisation d'achat des terrains.

Dès-lors, on ne s'arrêta plus. Un concours, avec un prix de 300 fr., fut ouvert en 1833 sur la question de savoir ce que l'on ferait du Pont-de-Terre. Aucun des projets n'ayant satisfait la Commission, on se borna à décider que d'abord le ter-

rain serait aplani et mis au niveau des rues (1), « le but étant » d'assainir tout d'abord ce quartier et d'effacer cette localité qui affectait tout à la fois les regards, la morale, la salubrité et la santé publique. »

Le plan du mur de soutènement, si élevé du côté de la rue de Siam et de la Rampe, pour pouvoir combler la place, fut présenté en 1836 et la construction commença en 1837.

La population fut chassée. Que devint-elle ? Elle s'éparpilla sans doute dans les quartiers qui, de nos jours, sont les réceptacles de l'impudicité. Quelques-uns de ses habitants débarrassèrent probablement la ville de leur présence, et ce beau quartier, placé au centre de la ville, devint ainsi habitable et fut recherché même par la population.

Le plan de la place, telle qu'elle existe maintenant, est de 1841. Le 22 août, le Conseil décida qu'elle porterait le nom de place Latour-d'Auvergne.

L'adjudication des terrains aux particuliers eut lieu en 1842, avec la condition expresse de bâtir des maisons sur le plan donné par la ville.

M. Lettré était alors maire de Brest.

Quelques années après, les habitants venaient prendre possession des maisons élégantes qu'on avait élevées à l'entour ; la municipalité ornait la place, y plantait des tilleuls. Aujourd'hui, la voyant si gracieuse et si jolie, les habitants de notre cité, dont la population est si changeante, croient

(1) Pourtant un des projets, présentait une espèce de square ou jardin fermé à l'entour par une belle grille en fer, avec deux élégantes portes, donnant l'une sur la rue de la Mairie, l'autre sur la rue Saint-Yves ; une fontaine monumentale d'eau jaillissante s'élevait au centre.

fouler le sol de la ville, ne se doutant pas qu'ils marchent sur un terrain de remblais, au-dessous duquel, à une profondeur de 14 mètres, passe l'égout de la ville qui, partant de l'ancien abreuvoir, va se jeter dans le grand égout de la Grand'-Rue, au pied de la rue de la Rampe.

Le comblement de cet affreux cloaque, la création de cette jolie place ont été pour la ville un grand bienfait ; aussi croyons-nous pouvoir placer au premier rang des travaux de grande utilité, qui ont embelli et assaini notre cité, depuis un certain nombre d'années, la place Latour-d'Auvergne.

FLEURY,

Bibliothécaire de la ville de Brest.

LÉGENDES BRETONNES

LA TOUR DE PLOMB

DE QUIMPER

La *Revue de Bretagne et de Vendée* (octobre 1857), page 425, a reproduit une lettre du R. P. Albert le Grand, de 1636, adressée à M. le marquis de Rosmadec, à sa maison de Trécoat. Cette lettre s'exprime ainsi dans un de ses paragraphes :
« Je ne suis pas informé de l'embranchement et fonte de la
» pyramide de plomb qui estoit sur l'église de Saint-Corentin,
» arrivé en l'an 1620 ; si vous sçavés les particularités, je vous
» supplie de m'en instruire. »

Au moment où la *Revue de Bretagne et de Vendée* publiait cette lettre, une jeune et pauvre mendiante, Perrine Poder,

du Ponthou, près Morlaix, me récitait, à Brest, sur la route de Paris, les vers qui vont suivre et qui font connaître les particularités que demandait si instamment le R. P. Albert. Le *Dictionnaire géographique et historique* d'Ogée, édition de 1843, parle aussi de la fonte de cette tour, à l'article *Quimper, événements depuis l'an 1600 jusqu'à nos jours*. On y lit au 2^e volume, page 423 : « 1620. — L'aiguille de plomb au centre
• de la croisée de la cathédrale est, dit Albert le Grand,
• fondue par un étrange accident. » Cet accident quel est-il ? Il le laisse ignorer. Malgré ce silence, les paroles rapportées par Ogée suffirent pour faire croire que le marquis de Rosmadec répondit à l'auteur de la *Vie des Saints de Bretagne* et que ce dernier, vu les particularités étranges de cet incendie, n'aura pas jugé bon de les révéler au public. On ne dut pas cependant les ignorer à Quimper, et cette légende est une preuve que les esprits s'en occupèrent à l'époque. Quoi qu'il en soit, que cette pyramide ait été brûlée par la foudre (chose rare dans notre pays, le 23 décembre) ou autrement, toujours est-il qu'on peut en attribuer la disparition à un juste châtiment du Ciel pour l'indigne profanation qui s'y commettait, au-dessus des voûtes sacrées, au moment où se célébrait la plus auguste et la plus sainte des cérémonies. Cette conclusion semble découler naturellement du texte de cette légende, empreinte d'ailleurs de l'esprit du xviii^e siècle et tracée, je n'en doute pas, sur le théâtre de l'événement par un spectateur dont l'imagination devait être bouleversée à la vue de cette tour en feu projetant, dans la nuit, sa sinistre clarté sur la ville. D'après cela, il n'est pas étonnant que le feu, signalé aux habitants de Quimper par un enfant à la mamelle, apparaisse au narrateur comme une flamme allumée par Satan, figuré au sommet de la pyramide par un milan

tout rouge et les yeux dardant des éclairs. Le plus hardi parmi trente-un prêtres, le curé de Quimper, monte le premier dans la tour, interroge le Démon et lui demande ce qu'il cherche autour de sa maison. Le rouge esprit répond au curé que son église est profanée par deux clercs et une fille débauchée dans la chambre de la Tour, la nuit de Noël. Forcé au nom des prophètes de dire encore la vérité, il déclare ensuite qu'il faut empêcher les sonneurs (1) de faire danser, qu'il faut ouvrir à Quimper une mission *prêchée par un évêque breton*, enfin il termine en disant que ce qu'il y a de mieux pour éteindre le feu, c'est du pain de seigle et du lait du sein d'une fille de dix-huit ans. Voilà le résumé de cette légende qui révèle après 244 ans le mystère du drame qui se passa dans la chambre de la Tour de Plomb, à Quimper, la nuit de Noël de 1620. Ainsi arrive-t-il souvent dans notre pays : la mémoire du peuple supplée au silence de l'histoire.

ANN TOUR PLOM

Kenta welaz ann tan enn tour plom

E voe eur bugel oc'h ar vronn,

A lavaraz da Gemperiz :

« Ema ann tan enn hoc'h iliz,

» Ema ann tan enn daou goste,

» Siouaz e-kreiz ema ive. »

LA TOUR DE PLOMB

Le premier qui vit le feu dans la tour
[de plomb]

Fut un jeune enfant encore au sein ;

Il dit aux habitants de Quimper :

« Le feu est dans votre église,

» Le feu est des deux côtés, hélas !

» Il est aussi au milieu. »

(1) Par sonneurs, il faut entendre les joueurs de bombarde et de biniou, instruments qui charment tous les Bretons.

Kriz vije 'r galon na welche

Enn iliz Kemper neb vije,
O welet ar zent, ar zentezed
Deuet holl enn dro d'ar vered;
N'en deuz manet hini enn-hi,
Nemet ar groaz, Doue out-hi,
Eunn tan skrijuz enn dro d'ezhi.

Kriz vije 'r galon na welche,

E porched Kemper neb vije
O welet ar Werc'hez Vari
O rankout dont er meaz he zi,
Kroaz ha baniel enn dro d'ezhi.

Kriz vije 'r galon na welche,

E porched Kemper neb vije,
O welet eur beleg ha tregont
Hag hi holl oc'h en em respont,
Da c'hout p'hini ann desketa

A binche enn tour da genta;
Person Kcmper eo ann hardia.
Hen a bign enn tour da genta.

Dur aurait été le cœur qui n'aurait
[pleuré

Dans l'église de Quimper qui aurait été
En voyant les saints et les saintes
Venir tous autour du cimetière (1).
Il n'est resté aucun dans l'église,
Si ce n'est la croix, Dieu y attaché,
La croix environnée d'un feu terrible.

Dur aurait été le cœur qui n'aurait
[pleuré

Dans le portique de Quimper qui au-
En voyant la Vierge Marie [rait été
Obligée de sortir de sa demeure,
Entourée de la croix et de la bannière.

Dur aurait été le cœur qui n'aurait
[pleuré

Dans le portique de Quimper qui au-
En voyant trente et un prêtres [rait été
Se répondant les uns aux autres,
Cherchant à connaître quel, le plus
[savant,

Devait monter le premier dans la tour.
Le curé de Quimper est le plus hardi;
C'est lui qui monte le premier dans
[la tour.

(1) Le cimetière de Quimper entourait-il la cathédrale en 1620 ? C'est
ce que cette légende semble dire. Le fait reste à vérifier,

Person Kemper a lavare

Hag enn tour na dre ma pigne :

- « Ann tour n'euzden 'vit mont enn-
- » Gant 'r plom bervet o tivera; [ha,
- » E leac'h ma kouez leski a ra.
- » Ema 'nn ærouant war bek ann
- » Ema eno evel eur skoul, [tour,
- » Ema hen ru evel ar gwad,
- » Strinka ra tan he zaoulagad. »

Person Kemper a c'houlenne

Oc'h ann ærouant p'her konjure :

- « — Petra glaskes war-dro va zi,
- » Me ne d-ann war-dro da hini ? »
- « — Da iliz a zo intrediet
- » Gant eur plac'h fall ha daou
[gloarek,
- » E kamprann tour, noz Nedelek. »

Person Kemper a lavare

D'an ærouant p'her konjure :

- « — Ærouant, d'in-me leveret,
- » Petra lavar ar Brofeded ? »
- « — Miret oc'h arzonerien da zon,
- » Digas e Kemper ar mision
- » Prezeget gant 'nn eskop breton.
- » Kenta lazo ann tan enn tour plom
- » Vo bara segal ha leaz bronn,
- » Leaz divronn eur verc'h tri-
[ouec'h vla,
- » N'oufet biken kaouet gwel tra.. »

Le curé de Quimper disait

Tout en montant dans la tour :

- « La tour personne n'y peut monter
- » Avec le plomb fondu qui coule;
- » Où il tombe, il brûle.
- » Voilà le démon au haut de la tour,
- » Il y est sous la forme d'un milan,
- » Il est rouge comme du sang,
- » Ses yeux dardent la flamme. »

Le curé de Quimper demandait

Au démon qu'il conjurait : [maison,

- « — Que cherches-tu autour de ma
- » Je ne vais pas autour de la tienne ? »
- « — Ton église est profanée [clercs,
- » Par une mauvaise fille et deux
- » Dans la chambre de la tour, la
[nuit de Noël.

Le curé de Quimper disait

Au démon qu'il conjurait :

- « — Démon, dis-le moi, que
- » Disent les Prophètes ? »
- « — Empêcher les sonneurs de sonner
- » Et ouvrir à Quimper une mission,
- » Préchée par un évêque breton.
- » Ce qui éteindra le mieux le feu
[dans la tour de plomb,
- » Ce sera du pain de seigle et du lait
[de sein,
- » Le lait du sein d'une fille de dix-
[huit ans,
- » On ne saurait trouver rien de mieux. »

L'événement qui fait l'objet de la légende précédente avait eu, en Bretagne, et même au-delà, un retentissement attesté par un récit contemporain, publié sous le titre suivant :

LA VISION PUBLIQUE⁽¹⁾

D'un horrible et très-épouvantable Démon, sur l'Eglise
cathédrale de Quimpercorentin, en Bretagne,
le 1^{er} jour de ce mois de février 1620

Lequel Démon consumma une pyramide par le feu, et y survint un grand tonnerre et feu du Ciel.

A PARIS, chez Abraham SAUGRAIN, en l'Isle du Palais, juxte la copie imprimée à Rennes, par Jean DURAND, Imprimeur et Libraire, rue Saint-Thomas, près les Carmes. — 1620.

LE GRAND FEU, Tonnerre et Poudre DU CIEL advenus sur l'Eglise
cathédrale de Quimpercorentin, avec la vision publique
d'un horrible et très-épouvantable Démon dans
le feu, sur ladite Eglise.

Samedi, premier jour de février 1620, advint un grand malheur et désastre en la ville de Quimpercorentin, c'est qu'une belle et haute pyramide couverte de plomb étant

(1) Ce document, dont nous devons la communication à notre confrère M. Mauriès, sous-bibliothécaire de la ville de Brest, nous a semblé, en raison de sa rareté, devoir être reproduit ici, comme confirmation de la légende elle-même dont il n'est, à bien dire, qu'une variante. Cette version serait-elle la réponse du marquis de Rosmadec à la lettre du R. P. Albert le Grand, de Morlaix ? On pourrait le croire, si certains détails intimes de la légende, si les dates différentes (1^{er} février et 25 décembre) pouvaient faire supposer que le gouverneur de Quimper ne connaissait pas le jour précis de l'incendie de la tour de plomb et qu'il était moins bien informé que l'auteur de la composition bretonne.

sur la croisée de ladite nef fut toute brûlée par la foudre et feu du Ciel, depuis le haut jusques à ladite nef, sans pouvoir y apporter aucun remède. Et pour sçavoir le commencement et la fin, c'est que ledit jour sur les sept heures et demie tendant à huit heures du matin, se fit un coup de tonnerre et éclairs terrible entre autres : et à l'instant fut visiblement vu un démon horrible et épouvantable en faveur d'une grande onde de grêle se saisir de ladite pyramide par le haut et au-dessous de la croix, étant ledit démon de couleur verte, ayant une longue queue de pareille couleur. Aucun feu ni fumée n'apparut sur ladite pyramide qu'il ne fut près d'une heure après midi que la fumée commença à sortir du haut d'icelle et dura fumant un quart-d'heure et du même endroit commença le feu à paroître peu à peu en augmentant toujours qu'il devalait du haut en bas : tellement qu'il se fit si grand et si épouvantable que l'on craignoit que toute l'église fut brûlée, et non seulement l'église, mais aussi toute la ville.

Tous les trésors de ladite église furent tirés hors : les voisins d'icelle faisoient transporter leurs biens le plus loin qu'ils pouvoient, de peur du feu. Il y avoit plus de quatre cents hommes pour éteindre ledit feu et n'y pouvaient rien faire. Les processions allèrent à l'entour de l'église et aux autres églises chacune en prières.

Enfin ce feu allait toujours en augmentant, ainsi qu'il trouvoit plus de bois. Finalement pour toute résolution on eut recours à faire mettre des reliques saintes sur la nef de ladite église, près et au-devant du feu. Messieurs du Chapitre (en l'absence de Monseigneur l'Evêque) commencèrent à conjurer ce méchant démon, que chacun voyoit appertement dans le feu, tantôt vert, jaune et bleu, jettant des *Agnus Dei* dans icelui et près de cent cinquante charetées de fumier ; et

néanmoins le feu continuait. Et pour dernière résolution l'on fit jeter un pain de seigle de quatre sols, dans lequel on y mit une hostie consacrée, puis on prit de l'eau bénite avec du lait d'une femme nourrice de bonne vie et tout cela jeté dedans le feu, tout aussitôt le démon fut contraint de quitter le feu : et avant que de sortir il fit un si grand remue-ménage, que l'on sembloit être tous brûlés et qu'il devoit emporter l'église et tout avec lui : et en sifflant, il sortit à six heures et demie du soir dudit jour, sans faire autre mal (Dieu mercy) que la totale ruine de ladite pyramide, qui est de conséquence de douze mille écus au moins.

Ce méchant étant dehors, on eut la raison du feu. Et, peu de temps après, ledit pain de seigle se trouva encore en essence, sans être aucunement endommagé : fors que la croûte était un peu noire.

Et sur les huit ou neuf heures et demie, après que tout le feu fût éteint, la cloche sonna pour amasser le peuple, afin de rendre grâces à Dieu.

Messieurs du Chapitre, avec les choristes et les musiciens, chantèrent le *Te Deum* avec un *Stabat Mater*, dans la chapelle de la Trinité, à neuf heures du soir.

Grâces à Dieu, il n'est mort personne, fors trois ou quatre blessés.

Il n'est pas possible de voir chose plus horrible et épouvantable qu'était ledit feu.

KLOAREK LAMBAUL

La ballade que je donne ici sous le titre de *Kloarek Lambaul* est une variante de celle du *Marquis de Guerrand* de M. de la Villemarqué. Si elle n'a pas toute la richesse poétique de celle de cet auteur, elle présente des détails plus circonstanciés sur la rencontre qui eut lieu entre le marquis de Guerrand et le Kloarek Lambaul. Sans autre motif que la jalousie, le fougueux marquis cherche querelle au Cloarec. Cette fois, il trouve à qui parler, car le jeune paysan lui répond sans crainte et toujours victorieusement. Battu à chaque réplique, le marquis souffle dans un sifflet d'argent et aussitôt arrivent dix-huit gentilshommes. Sur un signal donné, ils fondent l'épée nue sur le jeune paysan. Celui-ci, armé d'un *penn-baz* terrible, soutient leur attaque et les fait tous reculer. Qu'on ne s'en étonne pas, le Cloarec est un rude joûteur et, dans cette circonstance, il n'a pas seulement sa vie à défendre, il a mission de sauvegarder et de venger l'honneur de sa fiancée outragée et menacée par le gentilhomme. Sous l'impression de la colère et aussi sans doute encouragé par la présence de celle qu'il aime, le jeune paysan voit ses forces se doubler ; il

devient invincible. Le marquis, réduit à l'impuissance, a recours à la ruse et, qui le croirait, à la lâcheté même ; il dit : « Cloarec, jette ton bâton et nous serons amis ! » Le paysan, doux de caractère et simple de cœur, se fie à la parole du gentilhomme et tombe baigné dans son sang. Cette trahison ne resta pas impunie, car la jeune fille, devenant tout-à-coup furibonde comme une lionne, se jette à la tête du marquis et le traîne trois fois par les cheveux autour de l'aire neuve.

De ce moment, tout le prestige du marquis dut s'éclipser et faire place à la haine et au mépris. Ces sentiments, atténués par la légende, semblent avoir dicté les paroles que les gens de l'aire neuve lui adressent d'une commune voix : « Marquis de Guerrand, vous avez mal fait de séparer ainsi deux fiancés. » Pour ces hommes, en effet, le Cloarec mort, les fiancés étaient séparés ; mais Françoise Calvé se réservait de rejoindre son amant. Elle arrive chez sa mère et lui dit : « Ma mère, préparez mon lit à la hâte je ne m'en relèverai jamais. » Elle tint parole et succomba en quelques heures à son chagrin et aux émotions de cette terrible journée. La légende termine en disant : « Que Dieu pardonne aux trépassés ! ils sont tous deux sur les tréteaux funèbres. »

C'est à la suite de ce double meurtre que le marquis de Guerrand dut sans doute se retirer du pays où sa présence ne pouvait inspirer désormais qu'horreur et aversion, heureux à cette époque d'en être quitte à si bon compte !

Cette ballade m'a été chantée par Lavanant, journalier des vivres du port de Brest. Cet homme est originaire du pays de Tréguier, pays rempli de légendes, de contes et d'anciennes pièces dramatiques qui, recueillis partout et mis au jour, répandront plus tard, sans nul doute, un nouvel éclat sur notre

pays et sur notre langue. Qu'il en soit ainsi au plus vite et avant l'arrivée du courrier du progrès, de ce serpent de feu dont les anneaux commencent à se dérouler dans la Bretagne !

KLOAREK LAMBAUL

Kloarek Lambaul a lavare
E ti Fieka Galve pa errue :

De mad ha joa 'barz enn ti-ma ;
Fieka Galve pe leac'h ema ?

Nag ema du-ze er gampr wenn
O tiluzia he bleo melen.

Kloarek Lambaul p'en deuz klevet
Gant ann diri e bet pignet.

De mad d'e-hoc'h, Fieka Galve,
Ha c'houi deufe d'al leur neve ?

D'al leur neve me ne d-inn ket,
Gant ar markizounn gourdrouzet.

Gourdrouz 'r markiz pez a garo
D'al leur neve ni a ielo.

Ni iel hon daou d'al leur neve
M'ho pec'houdrouk, m'em boive.

Markiz Gwerrand a c'houlenne
Dioc'h ar vesaerien er mene :

CLOAREC LAMBAUL

Cloarec Lambaul disait : [vait :
Chez Françoise Calvé lorsqu'il arri-

Bonjour et joie dans cette maison ;
Françoise Calvé où est-elle ?

Elle est là-haut dans la chambre blan-
che
A débrouiller ses blonds cheveux.

Cloarec Lambaul lorsqu'il a entendu,
Par les degrés est monté.

Bonjour à vous, Françoise Calvé,
Viendriez-vous à l'aire neuve ?

A l'aire neuve je n'irai pas,
Le marquis m'a fait des menaces.

Que le marquis menace tant qu'il
A l'aire neuve nous irons. [voudra,

Nous irons tous deux à l'aire neuve ;
S'il vous y arrive du chagrin, il m'en
arrivera aussi.

Le marquis de Guerrand demandait
Aux bergers dans la montagne :

Mesaerien d'in-me leveret
Hag arc'hloarek ho peuz gwelet?

Ia, Aotrou, eat eo dre aze,
Fieka Galve oc'h he goste.

Fieka Galve oc'h he goste;
Brava daou zen 'vo 'l leur neve.

'nn Aotrou markiz p'en deuz klevet
Kunn taol kentr d'he varc'h en
[deuz roet.

Kunn taol kentr d'he varc'h en
[deuz roet

Ha d'al leur neve ez eo eet.

Markiz Gwerrand a c'houlenne
El leur neve p'en em gave :

Tud al leur neve, d'in leveret,
Hag ar c'hloarek ho peuz gwelet?

'Ma e traon al leur o tansal
Ha gant-han ann hini a gar.

Ema e traon al leur neve,
Fieka Galve oc'h he goste.

'nn Aotrou markiz p'en deuz klevet
Kunn taol kentr d'he varc'h en
[deuz roet.

Kunn taol kentr d'he varc'h en
[deuz roet

Hag e traon 'l leur ez eo eet.

Bergers, dites-le-moi, avez-vous
Vu le Cloarec ?

Oui, monsieur, il est passé là,
Françoise Calvé à ses côtés.

Françoise Calvé à ses côtés;
Les deux plus beaux jeunes gens
qu'il y aura à l'aire neuve.

Monsieur le marquis quand il a en-
tendu
A donné un coup d'éperon à son
cheval.

A donné un coup d'éperon à son
cheval

Et s'est dirigé vers l'aire neuve.

Le marquis de Guerrand demandait
A l'aire neuve quand il arrivait :

Gens de l'aire neuve, dites-le-moi,
N'avez-vous pas vu le Cloarec ?

Il danse au bas de l'aire neuve
Et avec lui celle qu'il aime.

Il est au bas de l'aire neuve,
Françoise Calvé à ses côtés.

Monsieur le marquis quand il a en-
tendu
A donné un coup d'éperon à son
cheval.

A donné un coup d'éperon à son
cheval

Et s'est dirigé vers le bas de l'aire.

Markiz Gwerrand a lavare

Na da Gloarek Lambaul neuze :

Kaeroc'h da zillad, herve 'r c'hiz

Evit ma re, ha me markiz.

Aotrou, mard-ounn-me kaer gwis-
[ket

'r c'horf-man en deus he gounezet.

Serret voa ho ialc'h p'oa paet

Ha va hini ioa digoret.

Kloarek, d-emp hon daou war ar
[gajou

Daou vaout ha tri re vanegou.

Mar ho gounezex po 'nezho,

Araok ama c'hoari vezo.

Aotrou, c'houi zo markiz Gwerrand

Ha me zo map eur paizant.

Evidoud te map eur paizant,

Te c'hoardibab ar merc'hed koant.

Ar merc'hed koant ne zibabann

Da heul ar bleiz ne d-a ann oan.

Me skuiz, markiz, gantho komzou,

Pegomp da c'hourenn ni hon daou.

Da c'hourenn ouz-id ne d-in ket,

Paotr kalet oud am beuz klevet.

Mar d-eo gourenn a fell d'id-te

Me c'hourenno gant ar c'hleze.

Le marquis de Gnerrand disait

Au Gloarec de Lambaul alors :

Tes habits sont plus beaux dans leur
genre

Que les miens, quoique je sois mar-
quis.

Si je suis bien habillé, monsieur,

Ce corps a gagné ces habits.

Lorsqu'on les paya votre bourse était
fermée

Et la mienne était ouverte.

Gloarec, allons tous deux sur les gages;

Il y a deux béliers et trois paires de
gants;

Si tu les gagnes tu les auras,

Mais avant il y aura du jeu ici.

Monsieur, vous êtes marquis de
Gnerrand,

Et je ne suis que fils de paysan.

Quoique tu ne sois que fils de paysan

Tu sais choisir les jolies filles.

Je ne choisis point les jolies filles,

L'agneau ne suit jamais le loup.

Je m'ennuie, marquis, de vos paroles;

Commençons à lutter tous deux.

Je ne lutterai pas avec toi,

Tu es un garçon solide, m'a-t-on dit.

Mais puisque tu veux lutter,

Je lutterai avec l'épée.

Me'mbeuzeur c'hleze hirr ha moan
A drouc'ho d'id, Kloarek, da ruban.

Me'm beuz eur vazik a zaou-benn
A zo, Aotrou, d'ho kourc'hemenn.

'nn Aotrou markiz p'en deuz klevet
'nn eur sut arc'hant en deuz
[c'houezet.

'nn eur sut arc'hant en deuz
[c'houezet,
Triouac'h digentil n'em gavet.

Triouac'h kleze noaz dic'honinet,
Hini 'r markiz ann naontekved.

Kloarek Lambaul eno ruille
Ann dud-jentil el leur neve.

Ann dud-jentil eo a deche,
He sousik koant oc'h he goste.

Markiz Gwerrand a lavare
Na da Gloarek Lambaul neuze :

Taol da benn-baz brema d'ann
[traon
Ha ni vo mignoured hon daou.

Kloarek Lambaul ioa eunn den
[klouar
A daolaz he benn-baz d'ann douar.

N'oa he benn-baz d'ann douar
[kouezet
Triouac'h kleze noaz zo dic'howi-
[net.

Triouac'h kleze noaz dic'honinet,
Hini 'r markiz ann naontekved.

J'ai une épée longue et affilée
Qui te coupera, Cloarec, ton ruban.

J'ai un petit bâton à deux bouts
Qui est, monsieur, à votre service.

Monsieur le marquis quand il a en-
tendu,
A soufflé dans un sifflet d'argent.

A soufflé dans un sifflet d'argent;
Dix-huit gentilshommes sont arrivés.

Dix-huit épées nues se sont dégainées,
L'épée du marquis la dix-neuvième.

Le Cloarec Lambaul repoussait alors
Les gentilshommes dans l'aire neuve.

Les gentilshommes s'éloignaient du
Sa douce belle à ses côtés. [Cloarec

Le marquis de Guerrand disait
Au Cloarec Lambaul alors :

Jette maintenant ton bâton par terre
Et nous serons amis tous deux.

Cloarec Lambaul qui était un homme
Jeta son bâton par terre. [doux

Son bâton n'était pas tombé par terre
Que dix-huit épées nues se sont dé-
gainées.

Que dix-huit épées nues se sont dé-
gainées,
L'épée du marquis la dix-neuvième.

Kri vije 'r galon na ouelche,
El leur neve neb a vije,

O welet al leur o ruia
Gant goad ar c'hloarek o skuilla.

Fieka Galve p'e deuz gwelet
E bleo 'r markiz eo bet saillet.

E bleo 'r markiz eo bet saillet
Teir zro d'al leur gant-han deuz
[gret.

'Vid-oud da vea lazet 'r c'hloarek
Ne vi ket well euz va gwerc'hded.

Tud al leur neve a lare
Da varkiz Gwerrand ha neuze :

Markiz Gwerrand, fall ho peuz gret
Dispartia daou zen a eured.

Fieka Galve a lavare
Er ger d'he mamm p'en em gave :

Va mamm baour, grit va gwele
Biken anezhan ne zavann. [buan,

Biken anezhan ne zavann
Pa'z eo maro 'nn hini garann.

Doze ra bardounno d'ann anaoun
Em int ho daou war ar vaskaoun.

Dur aurait été le cœur qui n'aurait
pleuré,
Dans l'aire neuve qui aurait été,

En voyant l'aire rougir du sang
Du Cloarec qui coulait.

Françoise Calvé, quand elle a vu,
A sauté aux cheveux du marquis,

A sauté aux cheveux du marquis
Et l'a trainé trois fois autour de l'aire.

Quoique tu aies tué le Cloarec
Tu ne profiteras pas de ma virginité.

Les gens de l'aire neuve disaient
Au marquis de Guerrand alors :

Marquis de Guerrand vous avez mal
De séparer ainsi deux fiancés. [fait

Françoise Calvé disait à sa mère
En arrivant chez elle :

Ma pauvre mère, préparez bien vite
Je ne m'en relèverai jamais. [mon lit;

Jamais de mon lit je ne me relèverai,
Puisque celui que j'aime est mort.

Que Dieu pardonne aux trépassés,
Ils sont tous deux sur les tréteaux
funébres.

LA MORT DU MARQUIS DE GUERRAND

Cette légende, qui a pour sujet la mort et le testament du marquis de Guerrand, m'a été apprise par le même journalier des vivres du port de Brest, Lavanant, né en Tréguier. Elle n'existe pas dans le remarquable recueil du *Barzaz-Breiz*. L'auteur de ce livre, M. de la Villemarqué, dit, dans la ballade intitulée *Markiz Guerrand* dont je viens de parler : « On montrait, il y a peu d'années, les ruines d'un hôpital fondé par lui (marquis de Guerrand) près de son château. La tradition raconte que l'on voyait briller chaque soir, bien avant dans la nuit, une petite lumière à une des fenêtres de cet hôpital et que si le voyageur surpris venait à en demander la cause, on lui répondait : c'est le marquis de Guerrand qui veille ; il prie Dieu à genoux de lui pardonner sa jeunesse. » Et sa vieillesse, aurait-on pu ajouter ; car si l'on doit porter foi au récit qui va suivre, ce marquis mena jusqu'à sa mort une vie tellement dissolue que la marquise sa femme fût obligée de se séparer de lui. Il reconnaît lui-même lui en avoir donné le sujet, ample sujet s'il en fut, puisque la légende lui fait dire qu'il avait cent et une marquises entre Morlaix et Guerrand, et autant entre Guerrand

et Pomeno, marquises de second ordre, à chacune desquelles il lègue en mourant cent écus de rente. Avant d'accorder ces récompenses aux objets de sa débauche, le marquis de Guer-rand a soin de mettre, comme contrepoids dans la balance, à son actif devant Dieu, sept ou huit autres legs pieux à diffé-rentes églises et chapelles des environs. Après avoir ainsi di-minué le douaire de la marquise, il meurt en la suppliant d'exécuter sa dernière volonté et de faire bâtir un hôpital où, dit-il, douze pauvres devront toujours être à l'abri du besoin, avec un prêtre pour les instruire. C'est sans nul doute de cet hôpital que parle M. de la Villemarqué.

MARO MARKIZ GWERRAND

Mar plij gan-hec'h e selaoufet
Eur werz neve a zo savet,
Eur werz neve a zo savet;
Da varkiz Gwerrand ez eo gred.

An aotrou markiz zo enn Gwerand
O vont d'ober he destamant,
O vont d'ober he destamant;
Ar varkizez zo enn Guengam.

LA MORT DU MARQUIS DE GUERRAND

S'il vous plait vous écouterez
Un chant nouveau qui est composé,
Un chant nouveau qui est composé;
Au marquis de Guerrand il est fait.

Monsieur le marquis est à Guerrand
Il va faire son testament,
Il va faire son testament;
La marquise est à Guingamp (1).

(1) Selon la tradition, ce nom signifierait arbre recourbé. A l'origine, il n'existait à Guingamp qu'un ancien château dans la cour duquel fut ren-fermé un arbre recourbé, d'où le château fut appelé *Kastel ar wexen gamm*, le château de l'arbre recourbé. Comme il avait reçu son nom, ce château le donna en partie à la ville qui plus tard s'éleva à ses côtés. Ceux qui font des étymologies *ad libitum* ont vu un *Camp blanc* dans Guingamp, où le *p* final fait le même effet que le *t* de *Mingant* (*maen-men-kamm*) si-

nnatroumarkiz xochoumet klav,
Biken he galon joa ne ra.

.....
.....

Ar varkizec ioa oc'h ebati,
Tod-jentil vraz a ioa gat-hi.

.....
.....

N'oa ket al lizer digoret mad
N'oa ann dour war he daoulagad;
N'oa ket al lizer-peur-lennet
Na oa ar paper holl glepiet.

Ar varkizec a lavare
D'he fotr a goch eno neuze : [roz
Siern pevar marc'h oc'h va c'har-
Me rank mont da Werrand fenoz

Monsieur le marquis est resté malade,
Jamais son cœur ne fera plus de joie.

.....
.....

La marquise prenait ses ébats,
Des gentilshommes se trouvaient avec
[elle.

.....

La lettre n'était pas encore bien ou-
[verte
Que les larmes lui montaient aux yeux;
La lettre n'était pas entièrement lue
Que le papier était mouillé.

La marquise disait alors
A son cocher qui se présentait :
Attèle quatre chevaux à mon carrosse,
Il faut que j'arrive ce soir à Guerrand.

tué dans le goulet de Brest et qui a donné son nom à un fort faisant face
à celui de Kelern (*Ker*, lieu, *lern*, des renards).

La tradition que je viens de rapporter au sujet de l'étymologie de Guin-
gamp m'a été apprise par M. Hamonic, membre de la Société académique
et très-savant breton. Il la tient, assure-t-il, d'un estimable vieillard du
pays. Si donc l'histoire, d'un côté, ne dément pas l'assertion avancée au
sujet du château primitif qui fut comme le berceau de cette ville, on ne
contestera pas que le sens de *gwexen*, arbre, devenu par contraction
gween et par abus *guen*, et *gam* en composition pour *kam*, penché, cour-
bé, ne soit pas tout aussi naturel que les étymologies déjà données par
des écrivains préférant aux récits de la tradition les hypothèses les plus
invraisemblables.

Ar varkizez a c'houlenne
Oc'h ar beorien a dremene :
« Peorien geiz, d'in leveret,
» O welet 'r markiz c'houl'zo bet ?

« Itron, hon digarez refet;
» Ni n'omp ket bet oc'h he welet;
» Ni n'omp ket bet oc'h he welet;
» Pedi evit-han hor beuz gret. »

Kri vije 'r galon na lenvje
Enn Gwerrand ann hini vije,
O klevet 'nn aotrou hag ann itron
Hag int ho daou e c'houl pardon :

« Pardon, emez-hi, va fried,
» Pardon, da veza ho kuitet. »
« Me, emez-han, dle goul pardon,
» P'am beuz roet abek d'hoc'h,
[Itron. »

« Mafried paour, ma vech kontant,
» Me rae brema va zestament. »
« Grit ann destament a gerfet,
» Evel a lerefet a vo gret. »

Kenta testament a eure
Kinnig he ene da Zoue,
He gorf d'ann douar benniget,
Pe d'ann iliz, pe dar vered.

La marquise demandait
Aux pauvres qui passaient :
« Chers pauvres, dites-le moi,
» Etes-vous allés voir le marquis ? »

« Madame, vous nous excuserez,
» Nous ne sommes pas allés le voir;
» Nous ne sommes pas allés le voir,
» Mais nous avons prié pour lui. »

Dur aurait été le cœur qui n'aurait
A Guerrand qui aurait été, [pleuré
En entendant le marquis et la marquise
Se demandant pardon l'un à l'autre.

« Pardonnez, dit-elle, mon époux,
» Pardonnez-moi de vous avoir quitté. »
« C'est moi, dit-il, qui dois deman-
[der pardon,
Puisque, Madame, je vous en ai don-
[né le sujet.

» Ma pauvre épouse, si vous êtes con-
[tente,
» Je ferai maintenant mon testament. »
« Faites tel testament qu'il vous plaira,
» Comme vous direz, il sera exécuté. »

Le premier testament qu'il fit
Fut d'offrir son âme à Dieu,
Son corps à la terre bénite,
A l'église ou au cimetière.

- Kant skoet a roinn e Plegat,
- E ti ann aotrou sant Egat;
- Kant scoet e roinn e Plogonven,
- E ti ann aotrou sant Kuzen.

- Daou c'hant skoet e Lujividi,
- Meam beuz savet anez-hi; [Itron,
- Kant skoet a roinn da Ger-n-
- Hon-nex a garann em c'halon.

- Hanter-kant ebarz e Lanmeur,
- Da zant Veler dindan ar c'heur;
- Kant scoet a roinn c'hoaz e
[Tredrez,
- Kant all e Loumikel ann trez.

- Eunn ograou roinn da Blestiniz,
 - Hageunn alle Sant-lann-ar-Biz. •
- Ar varkizez a lavaraz
D'an aotrou markiz, p'her c'hlevaz:

- Me n'hellinn biken, ma fried,
- Gober ar pez a leveret. •
- Dalet alc'houe va c'habinet
- Seiz vloa zo ne ket digoret. •

Ann Itron en em estlammas
Ar gabinet pa zigoraz,
O welet 'nn aour hag ann arc'hant
A zo ebarz kastel Gwerrand

- Kalon, emez-hi, va fried;
- Evel a lorfet a vo gret,

- Je donnerai cent écus à Plegat,
- A la maison de monsieur St-Agapat;
- Je donnerai cent écus à Plougouven,
- A la maison de monsieur St-Yves.

- Je donnerai deux cents écus à Lujividi
- Parce que c'est moi qui l'ai fondé,
- Je donnerai cent écus à Kernitron,
- Celle-là je l'aime de tout cœur.

- Je donnerai cinquante écus à Lan-
- A St-Mélaire sous le chœur; [meur,
- Je donnerai encore cent écus à
[Tredrez,
- Et cent autres à St-Michel-en-Grève.

- Je donnerai des orgues à Plestin,
 - Etd'autres orgues à S-Jean-du-Doigt. •
- La marquise répondit à monsieur
Le marquis quand elle l'entendit :

- Jamais je ne suffirai, mon époux,
- A exécuter tout ce que vous dites. •
- Prenez la clef de mon cabinet;
- Il y a sept ans qu'on ne l'a ouvert. •

La dame, étonnée, s'exclama
Lorsqu'elle ouvrit le cabinet,
En voyant l'or et l'argent
Que renferme le château de Guerrand:

- Courage, dit-elle, mon époux,
- Comme vous le direz, il sera fait,

» Evel a lorfet a vo gret,
» Aour hag arc'hant a vo kavet. »

» Pemzek mevellien zo em zi :
» Peb abit zu d'he a roinn
» Peb abit zu da zougen kaon
» M'ho dezo sonj euz an anaon. »

» Etre Montroulez ha Gwerrand,
» M'em beuzeur varkizez ha kant;
» Etre Gwerrand ha Pomeno,
» Em beuzkemend all tro war dro.

» Peb a gant skoet leve roinn d'he
» Hag ho po c'hoaz muloc'h vit-he
» Ma fried paour, ma em zentet,
» 'nn ospital neve vo savet;

» Vo enn-han daouzek a beorien,
» Dalek breman da virviken;
» Eur beleg madd'ho c'helenn-hi,
» Ha ne vanko mann enn ho zi. »

» Comme vous le direz, il sera fait,
» On trouvera de l'or et de l'argent. »

» Il y quinze domestiques dans ma
[maison :
» Je leur donnerai à chacun un habit
[noir,
» A chacun un habit noir pour porter
[deuil,
» Afin qu'ils se rappellent les trépassés.

» Entre Morlaix et Guerrand
» J'ai cent et une marquises;
» Entre Guerrand et Pomeno,
» J'en ai autant ou environ.

» Je leur donnerai à chacune cent
[écus de rente
» Et vous, marquise, vous aurez en-
[core bien plus
» Ma pauvre épouse, si vous tenez à
[faire ma volonté,
» Un nouvel hôpital sera bâti;

» Qui renfermera douze pauvres
» D'aujourd'hui à toujours,
» Un bon prêtre pour les instruire,
» Et auxquels rien ne manquera dans
[leur maison. »

BYRON ET D'ESTAING. — KEPPEL

La relation française de la prise de la Grenade et celle de la bataille navale d'Ouessant livrée le 27 juillet 1778 (1) m'ont été chantées et récitées par *Plouzen*, ancien marin, né à St-Pol-de-Léon et employé comme cantonnier par la mairie de Brest. Il m'a affirmé les avoir apprises dans la prison d'Arthmoor, en Angleterre, vers 1812.

La prise de la Grenade par la flotte française commandée par l'amiral d'Estaing n'a pas été chantée seulement en

(1) Quarante jours après le glorieux combat de la *Belle-Poule* contre la frégate anglaise l'*Aréthuse* (17 juin 1778).

Horrens accipitrem nitidas Gallina sub alas

Pullos, eo viso, suos

Convocat intrepida.

.....

Duri ictus hinc indè feruntur;

.....

Et mox, dum repetit gaudens aviaria matrix,

Inter suos inglorius

Effugit accipiter.

(*Gloriæ navales*, pp. 50 et 51.)

français. Une bonne vieille, née sous les murs de Brest, à *Lannoc-ar-Pab* (Lande Lepape) et à laquelle on peut appliquer le proverbe breton :

Non ha oui, setu gallek ann ti!

Non et oui, c'est le français de la maison!

puisqu'elle n'a jamais pu apprendre autre chose, bien qu'elle fût encore cependant, à 74 ans, douée d'une bonne mémoire, m'a chanté d'une voix cassée une variante bretonne du même épisode de la guerre de l'Indépendance de l'Amérique.

Ces deux versions dépeignent la bataille de la Grenade sous la forme d'un dialogue entre Byron et d'Estaing; elles semblent dire que l'amiral anglais fut l'agresseur, mais que, fatigué de la danse, il fut bientôt forcé de se réfugier à St-Christophe pour « changer de chemise. »

Biron trubuillet ha skuiz

Da zench roched a red tiz;

Da Zant Kristof ez a buen

Da glemm euz ann abaden.

Byron effrayé et n'en pouvant plus

Court au plus vite changer de chemise;

Il court prestement à St-Christophe

Se plaindre de la danse.

D'après ces relations, il paraît que la partie fut chaude et vive; les Anglais fort maltraités ne perdirent pas moins de cinq ou six vaisseaux brûlés, pris ou coulés bas. La Grenade fut le prix du triomphe de nos armes et Byron, blessé grièvement, dit en s'en allant :

Adieu, belle Grenade!

Adieu, charmante fleur!

Je me vois bien malade,

Puisqu'il faut que je meure.

Je n'ai pu rien apprendre sur les auteurs de ces deux pièces qui sont restés inconnus. Tout porte à croire qu'ils durent l'un et l'autre assister à cette bataille. Si les deux narrateurs sont d'accord sur l'ensemble des faits qu'ils rapportent, leurs relations diffèrent entr'elles par les idées et par l'esprit général qui y règnent. Le Français, né malin, cède ici le pas au Breton; comparé à ce dernier, enjoué, vif, plein d'entrain et de verve caustique, il a la gravité et le sérieux du canon qui, là-bas dans son récit, vomit la mort dans les rangs anglais.

La pièce intitulée *Keppel*, est plus originale que celles dont je viens de parler. Elle a été composée par « un gabier d'artimon à bord du *Solitaire*, couchant dans l'entrepont. » C'est un narré succinct du combat naval d'Ouessant livré par le comte d'Orvilliers à l'amiral anglais Keppel, le 27 juillet 1778.

Le narrateur, après avoir dit que la flotte française était en croisière cherchant l'Anglais pour lui faire payer cher l'armement de France et celui de Toulon, précise la date du mois où se livra le combat, fait le branle-bas; met ses vaisseaux en ligne et commence la danse par le *St-Esprit*. Suivent plusieurs vaisseaux : l'*Artésien*, le *Robuste*, le *Réfléchi*, la *Couronne*, qui font feu sur l'ennemi, et enfin paraît le comte d'Orvilliers qui a le commandement général; il lâche sa volée et Keppel « dont la vergue de misaine a tombé à la traîne » a été cru perdu un moment. M. de Guichen (1) vient ensuite, propose le menuet à son ennemi qui s'enfuit comme un mauvais guerrier. En effet, après trois heures d'un feu

(1) Si je ne me trompe, il est question d'élever un monument à Luc. Urb. du Bouexic, comte de Guichen, chef d'escadre, né à Fougères en 1712 et mort en 1790.

très-vif, dit une relation française, l'amiral Keppel profita de la nuit pour opérer sa retraite en cachant ses feux.

Ces simples récits du peuple, malgré l'incorrection de leur style, en français surtout, présentent certains côtés piquants, certains cachets de vérité qu'on ne trouve pas toujours dans l'histoire. Sur un coin de ces vastes champs de bataille où les nations se convoquent pour s'entr'égorguer, une action remarquable entre mille vient-elle à être remarquée, le premier témoin venu s'empare du sujet, le développe à sa manière et entre dans tous les détails propres à faire connaître son héros sous les pieds duquel il dresse dans un langage pittoresque et barrant toutes les règles de la syntaxe, un vrai piédestal de gloire que, dans son enthousiasme, il élèverait, s'il pouvait, jusqu'au ciel. Cet enthousiasme n'est pas à blâmer, car le narrateur n'a pas été seulement témoin de l'action, il y a souvent joué son rôle; et chez lui le défaut de style et l'exagération des idées n'excluent pas la vérité. L'historien, lui, est plus correct et plus impassible. Cela se conçoit, dira-t-on; il est obligé de voir les choses de haut, de raconter à grands traits et sans émotion les principaux événements qui se déroulent dans une action générale, de n'attacher qu'une importance secondaire aux épisodes de détail, aux drames particuliers qui doivent faire ombre au tableau des grandes exterminations humaines, pompeusement décorées du nom de conquêtes et de victoires. Personne assurément ne le conteste. Mais n'est-il pas à craindre aussi que, placé à une grande distance de l'événement ou de l'époque contemporaine, l'historien ne connaisse ainsi les faits qu'imparfaitement ou que, les connaissant, il les voile ou les exagère, emporté par ses préjugés ou des opinions personnelles? Chez le peuple, rien de cela; il n'invente, il ne déguise

pas la vérité, il voit, il admire, il parle. — D'où je conclus que si l'histoire pouvait être faite et suivie sur des récits populaires non interrompus, elle serait, quoique grossière, plus palpitante, plus vraie, d'une allure plus franche, plus dégagée d'hypothèses que toutes celles que composent parfois de nos jours certains écrivains qui, quelques volumes écrits et leur jugement formulé, saluent le public, tirent le rideau et s'en vont disant : La farce est jouée.

BIRON HA D'ESTIN

Biron en deuz c'hoant dansal

Da rei da z'Estin ar bal.

- Pa gerrot, 'mezan, mignon;
- Ho klask rann pell zo heb aon;
 - P'am beuz ho kavet,
 - E raimp eur menuet.

Liron laouen hag ampart

A blant c'houez enn he vombard,

Ha d'Estin, gant he viniou,

Zispleg he jarritellou,

Ha dioc'h ar muzik

A lamm 'vel eur bik.

D'Estin gant he zifoc'hel

A sko 'r Biron endra c'hell

- Ac'hanta, 'mezhan, Biron,
- A gil ez it, va mignon;

BYRON ET D'ESTAING.

Byron désire danser et

Donner un bal à d'Estaing.

- « A votre service, ami, dit ce dernier;
- Je suis sans peur et vous cherche
[depuis longtemps;
- Puisque je vous trouve,
- Nous allons faire un menuet. »

Byron joyeux et dispos

Souffle dans sa bombarde,

Et d'Estaing avec son biniou

Déploie ses jarrets;

Au son de la musique,

Il saute comme une pie.

D'Estaing avec sa sarbacane

Frappe Byron tant qu'il peut.

- Eh bien, dit-il, Byron,
- Vous reculez, mon ami;

» Grit ar reverans
D'echul ar gadans. »

« Kuit ez ann, eme Viron,
» Torret eo penn va askorn ;
» N'euz diaoul enn dour benniget
» Gwaz 'get ar c'hont konnaret ;
» Mervel a rafenn
» 'pad ann abaden. »

Biron trubuillet ha skniz
Da zench roched a red tiz ;
Da Zant Kristof ez a buen
Da glemm euz ann ann abaden.
Biken, emezhan,
Gant-hau ne zansann.

Biron, klaskit el leac'h all !
'r c'hont d'Estin zo eur potr fall :
War ar mor ha war ann douar (1)

» Saluez donc pour
» Achever la cadence. »

« Je me retire, dit Byron,
» J'ai l'échine brisée ;
» Un diable dans l'eau bénite
» N'est pas pis que le comte en fureur.
» Je mourrais,
» Si la danse se prolongait. »

Byron épouventé et n'en pouvant plus
S'en va au plus vite changer de chemise
Il s'en va prestement à St-Christophe
Se plaindre de la danse.
Jamais, dit-il,
Ne danserai avec lui.

Byron, cherchez ailleurs !
Le comte d'Estaing est un mauvais
Sur la mer et sur la terre [gars ;

(1) Ce vers rappelle la devise de la maison de Porzmoguer : *War vor ha war zouar*, sur mer et sur terre, et non *War vor ha war zouer*, ainsi qu'on l'a inscrit depuis peu sur l'arrière du *Primauguet*, corvette de la Marine Impériale, autre nom défiguré sans raison et n'offrant nullement le sens attaché au premier : *Porzmoguer*.

Une règle de la grammaire française, règle admise par l'Académie, ne dit-elle pas que les noms propres, n'ayant pas d'orthographe, ne doivent pas être dénaturés ? La grammaire et l'Académie ont eu d'autant plus de raison d'établir et de consacrer cette règle, basée d'ailleurs sur les convenances et aussi sur des sentiments de justice et de loyauté, que la langue française ne peut arguer d'aucun système euphonique particulier pour motiver la plus petite altération d'un nom étranger qu'elle adopte.

Ces mêmes raisons ne pourraient être présentées contre une transformation pareille qui serait faite par la langue bretonne, la règle de l'euphonie qui la constitue essentiellement l'obligeant à mutiler tout nom étranger qu'elle veut naturaliser.

D'Estin ne gav ket he bar
Paea reot ouc'h-penn
Mizou ar zonerien.

D'Estaing n'a pas son pareil;
Vous paierez en outre
Les frais des sonneurs.

De plus, cette langue est très-significative, et les deux radicaux que présente le nom qui nous occupe (*Porz-moguer*) ont un sens bien connu des Bretons, sens que ne saurait remplacer *Primauguet*, mot, pour eux, dépourvu de toute signification. *Porz*, signifie *cour*, *entrée* d'une maison ou d'une place forte, et *moguer*, *muraille*, *rempart*. *Porzmoguer* marque donc, à la lettre, *entrée d'une place forte entourée ou défendue par un rempart*.

• Comme le marque son nom, Hervé de *Porzmoguer*, amiral breton, dit M. de Fréminville, fidèle à l'honneur et à son pays leur fit un rempart de son corps à la bataille navale de Saint-Mathieu de *Fine terre*, *Lok-Maxe penn ar bed*. »

Les *Nouvelles annales de la Marine* (mois de mars 1855) rapportent, d'après les *Gloria navales*, de M. Guichon de Grandpont : « Le 10 août 1512, jour de Saint-Laurent, un combat naval s'engagea devant Saint-Mathieu, près Brest, entre les flottes française et anglaise, et il est resté célèbre par la lutte opiniâtre des plus grandes nefs des deux nations. La *Cordelière* (*), française, contre la *Régente* assistée du *Souverain* et d'un autre petit navire anglais ».....

• Le capitaine de la *Cordelière* était Hervé de Porzmoguer (*sit Deus ad te, Brito fidelis ! ..*) dont le nom a été souvent défiguré et converti en celui de *Primauguer* ou *Primauguet*. »

La *Biographie bretonne* fait la même remarque au sujet des nombreuses transformations qu'a subies ce nom : « *Primoguer*, *Primaugay*, *Primaudet*, *Primauguet* et *Portemoguer*. »

Du reste, l'apposition récente à l'arrière du *Primauguet* des armes et de la devise de la maison de *Porzmoguer* semble le prélude de la substitution de ce dernier nom au premier. Ainsi disparaîtra une contradiction dont cesseront d'être offusqués les Bretons soucieux de l'entière conservations de leurs gloires nationales. Ainsi se trouvera réalisé le vœu formulé par le Congrès de l'Association bretonne, tenu à St-Brieuc, au mois d'octobre 1856, de voir le nom de *Porzmoguer* remplacer, sur le navire en question, celui de *Primauguet*.

(*) Baptisée sous le nom de *Marie*, cette nef fut aussi placée par la reine Anne sous la protection de saint François, patron de son père, et dont l'humble ceinture était devenue le support de ses armes.

(Note des *Gloria navales*, p. 21.)

PRISE DE LA GRENADE

BYRON.

Bonjour, mon camarade,
Vous venez à propos
Mouiller dans cette rade ;
Prenez-y du repos ;
Vous aimez la Grenade,
C'est une belle fleur ;
Si vous êtes malade,
Respirez-en l'odeur.

D'ESTAING.

J'aurai cette Grenade
Pour mettre à mon bouquet ;
Vous me faites bravade,
Ne crains votre caquet.
Je suis Français dans l'âme
Pour l'honneur de Louis,
J'éviterai le blâme
Aux nobles fleurs de lis.

Officiers de ma flotte,
Observez bien mes lois ;
Byron compte sans hôte,
Il comptera deux fois ;
Que par ici travaillent
Soldats et matelots !
Après cette bataille,
Nous aurons du repos !

BYRON.

Oh ciel, quel tintamarre !
Horrible bacchanal !
Ma flotte se sépare
Et le cœur me fait mal ;
Le tonnerre et la foudre
Ont tombé à mon bord ;
A quoi donc me résoudre ?
Je voudrais être mort !

D'ESTRING.

Qu'on redouble la charge !
Canonniers, faites feu !
L'ennemi prend le large,
Il nous laisse beau jeu.
Remportons la victoire
Dans un dernier effort ;
Soyons couverts de gloire !
Feu, tribord et babord !

BYRON.

Un de mes vaisseaux brûle,
Un autre coule bas;
Un troisième recule,
Je suis dans l'embarras.
Adieu, belle Grenade!
Adieu, charmante fleur!
Je me vois bien malade,
Puisqu'il faut que je meure.

Un de mes vaisseaux brûle,
Trois ou quatre sont pris;
Sauvons-nous au plus vite
Pour sauver nos débris.
Oh ciel ! la mer est teinte
Du sang de nos soldats;
Tout noyé dans la crainte,
Je suis dans l'embarras.

Adieu, belle Grenade!
Adieu, charmante fleur!
Je me vois bien malade,
Puisqu'il faut que je meure.

KEPPEL

BATAILLE NAVALE D'OUessant

Nous étions en croisière
En espérant Keppel
Qui passe en Angleterre
N'attend pas qu'on le hèle;
Et je puis vous répondre
Que lui et tout son monde,
Si nous les rencontrons,
Qu'ils païront en assurance
Notre armement de France
Et celui de Toulon (1).

Le vingt-sept de juillet,
Droit à l'heure du jour,
Nous aperçûmes Keppel
Dessous le vent à nous.

(1) Le narrateur semble dire que Toulon n'est pas en France; *Toulon est le pays de la raison*; c'est Toulon en un mot.

Le commandant fait signe
De nous mettre en ligne,
Préparés au combat.
Sitôt la cloche sonne,
Le coup d' sifflet se donne
Pour faire le branle-bas.

Qui a commencé la danse,
Ce fut le *Saint-Esprit* ;
Plusieurs vaisseaux de France
Firent feu sur l'ennemi :
L'Artésien, le *Robuste*,
Ensuite le *Réfléchi*,
Le vaisseau la *Couronne*,
Ainsi que tout son monde ,
Qui nous servent d'appui.
Le plus beau de la fête
Est le comte d'Orveli (1)

Qui a trouvé Keppel
Dessous le vent à lui ;
Lui lâchant sa volée ,
Keppel dans la fumée
C'est qu'on le voyait plus ;
Sa vergue de misaine
A tombé à la traîne ,
On le croyait perdu.

(1) D'Orvilliers.

Monsieur Guichon ensuite
N'en fit pas moins que lui,
Le vaisseau qu'il commande
Est la *Ville-de-Paris*.
Il entre en cadence ;
Au milieu de la danse
Propose le menuet.
Keppel en défaillance,
Il refusa la danse
Comme un mauvais guerrier.

Qui a fait la chansonnette
Est un gabier d'artimon,
A bord du *Solitaire*,
Couchant dans l'entrepont ;
Jurant sur sa conscience
Que, s'il retourne en France
Voir sa chère Manon,
Souvent lui fera faire,
Non comme à un corsaire,
Un petit rigodon (2).

(2) La décence n'a pas permis de donner les deux derniers bouts-rimés de l'original, présentés dans un déshabillé trop matelotesque ; on les a remplacés par deux équivalents plus modestes.

LA BRETAGNE

BREIZ-IZEL.

Ton : *Ann hini gor, etc.*

DISKAN.

E Breiz-Izel oun ganet,
Breiz zo va bro garet.

Me a lavar heb aoun e-bed
Eo Breiz gwella bro zo er bed.

Breiz zo hirio evel m'oa kent,
Douar burzudux ha bro ar Zent.

E Breiz e kouez euz ann envou
Feiz a zigoll kalz a boaniou.

Breiz zo dindan ar Barados,
E leac'h m'ema hon tadou-kor.

LA BRETAGNE.

REFRAIN.

Je suis né en Bretagne,
La Bretagne est mon pays aimé.

Je le dis sans aucune crainte :
La Bretagne est le meilleur des pays.

La Bretagne est aujourd'hui ce qu'elle
[était jadis,
La terre des miracles et la patrie des
[saints.

En Bretagne tombe des cieux
La foi qui compense bien des maux.

La Bretagne est sous le Paradis,
Rendez-vous de nos aïeux.

Relegou Sent, tud a vrezel
A zo e bezlou Breiz-Izel.

E Breiz ann dud, gant koz dillad,
A wisk ho foan a galoun vad.

E Breiz nep zo beac'h war he skoaz,
Paskuiz enn hent, a harp er groaz.

Ar groaz e Breiz a zav he fenn-
Beteg ann env, euz pep traonien.

E Breiz ez euz meingleusiu aour
E kalonnou ann dudou paour.

Eunn ti-zoul, eur park, eunn iliz
Zo er bed-man madou Breiziz.

E Breiz ar paour n'eo reuzendik ;
Aour eo treuzou ti 'r pinvidik.

E Breiz ann Aotrou n'en deuz mez
O vont oc'h taol he diek kez.

Mar d-eo kalet pennou tud Breiz,
Es euz kalonnou en ho c'hreiz.

E peb amzer, hag e peb stad,
Euz bet e Breiz leun a dud vad.

Ann evn ne gar kement he neiz
Ha ma kar ar Breizad he Vreiz.

Des restes de Saints et de héros
Reposent sous les tombes de la
[Bretagne.

Les Bretons s'habillent de bon cœur
De peines et de misérable bure.

L'épaule qui plie sous le fardeau,
En Bretagne s'appuie à la croix.

De tout vallon de Bretagne,
La croix s'élève vers les cieux.

De riches mines existent dans le
Cœur des pauvres gens en Bretagne.

Une chaumière, un champ, une église,
Sont dans ce monde les seuls biens
[des Bretons.

Le pauvre n'est pas malheureux en
[Bretagne ;
Le seuil du riche y est d'or.

En Bretagne, le Seigneur ne rougit pas
De s'asseoir à la table de son métayer.

Si les Bretons ont la tête dure,
Des cœurs généreux battent dans
[leurs poitrines.

A toutes les époques et dans toutes
[conditions
Il y a eu de bonnes gens en Bretagne.

L'oiseau n'aime pas son nid
Autant que le Breton sa Bretagne.

E Breiz, ann heol dre ar wabrenn,
Zo lagad Doue a c'hoarz laouen.

Soun ar c'hleier, kroez armor doun
E Breiz zo dudjuz d'ar galoun.

Evel bokedou war al lann,
E sav e Breiz dudi war boan.

Ne c'houlenn ken ann holl dud keiz
Nemet beva, mervel e Breiz.

E Breiz emañ ar brezounek,
Iez ann dud vad ha kalounek.

Ar brezounek iac'h ha nerzus;
Iez Doue, evel d-han gallouduz.

Ar vein a fraill, ar mor a darz,
Ann env zigor pa gan ar barz.

Ar menesioù oc'h he glevet
A skrij, a gren, a lamm spoutet.

Ar brezounek a zo e Breiz
O terc'hel, oc'h harpa ar feiz.

Ar brezounek, pa'zai da fall,
Ne vo ger gallek e Bro-C'hall.

Heb ober fae war ar gallek,
Gwell eo gan-en ar brezounek.

Le soleil qui perce le nuage est l'œil
De Dieu qui sourit à la Bretagne.

Le son des cloches, la voix de la
[grande mer
Font tressaillir les cœurs bretons.

Comme les fleurs sur la lande,
Sur la souffrance germe la joie en
[Bretagne.

Les malheureux ne demandent rien,
Sicce n'est vivre et mourir en Bretagne.

En Bretagne, la langue bretonne
Est celle des gens de bien et des
[hommes de cœur.

Saine et forte, la langue bretonne
[vient de Dieu;
Comme lui elle est toute puissante.

Lorsque chante le barde, le roc se
[brise,
La mer écume, le ciel s'entr'ouvre.

A sa voix les montagnes frissonnent,
Tremblent et bondissent de terreur.

La langue bretonne est la conservatrice
Et la gardienne de la foi en Bretagne.

Quand le breton périra, on ne
Parlera plus français en France.

Sans mépriser la langue française,
Je préfère la langue bretonne.

Breiz zo krog stard en he baniel,
Ne dro morse gant neb avel.

Ar c'hisiou koz e Breiz a bad,
Ar map zo hevel oc'h he dad.

Breiz a zo bet gant Doue krouet
Evit skora penn braz ar bed.

Ha pa varvfenn war ar c'holo,
Enn eur vervel, Breiz me veulo.

E Breiz-izel oun ganet,
Breiz zo va bro garet.

La Bretagne tient ferme sa bannière,
Elle ne tourne au souffle d'aucun vent.

Les vieilles coutumes sont durables
[en Bretagne;
Le fils y ressemble à son père.

Dieu a créé la Bretagne
Pour soutenir le grand pôle du monde.

Devrais-je mourir sur la paille,
En mourant, je louerai la Bretagne.

Je suis né en Bretagne,
La Bretagne est mon pays aimé.

G. MILIN.

BIOGRAPHIE BRETONNE

LE CHEVALIER DE SÉVIGNÉ⁽¹⁾

Il a été fâcheux pour certains noms qu'ils se soient pour ainsi dire personnifiés dans une figure : à celui de Sévigné, la spirituelle marquise répond seule pour la postérité qui ne connaît qu'elle ; et pourtant son mari, son fils et le chevalier

(1) Les pages qu'on va lire sont destinées à combler une lacune de la *Biographie bretonne*. M. Doneaud, dans un article de la *Revue des provinces de l'Ouest* (tome vi, p. 184), nous a reproché de ne pas avoir compris dans les notices consacrées aux Sévigné la célèbre marquise et le chevalier. Pour la première, le reproche ne portait pas, car Marie de Rabutin Chantal était Parisienne; nous ne pouvions, sans manquer au titre du *Recueil*, lui donner place dans un ouvrage réservé aux Bretons. Mais le chevalier avait des titres à quelques lignes au moins, et nous ne comprenons pas comment son nom nous est échappé! A vrai dire, nous ne l'a-

de Sévigné, leur oncle, ont joué, en leur temps, un rôle notable. Qui les connaît aujourd'hui, le dernier surtout ? Hélas ! à toute époque, l'oubli a passé vite sur les noms et sur les affections ! Lorsque seize ou dix-sept ans après s'être séparé du monde, le chevalier rendit son âme à Dieu, sa mort émut le cercle intime de Port-Royal ; mais au-dehors, elle resta inaperçue. « J'oubliais de vous dire que notre oncle de Sévigné est mort, » écrivit à Madame de Grignan M^{me} de Sévigné dans le cours d'une longue lettre, sans ajouter un mot de louange ou de regret à la mémoire d'un parent qui plus d'une fois s'était dévoué pour elle (1) Il faut dire que ses enfants n'avaient pas d'héritage à en attendre : ainsi s'expliquerait peut-être le laconisme de cette oraison funèbre.

Sans accorder au souvenir du chevalier de Sévigné plus d'importance historique qu'il n'en a réellement, nous essaierons de rendre quelque vie à cette figure assez oubliée pour que les biographes modernes l'aient négligée, assez intéressante cependant pour mériter de revivre. L'existence de ce personnage est typique : homme de guerre, homme de plaisir, frondeur et zélé janséniste, il nous représenté tout un côté de la noblesse française au xvii^e siècle avant les séductions et les splendeurs de la cour de Louis XIV (2).

vons pas omis ; nous l'avons négligé faute de documents à notre disposition. Plus tard, l'article de M. Sainte-Beuve sur les *Lettres de la mère Agnès Arnaud* (*Causeries du Lundi*, xiv, 159) nous a mis sur la voie. Nous avons à remercier ici l'éminent critique et M. Paul Mesnard, auteur d'une excellente Notice sur M^{me} de Sévigné. des renseignements qu'ils ont bien voulu nous donner.

(1) Lettre du 22 mars 1676, édit. Hachette, in-8°, iv, 389.

(2) BIBLIOGRAPHIE — *Lettres de M^{me} de Sévigné*, édit. Régnier. Paris,

René-Bernard-Renaud DE SÉVIGNÉ, chevalier de Malte, fils cadet de Joachim de Sévigné, sieur d'Olivet, naquit en Bretagne (à Vitré ou à Rennes?) vers 1610 ou 1611, et suivit la carrière des armes (1). Il appartenait à une famille d'ancienne noblesse dont quelques membres s'étaient illustrés près des Ducs Bretons. Plus tard la magistrature fut héréditaire dans une branche de cette famille, celle des Sévigné-Montmoron; l'autre, la branche aînée sans doute, préféra le service militaire (2). Le chevalier fut, dès 1630, capitaine au régiment

Hachette, 1862, 12 vol. in-8. — Paul Mesnard, *Notice sur M^{me} de Sévigné* (en tête de l'édition des *Lettres* ci-indiquées.) — Walkenaer, *Mémoires sur M^{me} de Sévigné*. Paris, Didot, 5 vol. in-12. — Le cardinal de Retz, *Mémoires*, dans les collections Michaud et Poujoulat. — Guy Joly, *Mémoires*, même collection. — De Mailly, *Esprit de la Fronde*. Paris, 1772, 5 vol. in-12. — *Nécrologe de l'abbaye de Notre-Dame de Port-Royal des Champs...* Amsterdam, 1723, in-4°. — Fontaine, *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*. Cologne, 4 vol. in-12. — Sainte-Beuve, *Port-Royal*. Paris, 1845-1861, 5 vol. in-8. — *Lettres de la mère Agnès Arnauld*, édit. P. Faugère. Paris, 1858, 2 vol. in-8. — Cousin, *M^{me} de Sablé*. Paris, 1854, in-8. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*, édit. Paulin Paris et Monmerqué. Paris Téchenet, 9 vol. in-8. — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, 15 vol. in-12.

(1) Le chevalier de Sévigné était certainement Breton. M. Paul Mesnard, si versé dans tout ce qui concerne cette famille, n'hésite pas à penser qu'il appartient à notre province par sa naissance; quant à nous, nous n'en doutons pas : il nous paraît à peu près démontré que les Sévigné n'ont pas quitté la Bretagne avant les premières années du règne de Louis XIII. Disons ici, une fois pour toutes, qu'au XVII^e siècle ce nom s'orthographiait indifféremment Sévigné ou Sévigny.

(2) Notre notice sur les Sévigné (*Biographie bretonne*, II, 852) contient des détails historiques et généalogiques auxquels nous renvoyons nos lecteurs; toutefois nous rectifions une erreur qui nous est échappée

de Normandie, sergent de bataille en 1642, maréchal de bataille en 1645 et maréchal de camp en 1646. Quoique son nom ne se rattache pendant cette période à aucune action d'éclat, nous savons par ses panégyristes (*Nécrologe Fontaine*) qu'il se distingua dans les guerres d'Allemagne et d'Italie.

Au milieu d'une vie dont la morale et l'humanité semblaient absentes, il donna la preuve d'une bonté d'âme qu'on ne lui soupçonnait pas. « S'étant trouvé à la prise d'une ville, » il rencontra, après le combat, une petite fille de trois ou » quatre ans que ses parents, morts ou mis en fuite, avaient » abandonnée sur un fumier. Ce triste objet frappa son » cœur : il fut touché d'un mouvement de miséricorde qui » était déjà un effet de celle de Dieu sur lui ; il prit lui-même » cette enfant dans son manteau et résolut d'en avoir soin » toute sa vie, ce qu'il exécuta fidèlement. Depuis, cette fille » s'étant faite religieuse, il a toujours payé sa pension à son

(p. 852, col. 1, note 2) en confondant la branche des Sévigné-Montmoron avec la branche aînée. Le tableau ci-dessous permettra de saisir les liens qui unissent ces deux lignes.

BERTRAND DE SÉVIGNÉ

Joachim DE SÉVIGNÉ, s^r d'Olivet.

Gilles DE SÉVIGNÉ, conseiller au
Parlement de Bretagne.

Charles, baron de SÉVIGNÉ et d'O-
LIVET, frère aîné du chevalier.

Renaud, seigneur DE MONTMORON,
reçu au Parlement en 1616, en
1656 doyen de cette compagnie,
fait comte en 1657.

Henri, marquis DE SÉVIGNÉ,
époux de Marie de Rabutin-Chantal,

Charles DE MONTMORON, conseiller
au Parlement, signe au contrat de
M^{me} de Grignan en 1669.

Charles, marquis DE SÉVIGNÉ,
mort sans enfants en 1713.

• monastère. » (*Fontaine*, IV, 226.) Ce trait fait d'autant plus d'honneur au chevalier que sa fortune était médiocre et ne devint importante que plus tard par son mariage.

Aux premiers mouvements de la Fronde, le chevalier se déclara contre la Cour et se rangea parmi les plus ardents partisans du Coadjuteur de Paris, Paul de Gondi (1), depuis cardinal de Retz, devenu par alliance cousin-germain de son frère aîné (2). Ce singulier prélat, qui s'était jeté en plein dans l'intrigue, réclama ses services : le chevalier, dévoué et loyal comme un Breton, ne les lui marchanda pas et se compromit ouvertement pour lui. Le Coadjuteur, en janvier 1649, l'employa, comme ambassadeur, pour porter à la Reine (à Saint-Germain où la Cour s'était retirée) une lettre par laquelle il s'excusait de n'avoir pu aller la rejoindre,

(1) Comment écrire ce nom illustre sans se souvenir du joli triolet de Marigny, qui n'a jamais mieux employé son talent de pamphlétaire et de chansonnier :

Monsieur notre Coadjuteur
Vend sa crosse pour une fronde :
Il est vaillant et bon pasteur
Monsieur notre Coadjuteur :
Sachant qu'autrefois un frondeur
Devint le plus grand roi du monde,
Monsieur notre Coadjuteur
Vend sa crosse pour une fronde,

Quel sanglant persiflage !

(2) Charles de Sévigné, frère aîné du chevalier, avait épousé Marguerite de Vassé, fille de Lancelot de Vassé et de Françoise de Gondi, sœur du père du cardinal de Retz.

quoiqu'il eût formellement promis de le faire. « La Reine, » dit-il dans ses *Memoires*, répondit au chevalier de Sévigné, » qui lui porta ma lettre, avec hauteur et mépris : le second » ne put s'empêcher, en me plaignant, de témoigner de la » colère. La Rivière éclata contre moi par des railleries et le » chevalier de Sévigné vit clairement que les uns et les » autres étaient persuadés qu'ils nous mettraient la corde » au cou. »

Sévigné, comme on le voit, n'était pas diplomate ; quoique le métier des armes lui fût plus familier, il n'y trouva pas plus de succès. Gondî, pour forcer la Cour à lui offrir la paix, leva à ses frais un régiment qu'en souvenir de son archevêché *in partibus* il appela *Régiment de Corinthe*, et en donna le commandement au chevalier. Ce fut l'affaire de peu de jours : le 23 janvier (1649), accompagnant avec ses troupes un convoi de vivres, il fut attaqué près de Lonjumeau par les Royalistes et éprouva une déroute complète. Ses soldats se débandèrent et lui-même, jeté à bas de son cheval, essuya une charge de cavalerie qui lui passa sur le corps et le meurtrit sans lui faire de graves blessures.

On sait que cette défaite fut nommée *la première aux Corinthiens* ; le ridicule de l'aventure fit plus de mal au parti frondeur qu'une affaire sérieuse (1). Après cela, Sévigné dut se cacher pendant quelque temps. Le Coadjuteur le comprit dans la liste d'amnistie qu'il présenta cette même année à la Reine et à Mazarin, et demanda pour lui une indemnité de 22,000 livres.

(1) Les chroniqueurs et les pamphlétaires s'exercèrent à l'aise sur ce sujet. Saint-Julien dans ses *Courriers de la Fronde en vers burlesques*

A la fin de 1630, il rompit ses vœux de Malte et épousa Marie de Pena, veuve du comte Aymard de la Vergne (mort en 1647 maréchal de camp et gouverneur du Havre) et mère d'une charmante fille qui devint M^{me} de Lafayette. Ce mariage, qui assura au chevalier l'usufruit des grands biens de sa femme, fut un des événements de l'année. Le gazetier Loret le rapporte ainsi à la date du 1^{er} janvier 1631 :

Madame, dit-on, de la Vergne
De Paris et non d'Auvergne
Voyant un front assez uni
Au chevalier de Sévigny,

(Paris, Jannet, édit. Elzévirienne, 1857, in-12, II, p. 6.), en parle dans ces termes :

La nuit, devant qu'il eut son nom,
Les cheveu-légers de Corinthe,
Gens à l'épreuve de la crainte,
Sur le chemin de Lonjumeau
Rencontrèrent sous un ormeau
Cent deux hommes d'infanterie
Et six cents de cavalerie.

.

Sur lesquels, et boute à grands coups
Donna notre petite troupe
Qui pousse, qui bat et qui coupe

.

Et fait joliment sa retraite
La partie étant trop mal faite,
Sévigny commandant pour nous.

Galant homme et de bonne taille
Pour aller à la bataille
L'a réduit à rompre son vœu
D'elle seule prenant avenu,
Si bien qu'au lieu d'aller à Malte
Auprès d'elle il a fait halte
En qualité de son mari,
Qui n'en est nullement marri
Cette affaire lui semblant bonne.

.

Il semble résulter de ces vers que les avantages extérieurs de Sévigné et la fortune de M^{me} de la Vergne furent les motifs déterminants de cette union : M^{me} de Sévigné *l'ancienne* (comme on l'appela pour la distinguer de la marquise de Sévigné, sa nièce) était, dit le cardinal de Retz, bonne personne, mais assez naïve et fort empressée. Loret insinue dans le passage suivant de sa *Gazette* que M^{lle} de la Vergne avait pris pour elle les soins assidus du chevalier près de sa mère :

Mais cette charmante mignonne
Qu'elle a de son premier époux
En témoigne un peu de courroux,
Ayant cru pour être fort belle
Que la fête serait pour elle.

Quoi qu'il en soit, ce mariage créa entre M^{lle} de la Vergne et la marquise de Sévigné une intimité durable, dont nous trouvons dans les lettres de cette dernière de si nombreux témoignages. La maison du chevalier fut dès-lors ouverte aux beaux-esprits qu'attiraient les charmes et l'esprit de cette aimable fille et de sa mère.

Séigné ne paraît pas avoir joué un rôle important dans les événements de la Fronde pendant les années 1630, 1631 et 1632; toutefois, il continua d'appartenir au cardinal de Retz; celui-ci le cite au nombre des gentilshommes qui, le 22 août 1631, l'accompagnèrent à une procession qu'il conduisait avec 30 ou 40 curés de Paris. Nous voyons même dans ses *Mémoires* qu'il se servit de ses relations avec le chevalier et sa femme pour tenter une entreprise galante contre M^{lle} de la Loupe (depuis devenue M^{me} d'Olonne), amie intime de M^{lle} de la Vergne : « L'attachement que M. le chevalier de Séigné avait » pour moi, l'habitude que j'avais dans son logis et ce que » je savais de l'adresse de sa femme contribuèrent à mes espérances (1632). » Le cardinal nous apprend plus tard que, malgré l'habileté de ses manœuvres, il dut lever le siège et renoncer à ses desseins.

L'année précédente, le chevalier avait perdu son neveu, Henri de Séigné, tué dans un duel (6 février 1631) : sa nièce, à l'expiration de son deuil, était revenue à Paris et sa maison fut bientôt le rendez-vous des hommes aimables du temps qui formèrent autour d'elle une troupe serrée d'adorateurs. On sait comment elle eut le tact de les éloigner, et cependant de les garder pour amis. La paix toutefois ne régnait pas toujours entre ceux-ci. Conrard raconte avec détails dans ses *Mémoires* (p. 89-92) un incident dont nous ne retiendrons que l'essentiel (juillet 1632). Le duc de Rohan-Chabot fut fort irrité qu'un de ses rivaux, le marquis de Tonquedec, son parent et Breton comme lui, qu'il avait trouvé un jour assis dans la ruelle de M^{me} de Séigné, ne se fût pas levé pour lui offrir sa place. La marquise, à laquelle il s'en plaignit, excusa Tonquedec en disant : « Il est vrai qu'il a été » un peu fier. » Quelques jours après, nouvelle rencontre des

deux rivaux chez la marquise; le duc de Rohan ne sut pas se contenir et adressa à Tonquedec des paroles outrageantes; M^{me} de Rohan fut de son côté fort insolente vis-à-vis de M^{me} de Sévigné. Tous les amis de celle-ci prirent parti contre Rohan, qui lui avait manqué de respect en insultant un homme devant elle, et l'appelèrent en champ-clos. A la fin de juillet, le chevalier de Sévigné, qui se crut outragé dans la personne de sa nièce, envoya un cartel à Rohan; ils se rendirent hors la ville et se préparèrent à se battre; mais un exempt du duc d'Orléans vint les arrêter au moment où, habits bas, ils allaient croiser le fer; chacun des combattants fut confié à un garde pour empêcher une récidive. L'affaire en resta là (1).

Quelques mois après (décembre 1632) le cardinal de Retz fut arrêté et conduit à Vincennes; le duc de Brissac, Salmonet, le chevalier de Sévigné et la plupart de ses partisans reçurent l'ordre de quitter Paris. Sévigné se retira avec sa femme et sa belle-fille dans sa terre de Champiré, en Anjou (près Segré), et y passa près de deux ans. Lorsque le cardinal fut transféré au château de Nantes, M^{me} Renaud de Sévigné alla le voir avec sa fille; le chevalier s'en abstint, probablement pour ne pas éveiller les soupçons; du moins les *Mémoires* de Retz ne mentionnent pas que, lors de cette visite, il accompagnait sa femme. Quelque dévoués que fussent les deux époux à la cause du cardinal, ils n'avaient pu fermer les yeux sur ses désordres, et celui-ci, en constatant que M^{lle} de la Vergne lui montra, lors de ce voyage, une grande froideur, attribua cette réserve à la défiance que sa mère et son beau-père

(1) Walkenaër, *Mémoires sur M^{me} de Sévigné*, 1, p. 459.

- » lui avaient donnée, dès Paris même, avec application de ses
- » inconstances et de ses différentes amours (1). »

Les amis du cardinal, vers le milieu de 1634, commencèrent à s'agiter et à s'entendre sur les moyens de favoriser son évasion ; dans les premiers jours d'août, La Bacle, écuyer du duc de Brissac, envoya un ami à Joly qui l'alla voir et lui apprit que le cardinal était décidé à tenter l'aventure. Le 8 août, à 4 heures du soir, le prisonnier profita d'un moment où la surveillance dont il était l'objet se portait d'un autre côté et s'évada en se laissant glisser dans les fossés du château. A peu de distance, il trouva des hommes et des chevaux et s'enfuit, sans s'arrêter, jusqu'à Mauves, au bord de la rivière, à quatre lieues de Nantes, où Renaud de Sévigné et Brissac l'attendaient avec un bateau. Renaud l'accompagna jusqu'à Belle-Ile-en-Mer, où ils arrivèrent cinq jours après. Le cardinal de Retz et Guy Joly ont rapporté les détails de cette fuite rendue pénible par une blessure que le premier s'était faite à l'épaule et qui ne lui permettait pas de rester à cheval sans de vives douleurs. Beaucoup de personnes refusaient de recevoir les fuyards, de peur de se compromettre. Sévigné lui-même, malgré son dévouement, manifestait la crainte que sa participation à cette affaire n'amenât sa ruine.

- Homme de cœur, mais intéressé, dit le cardinal, il crai-
- gnait qu'on ne lui rasât sa maison... Je n'avais pas moins
- d'impatience qu'eux de les voir hors d'une affaire dans
- laquelle ils n'étaient plus engagés que par amour pour
- moi. » Ils allèrent d'abord à Beaupreau, puis à Machecoul

chez le duc de Retz, et de là à Belle-Ile, d'où le cardinal par-

(1) Voir Sainte-Beuve, *Portraits de Femmes*, 1852, in-12, p. 124.

tit pour l'Espagne (1). Sévigné, qui avait rempli sa tâche jusqu'au bout, revint dans ses terres et, depuis, ne se mêla plus à la politique; du moins son nom n'apparaît plus dans les mémoires de l'époque : il appartient désormais à Port-Royal.

En 1656 il perdit sa femme; sa belle-fille ayant été l'année précédente mariée au comte de Lafayette, il resta seul et sentit le besoin de donner ses derniers jours à la religion. Une lettre du 3 octobre de la même année montre que son retour était sincère, quoiqu'il ne s'abusât pas sur le nombre des difficultés à vaincre (2). Il apporta à l'œuvre de sa conversion une persistance toute bretonne. En sa qualité d'ancien frondeur, il devait être attiré à Port-Royal. La Fronde et le Jansénisme s'étaient donné la main. Mais si la politique fut pour quelques-uns le motif de leurs relations avec les Jansénistes, il n'en fut pas de même pour Sévigné, dont le cœur simple fut promptement subjugué. Peu instruit, surtout en théologie, il accepta sans discussion les opinions que ses amis lui inculquaient : il fut séduit surtout par l'austérité de leur vie et se donna à eux tout entier. Dès cette époque, il se mit

(1) On est étonné de ne pas trouver le nom de Sévigné dans une relation curieuse de cette évasion publiée à Nantes en 1654 (in-4° de 16 pp.) sous ce titre : *Lettre d'un Conseiller de Nantes à son amy sur l'évasion de Monsieur le cardinal de Retz*, réimprimée dans la *Revue des provinces de l'Ouest*, 1, 2^e partie, p. 31, et tirée à part à petit nombre. Le duc de Brissac est seul nommé dans ce récit, qui est d'ailleurs une justification de la conduite du cardinal.

(2) Nous donnerons cette lettre plus loin avec deux autres qui peindront les sentiments de Sévigné au début de sa conversion et plus tard.

sous la direction de Singlin et de Sacy qui travaillèrent à soumettre au joug des vertus chrétiennes et des idées jansénistes cette âme fière, impatiente du frein et habituée à n'en souffrir aucun.

Sa famille ne le vit plus que rarement ; car sa nièce rappela à M^{me} de Grignan comme un fait notable de son enfance une visite qu'elles avaient faite ensemble à leur oncle en 1657 ou 1658 (1). En 1669 (27 janvier) il signa au contrat de sa petite-nièce qui épousait le comte de Grignan (2). D'ailleurs M^{me} de Sévigné en parle peu dans sa correspondance ; une fois seulement encore avant sa mort elle écrit à sa fille, en lui faisant le récit d'une excursion à Port-Royal des Champs : « Je » vis aussi mon oncle de Sévigné, mais un moment. Ce » Port-Royal est une Thébaïde (3). »

En 1660, Sévigné fit bâtir, près de M^{me} de Sablé, dans la cour du dehors de Port-Royal de Paris une maison qu'il légua au monastère. On peut encore aujourd'hui se représenter ce logis qu'il habita près de 10 ans (4). « Entrez dans la cour : » en face était l'église ; à droite et autour de l'église s'étendait le monastère ; derrière, de vastes jardins se prolongeaient entre la rue d'Enfer et la rue Saint-Jacques ; à gauche, à une très-petite distance de l'église, est un » groupe de maisons, moitié anciennes, moitié nouvelles ;

(1) « M. de Pomponne se souvient d'un jour où vous étiez petite fille » chez mon oncle de Sévigné (16 janvier 1674). »

(2) Il y est ainsi désigné : « René Regnault de Sévigné, chevalier, seigneur de Champiré, grand-oncle paternel. »

(3) Lettre du 26 janvier 1674.

(4) Port-Royal de Paris est devenu l'hospice de la Maternité.

- c'est de ce côté que M^{me} de Sablé s'était fait bâtir un
- corps-de-logis à la fois séparé du monastère et renfermé
- dans son enceinte (1). »

A cette époque, il entra en relations habituelles de correspondance avec la mère Agnès Arnauld, qui se constitua la directrice de son âme et devint le lien entre lui et la Communauté à laquelle il s'attacha de plus en plus ; ses sentiments se traduisirent par de fréquents cadeaux ; une notable partie des lettres de la mère Agnès, publiée par M. P. Faugère est adressée au frondeur pénitent auquel elle prêche la patience et qu'elle remercie de ses dons (2).

Les anciens amis du chevalier n'eussent plus reconnu dans cet homme mortifié, docile aux avis de ses directeurs, fidèle aux pratiques que la mère Agnès lui indique, le duelliste galant, le *Corinthien*, le gentilhomme de vie facile. Il garda quelque temps l'extérieur de son luxe, mais il se reforma peu à peu et se défit de son argenterie et de son mobilier ; le car-

(1) *M^{me} de Sablé*, par M. Cousin, p. 64.

(2) Cette correspondance avec Sévigné, commencée en avril 1660 (tome I, 470) et terminée le 5 février 1671 (II, 366) contient 83 lettres ; elles constatent des cadeaux faits par le chevalier aux dates suivantes : 21 janvier 1661 (une lampe), 9 janvier 1662 (un objet en vermeil), février 1664, 25 novembre 1667, 23 décembre 1668, 4 janvier 1669, 11 novembre 1670. Cette publication est fort curieuse à consulter pour l'histoire des hommes et des choses de Port-Royal. M. Sainte-Beuve l'a on ne peut mieux appréciée, quoiqu'avec partialité, dans ses *Causeries du Lundi*, (XIV, 159). L'éminent écrivain a si longtemps vécu dans le monde des Jansénistes qu'il en parle toujours comme s'il était l'un d'eux ; c'est peut-être une mauvaise condition pour juger, mais c'en est une excellente pour transporter le lecteur au milieu des événements que l'on raconte.

rosse et les six chevaux qu'il conserva plus longtemps pour l'usage de ses nouveaux amis et ses rares visites à Port-Royal des Champs lui semblèrent à la fin incompatibles avec ses habitudes; il les vendit et se contenta de louer pour 600 livres par an une voiture à deux chevaux qui fut à sa disposition deux fois par semaine, mais il en usa peu pour lui-même. Il ne sortait guère que pour prendre l'air au jardin des Capucins où, de peur du soleil, il se promenait avec un parasol; les enfants du quartier huèrent ce bizarre personnage et, peut-être, lui jetèrent même des pierres. Sévigné consulta M. de Sacy pour savoir si, dans l'intérêt de ces enfants et pour les corriger, il ne lui serait pas permis de les faire fustiger par son domestique. M. de Sacy rit à l'exposé de ce cas de conscience et lui fit comprendre que le mieux serait de ne pas battre ces enfants si dévotement.

Il n'avait pas appris le latin dans sa jeunesse; mais il voulut suivre les offices de l'Eglise et connaître quelques auteurs sacrés : on le vit à 57 ans commencer l'étude du rudiment. Il y réussit et arriva à comprendre les ouvrages de saint Augustin et de saint Bernard. La lecture de leurs écrits et la transcription des traductions de M. de Sacy devinrent sa principale occupation jusqu'à la fin de sa vie. Nous avons vu plus haut qu'il entretenait longtemps une correspondance suivie avec la mère Agnès Arnauld : il est probable qu'il eut également un commerce épistolaire avec la plupart des chefs du parti janséniste et de leurs principaux adhérents : le peu de lettres qu'on a conservées de lui, écrites d'un style simple, portent la trace de ses ardentes convictions. Dans celles qu'il adresse à M^{me} de Sablé, il arrive à prendre le ton de l'autorité et ne craint pas de faire entendre un langage sévère à cette femme aimable que Port-Royal avait séduite, mais que

les souvenirs du monde venaient souvent troubler dans sa solitude (1).

(1) Nous avons trouvé à la suite de la notice de M. P. Mesnard sur M^{re} de Sévigné et de l'ouvrage de M. Cousin sur M^{re} de Sablé quelques lettres du chevalier que nous reproduisons ici : on remarquera la différence de style qui distingue la première des autres où Sévigné, plus ancré dans sa foi, parle un langage moins humble et plus assuré.

I. — Lettre au R. P. dom Luc d'Achery à l'abbaye de Saint-Germain
des Prés.

Ce 3 Octobre 1656.

Vous me souhetez le plus grand de tous les biens que nous puissions souheter et demander en cette vie qui est la paix de J.-C. car il y a apparence que si il y avait eu quelque chose de plus désirable J.-C. l'aurest laissé à ses apostres en les quittant..... Il permet que je tumbé souvent, mais il me relève tout à lheure. Tout ce qu'il y a qui ne vient pas de Dieu, cest que jay un dépit d'estre tumbé, mais par sa bonté je m'en aperçois tout à lheure et me remetz dans lassiette d'esprit que vous m'aves conseillé qui est la cognoissance de ma foiblesse et une resignation entière de souffrir jusqu'à la mort tout ce qu'il plaira à Dieu m'envoyer. Vous voyez donc que je suys bien esloigné d'avoir de la superbe, ains au contraire que je doibs estre le plus humble de tous les hommes puisque je suis le plus foible. Jen suis tous les jours sur la lecture des espitres de saint Paul qui me désabuse bien de l'opinion que nous debvions appuyer sur le mérite de nos actions..... Je m'en veux tenir toute ma vie là et considérer le désir que jay de l'aimer de tout mon cœur comme la plus grande grace qu'il a jamais faicte a aucun homme puisque je suis le plus grand pécheur de tous ceux qui ont été depuis Adam.

Jespère avèque laide de Dieu m'acheminer vers Paris un peu après la Toussaints : je souhetrés avec passion avoir trouvé une humeur sortable à la mienne pour establir une société permanente. Demandes ce bon rencontre là à Dieu, car il faut que ce soit lui qui face cette lyaison.

Nous devons à ses biographes du siècle dernier de savoir que la parabole évangélique du bon Pasteur avait profondément touché son cœur ; se souvenant de ce qu'il avait fait lui-

Adieu, mon très cher et reverend père aimes moi de tout votre cœur en N.-S. J.-C. que je prie de vous benir et de me faire la grace de suivre vos bons avis.

SÉVIGNÉ.

II. — Lettre à Madame de Sablé.

1^{er} septembre 1669.

..... Je suis persuadé que le contentement de l'esprit a beaucoup contribué à me redonner ma santé ; mais je le suis encore plus que c'est Dieu uniquement qui en est l'auteur, car il ne peut rien refuser aux saintes qui habitent ce désert. Et pour en venir aux causes secondes, assurément l'air ici (Port-Royal des Champs) est bon aux personnes d'âge. Depuis que j'y suis, comme M. Valant l'avait prophétisé, je chante tous les jours l'office comme si je n'avais pas eu mal à la poitrine. Je ne manquerai jamais, Madame, d'avoir tout le respect que je vous dois à tant de titres, quoique je ne sois qu'un ver de terre.

SÉVIGNÉ.

III. — A Madame de Sablé.

12 septembre 1669.

Il n'y a rien, Madame, de si bien dit que ce qui est dans votre lettre, ni de mieux pensé que ce que vous pensez sur l'obligation que vous avez de donner le reste de votre vie à Dieu et de vous séparer de tous les biens qui vous attachent si fortement à tout ce qu'on appelle le monde. Vous avez beau faire, vous n'allongerez pas vos jours d'un seul moment au-delà du terme que Dieu y a mis. Si vous aviez cette vérité bien fortement imprimée dans l'esprit, je suis persuadé, Madame, que vous ne craindriez pas tant de choses. Mais enfin ne bougez de Paris et faites-y pénitence en vous souvenant de cette épouvantable parole que J.-C. dit à

même pour un enfant abandonné, il aimait à dire que Dieu l'avait pris sur son épaule comme la brebis égarée et conduit au bercail. Cette pensée ne le quitta pas, et il se plut à s'entourer d'objets qui la lui rappelaient : en 1663, il commanda à Philippe de Champagne un tableau sur ce sujet et manifesta souvent son impatience de ne pas le voir terminé : « Il y a
• longtemps qu'il est commandé, lui écrit la mère Agnès,
• mais un pénitent ne doit pas vouloir être servi le premier,
• principalement quand il a fort aimé à être le maître (février

ses apostres, au sujet de ceux qu'une tour avait écrasés : « Si vous ne faites pénitence vous périrez tous ! Expliquez-le comme il vous plaira. Pour moi cela me ferait trouver beaux les plus vilains lieux du monde, pourvu qu'on y servît Dieu en esprit et en vérité. Si mes prières étaient agréables à Dieu, je vous assure, Madame, que la semaine ne finirait point que vous ne fussiez aussi exempte des frayeurs de la mort, que la sœur de Sainte-Fare qui a tant désiré mourir.

(La réponse suivante de M^{me} de Sablé à cette lettre où Sévigné combat les vellétés qu'avait sa pénitente de quitter Port-Royal montre l'empire que le chevalier exerçait sur elle et la considération qu'elle professait pour lui) :

26 septembre 1669.

Hélas ! mon cher Monsieur, que vous dites vrai en tout ce que vous me faites l'honneur de m'écrire ! Nul homme sur la terre ne peut m'estre un remède si Dieu ne lui donne le pouvoir de le prier efficacement pour moi. Entreprenez-le, s'il vous plaist, avec vostre grande ferveur. Je hais le monde, je le fuis ; priez afin que je me haisse moi-même et que je ne songe qu'à mon salut.

(Nous ne connaissons du chevalier de Sévigné que les trois lettres reproduites dans cette note et nous ignorons si les portefeuilles dépouillés par MM. Cousin et Mesnard en contiennent d'autres.)

» 1664. *Lettres*, II, 134). » Il fit cadeau de ce tableau à la Communauté, à laquelle il envoya en 1669 un cachet représentant la même parabole (25 juillet).

Le chevalier de Sévigné s'associa à toutes les tribulations du parti auquel il s'était attaché ; il en souffrit même sa part. En 1661 (le 1^{er} août), le lieutenant civil ordonna de faire murer la porte de sa maison qui donnait dans la cour de Port-Royal et lui imposa ainsi une privation de communiquer avec le monastère, ce qui lui fut très-sensible. En 1669, il se décida à abandonner définitivement cette maison de Paris pour aller finir ses jours à Port-Royal des Champs (1). Il lui en coûta de mettre ce projet à exécution et conserva toujours un souvenir de tendresse pour le monastère près duquel il avait vécu près de dix ans. Après une de ses maladies, revenant à Paris, il se sentit tout-à-fait guéri, assura-t-il, en apercevant le clocher de Port-Royal (2).

Sa première pensée, en prenant possession de sa nouvelle résidence, fut de relever le couvent de sa misère et de son délabrement ; il en parla plusieurs fois à la mère Agnès, qu'il entretenait de ses projets de libéralité et à laquelle il avait confié son testament. Voulant faire rebâtir le cloître, il désira d'y entrer au moins une fois ; mais on lui opposa un re-

(1) Il avait fait auparavant quelques voyages et retraites à Port-Royal des Champs, notamment en 1663, en commémoration de la mère Angélique, morte le 6 août 1661.

(2) *Port-Royal*, par M. Sainte-Beuve, IV, 489 et suiv. Tout en tirant parti de documents peu connus, M. Sainte-Beuve, dans les pages consacrées au chevalier de Sévigné, s'est beaucoup aidé du *Nécrologe* et de Fontaine, auxquels nous avons dû nous-même recourir.

fus formel en le remerciant d'un de ses cadeaux. « Vous
• avez, lui écrivit la mère Agnès, le privilège de donner tout
• ce que vous voulez et d'accorder ce qu'on vous demande,
• et nous, au contraire, nous trouvons des impuissances par-
• tout. C'est pourquoi notre bâtiment du dedans ne vous
• apparaîtra point, parce qu'il y a un chérubin à notre porte
• qui en défend l'entrée avec une épée de feu, c'est-à-dire
• un anathème de notre sainte Mère l'Eglise. »

Les travaux commencèrent le 17 mai 1670, et le 6 août suivant le chevalier posa la première pierre du 3^e côté du cloître où, malgré la règle si sévère, il entra quelquefois. Les relations jansénistes parlent avec détails des processions intérieures du Saint-Sacrement où Sévigné assistait par la permission du supérieur, à la suite des ecclésiastiques, un cierge à la main et faisant comme eux le tour du cloître. (*Sainte-Beuve, Port-Royal.*)

La santé de Sévigné était éprouvée depuis longtemps par de fréquentes et douloureuses maladies, lorsqu'il vint habiter Port-Royal des Champs. Ses dernières années ne furent pas plus épargnées : il mourut, le 16 mars 1676, âgé de soixante-six ans et fut inhumé dans le cloître qu'il avait fait reconstruire (1). C'était bien le moins qu'on accordât cette hono-

(1) Il avait fait aussi réparer et agrandir le réfectoire. Nous croyons utile pour compléter cette notice de reproduire l'építaphe écrite en son honneur par Hamon :

Hic jacet REGINALDUS DE SÉVIGNÉ præcipuæ inter Armoricos nobilitatis, qui cum dignitate et imperio magnâ ætatis parte in variis Germaniæ et Italiæ bellis transactâ, inter adversa et prospera diù colluctatus, et ex periculis propemodum infinitis salvus ac liber, tandem apertis lumini fidei oculis quos hactenus veritati clauserat, ut mundo paterent, gravio-

rable sépulture à celui qui avait été, selon l'expression de M. Sainte-Beuve, *le chevalier d'honneur* du monastère (1).

Il est difficile en écrivant la dernière partie de la vie de Sévigné dont on ne trouve les éléments que dans les relations jansénistes, de se désintéresser complètement de l'esprit de secte dont ces relations sont imprégnées. Nous avons essayé, en évitant toute allusion théologique, de nous borner au récit des faits ; mais peut-être même pour ceux-ci doit-on se défier un peu des sources où on est tenu de puiser sous peine d'ignorance ; en laissant de côté les louanges et les hyperboles, il faut encore séparer des faits la façon de les présenter et les appréciations qui les accompagnent et où se retrouve le sceau de Port-Royal. S'il est utile pour bien connaître la

ribus se urgeri periculis, et hostes longè infensiores instare animadvertit, qui omnem corpori libertatem spondent, ut crudelissimâ animæ captivitate pascantur. Pœnitentiam ergo amplexus tanquam securissimum præsidium, aliud bellum adversus se ipsum exorsus est. Humilitatis et magnæ in Christo fiduciæ, armis nunquam fallentibus accinctus, et qui in mundi tumultu et tempestate victus fuerat, in solitudinis quiete et porta aggressus est ut vinceret Avaritiâ domuit magnâ in Christi pauperes liberalitate ; deliciis assuetus, carnem parcitate et abstinentiâ compescuit ; iram fregit lenitate et patientiâ ; tandem cum durus antea et imperiosus Dominus, duobus tantum servulis, quibus ob infirmitatis et perpetuæ ægretudinis molestias carere non poterat, etiam servire et obsequi christianâ mansuetudine didicisset, victor in pace occubuit die 16. Martii. anno æt. 66. reparatæ salut. 1676.

In hoc claustrò, quod suis ipse impensis extruendum curaverat, hoc illi grati animi monumentum religiosæ virgines apposuerunt.

(1) Sa tribune à l'église était près de la porte, dite *des Sacrements*. La mère Agnès l'appelait, pour l'honorer, le *portier de Jésus-Christ*. M. Sainte-Beuve aime mieux voir en lui le *Chevalier d'honneur* du couvent.

physionomie d'une époque, d'une société ou d'une secte, de conserver le cachet original qui les distingue, nous croyons avoir laissé suffisamment cette empreinte dans les lignes qui précèdent. C'est assez pour l'histoire, et avant tout, nous tenions à ne pas faire du jansénisme rétrospectif.

D'ailleurs ce n'était pas nécessaire : on ne comprend guères les Arnauld et les Sacy hors de Port-Royal dont ils ont été l'âme et la vie. Mais le chevalier de Sévigné n'est qu'un janséniste de circonstance. Ce n'est même pas une figure originale dans un certain sens du mot ; il a été surtout l'homme de son temps. Si ce gentilhomme courageux et dévoué eût vécu à notre époque, avec les idées qu'on peut lui supposer, il eût été pendant la Révolution le compagnon des Cathelineau, des Bonchamp et des Lescure. Né plus tard encore, il se serait illustré sur les champs de bataille de l'Algérie et de la Crimée. Et, qui sait ? s'il eût voulu, au milieu de son âge mûr, se retirer du monde et se donner à Dieu, il eût peut-être été, sans hésiter, demander le calme et la paix à l'un de ces ordres religieux que Port-Royal avait exécrés.

FRÉDÉRIC SAULNIER,

Juge au Tribunal civil de Louviers
(Eure).

A TOUTES MES PETITES AMIES

UN ORPHELIN

Vous qui me racontez quelquefois des histoires
Bien belles, j'en conviens, — sans en être jaloux, —
Laissez, pour aujourd'hui, sommeiller vos mémoires ;
Mon tour est arrivé ; j'ai recueilli pour vous
Non point un simple conte, une histoire réelle,
Sans fée aux blonds cheveux, au vol aérien ;
Mais elle n'en sera, pour cela, pas moins belle,
Je vous le jure ; écoutez bien.

Un jour viendra bientôt que vous serez plus grandes
Et que vous connaîtrez la terre et ses douleurs.
Vous avez, n'est-ce pas ? bien souvent vu les landes
Quand le printemps leur rit et les couvre de fleurs ;

Mais vous ne savez point comme elles sont arides
Dès que l'hiver a plu sur leurs buissons flétris,
Et que le vent, drapé dans les brumes livides,
Traverse en grondant le ciel gris.

Il en est de la vie, enfants, comme des landes;
Elle a ses belles fleurs, tout éclatantes d'or,
Que la main des heureux sait tresser en guirlandes
Et dont un gai printemps entretient le trésor;
Mais, pour les malheureux, la vie est bien aride;
Un implacable hiver lui défend de fleurir.
Plaiguez-les; votre front n'a pas encor de rides;
Il ne faut qu'un instant pour apprendre à souffrir!

Parmi ces malheureux pour lesquels je vous prie,
Je compte, au premier rang, les pauvres orphelins
Qui, tout petits encor, — plus petits que Marie, —
Ont dû sentir déjà, dans leurs petites mains,
D'autres mains se glacer de la glace éternelle.
Ils seront seuls, ceux-là, tout seuls! Y pensez vous?
Sans mère! Ce gardien, cet ange aimé dont l'aile,
Sans se lasser jamais, plane au-dessus de nous.

J'en sais un bien petit, dix ans peut-être à peine,
Un enfant de pêcheur; voyez-vous sa maison?
Vous n'y trouverez point ces bons tapis de laine
Qui tiennent vos pieds chauds dans la froide saison;
Non, rien que de la terre humide; la fenêtre
Est au fond, mais mal close et sans carreaux souvent;
Et, durant tout l'hiver, la pluie à flots pénètre
Le toit qui tremble et plie au moindre choc du vent.

Souvent encor le feu manque à la cheminée,
Quoique les lits, perdus dans les angles obscurs,

Soyent les mêmes d'un bout à l'autre de l'année,
Des feuilles, de la paille et des joncs froids et durs.
Point d'oreiller de plume où l'on s'endort si vite,
De draps en toile blanche et fine, d'édredon ;
Mais n'oubliez jamais que plus tard Dieu s'acquitte
Envers ceux qu'il paraît laisser dans l'abandon.

Cette pauvre maison avait été joyeuse
Durant deux ans entiers ; — on aimait à la voir
Blanche, presque coquette ; et sa porte riense
Réunissait souvent les vieux causeurs le soir ,
Des pêcheurs, des marins fatigués de voyage ;
Quels récits ils faisaient de pays, de combats !
Puis des conseils : — Rentrez vos chaloupes, l'orage
Soufflera cette nuit, la mer gronde là-bas.

Mais alors qu'importait la tempête prochaine ?
Le toit était solide et la fenêtre aussi ;
Le père, dans un jour, avait pour la semaine
Gagné de quoi manger grassement, Dieu merci !
Et l'on se renfermait à trois dans la chambrette ;
Et la mère, en chantant, endormait son petit
Dont la lèvre mutine était bientôt muette.
Après deux ans passés, tout ce bonheur partit.

L'enfant tomba malade, une fièvre soudaine ;
Il faisait peur à voir dès le troisième jour ;
Et, si l'on n'avait pas senti sa frêle haleine,
On l'eût déjà cru mort. Jugez combien l'amour
Dont il était l'objet eut de larmes amères !
Moi qui n'ai pas d'enfant, je sais les deviner
Cependant, ces douleurs des parents et des mères
Surtout, — que le bon Dieu daigne vous épargner !

Sa mère le veillait le jour, la nuit, — prodigue
D'une santé déjà faiblissante; deux mois
S'écoulèrent ainsi, deux longs mois de fatigue,
De pleurs, d'anxiété. — Chacun porte sa croix;
Travaillons seulement à la porter sans plainte. —
Enfin le mal céda, quelle joie aussitôt!
Mais la mère, à son tour, hélas! était atteinte
Par un mal sans pitié qui l'abattit bientôt.

Elle voulut lutter. Si son corps était frêle,
Son âme était vaillante; et, d'ailleurs, son enfant
Était là; pouvait-il si tôt se passer d'elle,
Lui qui marchait à peine encore, et qui souvent
Était encore pris de vagues défaillances?
Il fallait le guérir tout à fait pour songer,
S'il n'était plus trop tard, à ses propres souffrances;
Et pourtant chaque jour augmentait le danger.

Il en coûte bien cher, bien cher d'être malade,
Remèdes, médecins, le travail suspendu;
Car, oubliée au fond de la petite rade,
La chaloupe du père avait bientôt perdu
L'habitude d'aller en pleine mer sans cesse.
C'était un bon pêcheur, infatigable, heureux; —
Qui d'entre vous pourra l'accuser de paresse?
Il faut tout pardonner d'ailleurs aux malheureux.

Grâce à l'été suivant de meilleurs jours brillèrent;
La mère se remit, et l'enfant devint fort;
Puis les tourments, passés à jamais, s'oublièrent;
On sait si promptement espérer que le sort
Nous paiera largement d'un moment de détresse!
Les vieux causeurs du soir reparurent : — Voilà

La vie ; on pleure un jour, puis revient l'allégresse. —
Et chacun avait foi dans ce qu'ils disaient là.

Ah ! cette foi souvent nous trompe sur la terre ;
Doutons, au moins un peu, du bonheur ici-bas.
Mais c'est vous attrister, et j'aime mieux me taire ;
Non, croyez au bonheur, car il n'osera pas
Fuir l'accueil enchanté que vous saurez lui faire.
Ne vous hâtez point trop de vieillir cependant ;
Quoique, je le vois bien, chacune serait fière
Si l'on avait quinze ans rien qu'en les demandant.

La mère retomba sitôt les froids d'automne ;
L'hiver se passa mal ; au retour du printemps
On la crut mieux , l'été mieux encor ; mais personne
Ne comptait plus déjà qu'elle vécût longtemps :
L'enfant, bien qu'il grandît, ne s'en effrayait guère,
Il l'avait toujours vue avec cette pâleur ;
Puis il ne pensait pas si loin ; la pauvre mère
S'efforçait d'espérer, mais elle avait grand'peur.

La mort semblait toujours craindre d'approcher d'elle ;
Elle reprit courage elle-même un moment ;
Dieu sans doute écoutait sa prière fidèle ;
D'ailleurs l'enfant croissait de plus en plus charmant ;
Et, devant vos doux fronts qui sourient à la vie,
Comment croire à la mort et s'en épouvanter ?
Comment ne point laisser notre extase ravie
Voler vers l'avenir et déjà le chanter ?

Une nuit, vers la fin du mois noir de novembre,
Un orage effrayant bouleversa les flots ;

Ils étaient, tous les trois, réunis dans la chambre,
Eveillés et transis d'horreur ! De longs sanglots
Gémissaient tristement dans les voies confondues
Des vagues et du vent qui battaient les rochers.
Le lendemain, au jour, vingt chaloupes perdues !
Sans compter plusieurs toits de maisons arrachés !

Leur toit fut emporté des premiers, leur chaloupe
Rompue en cent morceaux ; c'était leur gagne-pain.
Un malheur vient ; soudain tous les autres, en troupe,
Se hâtent d'accourir partager le butin,
Comme de noirs brigands altérés de pillage ;
Et ce butin, hélas ! c'est toujours notre cœur
Qu'ils brisent en lambeaux, afin que le partage
Leur donne à tous un lot pris dans notre bonheur.

De patron qu'il était avant cette tempête
Le père se loua comme un simple pêcheur,
Heureux encor d'avoir bons bras et bonne tête ;
Mais le soir, en rentrant épuisé de labeur,
Il ne rapportait plus qu'une part à sa femme,
Quand il en avait trois jadis à lui donner ;
Elle lui souriait, néanmoins, la pauvre âme,
Répétant : — C'est du pain, sachons nous résigner.

Elle aurait eu besoin d'une autre nourriture,
Et surtout de bon vin à la fortifier ;
Mais pour pouvoir refaire en entier leur toiture,
Ils avaient dû quêter l'argent d'un usurier.
Aussi l'infortunée était à bout de force :
— Ce sera pour l'hiver prochain, pensaient souvent
Les voisins qui, touchés malgré leur rude écorce,
Se prenaient à gémir sur elle et sur l'enfant.

L'hiver vint; aux beaux jours elle vivait encore ;
Si bien que l'on cessa d'y songer alentour ;
Il est si bon et si facile de se clore
A la pitié ! D'ailleurs, se dit-on, notre tour
De souffrir n'est pas loin peut-être ; prenons garde ;
Qui se dérangera pour pleurer avec nous ?
Que chacun ait souci de ce qui le regarde ;
La vie, à bien y voir, la vie est dure à tous.

Vous ne comprenez rien à cette indifférence ?
Le monde est ainsi fait : l'égoïsme est sa loi.
Tâchez de conserver toujours votre ignorance ;
On n'est pas plus heureux pour ne penser qu'à soi.
Voyez vous, plutôt, vous qui savez si bien rire,
Comme un mot vous émeut ! Comme vous permettez
A votre petit cœur compatissant de lire
Dans chaque cœur plaintif qui pleure à vos côtés !

Laissons, le voulez-vous ? passer quelques années ;
L'enfant compte huit ans. Si peu qu'il soit nourri,
Il est grand, vigoureux ; les fleurs, abandonnées
Au hasard, poussent mieux souvent, malgré l'abri
Que prêtent nos jardins à leurs sœurs plus heureuses.
La mère désormais peut à peine marcher ;
La fièvre brille au fond de ses paupières creuses ;
Dans la tombe on s'attend sans cesse à la coucher.

Le père a fait venir des médecins de ville ;
Tous, hochant de la tête, ont dit : Rien n'y fera ;
Et tous ont remporté leur science inutile.
— Ils en auront menti, Dieu nous ardera ! —

Et le père et l'enfant se sont mis en voyage,
Nu-pieds, priant d'un bout à l'autre du chemin ;
Mais, hélas ! au retour de leur pèlerinage,
La malade eut grand'peine à leur serrer la main.

Devinez ce qu'était leur misère profonde !
Quand la femme est réduite à ne plus travailler,
Toute maison devient la plus pauvre du monde.
Elle seule, jadis, faisait fructifier
Le labeur du mari par sa prudence sage ;
Triste labeur, stérile à lui seul aujourd'hui,
Qui s'épuise au dehors et qui perd son courage
En voyant que le sort n'a pas égard à lui.

L'enfant avait huit ans, vous le savez ; c'est l'âge
Où les fils des marins naviguent eux aussi ;
Plus un métier est dur, et plus l'apprentissage
Doit être commencé de bonne heure. — Ceci
Soit dit, enfants, un peu pour tous tant que nous sommes ;
Car nous avons chacun reçu notre métier,
Le travail ; — Dieu l'a dit lui-même ; mais les hommes
Trouvent qu'il est bien dur pour eux de s'y plier.

Quand on compte, le soir, le produit de la pêche,
Le mousse a part au prix payé par l'acheteur.
Le voyez-vous aussi qui court, qui se dépêche
D'apporter cette part à sa mère ? Le cœur
Lui bat, le cher petit, à rompre sa poitrine ;
Ce sont des soins pour elle, et, qui sait ? la santé !
— Prends vite ; c'est pour toi ; que la bonté divine
Me fasse grand pour voir mon salaire augmenté !

Ils partirent un jour, au lever de l'aurore ;
L'automne commençait, mais le ciel était pur ;

Un vent léger ridait gaiement la mer sonore,
Tranquille à l'horizon comme un étang d'azur.
Aussi tous les pêcheurs avaient tendu leurs voiles,
Heureux de voir bientôt, sans qu'ils missent d'effort,
Leurs chaloupes, ployant sous leurs ailes de toiles,
Fuir l'abri monotone et paresseux du port.

Quelques heures après, une brume soudaine
Assombrit le soleil éclatant jusque-là ;
Le vent, plus fort, perdit sa calme et fraîche haleine ;
Et le flot, agité sourdement, s'écroula
Sur la grève effrayée en montagnes grondantes.
— Que sont-ils devenus ? Devons-nous les revoir ? —
Et du haut des rochers, cent prunelles ardentes
Interrogeaient en vain l'horizon morne et noir.

Quand le soir arriva, sept chaloupes rentrèrent ;
Il en était sorti quatorze le matin.
— Trois autres, dans la nuit encore, se sauvèrent,
Sans voiles, coulant bas ; quant au fatal destin
Des quatre qui manquaient, on sut trop le comprendre.
— Je les ai vus sombrer, disait l'un des heureux.
Ou bien : — Si l'ouragan n'a pas voulu nous prendre,
Ne lui demandez point d'être plus généreux !

La chaloupe où l'enfant, à côté de son père,
Faisait, si tôt pour lui, son dur noviciat,
N'était pas revenue. Il fallut que la mère
L'apprit enfin, si tard que l'on s'ingéniait
A vouloir abuser la pauvre malheureuse.
Elle pleura bien fort, sur son enfant surtout,
Si petit pour mourir de cette mort affreuse ;
Puis dit : — Attendez-moi tous deux. — Et ce fut tout.

L'enfant n'était pas mort, par un prodige étrange !
Souvent, vous le saurez plus tard, nous n'échappons
A des gouffres certains que grâce au bras d'un ange
Qui, sans se laisser voir au-dessus de nos fronts,
Nous conduit, nous défend, et nous sauve sans cesse.
L'enfant n'était point mort quand, le vent apaisé,
La mer, comme un labeur fatigué qui s'affaïsse,
Endormit, calme enfin, son courroux épuisé.

Mais il était tout seul ! Au plus fort de l'orage,
Un coup de mer, tombant soudain comme un rochet,
Avait de la chaloupe enlevé l'équipage,
Pendant que lui, plus prompt sans doute à s'accrocher
A quelques-uns des bancs, ou bien quelque cordage,
Avait eu le bonheur d'échapper au trépas. —
— Le bonheur ! — Il était tout seul, et le rivage
Était si loin, si loin qu'il ne le voyait pas !

Quelle peur avait-il à huit ans ! — Dans l'espace
Il cherchait vainement si rien ne surnageait ;
Et les vagues passaient muettes et sans trace
Des naufragés perdus que sa plainte nommait.
Un premier jour finit dans cette angoisse amère ;
Il avait tant pleuré quand la nuit descendit,
Et surtout tant oïé pour appeler son père,
Que, la voix lui manquant enfin, il s'endormit.

L'aube du lendemain s'éveilla la première ;
Mais bientôt il rouvrit ses yeux épouvantés ;
Puis, de nouveau, se prit à demander son père.
La mer était déserte, et, de tous les côtés,

On ne pouvait rien voir, rien voir et rien entendre.
Quelquefois, tout au loin, surgissaient des points blancs,
Des voiles qui fuyaient, quoiqu'il fût pour leur tendre,
Du haut d'un mât brisé, ses petits bras tremblants.

Et puis ce fut le tour de la faim. La tempête
Avait été clémente en lui laissant du pain,
Du vin ; il put donc boire et manger ; et sa tête,
Qui déjà se prenait, se raffermir soudain.
Un grand trois-mâts courait au vent, à toutes voiles :
On le verra du bord, qu'il attende un moment. —
Le trois-mâts était loin aussi quand les étoiles
Dans l'azur argenté s'allumèrent galement ! —

Deux jours, trois, quatre, cinq ! Toujours la solitude
De l'Océan ! Toujours l'effroi, le désespoir !
Quand l'enfant eut acquis l'horrible certitude
Que son père était mort, qu'il ne devait le voir
Jamais, il le nomma moins souvent ; mais sa mère
C'était elle à présent qu'il invoquait sans fin,
Quoiqu'il ne prévît pas qu'elle eût quitté la terre
Pour habiter le Ciel, et qu'il fût orphelin ! —

Quinze jours, quinze jours ! Deux semaines entières,
Et la chaloupe errait encore avec l'enfant !
Mais il n'en sortait plus ni sanglots, ni prières ;
Quoiqu'il n'eût plus de pain, il vivait cependant,
Faible à ne pouvoir pas jeter dans le silence
Une plainte, un soupir, un râle agonisant.
Un jour, deux jours, trois jours encor ! La connaissance
L'abandonna. C'était le terme bienfaisant,

Le terme de ses maux, le terme de sa vie !
Sa jeune âme était prête à s'envoler là-haut. —
Près de lui, tout-à-coup, une clameur ravie
Lui fit lever son front, qui fléchit aussitôt.
— Un enfant, un enfant moribond, disait-elle,
Au fond de la chaloupe ; arrivons-nous à temps ?
C'est le froid ! C'est la faim ! — Et, d'une main fidèle,
Les pêcheurs soutenaient ses membres grelottants.

Ils avaient aperçu l'épave abandonnée
Et s'étaient dirigés vers elle à tout hasard.
— Voilà ce qui s'appelle une bonne journée,
Répétaient-ils galement, en cherchant du regard
La Vierge des marins, qui devait leur sourire...
Puis ils couvraient l'enfant et le faisaient manger ;
Et quelques-uns pleuraient, les plus vieux : — Quel martyre !
De ce cher inconnu voulez-vous vous charger ?

Un enfant entre nous, ce n'est pas une affaire ;
Moi je le nourrirai, toi tu le coucheras,
Toi qui n'as plus l'espoir désormais d'être père,
Lègue-lui ta maison, ton champ quand tu mourras. —
Et, pendant ces projets, leur route s'était faite ;
Car ils s'étaient pressés de revenir chez eux
Apporter leur trésor, avec cet air de fête
Dont toute action bonne illumine les yeux.

L'enfant, bientôt guéri, leur apprit son histoire,
Et connut, en retour, son malheur tout entier,
Quoique, pendant longtemps, il refusât d'y croire ;
Si bien qu'à pied, tout seul, — et c'était en janvier, —

Il s'échappa de nuit pour aller voir sa mère.
La maison était vide ; il ne la trouva pas ;
Et resta tout un jour en pleurs, au cimetière,
Près de la croix de bois qu'il serrait dans ses bras.

Ses sauveurs inquiets, accourus à sa suite,
L'entraînèrent de force à les suivre chez eux ;
Et l'enfant y vécut deux ans. — Tenez-moi quitte
De vous les raconter ces deux ans ; car je veux
Arriver promptement au terme de ma route ;
Puis il est tard ; c'est l'heure où vous vient le sommeil ;
Vous m'oublierez bientôt, méchantes, je me doute,
Pour laisser, en dormant, choir votre front vermeil.

Un bruit se répandit tout-à-coup sur la côte :
La France se chargeait des enfants des marins.
Jamais, en aucun temps, le cœur ne lui fit faute ;
Pouvait-elle oublier de pareils orphelins ?
On devait les loger, les nourrir, les instruire ;
Ensuite ils deviendraient, qui sait ? des officiers !
Plus d'un mousse, parti même sans savoir lire,
Au banc de quart monta vaillamment des premiers.

C'était un amiral, un père de famille
Qui trouvait dans son cœur ce projet glorieux ;
Il en faut souvent moins, enfants, pour qu'un nom brille
Et ne s'éteigne plus, si jaloux que nos yeux
Soient toujours de nier une telle lumière,
L'éclat qui vient d'autrui blessant leur vanité.
Puis il avait gagné le concours d'une mère
Qui nous fait, sur le trône, adorer la bonté.

L'Orphelin est à Brest, où je l'ai vu moi-même ;
Mais vous ne pourriez pas supposer que c'est lui,
Tant il est rose, frais, gai, content, quoiqu'il aime
Causer souvent de ceux qu'il n'a plus aujourd'hui.
Dieu lui donne à demi déjà sa récompense ;
Il est juste avant tout, et sait trop bien compter
Ce que nous endurons ici-bas de souffrance
Pour remettre toujours là-haut à s'acquitter.

A. CHARBONNIER.

NOTICE

SUR BELLE-ILE-EN-MER

Arrondissement de Lorient (Morbihan)

ET SUR SES ENVIRONS



Il a été reconnu partout et de tout temps qu'on aime toujours le lieu de sa naissance, qu'on s'y reporte souvent par la pensée, et que tout ce qui nous le rappelle nous intéresse, non peut-être dans la fièvre de l'ambition et des plaisirs, mais plus tard, même sous les glaces de l'âge, tant son souvenir est puissant sur nous, tant il ne permet jamais qu'on l'oublie, tant est vrai ce distique d'Ovide :

Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos

Ducit, et immemores non sinit esse sut;

Je ne sais par quelle douceur le sol natal nous attire tous, et ne permet pas qu'on l'oublie.

Né à Belle-Ile, département du Morbihan, arrondissement de Lorient, dont quelques lieues la séparent, j'ai été heureux de retrouver parmi mes papiers de famille des notes curieuses sur ma modeste patrie. J'expose, avec la plus grande simplicité, celles qui m'ont paru les plus intéressantes sous leurs différents rapports, et j'y joins mes souvenirs. D'ailleurs elle n'est pas si éloignée de Brest d'où la vapeur nous y conduirait en peu de temps, et elle possède aussi une citadelle, œuvre de Vauban.

Cette île est située, au sud de la côte de Bretagne, à 47° 15' de latitude nord, et 14° 25' de longitude du premier méridien de l'Île-de-Fer. Sa plus grande longueur est de 4 lieues du nord-ouest au sud-est, sa plus grande largeur de 3 du sud-ouest au nord-est, et sa circonférence, sans suivre les sinuosités de la côte, d'environ 12. Elle se trouve à 8 lieues sud-ouest de l'entrée du Morbihan, 10 ouest-nord-ouest du Croisic, 3 sud-quart-sud-ouest de la presqu'île de Quiberon, 8 sud-sud-est-quart de sud du Port-Louis, 18 sud-est des Glénans dans les parages du Finistère, 4 ouest de Hœdic et 3 de Houat. Cette situation est importante, non pas tant par les avantages qu'elle procure à la France, que par le tort qu'elle ferait à la navigation si elle était possédée par une puissance maritime telle que l'Angleterre.

Cette île se nommait *Calonésus*, de deux mots grecs *Καλον* belle et *νηος* île, en latin *bella insula* dans le même sens; son plus ancien nom est Guedel ou Guadel d'origine celtique. Elle appartenait aux Vénètes, représentés par le Sénat de Vannes, ensuite aux Romains, représentés aussi par leurs magistrats, et dont des tombes et des obélisques y attestent la présence dans ces temps reculés. Après leur expulsion de la Gaule, elle

appartint aux comtes de Cornouaille, ou, d'après Ogée, à différents comtes dont Vannes formait un comtat particulier. Elle fut souvent ravagée et pillée par les pirates normands qui finirent par s'y établir; elle fut surnommée l'Ile-des-Larrons, où se réfugiaient tous les malfaiteurs et banqueroutiers du continent; elle était alors toute couverte de bois, dont il ne reste aujourd'hui aucune trace; on n'y voit que les belles plantations de l'infatigable et habile agronome M. Trochu, si bien remplacé par ses dignes fils, l'agriculteur et le général, et çà et là quelques arbres dans les vallées et près des maisons des cultivateurs. Ces sauvages déprédateurs en furent chassés par Conan-le-Tort, comte de Rennes, et par Geoffroy, son fils, qui la donna aux moines de Redon. En 1006, après sa mort, Alain, son fils, confirma ce don; mais plus tard il en fit présent à Allain Caignard, comte de Cornouaille, qui la réclamait comme lui appartenant du chef de sa mère, et comme ayant été usurpée sur lui pendant sa minorité. Après l'avoir gardée jusqu'en 1028, celui-ci la donna à l'abbaye de Ste-Croix de Quimperlé, fondée depuis peu par lui, et dans l'acte de donation elle est nommée pour la première fois Belle-Ile. Malgré tous les efforts persévérants des moines de Redon, elle en conserva la propriété jusqu'en 1572, et, après 400 ans de possession, elle l'échangea avec Albert de Gondi, comte de Retz, pour les terres de Callac et de Hosillier en Basse-Bretagne, du revenu de dix mille livres. L'année suivante, Charles IX érigea Belle-Ile en marquisat en faveur de M. de Gondi pour récompenser les services par lui rendus à ce prince dans l'entreprise passagère de la flotte anglaise envoyée, sous le commandement du comte de Mongommery, au secours des protestants de la Rochelle. En 1688, MM. de Gondi la vendirent, après 86 ans

de possession, 1,400,000 livres à M. Fouquet, surintendant des finances.

Elle n'avait pas d'autres fortifications qu'une vieille enveloppe formant, du côté de la terre, une enceinte de maçonnerie à redan, avec des fossés creusés dans le rocher et surmontés d'un pont-levis, lorsqu'au mois de juin 1674 la flotte hollandaise, forte de 70 voiles, sous les ordres de l'amiral Tromp, vint mouiller devant le Grand-Sable. Louis du Boullet, seigneur de Logerie, commandant de l'île, avait pour garnison le régiment de Navailles et quelques compagnies de marine; on avait construit à la hâte un retranchement en terre défendu par les milices bourgeoises de Vannes et d'Auray, avec une partie des gardes-côtes de l'endroit, le reste étant répandu sur le rivage, mais en général avec trop peu de précaution. Tromp devine cette imprudence, et fait embarquer 50 hommes dans une chaloupe, avec injonction de tourner l'île, et de chercher à y pénétrer à la faveur de la nuit. Elle aborde dans une petite anse du sud où, une fois débarqués, ses soldats, après avoir égorgé quelques paysans endormis, mettent le feu à un village de Locmaria, signal pour la flotte et sujet d'alarme aux défenseurs du Grand-Sable qui tous, abandonnant leur poste, se sauvent dans la fortification. Dès le même jour, 27 juin, le comte de Horn, chef de l'armée de terre, descend au Grand-Sable à la tête de 5,000 hommes de troupes réglées, et fait sommer le commandant de se rendre; sur la réponse fière et négative de celui-ci, il ne veut ou n'ose l'attaquer; il ravage l'île, brûle quelques hameaux pendant un mois qu'il y reste, et se rembarque le 7 juillet suivant à 5 heures du soir, après son illusoire et barbare triomphe.

Ce fut alors qu'on ouvrit les yeux sur l'importance de cette

île et sur sa situation avantageuse pour le commerce maritime; on sentit qu'elle était pour tous les navires de nos ports de l'Océan qui vont aux Indes ou qui en reviennent, ainsi que pour ceux qui se livrent au cabotage, un attérage des plus intéressants, soit à cause de la beauté et de la sûreté de ses rades où les navires de tous rangs peuvent, par tous les temps, mouiller à l'abri des vents contraires, soit par la certitude de trouver une retraite sous la protection des forts des batteries de la côte, s'ils viennent à être poursuivis par des corsaires ou autres vaisseaux de guerre ennemis, habitués à prendre la hauteur de cette île pour point de croisière dans l'assurance d'y rencontrer toujours des caboteurs ou des bâtiments partis de l'Amérique ou des Indes orientales. Ce ne fut néanmoins que 10 ans après qu'on commença à y travailler sérieusement; on éleva quelques redoutes, et, en 1683, le maréchal de Vauban fut chargé de construire une citadelle. Malheureusement il fut gêné par l'emplacement, et, malgré toute son habileté, il n'a pu éviter certains défauts présentés par la nature elle-même, des hauteurs qui l'environnent et la commandent; son génie n'a fait que les corriger. Elle ne fut achevée que vers 1692, et depuis une garnison royale y a toujours été maintenue. J'ai vainement cherché la maison habitée par ce grand homme dans ses différents voyages à Belle-Île. Les descendants de Fouquet, cet exemple si frappant d'élévation et d'abaissement, à qui La Fontaine et Pellisson, pour l'honneur éternel des lettres françaises, sont seuls restés fidèles, ont conservé cette possession jusqu'en 1719 où le Roi la réunit à son domaine, et donna en échange à M. le comte de Belle-Île, depuis maréchal de France, le duché de Gisors et Vernon, en lui permettant de garder durant la vie ce nom qu'il a su entourer d'illustration et de

gloire. Elle a passé ensuite à la province de Bretagne, d'après un contrat du 18 février 1759 jusqu'au moment où elle a été rendue au Roi sous le nom de marquisat royal de Belle-Ile-en-Mer.

Nous l'avons déjà vue attaquée par des ennemis jaloux ; elle va l'être encore. En 1703, elle fut bloquée par la flotte combinée d'Angleterre et de Hollande sous les ordres de l'amiral Rook, qui appareilla, après quinze jours d'une station inutile pour elle dans cette rade, et fatigante pour les soldats et les habitants obligés de veiller et le jour et la nuit. Elle le fut de nouveau, au mois d'octobre 1746, par l'escadre anglaise commandée par l'amiral Lestok, qui venait de manquer son expédition sur Lorient ; elle s'éloigna, après avoir occasionné à la garnison beaucoup de fatigues durant quinze jours, surtout du 24 au 28 que tout le monde fut forcé de bivouaquer. Enfin, en 1761, il y eut encore une descente des Anglais, qui avaient formé le projet de prendre Belle-Ile pour avoir un équivalent du Port-Mahon enlevé sur eux, en 1756, par le maréchal duc de Richelieu. Le commodore ou amiral Keppel s'étant chargé, au commencement de 1758, de reconnaître et de sonder par lui-même la côte, y débarqua avec quatre ou cinq hommes, un dimanche, pendant la grand'messe de Locmaria ; habillé en matelot, il y examina seulement le Port-Andro, parce que des soldats du régiment de Berwick, voyant des marins armés sur le rivage, coururent pour les arrêter. Mais ceux-ci se rembarquèrent promptement, et leur chef vit d'un rapide coup-d'œil que cette partie n'était pas assez fortement défendue par l'artillerie, relativement à sa situation vis-à-vis la belle rade. Par suite de ces remarques, le 7 avril 1761, sous les ordres du commodore, l'escadre anglaise composée de 20 vaisseaux de ligne et frégates,

avec 3 galiotes à bombes, 120 navires de transport qui portaient 14,000 hommes de troupes réglées, entra, par la pointe de Locmaria, dans la rade de Belle-Ile, où elle mouilla en travers du Grand-Sable.

Le 8 au matin, elle met à la mer 45 bateaux plats, avec toutes les chaloupes et canots, les vents étant au nord petit frais ; à 9 et 10 heures, les envahisseurs détachent une division de plusieurs vaisseaux de ligne et de transports, font porter dans la rade de Sauzon tous leurs bateaux plats à la traine chargés de troupes, et viennent s'embosser en même temps devant le port de ce bourg qu'ils canonrent et bombarquent, avec menace d'y descendre. En même temps le gros de la flotte appareille, vent arrière, double la pointe de Locmaria, et vient occuper la rade de Port-Andro. A midi et demi, deux vaisseaux de 64 avec deux galiotes à bombes s'y arrêtent aussi et canonrent si vivement la batterie française qu'au bout de deux heures ils en éteignent les feux. Ensuite 1,300 hommes débarquent des bateaux plats qui les ont portés. Les troupes destinées à la défense, les chargent à la balonnette avec tant de vivacité qu'ils sont dérangés dans leur attaque, la moitié des navires virent de bord, et les soldats descendus à terre sont tués ou pris. L'attaque de Sauzon ne fut faite que pour attirer dans cette partie l'attention de M. de Sainte-Croix qui commandait dans l'île, et occasionna une diversion dans nos troupes.

L'escadre, n'ayant pas réussi dans sa tentative de débarquement, se retire dans la grande rade du Palais, où elle reste mouillée, et plusieurs vaisseaux et frégates à la voile ne cessent de croiser sur les différents parages de l'île, coupant toute communication avec le continent. Enfin, le 22 avril, dans les grandes marées, Keppel fait, dès la pointe du jour,

des signaux pour qu'on recommence l'attaque par un temps favorable, par des vents nord-ouest petit frais et une mer calme. Huit vaisseaux de ligne se dirigent sur la pointe de Locmaria dans la rade de Port-Andro; deux autres plus forts les suivent et poussent dans celle de Port-Maria et de Port-Blanc-d'Arzic. Les dix navires s'embossent en travers du lieu de leur destination respective. Peu de temps avant cette disposition, la partie de l'escadre arrêtée vis-à-vis de Sauzon vient se réunir à l'autre plus considérable, avec un renfort arrivé d'Angleterre dans la nuit du 21 au 22 (quatre vaisseaux de ligne, vingt-et-un bâtiments de transport chargés du régiment de Bourgoyne (dragons), quarante bateaux plats à la traîne, que les Anglais remplissent de troupes aussitôt après avoir mouillé). Alors elle s'apprête à l'attaque de la batterie du Cardinal et menace de descendre à Sauzon; ce qui prive les défenseurs d'un 2^e bataillon forcé de rester près du bourg, lorsqu'il aurait pu leur être si utile ailleurs.

A 7 heures et demie, tous les vaisseaux embossés commencent à canonner les différentes batteries, et la bombarde jette force bombes et grenades; ils tirent à ricochet et font des feux croisés sur les hauteurs pour empêcher l'approche des troupes; l'escadre de Sauzon, par la même manœuvre, retient celles qui se trouvent dans cette partie. Dans cette circonstance, M. le chevalier de Sainte-Croix emploie des troupes des régiments de Bigorre et de Nice; en marchant sur la hauteur, il rencontre, dans la coulée à 50 toises de la côte, cent grenadiers anglais; il détache la compagnie de grenadiers de Nice qui en un instant les culbute, en leur faisant 60 prisonniers et en tuant le reste. Après quoi ce régiment continue sa marche et rencontre en bataille, derrière un petit mur d'environ 4 pieds de hauteur, deux mille Anglais qui,

débarqués, avaient gravi la montagne par une pointe de rochers descendant en pente douce et par un autre endroit voisin pendant que leurs vaisseaux ne tiraient plus qu'à poudre. Nice les attaque vivement; ils se défendent de même, nous tuent ou blessent plusieurs officiers; la moitié de la compagnie de grenadiers succombe avec beaucoup d'autres soldats. S'apercevant alors du peu de troupes qu'il doit combattre, l'ennemi monte le petit mur et fait un mouvement pour envelopper le bataillon qui, par un demi-tour à droite, recule chargé en dos par les Anglais. M. de Sainte-Croix ordonne au régiment de Bigorre de marcher sur eux; la manœuvre est mal exécutée, et les feux des vaisseaux ennemis l'ayant obligé de s'acculer derrière Nice, il manque le plus beau moment possible de charger les assaillants. Il les aurait pris par leur flanc gauche lorsqu'ils faisaient un quart de conversion par la droite pour se présenter de front à la petite batterie de deux pièces de campagne qui leur tuait beaucoup de monde. Il aurait ainsi donné à Nice le temps de se reconnaître et de l'imiter en chargeant à la baïonnette; l'artillerie continuant de tirer, l'ennemi aurait été obligé de mettre bas les armes après de grandes pertes : mais les deux régiments dans le plus grand désordre ne peuvent se former; l'Anglais marche toujours en tirant comme à l'exercice, et, plusieurs ennemis ayant été tués ou blessés, les deux pièces alors sont abandonnées. Le chevalier de Sainte-Croix ayant, à la tête des régiments, exécuté cinq attaques sans succès, fait sonner la retraite et rassembler toutes ses troupes sur les hauteurs de Palais. Voyant l'abandon de la côte, le commodore met toutes les siennes à terre par les trois points, et elles restent en bataille sur une hauteur toute la nuit s'attendant à une lutte qui n'eut pas lieu. Le 23 à dix heures du matin, toute

l'armée anglaise sur trois colonnes occupa des hauteurs favorables, et vint asseoir près du bourg de Bangor son camp, qu'elle a occupé et où s'est tenu le quartier-général pendant tout le siège de la citadelle, battue en brèche 26 jours et autant de nuits par des batteries dont la plus proche était à environ 100 toises et la plus éloignée à 150. L'attaque fut vive et terrible, la défense intrépide et persévérante; enfin le 7 juin 1761, le chevalier de Sainte-Croix, qui avait déployé le plus grand courage, fut forcé, pour ne pas sacrifier inutilement un plus grand nombre de ses braves soldats, puisque du continent ne lui venait aucun secours, de faire avec MM. Keppel et Hodgson, généraux de mer et de terre au service du monarque anglais, une honorable capitulation en treize articles dont le premier, accordé par une flatteuse distinction en faveur de la belle défense faite par la citadelle, est ainsi conçu : « Toute la garnison sortira avec les honneurs de la brèche, tambour battant, drapeaux déployés, mèche allumée et trois pièces de canon, avec 12 coups à tirer chacune; chaque soldat en aura 15 dans sa cartouche (aujourd'hui giberne); tous les officiers, sergents, soldats et habitants pourront emporter leurs équipages, et les femmes suivront leurs maris. »

En voici quelques autres qui pourront intéresser :

Art. 3. — Il sera fourni des bâtimens pour transporter les troupes françaises, par le plus court chemin, dans les ports de France les plus voisins de Belle-Ile, et l'on profitera du premier vent favorable.

Art. 5. — Il sera donné un bâtiment, lorsque les troupes seront embarquées, aux sieurs chevalier de Sainte-Croix, brigadier des armées du Roi, de la Ville, lieutenant de Roi, de la Garrigue, colonel d'infanterie, avec brevet de comman-

dant au défaut du chevalier de Sainte-Croix, les officiers de l'état-major et ceux de l'artillerie et du génie compris, ainsi que les trois pièces de canon et les soldats du corps d'artillerie, pour être transportés à Nantes avec leurs femmes, avec les domestiques et équipages qu'ils ont dans la citadelle, sans qu'il soit permis de les visiter ; il leur sera fourni des vivres de bâtiment comme on en donnerait aux officiers anglais de pareil grade.

Art. 8. — Les sieurs de Taille, capitaine-général de la garde-côte, Lamy, major, deux lieutenants de canonniers et 90 canonniers des garde-côtes, soldés par le Roi, seront maîtres de rester dans Belle-Ile, ainsi que tous les habitants, sans qu'il leur soit porté aucun préjudice dans leurs personnes ni dans leurs biens, et, s'ils ont envie de vendre leurs biens, meubles et immeubles, barques et filets pendant cet intervalle et de passer en grande terre, il ne leur sera fait aucun empêchement, mais tout au contraire, tous les secours et passe-ports leur seront fournis.

Art. 10. — La religion catholique, apostolique et romaine sera exercée dans l'île avec la même liberté que sous la domination française, et les églises seront conservées avec leurs recteurs, curés et autres prêtres qui seront maintenus dans leurs privilèges, fonctions, immunités et revenus, et qui, en cas de mort, seront remplacés par l'évêque de Vannes. (Et il ne faut pas oublier que les Anglais étaient protestants, et que notre orgueil national subissait les humiliations des dernières années du règne de Louis XV.)

Art. 13. — Mise en liberté des prisonniers de guerre tant Anglais que Français. Trois jours seront accordés pour l'évacuation de la citadelle, et toutes les choses nécessaires pour

l'embarquement seront prêtes pour recevoir la garnison et ses effets.

Peu de jours après la capitulation de la citadelle et après le départ de la garnison française, le quartier-général descendit de Bangor à Palais, et les troupes britanniques se répandirent dans l'île en différents campements. Les Anglais firent de nouveaux retranchements sur les côtes et, pendant leur séjour, réparèrent les anciens pour leur propre défense.

Les églises paroissiales de Locmaria, de Bangor et Sauzon, avec les chapelles de Saint-Sébastien et de la Congrégation des femmes à Palais furent prises pour servir d'hôpitaux aux vainqueurs, les ressources ordinaires ne suffisant pas. Ils y joignirent même plusieurs villages et des maisons ailleurs, preuve manifeste du grand nombre de leurs malades et de leurs blessés, outre celui de leurs morts.

Le 21 octobre et le 27 novembre 1761, des troupes anglaises avaient quitté l'île pour leur expédition de la Martinique. Le général Hogdson fut remplacé par M. de Crawford, qui le fut lui-même, en 1762 (17 mars), par le brigadier Lambert, ayant eu pour successeur le colonel Forester, du régiment de Stuart.

Le 27 novembre 1762, arriva dans l'île un parlementaire envoyé par M. de Redmont, commandant à Vannes, pour annoncer au gouverneur Forester que les préliminaires de la paix venaient d'être signés à Fontainebleau, le 3 du mois, entre les ministres et ambassadeurs plénipotentiaires de France, d'Espagne et d'Angleterre. Ils furent ratifiés bientôt après, et, le 8 décembre suivant, la flotte anglaise, composée de plusieurs vaisseaux de transport, et, le 9 du même mois, le vaisseau de guerre le *Lancastre* quittèrent la rade qui se

trouva vide et libre pour la première fois depuis le 7 avril 1761. Le 10 et le 11 avril 1763, il arriva en rade 13 vaisseaux de transport et une frégate pour l'évacuation de la place, et le transport en Angleterre de toutes les troupes formant la garnison. Ils restèrent trois jours devant Palais, et, le 10 mai, le gouverneur et les autres chefs de corps s'embarquèrent aussi, après avoir remis la place à M. de Warren, maréchal des camps, commandant l'île, et au régiment de Vivarais. Le 11, ils avaient disparu, et depuis ce jour, après deux ans de possession par les Anglais, elle nous est restée par suite d'un échange contre Minorque, conquise par nous au commencement de cette guerre. Lorsque sous Louis XVI notre marine, grâce aux soins de ce roi véritablement ami de son peuple et à l'élan enthousiaste de la France, recouvra son ancien éclat dans nos luttes généreuses en faveur de l'indépendance américaine, aujourd'hui cruellement rougie de flots fratricides de sang, les Anglais n'osèrent rien entreprendre sur l'île, et pendant la tourmente de grandeur et d'effroi de notre prodigieuse Révolution, la fermeté et le courage de nos généraux et de nos soldats ne permirent pas à leurs vaisseaux d'exécuter leurs projets ambitieux sur notre possession. Sous l'Empire, pendant que la victoire, dans son vol dirigé par l'un des plus beaux génies guerriers de tous les temps, nous ouvrait les portes des diverses capitales de l'Europe, la fière Albion, dans l'égoïsme indifférent et rassuré de son île, tenait continuellement devant la nôtre, entre Quiberon, Houat et Hœdic, une escadre qui la rendait maîtresse de toutes les communications maritimes. Que de fois ses navires n'ont-ils pas pris nos embarcations et nos marins ! Les femmes, les dames surtout, ils les traitaient très-bien, et, après leur avoir permis de visiter les orgueil-

leurs instruments de leur puissance, les chefs les faisaient ou les laissaient descendre aux lieux vers lesquels elles se dirigeaient. J'ai vu moi-même les difficultés de ce voyage, et j'ai pensé être pris par eux lorsque, joyeux écolier du collège de Vannes, je revenais jouir de mes vacances sur ces rivages chéris ; poursuivis par leurs péniches, dont les pierriers nous lançaient leurs biscaïens effleurant l'eau à nos côtés, nous étions parfois obligés, passagers et matelots, de relâcher dans un petit port voisin à l'abri des canons. Depuis la paix de 1815, après que le géant fut écrasé à Waterloo, l'art a de plus en plus fortifié par ses prodiges nouveaux cette île que ne prendraient pas aisément les ennemis, si l'avenir devait en susciter à notre belle France.

Je viens d'exposer mon île sous ses aperçus historiques, dans ses nobles luttes de courage persévérant contre les ennemis qui vinrent la menacer ou l'attaquer ; je dois la présenter sous les autres rapports et dans son intéressant ensemble que je ne pourrai que légèrement effleurer.

Le climat de Belle-Île est très-temperé ; on la dirait détachée de ces mers favorisées des rayons d'un fécondant soleil ; elle semble la sœur bénie des îles fortunées de l'Orient ou de la Méditerranée. On y voit prospérer les fruits de ces fertiles terres, le raisin noir ou blanc, la mûre, la figue et les légumes savoureux ; les blés y sont beaux et abondants, ainsi que les plantes médicinales. L'agriculture, si justement appréciée partout aujourd'hui dans la France, et si docile aux encouragements et aux efforts de l'État et des particuliers, était tombée dans un dépérissement inconcevable depuis que le domaine bellislois avait été réuni à celui du prince et régi par les fermiers généreux qui, destructeurs ignorants et cupides d'un bon sol, en tiraient, pour ainsi dire, toute la quintessence, et

chargeaient de la recette des hommes toujours accompagnés de grenadiers, la baïonnette au bout du fusil. La ruine arriva bientôt, et les cultivateurs, réduits à l'impuissance, mettaient la clé sous la porte, et allaient chercher sur le continent un sort moins affreux. La conquête passagère des Anglais en 1761 acheva le désastre par la perte que firent les colons de leur bétail, de leurs charrues, de leurs charrettes, et généralement de leurs outils aratoires, par la démolition ou l'incendie de beaucoup de leurs maisons ; ces malheureux furent forcés de quitter une patrie qui ne pouvait plus les nourrir. Les autres cherchèrent dans la pêche de la sardine un gain plus rapide et plus considérable que le produit de leurs labeurs. Ces émigrations de la misère contribuèrent à la dépopulation forcée de l'île. Après la triste paix de 1763 qui mit fin à nos revers par de désolantes concessions aux Anglais, Louis XV fit passer, l'année suivante, quatre-vingts familles venues de l'Acadie qui cessait de nous appartenir ; elles étaient en dépôt à Morlaix et à Saint-Malo et avaient été conduites par un prêtre des missions étrangères, Le Loutre, né dans la première de ces villes. Il était resté très-longtemps au Canada, et y avait même rendu des services à l'État. Ce respectable ecclésiastique travailla, de concert avec l'inspecteur des domaines, à l'établissement de ces Acadiens qui ont laissé dans l'île une race belle, robuste et de haute taille. L'agriculture répara peu à peu ses malheurs ; elle y devint ce qu'elle était alors sur le continent et sur les côtes. De plus, les Américains nous avaient apporté la pomme de terre. Il y a cette année un siècle précis, et les Bellilois la mangeaient avec plaisir lorsqu'elle était inconnue partout ailleurs où Parmentier ne l'avait pas encore fait naître et apprécier. Cependant la culture de la terre laissait sous plusieurs rapports beaucoup à désirer. Un jeune homme plein

d'un patient courage, M. Trochu, chargé des subsistances militaires de l'île, après que les vicissitudes ordinaires et toujours enfin acceptables des révolutions avaient retiré cet emploi à ma famille, vint, au commencement du siècle, travailler à l'amélioration de cette science qui n'attendait que des hommes capables et de bonne volonté. Le nom de cet heureux agronome est célèbre; il n'est plus; mais il a laissé un digne continuateur de ses utiles travaux. Sa mort récente m'a inspiré les vers suivants qui résument ma pensée sur le sujet que je traite, et que, pour cette raison, je crois pouvoir placer ici.

BELLE-ILE ET M. TROCHU, PÈRE,

Créateur de ses deux terres réunies, **Souverain et Bruté.**

dans la commune de Sauzon.

Les vaisseaux ennemis ont porté leur menace
Au pied de ses remparts élevés par Vauban,
Et, fatigués toujours, sans y laisser leur trace,
Par le vent emportés, ont fui notre Océan.

Tantôt douce de calme, expirant aux rivages,
D'un murmure léger la vague emplit les airs,
Tantôt, grosse et tonnant au souffle des orages,
Eponvante l'écho de sauvages concerts.

D'agréables vallons, riches de leur verdure,
S'embellissent du cours et du bruit des ruisseaux,
Autour des monts nombreux étendant leur ceinture
Dont la longue fraîcheur se nourrit de leurs eaux.

Malgré l'effort des vents grossis de leur colère
Qui des flots trop souvent gonfle et blanchit le cours,
En produits savoureux abonde cette terre ;
Des îles du Midi vous rêveriez les jours.

Mais la stérilité, fille de l'ignorance,
De landes et d'ajoncs défigurait des lieux
Où pouvait par des soins sourire l'abondance
Sous les habiles mains d'un progrès sérieux.

Des défauts arrêtaient la culture elle-même ;
Insouciant et molle elle allait au hasard,
Sans avancer jamais, jusqu'au moment suprême
Qui devait l'enrichir par les bienfaits de l'art.

Enfin elle arriva cette heure désirée
Qui de ce sol allait extraire ses trésors,
Et demander au temps compte de la durée
De l'étonnant retard si fatal à ces bords.

Un jeune homme marqué du sceau de la puissance,
Pour les luttres armé, ferme et rempli d'ardeur,
Apparut dans nos murs, et bientôt il commence,
Les vœux sur l'avenir, son utile labeur.

Dans son immense éclat resplendissait l'Empire,
Et toutes les grandeurs, dociles à ses vœux,
Couvraient Napoléon, qui vers elles aspire,
Du plus pompeux prestige accordé par les cieux.

Sous ses drapeaux partout accourait la victoire
Qui rendait les Français maîtres des nations :
Le jeune agriculteur ne voulait d'autre gloire
Que celle d'augmenter le nombre des sillons.

Un sol abandonné, qui trompe l'espérance
D'un premier possesseur trop tôt découragé,
Est à vendre ; il l'achète, et sa noble constance
Vaillamment soutiendra le combat engagé.

Le chardon épineux, la ronce qui s'enlace
Par ses longs anneaux verts au sol déshérité,
Par ses soins assidus ont aussitôt fait place
Aux bienfaits généreux de la fécondité.

L'homme et le temps jaloux ont frappé la couronne
Des antiques rameaux dont les troncs ne sont plus ;
Peu d'arbres sont restés dans ces champs qu'abandonne
Une utile culture, aux soins trop méconnus.

Plus sage, plus heureux, lui contre les tempêtes
Sait se faire un rempart d'arbres qui vont croissant,
Et sous le vert rideau qui pare ses conquêtes
S'abritent les produits d'un sol reconnaissant.

L'Empire était tombé sous le poids de sa gloire ;
Les Bourbons de l'exil retrouvent la douleur ;
La République un jour renaît dans notre histoire ;
De Napoléon trois nous sentons la grandeur.

Sous des chefs différents, dans la paix, dans l'orage,
Lui cultiva ses champs, toujours plein de courage

Et toujours studieux ;
De la stérilité partout fuit la tristesse ;
Ses champs soignés et gras rendent avec largesse
Ce qu'il a fait pour eux.

Souverain et Bruté deviennent des modèles ;
Les laboureurs enfin, à ses leçons fidèles,
Ont marché sur ses pas :
L'île renouvelée a senti le miracle ;
L'œil erre avec bonheur sur ce nouveau spectacle
Qu'il ne connaissait pas.

Vénéré patriarche, il a quitté la terre
Au milieu de ses champs son séjour ordinaire
Et si doux à son cœur :
Sa famille, éplorée au moment qu'il succombe,
Et l'île tout entière ont entouré sa tombe
De leur juste douleur.

Il est mort plein de foi, de jours et de constance,
Heureux de ses succès, modeste récompense
De son ambition :
L'un de ses fils, guerrier des braves le modèle,
Et l'autre qui poursuit son œuvre paternelle,
Feront bénir son nom.

Puissé-je, ainsi que lui, reposer dans mon île,
Comme l'oiseau des mers, dans mon dernier asile,
Au bruit des mêmes flots où j'errais autrefois !
La terre des aïeux là me serait légère,
Sous l'arbre solitaire,
Près des tombeaux amis, à l'ombre de la croix.

Le principal commerce de l'île était celui de la sardine; il occupait jusqu'à 200 bateaux de pêche, 800 hommes pendant six mois de l'année, outre les femmes chargées de la salaison, les tonneliers et autres ouvriers, ainsi que plusieurs matelots qui achetaient ce petit poisson frais dans la rade pour le transporter à Nantes, à la Rochelle, à Bordeaux et ailleurs. Le produit pouvait monter à six cent mille francs, source de plusieurs fortunes particulières dans ces temps.

Le commerce des vins y était aussi très-bon autrefois, toujours proportionné à l'abondance ou à la stérilité de la pêche et au nombre des troupes de la garnison : mais les fermiers des devoirs de la province, y ayant établi des magasins de vins et d'eaux-de-vie, s'assurèrent comme un privilège exclusif aux dépens des particuliers qui ne firent presque plus rien. Ils avaient aussi accaparé le monopole du froment qu'ils vendaient à des villes voisines pour le faire passer où ils le jugeraient à propos, et les colons demeuraient étrangers à tous ces produits, se contentant de vivre du peu qui leur restait.

M. Fagon, intendant des finances, enchanté du compte qu'il s'était fait rendre de la douceur et de la température du climat, ainsi que de la bonté du sol, avait eu le projet d'établir à Belle-Ile une manufacture de soierie. Il avait même envoyé au receveur des domaines, en 1743, de la graine de mûrier blanc à semer dans les endroits garantis des vents du nord-est, avec un mémoire instructif sur la culture de cet arbre, sur l'éducation des vers et la manière de perfectionner le tirage de la soie. Malheureusement la mort mit fin à cette tentative qui, faute de protection et d'argent, fut entièrement abandonnée. Et cependant avec des feuilles de mûrier rouge, si commun dans l'île où il vient sans beaucoup de

précaution ni de travail, des Provençaux, établis depuis quelque temps, y élevaient beaucoup de vers qui leur produisaient une riche moisson de fort belle soie. Malheureusement aussi le dépérissement du commerce de la sardine, leur principale ressource, les obligea d'abandonner l'île où leur utile exemple est resté sans imitateur. Toute la surface de Belle-Île paraît plane et unie, dénuée presque de bois, excepté maintenant à la campagne Trochu. Les 128 villages ou hameaux, indépendamment des trois principaux bourgs et de la ville, sont répandus çà et là, peu éloignés les uns des autres. De distance en distance se trouvent des vallons assez profonds qui commencent vers le centre de l'île et vont se déboucher à la mer; plus ils en approchent, plus ils se creusent, et dans chacun murmure un petit ruisseau qui se dessèche sous les ardeurs de l'été, de sorte qu'il ne reste plus alors qu'une petite plaine d'environ un kilomètre entre leur naissance réciproque dans toute la longueur de l'île du nord-ouest au sud-est.

Il serait trop long d'entrer dans une infinité de détails sur les signaux placés en temps de guerre, la nuit, aux points les plus élevés et le plus à portée de se voir mutuellement, sur les pavillons de différentes couleurs hissés à un mât, sur le réchaud nocturne élevé sur des hampes de 15 à 18 pieds où se trouve prêt à être allumé par une mèche combustible un tourteau d'étoupe goudronné, et sur les fusées lancées parfois dans les ténèbres pour aider à distinguer mieux et à désigner le nombre des vaisseaux en vue et le côté vers lequel ils font route. Un beau phare, construit sur la pointe de Port-Donan battue par une mer sauvage, rend maintenant des services plus grands encore aux habitants et à la navigation. Il serait aussi trop long de parler des batteries et des forts dont la

côte est hérissée dans toute sa circonférence, de ses flots, de ses pointes si avancées dans les flots, des anses et des petits ports qui s'y comptent en grand nombre, de ses belles roches à grottes, surtout de celle qu'on appelle le *gros rocher*, séparée du rivage à la haute mer, et armée de canons fort utiles dans un moment périlleux, de ses curieuses forteresses et citernes, de son très-modeste château Fouquet dont le plus grand mérite est de rappeler un nom célèbre, et de ses sables qui brillent au loin. On a fait de vaines tentatives pour y établir des salines et y acclimater des huîtres; on donne diverses raisons de ce double insuccès qu'on n'a pas depuis cherché à réparer.

On compte dans Belle-Ile quatre paroisses ou communes, le Palais, Sauzon, aujourd'hui Port-Philippe, Bangor et Locmaria. Le Palais, ville qui tire son nom de la résidence des anciens seigneurs, est le chef-lieu de l'île; elle est située dans un vallon au pied de la citadelle, dont elle n'est séparée que par un petit port ou havre asséchant à chaque marée; elle est assez bien bâtie et partagée par trois rues principales. Napoléon, plein de l'idée préservatrice de Vauban, voulait la protéger par une enceinte de casemates que j'ai vue avancer tous les jours, et que le temps ne lui a pas permis d'achever. Avant que la province eût afféagé les terres, le pasteur était à portion congrue; il avait cent livres comme recteur et cent en qualité d'official, payées sur les fonds du domaine, en outre son casuel et une quête d'un boisseau de froment par chaque ménage de la campagne, environ 2,000 fr. par année pour tout revenu; le vicaire pouvait jouir de 5 à 600 fr. Plus tard, après l'afféagement, leur sort s'améliora et le partage des autres ministres de l'île fut à peu près le même. M^{me} Fouquet avait fondé en 1698, pour secourir ses

vassaux dans leurs infirmités, un hospice qui devint et est encore l'hôpital militaire et civil.

Le bourg de Sauzon est le plus considérable, ainsi que sa paroisse, après le Palais ; il est situé au nord, à la gauche d'un bras de mer remontant assez avant dans les terres, et formant un assez beau port qui, asséchant à toutes les marées, a été creusé par les Anglais dans leur éphémère possession, et dégagé par eux, à l'aide de la mine, de la plupart des rochers obstruant son entrée ; il pourrait être très-utile, et recevoir de forts navires si les besoins du service exigeaient l'achèvement des travaux nécessaires pour atteindre ce but.

Celui de Bangor est situé presque au centre de l'île, dans le sud et à une lieue de la ville, au débouché d'un vallon. La tradition prétend que c'est le premier endroit qui a été habité, qu'il s'y dressait même autrefois une forêt appelée de son nom, et l'on regarde son église comme la plus ancienne. Il est à présumer qu'elle a été édifiée par une colonie de Cornouaille, lors de l'émigration des Anglais dans l'Armorique, qui a donné à cette paroisse le nom de l'évêché de Bangor, leur métropole. Sa construction et un écusson aux armes de ce comté, tenu dans les griffes d'un lion au-dessus d'un pilier, en seraient presque une preuve : d'ailleurs le breton des cultivateurs a beaucoup de rapport avec celui des Anglais ; car nos habitants s'entendaient fort bien avec les soldats de cette province. Là j'ai vu deux pierres druidiques fichées vis-à-vis l'une de l'autre, appelées Jean et Jeanne de Runello, village où elles se trouvaient. D'autres monuments celtiques et peut-être romains se découvrent çà et là dans divers endroits séparés.

Le bourg de Locmaria, le moins étendu des quatre, es

situé à environ deux lieues de la ville, près d'un vallon et de la mer où s'avance une longue langue de terre ou cap portant son nom. L'église est entourée de maisons et a devant elle de très-beaux ormeaux. On disait autrefois les sorciers de Locmaria; je crois que c'est à tort; car j'y ai été nourri, et certes je n'ai jamais été sorcier en rien.

Lorsque Belle-Ile fut, en 1593, érigée en marquisat, il y fut établi une juridiction seigneuriale haute et basse pour l'administration de la justice, mesure qui épargnait aux habitants la peine d'aller au continent plaider pour les difficultés survenues entre eux. Elle était composée d'un sénéchal, d'un procureur fiscal, de quatre procureurs praticiens et de deux huissiers; elle relevait de la sénéchaussée d'Auray. Les difficultés nées à l'occasion du commerce étaient portées au consulat de Vannes, et ce qui est relatif à la mer était jugé par l'amirauté de la même ville. Il y avait un contrôleur des actes, dépendant de la direction de Nantes, et chargé de recevoir les revenus soit en grains, soit en argent. Après avoir joui pendant environ 900 ans de l'exemption de toute imposition sous les ducs de Bretagne et même sous les rois de France, les insulaires furent privés de leurs privilèges en 1719, et assujettis aux mêmes charges que les habitants de la terre ferme, capitations, casernements, dixième, vingtième, corvées personnelles, corvées de chaloupes pour la poste et de chevaux pour l'artillerie ou pour les fortifications lorsque le besoin l'exigeait. Les cabaretiers payaient 10 livres par barrique de vin de Nantes débité, 15 pour celui qui venait d'au-delà la province, 5 pour celui du crû de l'île où il était aussi estimé que celui de l'île d'Ars et de la presqu'île de Rhuis dans le golfe du Morbihan, et la même somme pour une barrique de cidre. Les habitants payaient le tabac au prix du continent, et les

soldats de la garnison 12 sols la livre; seule des trois, mon île ne produit plus de vin.

Le caractère bellilois, malgré cette disposition mélancolique naturelle aux habitants des côtes témoins journaliers des divers aspects de la mer, image la plus rapprochée de cet infini divin qui attriste et élève à la fois nos âmes, est gai, vif, franc et facile, obligeant, avide d'apprendre et assez intelligent.

Le passé de mon île n'est plus; elle a, comme le reste de la France, ressenti les puissantes influences du présent, et tout s'y est renouvelé comme ailleurs, soumis à cet avenir immense et inconnu qui nous appelle.

On ne peut guère parler de Belle-Ile, sans dire un mot de Houat et de Hédic ou petite Houat, qui étaient autrefois de son gouvernement et sont aujourd'hui du ressort de sa justice de paix; trois ou quatre lieues les en séparent. Elles paraissent avoir été unies anciennement à la presqu'île de Quiberon vers le nord; outre la tradition, des vestiges entre elles, une chaîne de rochers et des îlots, laissent peu de doute sur cette assertion.

Sur la partie la plus élevée de la première, des maisons, une église paroissiale et un presbytère très-modestes se trouvent dans le hameau le plus important. Cette peuplade pauvre, mais honnête, vit dans la plus grande union et sans procès; les hommes et les femmes, robustes et d'un parler breton très-doux, se regardent comme ne formant qu'une seule famille, et contractent rarement des unions au-dehors. Le bois y manque, et il y est remplacé par la fiente de vache desséchée et par le goémon ou varech pour le foyer. L'air y est très-bon, les eaux de source abondantes, et l'on y vit vieux. Elle est entourée par des rochers escarpés et par des

plages de sable accessibles aux chaloupes. On y trouve des forts protégeant les côtes, des pointes avancées dans la mer, des anses, un chenal, et l'art nouveau y a apporté ses moyens de défense. Pendant que les hommes se livrent aux exercices de la pêche ou de la navigation, les femmes seules y cultivent la terre avec l'aide de leurs petites bêtes à cornes et de leurs rares chevaux ; elles y élèvent aussi quelques brebis.

Le ministre de la religion est tout à la fois recteur, juge de paix, notaire, en ce sens qu'il transmet à qui de droit ce qu'il a fait, aubergiste même, car le débit de vin dépend d'un homme nommé par lui, et chaque famille ne doit avoir que la quantité accordée par lui et par les sages de l'endroit. Il a une barque et des marins à sa disposition. Le zèle religieux, avec l'amour de ses frères, l'attache à ces rocs sauvages que j'ai parcourus autrefois avec bonheur, et où, quoique jeune, j'aurais désiré vivre ; maintenant je le désirerais encore. Il est le pasteur et le père de cette famille pure et dévouée ; tous les matins et tous les soirs surtout la prière commune est dite dans l'église, et du milieu de ces flots inhospitaliers et de cette pénible existence, tous les jours la voix confiante de la reconnaissance monte vers le créateur de ces mondes infinis qui peuplent l'espace. Parfois, quand Hædic, sa sœur jumelle, n'a pas de prêtre, on arbore à Houat un pavillon blanc au moyen duquel les habitants, privés du sacrifice et groupés sur le rivage, peuvent aisément suivre les différentes parties de la messe. Que de fois sur nos côtes armoricaines, pendant le laborieux enfantement de nos libertés modernes au milieu des orages civils, un prêtre, qui ne pouvait prier sans exposer ses jours, n'a-t-il pas aussi, sur une barque au milieu des flots, célébré la messe à laquelle assistaient du rivage ou sur leurs canots les religieuses populations de l'Ouest !

Ce que nous disons de Houat peut s'appliquer à sa voisine Hœdic, si ce n'est que celle-ci est plus petite, et ne jouit pas d'un air aussi salubre, à cause d'un marais d'eau douce qui, desséché par les moindres chaleurs, exhale des odeurs malsaines.

Lorsque les débris de l'armée royale, après leur défaite dans les sables de Quiberon sous l'épée victorieuse de Hoche, vinrent chercher un refuge dans la première de ces îles, la maladie, qui les avait déjà attaqués, y prit une intensité plus grande et acheva presque l'œuvre de la guerre.

Sous la République et sous l'Empire, ces deux îles étaient regardées comme neutres dans l'impossibilité où elles étaient de se défendre, et une flotte anglaise s'y tenait toujours dans un excellent mouillage. En 1813, lorsque pâlisait, dans son cours trop élevé, l'astre napoléonien, lorsque le phare fatal de Moscou avait brillé comme un sanglant météore de sinistre augure, qui allait montrer à la France surprise et épouvantée ses vaillants fils ensevelis sous les frimas et les neiges de la Russie; lorsqu'enfin on murmurait partout, même dans l'enceinte de notre modeste collège, ces terribles mots : « c'est le commencement de la fin », le curé se crut obligé, par le serment qu'il avait prêté, de dénoncer à l'autorité les complots royalistes qui s'y formaient, les émissaires qui y abordaient et que j'ai vu fusiller sur la promenade de la Garenne, à Vannes; il ne put y rester désormais, et il fut envoyé dans une paroisse séparée de la mer par deux lieues qu'il franchit longtemps tous les jours pour revoir de loin son désert chéri, et respirer un moment, en disant son bréviaire, l'air qui avait passé par-dessus son île regrettée.

Il n'est peut-être pas hors de propos de terminer ce sujet par un coup-d'œil sur les lieux voisins de Belle-Ile et par

quelques considérations omises dans la rapidité des premiers récits.

A trois lieues des côtes élevées de Belle-Ile, à sept environ de Vannes et de Lorient, s'allonge à plus de douze kilomètres dans la mer, du nord-ouest au sud-ouest, une pointe d'inégale largeur divisée en deux parties, la falaise et la presqu'île, la première jointe au continent entre les bourgs d'Ardeven et de Plouharnel, non loin de ces gigantesque pierres de Carnac, mystérieux monuments d'un passé que nous cherchons à deviner et à expliquer au présent qui les contemple et s'en étonne, longue d'une lieue, large d'un quart jusqu'à l'endroit où, rétrécie, elle n'est plus qu'un isthme d'environ trois cents pas que couvre parfois entièrement la mer dans les grandes crues favorisées par le vent : c'est Quiberon, qui à ses souvenirs antiques en joint de récents à traces sanglantes, mais nobles, je voudrais dire glorieuses si elles n'avaient pas été faites par des mains fraternelles et françaises. C'est une plaine inculte, avec des sables mouvants que le vent balaie et amoncelle ; là se dresse le fort Penthièvre, à l'entrée de la presqu'île qu'il protège, ne laissant qu'à l'est, au pied des rocs sur lesquels il est assis, pour passage une large grève couverte et découverte tous les jours par les flots. Cette seconde partie, la plus importante et la seule habitée, est large d'une demi-lieue et longue de deux lieues et demie. La côte ouest, d'environ 60 pieds de hauteur, roide et escarpée, est presque en tout temps inabordable par ses écueils ; celle de l'est, basse et d'un facile accès, a deux havres fréquentés par le commerce, Port-Haliguen et Port-Orange. Les habitants, au nombre d'environ deux mille, répandus dans une vingtaine de villages et dans les deux bourgs de Saint-Pierre à l'entrée et de Quiberon plus loin, ne trouvent pas pour leur nourri-

ture assez de blé dans ce sol peu fertile et sablonneux, très-propre à la pomme de terre cultivée avec soin à la charrue, n'élèvent que peu de bétail et ne tirent que de faibles ressources d'une mer qui n'est pas poissonneuse et ne leur livre que des huttres estimées et d'autres coquillages. Autrefois ils ont été pêcheurs, lorsqu'abondait sur leurs côtes la sardine qui depuis préfère celles de Belle-Ile et de Groix, et l'incendie par les Anglais, en 1744, de plusieurs de leurs villages et de leurs bâtiments les a privés des ressources de leur rade. Aujourd'hui sans chaloupes, ils ne pêchent plus ; le cabotage, le long cours ou le service sur les vaisseaux de l'État sont l'occupation de la plus grande partie d'entre eux, et celle des autres consiste dans les travaux agricoles, partage presque exclusif des femmes, comme à Ouessant et dans beaucoup d'îles de notre archipel breton où elles préfèrent pour maris ceux qui bravent les dangers de la mer, et aussi parce que la terre ne suffirait pas à l'activité des hommes et aux besoins de la famille.

Ainsi que sur les autres rivages voisins, les terres y sont prodigieusement subdivisées en petites parcelles séparées par des murailles à pierres sèches, qui, dénuées d'arbres, hors quelques mûriers et figuiers, présentent un aspect assez triste, surtout lorsque les moissons ont été enlevées, et qu'on n'aperçoit plus que du sable, des murs et la mer. La fiente des vaches et le goémon desséchés composent là aussi le chauffage ordinaire des habitants gais et vigoureux, presque tous propriétaires et logés dans des maisons bien bâties. L'air y est excellent ; mais les chaleurs de l'été y diminuent l'abondance des eaux douces, et changent en marécages quelques petits étangs formés par l'hiver. Sa rade, placée entre Houat et Hœdic au sud-ouest, la presqu'île à l'ouest, les côtes de Car-

nac à la Vilaine, de celle-ci à la Loire vers l'est, présentant, à l'abri des hautes terres de Belle-Ile au sud-ouest, un des meilleurs et des plus sûrs mouillages, n'a que deux passes praticables aux vaisseaux, celle du sud entre Hœdic et le Croisic, célèbre depuis longtemps dans nos parages par ses salines et par son phare sur l'écueil du Four, celle de l'ouest entre Quiberon et Houat, où se trouve son principal mouillage, la *Chambre*, occupé par les Anglais dans toutes nos guerres maritimes, — sauf sous Louis XIV et sous Louis XVI, où la supériorité de notre marine était trop bien reconnue par eux, — distantes toutes les deux d'environ dix lieues, dimension la plus grande de la baie qui va s'avancant dans les terres toujours de plus en plus moins large et moins profonde.

Le siècle marche toujours avec ceux qui le secondent et le poussent, le char continue sa course, les écrasant et les remplaçant par d'autres également foulés et perdus plus tard sous ses roues : il est donc bon qu'on rappelle parfois les noms et les faits de ces victimes, et que l'humanité, dans son élan rapide vers l'énigme de l'avenir, convre leurs tombes de fleurs, avec quelques larmes versées sur leurs faiblesses ou sur les dures erreurs et les nécessités de leurs temps d'orageuse transition. On peut maintenant, en s'astreignant à rester dans les données historiques et dans les traditions locales, sans entrer dans les domaines périlleux de la politique, soulever, en passant, un coin de ce voile d'un passé qui a préparé les bienfaits présents. Mais c'est une faculté légitime dont je n'userai pas si ce n'est pour dire que j'ai souvent parcouru ces plages si voisines de mon île, vu les places où sont tombés les braves des deux côtés, gravi le rocher où avait été acculé le brillant et malheureux Sombreuil, visité ceux qui, à la mer basse, mais commençant à monter lorsqu'on arriva au pied du roc dans les ténèbres et par les derrières, avaient, par

une prise importante et fatale aux Royalistes, donné entrée aux Républicains sous la conduite de l'adjudant général Ménage dans le fort Penhièvre, où peu après Hoche s'était arrêté pour récompenser ce chef par le grade de général de brigade; que j'ai entendu des combattants des deux côtés, réunis dans la presqu'île par le hasard de fonctions publiques différentes, s'entretenir sans passion et sans haine de ce douloureux passé, et semblant la plupart admettre une capitulation que l'histoire n'a pas confirmée.

Quiberon est trop près des monuments celtiques d'Erdeven, de Plouharnel, de Carnac et de Locmariaquer, pour n'en pas posséder, et il en a en effet plusieurs. De la pointe la plus avancée dans la mer, vis-à-vis Houat, Hœdic et Belle-Ile, la vue se promène avec plaisir sur les côtes de Saint-Gildas et de Sarzeau, qui n'ont point oublié les noms d'Abélard, de Le Sage et du connétable de Richemont. Puis, dans un lointain vapoureux, c'est Groix avec ses maisons blanches et son trou retentissant de l'*Enfer*, c'est la presqu'île de Gâvre si riche de ses bonnes huîtres, le Port-Louis avec ses édifices jadis beaux et son herbe dans les rues, sa citadelle, la moitié de celle de Belle-Ile, renfermant la chambre du prisonnier élevé depuis sur un des plus nobles trônes de l'Europe, le vieux Blavet jadis souverain de ces mers avant la création séculaire, en 1720, de la ville de Lorient par la Compagnie des Indes, dont la haute tour du port nous montre son phare brillant au loin dans les ténèbres. Devant ces rocs arides passent les vaisseaux qui, par la rade de Pénerf, par devant Pénestin aux sables de paillettes d'or, devant Biliers à l'antique et beau monastère de Prières, se rendent à l'embouchure de la Vilaine, si bien nommée pour ses jaunes et boueuses ondes, à la Roche-Bernard justement fière de son pont, plus élevé et plus hardi que celui de Brest, et qui donne entrée dans ce pays

Gallo (du latin *Gallus*, *Gaulois*), étranger maintenant au langage des Celtes, et conservant la naïve et vieille langue française avec ses expressions que le voyageur ne comprend pas toujours, et qui marquent l'attachement du paysan breton au langage des aïeux quel qu'il soit.

Mais ces lieux, quoique voisins, nous ont éloignés de Belle-Ile et de ses flots dont ils me semblent un complément.

Belle-Ile compte parmi ses enfants quelques hommes éminents par leurs services et par leurs talents dans la marine, dans l'armée et dans d'autres carrières :

M. l'amiral Willaumez, né à Palais, d'où il partit jeune pour aller conquérir par son seul mérite la haute position qu'il a terminée sa laborieuse carrière. Un de ses parents, lieutenant de canonnières, avec fonction d'aide-major, reçut, ainsi que plusieurs autres, de Louis XV, pour s'être distingué pendant le siège de Belle-Ile, une gratification de 200 fr., avec l'expectative de la majorité de la capitainerie ;

M. Le général de division Bigarré, né à Palais, rue des Ormeaux, d'abord marin, puis officier dans les vélites de la garde consulaire, appelé pour suivre le roi Joseph en Espagne, général de division venu, pour son malheur, combattre les Royalistes soulevés du Morbihan en 1815, blessé à la bataille d'Auray, et privé bientôt, par une main imprudente et implacable, de son grade qu'il ne reprit qu'en 1830 et conserva jusqu'à sa mort à Rennes où il fut regretté par tous les partis. Napoléon l'avait marié, pour trop peu de temps, hélas ! à l'opulente fille de Rapina, ancien commissaire de la république dans les cantons helvétiques, sur lequel on fit ce quatrain.:

Un bon suisse que l'on ruine
Voudrait bien que l'on décidât
Si Rapina vient de rapine
Ou rapine de Rapina ;

M. Trochu, général de division d'un mérite reconnu, aide-de-camp de l'Empereur, fils du célèbre agronome qui a rendu tant de services à l'agriculture par ses travaux et par ses conseils dans notre île qui le regarde, quoiqu'il soit né à Rennes, comme un de ses enfants;

M. Sergent, curé de Bangor, auteur de la *Vie de Jésus-Christ* en vers français; enfant, je l'ai lue; je ne l'ai pas revue depuis; je ne puis donc pas la juger. Je me rappelle qu'on en parlait beaucoup; mais les juges étaient-ils compétents? Enfin elle a bercé ma plus tendre enfance.

Deux endroits dangereux se trouvent dans la partie de l'Océan qui environne notre île, entre elle et le continent : les *Petits-Trous* et la *Teignouse* qui, exposés à des courants variés et forts faisant monter et descendre alternativement les navires qui y passent, les tiennent quelquefois longtemps dans cette fâcheuse position jusqu'au moment où la mer montante domine toute ces importunes fluctuations, que j'ai éprouvées moi-même dans nos frêles embarcations où je payais mon large tribut aux flots.

Le roi, satisfait de la conduite de ses troupes pendant le siège de Belle-Ile, leur envoya des gratifications, et, à cette occasion, je transcris entre autres lettres celle-ci adressée par M. le duc de Choiseul à M. de Taille, capitaine général de la capitainerie garde-côte de l'île.

Versailles, le 15 août 1761.

M. le chevalier de Sainte-Croix ne m'a pas laissé ignorer, Monsieur, les preuves que vous avez données de votre zèle pour le service pendant le siège de Belle-Ile. Le Roi, à qui j'en ai rendu compte, est très-satisfait de votre bonne conduite, et Sa Majesté vous accorde en cette considération une gratification de 480 livres, pour vous tenir lieu d'appointements en vous conservant votre grade de capitaine général de Belle-Ile.

Je suis fort aise que vous m'ayez mis à portée de vous procurer cette marque de satisfaction, et je vous en prévient avec plaisir.

Je suis, etc.,

Le duc DE CHOISEUL.

C'était une faible récompense pécuniaire ; mais aussi les vivres étaient alors à si bon compte, moins chers même qu'au continent où la vie était si abondante et si facile, les agneaux à 10 sols, les poulets à 5, les toisons à 8, les lapins et les lièvres à des prix moindres encore ; le gibier de mer y était plus nombreux que celui des champs. On n'a jamais pu y élever de perdrix ; elles disparaissaient sous les attaques des oiseaux de proie ou des habitants ; le prix des coquillages et du poisson y était dans la même proportion. Quelle fabuleuse différence entre ces dépenses et celles de nos jours ! Ce vœu de Henri IV : « Je voudrais que chaque laboureur eût la poule au pot, » était-il donc si exagéré ? Nos ressources aujourd'hui doivent être plus multipliées pour satisfaire à nos besoins plus étendus et plus divers. Nos sciences, notre commerce et notre industrie y pourvoient ; mais tout admirateur sincère, tout ami loyal du progrès désirerait qu'il n'étendît pas trop loin nos désirs de bonheur, et qu'il nous apportât aussi la modération seule capable de nous faire goûter notre bien-être si différent du passé, et nous rendît ainsi véritablement heureux sous les rapports tant physiques que moraux.

Pendant que la Bretagne s'agitait sous la grande impulsion qui poussait la France et semblait la secouer jusque dans ses fondements pour faire sortir de ses entrailles ces grandes choses qui ont émerveillé le monde ; pendant que le sang, qui malheureusement arrose la tige de toute idée grande et utile, coulait ailleurs, notre pauvre île n'éprouvait que les embarras de nourrir ses habitants et ses nombreux soldats dans ses forts et dans ses bourgs ; le besoin même força de se sai-

sur d'un vaisseau américain ancré devant
dont il était chargé apportèrent à la fami-
bondance pour quelques jours. Je me
après la déplorable affaire de Quiberon,
nous retentissait jusque dans nos vallées
prudent émigré eut la fatale idée de venir
bientôt découvert dans la cheminée d'un
malheureux rougirent, pour la première fois
leur sang ce sol immaculé jusqu'alors ;
sous la balle du soldat qui ne déshonorait
hache du bourreau qui flétrit et glace par

Il est à remarquer une autre particularité
les dernières années de la République et
milieu de ces brillants officiers et sou-
l'élite de la bourgeoisie enthousiaste, et
de la jeunesse et de la gloire, que tout
je me le rappelle, quelques-unes de nos glorieuses
nées d'ailleurs sur les bords de la mer dionysiaque
Vénus antique, ne restèrent pas indifférentes
rendus à leur beauté ; plus d'un enfant ne fut
et jamais la main barbare d'une mère ne se leva
sur sa frêle existence ; au contraire, elle le protégeait
courageux ; plus d'un brave marin et d'un
jour à ces unions consacrées et légitimées
religion.

Aucun trouble civil ni religieux n'eût
était exécutée sans résistance ; les prêtres
avaient fui un sol où ils ne pouvaient plus
siasitiques constitutionnels n'avaient pu
soldats fraternisaient très-bien avec nos
la véritable valeur est toujours douce et
rités se recrutaient dans tous les rangs.

LE CANTON		EN PLUS	
	1847	1812	1847
	hect. 3.379	hect.	hect.

209

sir d'un vaisseau américain ancré devant l'île, et les vivres dont il était chargé apportèrent à la faim du calme et de l'abondance pour quelques jours. Je me trompe cependant : après la déplorable affaire de Quiberon, dont le bruit des canons retentissait jusque dans nos vallons solitaires, un imprudent émigré eut la fatale idée de venir à Belle-Ile; il y fut bientôt découvert dans la cheminée d'un tailleur, et ces deux malheureux rougirent, pour la première et la dernière fois, de leur sang ce sol immaculé jusqu'alors ; mais ce fut du moins sous la balle du soldat qui ne déshonore pas, et non sous la hache du bourreau qui flétrit et glace par le froid de l'acier.

Il est à remarquer une autre particularité de l'île. Dans les dernières années de la République et sous l'Empire, au milieu de ces brillants officiers et sous-officiers sortis de l'élite de la bourgeoisie enthousiaste, et entourés du prestige de la jeunesse et de la gloire, que tout petit j'admirais tant, je me le rappelle, quelques-unes de nos gracieuses insulaires, nées d'ailleurs sur les bords de la mer d'où sortit, dit-on, la Vénus antique, ne restèrent pas indifférentes aux hommages rendus à leur beauté; plus d'un enfant de l'amour naquit, et jamais la main barbare d'une mère ne se porta violemment sur sa frêle existence; au contraire, elle lui fut douce et secourable; plus d'un brave marin et d'un soldat durent le jour à ces unions consacrées et légitimées plus tard par la religion.

Aucun trouble civil ni religieux n'exista dans l'île; la loi était exécutée sans résistance; les prêtres non assermentés avaient fui un sol où ils ne pouvaient plus rester; les ecclésiastiques constitutionnels n'avaient fait que paraître; les soldats fraternisaient très-bien avec nos paisibles habitants; la véritable valeur est toujours douce et humaine. Les autorités se recrutaient dans tous les rangs, et moi, né le 2 dé-

cembre 1796, j'ai été porté à la mairie devant l'officier municipal, l'ouvrier Manotte. Seulement à Locmaria l'empreinte du passé fut plus durable : des laïques et même des officiers républicains, un entre autres que j'ai connu depuis, récitait, les dimanches et les fêtes, les offices de l'Eglise, et plus tard, quand fut conclu le Concordat entre le premier consul Bonaparte et le pape Pie VII, quelques-uns de ces habitants restèrent fidèles aux vieux pasteurs dont ils avaient mal compris les enseignements à leur départ, et formèrent ce qu'on appelait alors la petite Eglise, rebelle aux nouveaux ministres du culte et à cet accord qui avait changé, sous l'omnipotence pontificale, les règles disciplinaires de l'ancienne Eglise gallicane. Leur fidélité même les égarant, leur erreur se prolongea longtemps dans leur culte privé et secret. A défaut de prêtres non concordatistes, le plus ancien ou la plus ancienne de la petite réunion récitait les offices auxquels assistaient et répondaient les autres.

La langue bretonne de l'île n'a pas la pureté de celle du continent, et bien moins encore de la Cornouaille et du Léonais. Je ne sais si elle a eu autrefois beaucoup de chansons et de légendes populaires et traditionnelles ; je ne me rappelle pas en avoir beaucoup entendu parler, et ce n'est point étonnant ; le commerce continuel des soldats et des marins avec les insulaires de la ville et des campagnes leur rend à tous facile et habituel le français, dont ils se servent même entre eux.

L'île a été, sous tout l'Empire, la garnison habituelle des troupes coloniales condamnées à y rester par l'interdiction des mers à nos vaisseaux. Plus tard elle fut aussi celle des réfractaires dont abondaient les forêts du Morbihan, malades presque tous des souffrances des prisons et de leur vie sauvage. Ils étaient campés sur les glacis de la citadelle où je les

ai vu bien des fois; beaucoup succombaient à leur mal, et les autres, à peine rendus à la propreté et à la santé, étaient occupés aux exercices militaires, et allaient ensuite rejoindre leurs différents corps. Depuis 1830, elle fut assez longtemps l'asile des détenus politiques. Il était difficile de s'en échapper, et les tentatives d'évasion furent rares et peu heureuses.

Après avoir eu des gouverneurs et des commandants parmi lesquels, depuis 1788, jusqu'en 1771, j'ai remarqué les noms de Messieurs :

Jacques HÉDELIN DE MONTAUBAN, 1638, qui donna 40 pistoles au cardinal de Retz lorsque celui-ci s'embarquait à Belle-Ile pour se sauver en Espagne;

Le chevalier DE CHAVIGNY, 1661,

Le chevalier DE LA FARE, 1689,

Le marquis DE SAINL-HILAIRE, 1739,

Le chevalier DE SAINTE-CROIX, défenseur de l'île contre les Anglais, 1761,

Le marquis DE CHEVERT, le marquis DE MONTMORIN, 1771,

Les généraux QUANTIN et ROULAND, sous l'Empire,

l'île a été soumise aux règlements ordinaires qui ne demandent que de simples commandants de place.

L'importante position de Belle-Ile lui assure de grands avantages dans l'ordre naturel où les merveilles de la science et de l'industrie poussent les nations. Son télégraphe électrique sous-marin rend des services par ses nouvelles intéressantes sur les navires qui fréquentent cette mer. Un avenir de bienfaits est à elle, comme au reste de la France.

P.-C. P. DUVAL.

Caes

LES TERRAINS	TOUT LE CANTON		EN PLUS	
	1812	1847	1812	1847
rdins, Semis . . .	hect. 3.221	hect. 3.379	hect.	hect.

201



CHAT 837, aux dépens de celles de Châteaulin et St-Ségal.

MODIERN		ÉGAL	TOUT LE CANTON		EN PLUS	
3	1852	1848	1813	1849	1813	1849
75	hect. 1.465	hect. 1.060	hect. 9.533	hect. 10.504	hect. »	hect. 971
63	48	21	485	451	34	»
21	23	12	140	155	»	15
09	278	145	1.459	1.810	»	351
11	2.315	633	13.360	12.056	1.304	»

NOTES STATISTIQUES

SUR TROIS CANTONS DU FINISTÈRE

DE 1812 A 1850

Mai 1865.

A M. LEVOT, Président de la Société Académique de Brest

MONSIEUR ET CHER PRÉSIDENT,

Il y a quelques années, j'assistais à une discussion dans laquelle une personne étrangère au Finistère soutenait que les défrichements qui s'étaient opérés dans le département, depuis le commencement du siècle, étaient insignifiants, et n'avaient eu lieu que sur une surface très-peu étendue; que non-seulement en parcourant le pays on remarquait peu de défrichements, mais que l'on apercevait des terres, aujourd'hui incultes, portant encore les traces d'une ancienne culture; que par conséquent l'étendue de nos terres laboureables au lieu d'augmenter, avait dû diminuer.

Ces deux assertions ne sont pas plus fondées l'une que l'autre, et pourtant elles sont partagées même par des Bretons.

Il est vrai qu'en parcourant le département, on remarque sur presque toutes nos landes et bruyères des traces de sillons; mais ces sillons n'ont jamais été l'indice d'une culture régulière. Ces terres, à des époques successives, dont les périodes sont d'autant plus éloignées que le sol est moins fertile et qu'il se garnit plus lentement de plantes naturelles, sont écobuées, brûlées et ensemencées en seigle, seul grain que dans l'état actuel on puisse confier à ce genre de sol.

Lorsque le seigle est semé sur les cendres provenant de l'incinération des mottes écobuées, la graine est légèrement recouverte par une charrue que l'on fait passer dans les anciennes raies de sillon.

Une fois la récolte de seigle enlevée, le sol se garnit de nouveau de landes et bruyères. Quelquefois on sème de la graine de lande en même temps que le seigle, et, dans ce cas, les produits en matières à fumier et à chauffage sont plus abondants.

Voilà ce qui explique les traces de sillons remarquées dans toutes nos terres incultes, à l'exception de celles qui, trop humides, restent constamment en pâture.

On remarque dans plusieurs communes du Finistère les ruines de quelques villages isolés. Ces habitations ont dû être abandonnées ou détruites à l'époque des guerres de la Ligue, par suite soit d'incendies, soit de maladies épidémiques. Ici, il est vrai, la culture a fait place au désert. Mais ce n'est pas de ces habitations isolées et peu nombreuses qu'il est question, lorsqu'on nous dit que la surface de nos terres labourables a diminué.

Quant aux défrichements, il y en a eu, il est vrai, peu d'entrepris sur de grandes surfaces, mais beaucoup ont été exécutés par les cultivateurs sur des champs d'une contenance souvent inférieure à un hectare. Ces derniers défrichements frappent beaucoup moins la vue du voyageur, mais réunis ils ne laissent pas d'occuper une surface importante, puis ils sont généralement opérés dans de meilleures conditions de réussite que les grands défrichements.

Afin de me rendre compte d'une manière positive des défrichements opérés dans le Finistère, j'ai comparé, d'après les matrices cadastrales, l'état des cultures de trois des cantons du Finistère, qui seuls ont été recadastrés; ce sont les suivants :

Canton de Concarneau, cadastré en 1812 et 1847;

Canton de St-Pol, cadastré en 1812 et 1847-1848;

Canton de Châteaulin, cadastré en 1813 et 1849-1850.

Outre les éléments concernant les défrichements, que j'avais seuls en vue lorsque j'ai entrepris mon travail, j'ai recueilli dans les pièces que je consultais divers renseignements qui me semblent intéressants. Je prends la liberté de vous les adresser avec les tableaux que j'ai dressés pour les trois cantons, espérant que quelqu'un plus habile que moi y puisera les éléments d'une communication qui pourrait, peut-être, figurer avec intérêt dans les compte-rendus de notre Société Académique.

DÉFRICHEMENTS.

Dans l'intervalle des deux cadastres, c'est-à-dire dans un espace de 35 ans, la contenance en terres labourables, terres labourables plantées, prés, jardins, semis et sol des édifices, a augmenté de 2,341 hectares, ou 11,5 %, savoir :

Canton de Concarneau.....	299 hectares.
— de St-Pol.....	739 —
— de Châteaulin.....	1,363 —

Total des défrichements... 2,341 hectares.

Les défrichements ayant pris de l'extension, surtout depuis une quinzaine d'années, nul doute que lorsque le Gouvernement se décidera à continuer le cadastre, abandonné aujourd'hui, on n'arrive à constater exactement une plus forte proportion dans d'autres cantons.

BOIS.

Contrairement à l'opinion de plusieurs personnes, qui prétendent que l'on défriche plus de bois que l'on n'en plante, on trouve dans les trois cantons une augmentation du sol des bois (taillis et futaies) de 409 hectares, ou 17 %, savoir :

Canton de Concarneau.....	153 hectares.
— de St-Pol.....	51 —
— de Châteaulin.....	205 —

Augmentation totale..... 409 hectares.

REVENUS.

Dans la période dont on s'occupe, le revenu des terres a toujours été en progressant; il offre pour les trois cantons une augmentation de 593,111 francs, ou 49 %, savoir :

Canton de Concarneau.....	117,834 fr.,	ou 64 %.
— de St-Pol.....	204,856	ou 34 %.
— de Châteaulin.....	270,416	ou 63 %.

Augmentation totale..... 593,111 fr., ou 49 %.

Les deux cantons de Cornouaille qui, sous le rapport de la

culture, sont plus arriérés que celui de St-Pol, ont aussi augmenté leur revenu dans une plus forte proportion.

Le revenu moyen de l'hectare de terre imposable, déduction faite des propriétés bâties, a suivi à peu près la même progression; son augmentation a été la suivante :

Canton de Concarneau, de 17 ^f 54 à 26 ^f 45, augmentat.	8 ^f 91	.
— de St-Pol.....	58 21 à 74 08	— 15 42
— de Châteaulin.....	15 51 à 24 52	— 9 01

PARCELLES.

Le nombre des parcelles des trois cantons s'est accru de 15,030, ou 16,41 %, savoir :

Canton de Concarneau.	1,423 parcelles, ou 9,23 % d'augm.
— de St-Pol.....	1,636 — ou 4,90 % —
— de Châteaulin..	11,971 — ou 28 » % —

Les trois cantons réunis 15,030 parcelles, ou 16,41 % —

COTES FONCIÈRES.

L'augmentation des cotes foncières ne s'est fait sentir que dans les deux cantons de Concarneau et de St-Pol, celui de Châteaulin a même diminué de 6 cotes foncières.

En totalité, l'augmentation des trois cantons a été de 381 cotes foncières ou 6,45 %.

Canton de Concarneau...	30 cotes d'augmentation, 2,70 %.
— de St-Pol.....	357 — 16 » %.
— de Châteaulin....	6 cotes en moins.

381 cotes d'augmentation, 6,45 %.

Le nombre des cotes foncières doit être supérieur à celui des propriétaires, attendu que plusieurs de ceux-ci possèdent des propriétés dans plusieurs communes du même canton.

POPULATION.

Depuis quelques années, on entend souvent répéter que les campagnes se dépeuplent au profit des villes. Voyons, pour les trois cantons recadastrés dans le Finistère, si cette assertion est fondée.

Si l'on compare les populations de 1821 à 1856 avec les contenances en terres labourables aux deux époques du cadastre, on aura, pour 100 hectares de terre cultivée, les résultats suivants :

Cantons de	1 ^{re} époque		2 ^e époque	Augment.
Concarneau.	189 hab. pr 100 ^h de terre cult.	—	240 hab.	27 o/o.
St-Pol.....	259 — 100	—	261 —	1 o/o.
Châteaulin..	154 — 100	—	165 —	7 o/o.

Ainsi, au lieu d'une dépopulation des campagnes, comme on le prétend, il y a, non-seulement augmentation totale, mais même augmentation du nombre d'habitants pour une surface cultivée donnée, malgré les défrichements qui se sont opérés comme on l'a vu ci-dessus.

L'augmentation totale de population de 1821 à 1856, pour les trois cantons recadastrés, lesquels peuvent être considérés comme cantons ruraux, est de 6,866 habitants, ou 17,64 o/o.

Il est vrai que la population des villes augmente dans une bien plus grande proportion que celle des campagnes, mais il suffit que cette dernière suive une progression croissante, pour qu'on ne puisse prétendre à une diminution.

Dans la comparaison de l'augmentation de population, avec celle de l'étendue des terres cultivées, il eut été préférable de se servir du chiffre de population aux époques du cadastre ; mais les recensements antérieurs à 1821 n'offrant pas une grande exactitude, il a été fait usage de ceux de 1821 et 1856,

séparés par une période de 35 ans, égale à celle des deux cadastres.

En comparant les chiffres fournis par les recensements de 1821 et 1856 pour la totalité des communes du Finistère, on remarque une augmentation de population de :

123,586 habit.	pour tout le département, ou.....	25,56 %.
45,565	— pour les communes à popul. agglom.	58,68 %.
78,021	— pour les communes rurales	19,22 %.

Ici, comme on le voit, une preuve de plus que les communes rurales ne tendent pas à se dépeupler.

MAISONS.

Le nombre des maisons a augmenté dans les trois cantons de 2,119, soit 36,52 %, savoir :

Canton de Concarneau.....	406 maisons, ou	42 %.
— de St-Pol.....	749	— 30 %.
— de Châteaulin.....	964	— 40 %.

Augm. des maisons dans les 3 cant. 2,119 mais., ou 36,52 %.

L'augmentation du nombre des maisons doit être inférieure au chiffre de 2,119 porté ci-dessus, attendu que lors du second cadastre, sous l'influence des instructions du recensement de 1840, les contrôleurs des contributions directes ont considéré comme maisons, des bâtiments d'exploitation agricole, habitables il est vrai, mais qui ne sont, par le fait, que des dépendances de la maison principale. Lors du premier cadastre, ces édifices avaient été classés comme bâtiments ruraux.

En répartissant la population de 1821 et 1856 par le nombre des maisons, on aurait pour chacune des époques du cadastre :

	1 ^{er} cadastre		2 ^e cadastre
Canton de Concarneau.	6,48 habitants par maison.	—	6,22
— de St-Pol.....	6,99	—	5,95
— de Châteaulin..	6,49	—	5,42

SURFACE IMPOSABLE. — PARCELLES. — COTES FONCIÈRES.

Si l'on divise la surface totale imposable et le chiffre des parcelles par le nombre des cotes foncières, on obtiendra pour chaque cote foncière :

Canton de Concarneau.	7 ^h 74 ^a 36 ^c de terre imposable et 14,77 parcelles.		
— de St-Pol.....	4 17 91	—	13,50 —
— de Châteaulin..	11 13 49	—	21,44 —

SURFACE IMPOSABLE. — LANDES.

Si, pour les trois cantons recadastrés, on compare la superficie actuelle des landes et pâtures indiquée dans les tableaux avec la contenance totale imposable, on aura les résultats suivants :

Canton de Concarneau, sur une surface totale imposable de.....	8,820 ^h — 4,120 ^h de landes et pâture, ou 46 %.	
Canton de St-Pol....	10,828 — 2,330	— 21 %.
Canton de Châteaulin	28,445 — 13,651	— 48 %.
Les 3 cantons réunis.	48,093 — 20,101	— 42 %.

LANDES ET PÂTURES DÉFRICHABLES.

En considérant comme défrichables, et pouvant être transformées en terres labourables et prairies, les 1^{re} et 2^e classes de landes et pâtures ci-dessus dont la contenance totale est de 20,101 hectares, on aurait :

Canton de Concarneau...	1,464 hect. défrichables, ou 35 %.		
— de St-Pol.....	1,009	—	43 %.
— de Châteaulin....	5,962	—	43 %.
Les 3 cantons réunis	8,435	—	42 %.

REVENU MOYEN PAR COTE FONCIÈRE.

Ce revenu est obtenu en divisant le revenu net total par le nombre de cotes foncières.

	1 ^{er} cadastre	2 ^e cadastre	Augmentation
Canton de Concarneau.	165 ^f 64 ^e	264 ^f 64 ^e	59 %.
— de St-Pol.....	267 68	309 47	15 %.
— de Châteaulin..	167 14	273 59	63 %.
Moyenne des 3 cantons.	204 74	285 85	39,61 %.

REVENU MOYEN PAR HABITANT.

Ce revenu est obtenu en divisant le revenu total par le chiffre total de la population.

	1 ^{er} cadastre	2 ^e cadastre	Augmentation
Canton de Concarneau...	29 ^f 30 ^e	35 ^f 33 ^e	20 %.
— de St-Pol.....	34 07	41 89	23 %.
— de Châteaulin....	27 70	38 52	39 %.
Moyenne des 3 cantons..	31 03	39 34	26,78 %.

Il résulte des tableaux des trois cantons recadastrés,

1° Que le canton de CONCARNEAU, dans la période de 35 ans écoulée de 1812 à 1847, a perdu en superficie totale 28 hectares, mais il a gagné en superficie imposable 399 hectares, qui se répartissent ainsi :

Terres labourables et plantées.....	248 ^h	}	299 ^h
Prés.....	46		
Sol des édifices.....	5		
Bois.....			153
Canaux, étangs, etc.....			51
TOTAL.....			503

D'où il faut déduire une perte de contenance sur les
landes, de..... 104

RESTE en augmentation de contenance imposable. 399

2^o Que le canton de SAINT-POL-DE-LÉON, dans la même période, a perdu en superficie totale 100 hectares, mais il a gagné en superficie imposable 572 hectares qui se répartissent comme suit :

Terres labourables et plantées, sol, etc....	699 ^h	}	739 ^h
Prés.....	40		
Pâtures.....			103
Futaies..			62
TOTAL.....			904

D'où il faut déduire une perte de contenance sur :

Les taillis, de.....	11 ^h	}	332 ^h
Les canaux, étangs, etc.....	5		
Les landes.....	316		

RESTE en augmentation de surface imposable. 572

3^o Que le canton de CHATEAULIN, dans la même période de 35 ans, a gagné en superficie totale 376 hectares et en superficie imposable 908 hectares, se répartissant comme suit :

Terres lab. et plantées, sol des édifices, etc.	952 ^h	} 1,303 ^h
Prés.....	351	
Pâtures.....		640
Taillis et futaies.....		208
Canaux, étangs, etc..		73
TOTAL.....		2,221

D'où il faut déduire les natures de terrains dont la contenance a diminuée, savoir :

Landes et bruyères.....	1,304 ^h	} 1,313 ^h
Carrières.....	9	

RESTE en augmentation de surface imposable. 908

Quelques-uns des renseignements qui précèdent ont été puisés dans les *Recherches statistiques sur le Finistère*, important et consciencieux travail, publié en 1835, 1836 et 1837, par M. Duchatellier.

Agréez, monsieur et cher président, l'expression de mon affectueux dévouement.

FLAGELLE,
Expert.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

M. DENIS - LAGARDE

Inspecteur de la marine, etc.

Lue à la Société Académique de Brest le 26 février 1866



MESSIEURS ,

Ce n'est pas sans une vive émotion que j'ai à vous entretenir de la perte que nous avons faite, le 21 Janvier dernier, de notre bien regrettable confrère M. DENIS-LAGARDE (Augustin-Pierre-Marie), Inspecteur de la Marine et Officier de la Légion d'honneur, né à Paimpol le 13 Juillet 1812. Revenu des Eaux-Bonnes, dans un état désespéré, au mois d'Août 1864, il arriva pour assister aux derniers moments de son fils aîné, qui venait d'être admis à l'Ecole polytechnique, et auquel ses études présageaient un brillant avenir. Il eût certainement succombé dès-lors si l'ingénieuse et active sollicitude de sa digne compagne n'avait, à force de soins, prolongé

pendant près de dix-huit mois son existence irrévocablement condamnée. Admis, sur sa demande, en retrait d'emploi pour infirmités temporaires, il s'était retiré, au mois de Septembre dernier, à Saint-Brieuc, où il est mort de la douloureuse affection qui, depuis deux ans, le tenait forcément éloigné de nos travaux auxquels il prenait une part si active et si utile.

Entré dans l'Administration de la marine, en 1830, il servit alternativement dans les bureaux de l'administration centrale, à la mer et dans différents ports. Partout il marqua son passage par son exactitude à remplir ses devoirs, par l'intelligence qu'il apporta dans les services qui lui furent confiés, et par une aménité de caractère qu'il savait allier à la droiture et à la fermeté. De plus autorisés que moi mettront en relief le mérite et les qualités de l'administrateur. Ce que je veux principalement constater ici, c'est l'étendue de la perte qu'a faite la Société Académique. Archéologue prudent, M. Denis-Lagarde n'affirmait que quand il avait acquis les moyens de se convaincre. Avait-il quelque raison de douter, la conjecture prenait la place de l'affirmation. Et pourtant combien n'eût-il pas été fondé plus que beaucoup d'autres à ne pas paraître douter ! Mais, modeste, il se défiait de sa sagacité.

La numismatique était l'objet de ses études de prédilection. Non content de dessiner avec une rare perfection, soit les médailles qu'il avait rassemblées, soit celles qui lui étaient communiquées, il y puisait la matière de travaux qui, malgré l'aridité parfois inhérente à cette nature de sujets, lui suggéraient des développements qu'il savait rendre attrayants et qu'on peut proposer comme des modèles du genre. On acquiert cette conviction en lisant dans les *Mémoires de la Société académique de Cherbourg*, — il servit dix ans dans ce port, — ses *Notices sur les découvertes de médailles faites dans le*

département de la Manche en 1852 et 1853, et sur celle qui eut lieu en 1857 près du vieux pont du Roule.

Il y avait peu de temps qu'il était attaché au port de Brest lorsque fut fondée notre Société Académique. Habitué à faire un noble et utile emploi des loisirs dont il pouvait disposer en dehors de ses fonctions administratives, il favorisa chaleureusement cette création, et tint à honneur de s'inscrire un des premiers parmi nos fondateurs. A Cherbourg, bien qu'il ne fût pas dans son pays natal, il avait coopéré à l'œuvre si heureusement poursuivie par la Société de cette ville dans l'intérêt de l'histoire locale. Né en Bretagne, et animé pour elle d'une ferveur raisonnée, M. Denis-Lagarde devait voir et vit en effet avec bonheur l'établissement d'une société se proposant pour but principal de relier le passé au présent par des travaux destinés à faire connaître, sous toutes leurs faces, les titres sur lesquels la Bretagne, et plus particulièrement Brest et les localités voisines se fondent pour occuper une place dans l'histoire. Le concours de notre dévoué confrère nous fut donc acquis. Il se manifesta, dans les trois premiers volumes de notre *Bulletin*, par une série de travaux sur des médailles découvertes à différentes époques. Je ne crains pas d'être démenti en disant que ces travaux ont obtenu l'approbation de tous les juges compétents.

Un dernier travail devait démontrer d'une manière encore plus authentique peut-être la sagacité de notre confrère.

Non loin de Plouguerneau, à l'endroit appelé Kerscao, est une colonne milliaire portant une inscription dont plusieurs archéologues avaient déjà, mais diversement, reproduit le texte. L'épigraphie avait dans notre confrère un adepte non moins sûr que la numismatique. A son tour, il entreprit la restitution de ce texte dans son *Etude sur la*

colonne milliaire de Kerscao, insérée dans le T. IV de notre *Bulletin*. Toujours modeste, il donna à cette étude le titre d'*Essai de restitution*. Il y avait plus qu'essai, il y avait restitution complète. Craignant d'ajouter par un estampage à la dégradation de la pierre, il s'était abstenu de le pratiquer, et sa perspicacité y avait suppléé. Un estampage effectué depuis par notre confrère M. Le Men, archiviste du Finistère, a procuré une restitution de tout point conforme à celle qu'avait proposée M. Denis-Lagarde.

La mort de notre confrère inspire ici, je le sais, des regrets unanimes ; mais il n'ont pas pour seule cause la perte du savant. Ils s'adressent à celui dont, tous, nous avons apprécié l'urbanité, et qui, dans ses relations avec ses confrères, était dirigé par un seul désir, celui de seconder et de féconder leurs travaux.

Je suis assuré, Messieurs, d'être l'interprète de vos sentiments et d'être approuvé par vous en en consignant ici l'expression.

P. LEVOT.

IMITATION

de

N. - S. JÉSUS - CHRIST

TRADUCTION NOUVELLE EN LANGUE BRETONNE

Par MM. TROUDE et MILIN



Quand un peuple , qui peut faire remonter son origine jusque dans les limbes de l'histoire , conserve encore intacte , malgré le flot successif des âges , la langue dans laquelle ses nobles aïeux exprimaient leurs pensées ; quand ce même peuple , au milieu des révolutions que chaque jour apporte pour ainsi dire dans le domaine si changeant de la mode , s'obstine à ne pas renoncer aux costumes si pittoresques qui relèvent sa physionomie mâle et accentuée comme celle d'une médaille antique ; quand surtout ce peuple , dans le cœur généreux duquel le sarcasme voltairien n'a jamais eu d'écho , a saisi dans sa virile étreinte la Croix de bois qui sauva le monde ; quand il se montre inébranlable aux attaques du scepticisme , comme le granit qui borde ses rivages reste immobile sous les coups de la lame incessante ; ce peuple a dû jouer et doit

jouer encore un rôle important dans l'histoire du monde. Ce rôle splendide a été dignement rempli par le peuple breton , soit qu'on le considère sous le point de vue dramatique des événements militaires , soit qu'on l'examine sous l'aspect plus attrayant encore de l'intelligence luttant contre la force brutale. Tous les génies destructeurs qui président aux invasions étrangères sont venus s'abattre sur ce sol de granit , rude berceau des peuplades celtiques , et n'ont pu effacer l'empreinte profonde de ses premiers habitants. La nationalité bretonne a survécu aux morsures des fils de la Louve , et la langue que parlait si bien l'auteur des *Commentaires* , n'a point fait oublier aux Bretons la langue maternelle. Si les matelots qui disputèrent à Jules César le sceptre des mers dans le golfe du Morbihan , si le roi Arthur , le roi Gradlon et le barde Gwenc'hlan revenaient à la vie , ne pourraient-ils pas entendre encore le langage dont les accents font retentir l'écho de notre vieille Armorique ? Si la langue sonore de Jasmin est aussi mélodieuse que les fleuves qui baignent sa délicieuse patrie , notre langue celtique , quand nos vieux bardes la font vibrer dans leurs poèmes énergiques , n'exprime-t-elle pas la sauvage harmonie des grands bois où s'engouffrent les vents , et cette harmonie plus grandiose encore de l'immense Océan qui vient se briser sur nos rivages.

Immensum mugire putes nemus et mare magnum.

Ce ne sont pas seulement les rudes habitants des campagnes qui ont conservé cette langue dont l'énergie n'a de rivale que dans la langue hébraïque ; des hommes , élevés dans tout le raffinement de la civilisation moderne et qui ont reçu l'éducation la plus distinguée , se sont fait un juste point d'orgueil de parler et d'écrire la langue qu'ils avaient dès

leur enfance balbutiée dans les champs paternels. — Ils ont étudié à fond cet idiome qui a ses principes et ses beautés, ils ont pour ainsi dire formé une sainte croisade contre l'invasion impie des barbares civilisés qui voulaient supprimer chez le peuple breton devenu français cette double expression de la pensée. — Ils se sont souvenus de cette parole de Charles-Quint dont la main impériale ne dédaigna pas de relever le pinceau tombé de celle du Titien : « La valeur d'un homme croît en proportion des langues qu'il possède. »

Parmi les écrivains qui ont bien mérité de la Bretagne, en travaillant à repousser les attaques occultes ou ostensibles auxquelles la langue celtique est en butte, il faut placer aux premiers rangs les deux traducteurs de *l'Imitation de Jésus-Christ*, MM. Troude et Milin, déjà connus par d'importants travaux de philologie et les efforts énergiques qu'ils ont déployés contre la réaction qui menaçait d'emporter notre vieil idiome breton. A la tête de la réaction anti-nationale, M. Th. Hersart de la Villemarqué signale le magister qui, dit-il, *en Bretagne, est à la fois grotesque et odieux, et demande au fouet un argument sans réplique* « pour inculquer, jusqu'au sang, le français aux petits sauvages. Aussi, ajoute l'auteur, ces derniers appellent-ils leurs maîtres d'un nom énergique dont le français n'a pas d'équivalent : Kighérien, Carnifces. » Nous aimons à croire que ces procédés barbares, flétris par l'éminent écrivain en 1842, et qui rappellent ceux dont le maître d'Horace, Orbilius, se servait à l'égard de son élève, ne sont plus en usage au milieu de nos écoles. Mais les efforts que l'on tente pour déraciner le breton, quoiqu'ils soient moins énergiques, n'en sont pas moins dangereux. C'est en vue de paralyser ces perfides efforts que MM. Troude et Milin ont doté la littérature bretonne d'une traduction nouvelle

de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Les descendants de ces Bretons héroïques qui surent, à de sinistres époques, s'ensevelir dans leur foi, ont fait l'accueil le plus sympathique à la traduction du *plus beau des livres sortis de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas*. Conservant dans cette œuvre la pureté, la simplicité, l'énergie et la correction de la langue bretonne, tout en s'appuyant sur l'orthographe rationnelle de Le Gonidec, MM. Troude et Milin ont convié à ce banquet intellectuel, dont voudraient l'exclure les ennemis de sa nationalité, la Bretagne tout entière, c'est-à-dire la Bretagne bretonnante. Que vous parliez, soit le dialecte de Léon, soit le dialecte de Cornouaille, soit le dialecte de Tréguier, soit le dialecte de Vannes, vous pouvez comprendre cette traduction, splendide réverbération des beautés de l'original, et je crois qu'il ne faudrait pas un grand effort aux habitants du pays de Galles pour se familiariser avec cette pieuse lecture.

Le choix que les traducteurs ont fait de ce livre est une preuve évidente de leur bon goût littéraire et de la foi qui les anime. Traçons une esquisse rapide de l'influence que ce livre a exercée sur les destinées de la France en particulier, à l'époque où, comme une étoile d'espérance, il vint briller à l'horizon tout chargé de sombres nuages. Groupons ensemble pour en faire un faisceau les jugements qu'ont portés de cette œuvre inspirée quelques écrivains dont la partialité en faveur du catholicisme est le moindre défaut. « Le livre de l'*Imitation*, dit M. Quinet, est un livre unique au monde ; seul des ouvrages du moyen-âge il va au cœur du catholique et au cœur du protestant. » Ce n'est point, ajouterons-nous, dans ce livre que le fanatisme religieux et politique a été puiser ses féroces inspirations, du 14^e siècle

au commencement du 17^e, à l'époque où la France ne présentait qu'une vie de gladiateurs vivant en commun pour combattre ensemble (1). Ce n'est point en feuilletant cette œuvre d'amour et de sublime abnégation que Jacques Clément, Ravailiac et autres scélérats, qu'il faut jeter aux gémonies de l'histoire, aiguisaient leurs poignards. On n'a jamais trouvé ce livre suspendu à l'arçon de la selle des soldards de Blaise de Montluc, du baron des Adrets et des Têtes-Rondes de Cromwel.

Il est vrai que M. de Lamartine, dans la poétique relation qu'il a faite de sa visite à la Chambre dite des Girondins (page 16, tome VII), nous dit avoir lu cette inscription religieuse, où l'on croit reconnaître la main de Fauchet, l'évêque girondin : « Souvenez-vous que vous êtes appelés non pour causer et pour être oisifs, mais pour souffrir et travailler. » (*Imitation de Jésus-Christ.*)

Des recherches postérieures démontrent : 1^o que les Girondins n'ont jamais été renfermés aux Carmes ; 2^o que la citation que l'illustre écrivain croit être faite par l'abbé Fauchet est tout simplement une inscription peinte sur une petite planchette en bois qui était clouée sur l'entablement de la porte. Cette inscription, ajoute M. Alexandre Sorel, à qui nous dérobons tous ces détails, a été depuis transportée dans la bibliothèque de l'École des études ecclésiastiques. Les religieux avaient, en effet, l'habitude de placer à l'entrée de leurs cellules quelques sentences susceptibles d'être pour eux l'objet de sérieuses méditations. Que cette inscription appartienne au Girondin, ou à un hôte beaucoup plus ancien

(1) Non alia quam in ludo gladiatorio vita est, cum fisdem viventium pugnantiumque. (Sénèque, *Traité de la colère*, chap. 2 liv. 8.)

de la maison des Carmes , toujours est-il qu'elle dépeint admirablement les devoirs imposés à l'homme : la résignation et le travail , et qu'elle est tirée de ce livre que l'on a faussement accusé de prêcher un sublime égoïsme.

« *L'Imitation de Jésus-Christ* , le plus beau livre chrétien après l'Evangile, dit M. Michelet, est sorti comme lui du sein de la mort. La mort du monde ancien, la mort du moyen-Âge ont porté ces germes de vie. Comment, poursuit le même historien, comment ce livre de solitude devint-il un livre populaire ? Comment en parlant de recueillement monastique , a-t-il pu contribuer à rendre au genre humain le mouvement et l'action ?

« C'est qu'au moment suprême où tous avaient défailli, où la mort semblait imminente, le grand livre sortit de sa solitude, de sa langue de prêtre , et il évoqua le peuple dans la langue du peuple même. Une version française se répandit, version naïve, hardie, inspirée. Elle parut sous le vrai titre du moment : « *Internelle consolation.* »

« Quelle dut être l'émotion du peuple, des femmes, des malheureux (les malheureux alors, c'était tout le monde), lorsque pour la première fois ils entendirent la parole divine, non plus dans la langue des morts, mais comme parole vivante, non comme formule cérémonielle, mais comme la voix vive du cœur, leur propre voix, la manifestation merveilleuse de leur secrète pensée... Cela seul était déjà une résurrection. L'humanité releva la tête, elle aima, elle voulut vivre. « Je ne mourrai point, je vivrai, je verrai encore les œuvres de Dieu ! » — Dieu semblait parler à la France et lui dire comme il dit au mort : « Dès l'éternité, je t'ai connu par ton nom ; tu as trouvé grâce, je te donnerai le repos... » *L'Imitation de Jésus-Christ*, sa passion repro-

duite dans la Pucelle, telle fut, suivant le même historien, la rédemption de la France. »

« Quatre siècles ont passé, bien d'autres passeront, s'écrie à son tour M. Henri Martin, ce livre n'a pas vieilli et ne vieillira pas, parce qu'il est l'expression non point la plus hardie, mais la plus générale et la plus acceptée d'une des tendances éternelles de l'âme humaine. On ne saurait parler qu'avec respect d'une œuvre qui tient une si grande place dans l'histoire de l'humanité, et qui fidèle à un de ses titres (*Consolatio*) a été la consolation de tant de milliers, ou pourrait dire de tant de millions d'âmes. »

L'auteur a grandement raison, car c'est principalement à cette source de divine consolation que les âmes navrées par la douleur vont puiser, non pas l'oubli de leurs souffrances, mais le courage de les supporter. On peut, par passe-temps philosophique, gravir les sentiers qui mènent au stoïcisme, Sénèque ou Marc-Aurèle à la main, et cacher les blessures de son cœur sous les lambeaux du manteau qu'ils vous prêtent ; mais quand le malheur vient à s'abattre sur votre tête, vous redescendez bien vite de ces cimes glacées. Puis, sentant le vide de ces maximes, vous cherchez une consolation dans ce livre de l'Imitation où l'âme pousse vers le Dieu des malheureux des soupirs d'amour.

Ce qui prouve encore que cette œuvre répondait et répond toujours à un des besoins de l'esprit humain, c'est le nombre prodigieux des éditions qui se sont succédé. On en comptait deux mille en latin et mille en français dès 1855... Aucune de ces traductions n'est radicalement mauvaise ; toutes, malgré leurs imperfections, se laissent lire, car elles reproduisent toutes quelque chose de l'original : ce chef-d'œuvre a cela de commun avec celui d'Homère. Le souffle divin qui

anime l'original a passé dans l'âme de tous les traducteurs. Les poètes n'ont pas été les derniers à subir la fascination de ce livre qui semble, à M. S. de Sacy, le chef-d'œuvre de la pensée religieuse et le plus éloquent et le plus profond de tous les livres. L'homme dont l'énergique pinceau esquissa l'idéal de l'amour de la patrie dans Horace, et l'héroïsme chrétien dans Polyeucte, le grand Corneille donna l'*Imitation de Jésus-Christ*, traduite et paraphrasée en français. Ce fut, pour l'auteur, il l'avoue lui-même, *un long et pénible travail*. Il y a dans cette traduction des beautés qui ne pouvaient jaillir que de la plume d'un homme de génie. On sent parfois que c'est le même écrivain qui sut prêter au vieil Horace le fameux : « Qu'il mourût ! »

Les curieux ont pu admirer, à l'Exposition de 1855, l'édition splendide de l'*Imitation de Jésus-Christ*, texte latin, suivi de la traduction de Corneille. Ce chef-d'œuvre, par lequel l'Imprimerie impériale éclipsa toutes ses rivales, a réuni, suivant M. Brunet, tous les suffrages, soit par la beautés de ses types, soit par la richesse de ses nombreux ornements, en partie imprimés en or et en couleur avec une perfection remarquable. Heureux celui qui a pu admirer de ses propres yeux ce magnifique spécimen de la typographie française ! Plus heureux encore celui qui le possède !

Je transcris ici deux quatrains accompagnant des exemplaires de l'*Imitation* offerts par le traducteur.

A M. P..., en luy donnant un livre de l'*Imitation* de Jésus :

Belle Phillis, assure-toy
Que si tu goustes bien ce livre,
Jésus t'apprendra qu'il faut vivre
Bien plus pour antruy que pour soy.

A une Dame, en lui envoyant le livre de l'Imitation de
Jésus-Christ :

C'est l'exemple d'un Dieu qu'icy l'on nous propose ,
Qui meurt pour nous d'amour aimant infiniment :
Si vous ne pouvez pas le suivre en toute chose ,
Ne mourez pas, Philis, mais aimez seulement.

Ces madrigaux prouvent que dans l'âme du grand Corneille
l'amour s'alliait à la dévotion. Du reste, le poète était, dit-
on, très-audacieux auprès des dames,... en vers seulement...

Les bibliophiles connaissent encore l'*Imitation de J.-C.*
traduite en vers français par M. Jean-Fr. Martin de Boisville,
mort évêque de Dijon (Paris, Renouard, 1818, in-8°). Un de
nos honorables collègues, M. Guichon de Grandpont, s'est
élancé dans cette voie ouverte par Corneille, et il a dû sentir
plus d'une fois, comme J.-J. Rousseau traduisant Tacite,
qu'il avait affaire à un rude jouteur... L'accueil sympa-
tique fait à ses vers par la Société académique de Brest
prouve que ce qui pénètre le cœur, pour employer ici une
expression de P. Corneille, ne blesse point les oreilles.

Ecoutez les vers que l'immortel auteur de *Jocelyn* met
dans la bouche du jeune prêtre :

Plus souvent desséché par mon affliction
Je trempe un peu ma lèvre à l'*Imitation*,
Livre obscur et sans nom, humble vase d'argile,
Mais rempli jusqu'au bord des sucres de l'Evangile,
Où la sagesse humaine et divine à longs flots
Dans le cœur altéré coulent en peu de mots,
Où chaque âme, à sa soif, vient, se penche et s'abreuve
Des gouttes de sueur du Christ à son épreuve,

Trouve, selon le temps, ou la peine ou l'effort,
Le lait de la mamelle ou le pain fort du fort;
Et sous la croix où l'homme ingrat le crucifie,
Dans les larmes du Christ boit sa philosophie.

Après les poètes, les compositeurs ont cherché à raviver leurs inspirations à cette source intarissable et dont l'hiver sous son frein de glace ne peut enchaîner le cours. Le grand maestro, celui qui a trouvé la musique historique, Meyerbeer, dont l'art déplore encore la perte, n'a-t-il pas écrit un très-beau morceau pour quatre voix et solo, sur des strophes de *l'Imitation de Jésus-Christ* de Corneille, qui lui fut inspiré par les cantiques du père Brydayne.

En 1824, longtemps avant de se précipiter tête baissée dans l'abîme du *nihilisme*, où le juif Spinoza s'était englouti, l'abbé de La Mennais publia *l'Imitation de Jésus-Christ* avec des réflexions où il dépeint avec une incontestable éloquence *ce malaise inconnu* dont lui et la société étaient déjà tourmentés à cette époque. En comparant le texte français de ces réflexions avec la traduction bretonne de MM. Troude et Milin qui en reflète les beautés, une amère pensée s'est emparée de notre cœur; nous n'avons pu nous empêcher de songer que c'était le même prêtre dont la dernière recommandation a été de ne pas même élever une croix sur sa tombe!... Rien ne nous empêche de croire qu'un éclair de repentir ait illuminé la conscience de l'illustre traducteur de *l'Imitation* à ses derniers instants. Un moment de repentir ne suffit-il pas pour désarmer la vengeance céleste?

Disons un mot sur les traducteurs en langue bretonne qui ont précédé celle qui nous occupe. La plus ancienne en date (1707, Brest), nous la devons à Yves Ropars, curé de Lothey, en Cornouaille. Elle se recommande par son élégance et sa

fidélité. Dans quelques feuilles, servant de prospectus à la traduction de MM. Tronde et Milin, et où le style s'élève au niveau des pensées, nous trouvons l'abbé Claude-Guillaume de Marigo, recteur de la commune de Beuzec-Conq, cité comme un des traducteurs de *l'Imitation*, avant 1789. Notre honorable Président, qui nous fournit des détails charmants d'intérêt sur ce modeste personnage dont les écrits font encore paraître trop courtes les heures des veillées villageoises, ne relate que deux ouvrages de cet auteur breton, et leur titre même ne rappelle en rien *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Dans cette traduction comme dans celle de l'abbé Roux, on peut signaler de graves infidélités. Nous n'en citerons que deux :

Aux titres des 17^e et 19^e chapitres du 1^{er} livre de *l'Imitation* latinè, nous lisons :

De monasticà vità.

De exercitiis boni religiosi.

L'abbé Marigo et l'abbé Roux ont traduit *boni religiosi* par *eur c'hristen mad*, un bon chrétien. — Quel était le but de ces traducteurs en modifiant ainsi les expressions ? D'intéresser à la lecture de leur livre la chrétienté bretonne tout entière. Mais n'ont-ils pas dû, comme le fait sagement observer le savant auteur du *Dictionnaire français-breton*, produire bien souvent des déceptions et même provoquer des murmures, car, ajoute-t-il, pour se résumer en deux mots : « On ne peut soumettre aux mêmes règles un bon chrétien et un moine ou un homme cloîtré. »

M^{me} Georges Sand, qui par la richesse de son imagination

et les beautés de son style s'élève au-dessus de tous nos romanciers, mais qui nous semble faire de téméraires excursions sur le domaine de la politique et de la théologie, parle en ces termes de l'*Imitation* (M^{lle} de la Quintinie, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} Avril 1863, page 545) : « La doctrine du beau livre de l'*Imitation de J.-C.*, est considérée par l'Eglise comme l'introduction à la sainteté ; mais peut-être avons-nous le droit de croire que ces sortes de travaux inspirés sont appropriés au temps où elles éclosent, et qu'ils nous tracent une ligne de conduite, peu à peu impossible à suivre, sinon dangereuse et contraire aux progrès de la foi. Est-ce que la foi, est-ce que la notion et l'amour de Dieu ne doivent pas suivre la marche de l'esprit humain de siècle en siècle et se mettre à la tête de toutes les conquêtes, au lieu de se faire traîner ou de protester ?

Si M^{me} Georges Sand, dont le génie est capable de comprendre l'*Imitation* dans l'original, avait fait attention aux expressions latines que nous venons de citer, si MM. Michelet et Henri Martin en avaient fait autant pour le iv^e livre, il est probable qu'ils auraient modifié le jugement qu'ils en ont porté.

Quoique l'œil exercé du Breton puisse découvrir quelque^s tournures étrangères dans la traduction de M. l'abbé Roux et des mots auxquels il a donné sans qu'ils le méritassent le droit de bourgeoisie bretonne, nous n'osons l'accuser d'avoir calqué sa traduction sur le français. Dans le but d'être compris des personnes qui dès cette époque commençaient à mêler des mots étrangers et des tournures françaises au vieil idiome celtique, il voulut plier ce dernier instrument aux besoins d'une civilisation au milieu de laquelle une

langue se condamne elle-même au suicide, si elle veut rester stationnaire.

Quant à la traduction de M. Le Gonidec, comme elle est restée inédite, nous n'avons pas à nous en occuper, ni même à émettre sur cette œuvre du maître un jugement que nos lecteurs ne pourraient contrôler, n'ayant pas le manuscrit sous les yeux.

MM. Troude et Milin ont reproduit avec un rare bonheur les qualités éminentes qui brillent dans l'original, la simplicité dans la grandeur, l'élégance et la clarté, et le charme de ces dialogues où l'âme converse avec son divin amant. Mais il est une qualité plus précieuse encore dont leur style s'est profondément empreint; cette qualité, véritable cachet d'une bonne traduction de *l'Imitation de J.-C.*, c'est l'onction que respire chaque page de l'immortel chef-d'œuvre. L'onction qu'exhalent les œuvres du suave Fénelon et celles de saint François de Sales, on sent qu'elle déborde de ce livre. Elle en rend la lecture attrayante et facile aux génies les plus sublimes comme aux esprits les plus simples. Le dernier des laboureurs bretons, dans sa pauvre chaumière, peut le lire et le comprendre aussi bien que Bossuet dans son palais épiscopal ou sur son prie-Dieu de la chapelle de Versailles. La plus humble de nos paysannes et de nos ouvrières, pour alléger le fardeau des douleurs qui l'oppressent, peut y puiser des consolations aussi bien que Marie-Antoinette la veille de monter à l'échafaud.

De précieux témoignages, émanés de haut lieu et de juges compétents s'il en fut jamais en matière d'orthodoxie, ont été prodigués aux traducteurs. Qu'ils me permettent de transcrire ici deux lettres, l'une de Mgr l'évêque de Saint-Brieuc et l'autre de Mgr l'archevêque de Rennes :

• Carnoët, le 9 avril 1864.

• Monsieur,

• C'est au milieu de notre Cornouaille que votre bonne lettre est venue me flatter dans mes prédilections bretonnes. *Nanquet hoas a vrezonek ; eur galon breton am eus.* (Je ne sais pas le breton, mais j'ai un cœur breton.)

• Le peu de *brezonek* que je balbutie me fait chaque jour désirer d'en savoir davantage. A Dieu ne plaise que nous laissions mourir cette bonne et belle langue antique si précieuse, si simple, si énergique, qui répond à des mœurs profondément chrétiennes et nous permet de dire, sans trop rougir, le vieux refrain :

Ni zo bepred Brétonet (1), tûd kaled !

Nous sommes toujours Bretons, Bretons, les hommes à rude écorce.

• Je vous remercie beaucoup de votre double envoi, et je recommanderai *l'Imitation*, tout en l'étudiant moi-même. Je porte avec moi le *Dictionnaire français-breton* de M. Troude, et je regrette qu'il n'ait pas composé aussi un dictionnaire breton-français.

• Agréez, Monsieur, mes meilleurs sentiments,

• † AUGUSTIN DAVID,

• Evêque de St-Brieuc. •

(1) Dans le vers original le mot *Brétonet* est répété deux fois :

Ni zô bepred

Brétoned,

Brétoned tûd kaled !

BRIZEAUX. *Telen-Arvor* (la Harpe d'Armorique), VIII.

« Rennes, le 21 mars 1864.

» Mon cher Colonel,

» Je viens de recevoir le magnifique exemplaire de votre *Imitation bretonne* que vous avez bien voulu m'envoyer.

» Veuillez en recevoir mes remerciements avec mes nouvelles et bien sincères félicitations de l'excellente œuvre que vous avez accomplie, dans les intérêts sacrés de notre sainte Religion, auprès de nos bons Bretons.

» Agrérez encore une fois,

» Monsieur et digne Colonel,

» L'assurance de ma plus affectueuse estime en J.-C.

» † SAINT-MARC GODEFROY,

» Archevêque de Rennes. »

Qu'ils me permettent enfin de citer un extrait de la lettre d'un simple prêtre, mais qui n'est pas moins compétent que ces hauts dignitaires ecclésiastiques lorsqu'il s'agit de la langue bretonne :

« Lanvollon, 13 mai 1864.

» Je vais vous donner la manière de penser de M. Derrien, ainsi que de plusieurs Messieurs des environs sur la nouvelle traduction bretonne de l'*Imitation de J.-C.*, avec les réflexions de La Mennais : On la considère comme un chef-d'œuvre et par conséquent comme la meilleure sans contredit de toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. La tournure, d'après M. Derrien, y est tellement bretonne qu'elle ne laisse rien à désirer. Si on y trouve quelques mots incompris, pris séparément, on ne s'en étonne pas, attendu que le breton du Finistère et le nôtre diffèrent sur

plus d'un point. Du reste ces mots sont si rares qu'il est inutile d'en parler, d'autant plus que par l'ensemble il n'est pas un chapitre que l'on ne puisse comprendre à la première lecture. Aussi suis-je persuadé que dans ce pays-ci on préférera cette traduction à tout autre, quand elle sera bien connue. J'ai entendu déjà un prêtre dire que désormais, quand il voudra donner des livres en souvenir, il ne donnera que celui-là.

» Quant au succès du livre, je crois pouvoir dire, dès aujourd'hui, qu'il est assuré.....

» GUÉNECAN,

» Prêtre. »

Quelles influences l'*Imitation de J.-C.*, propagée par l'excellente traduction de MM. Troude et Milin, doit-elle exercer sur les populations bretonnes de nos campagnes ? Elles seront grandes et salutaires. Le passé nous répond de l'avenir. Jetons un regard rétrospectif sur l'histoire, pour constater l'ascendant moral, religieux et politique que l'*Imitation* a fait subir aux Français à l'époque où, sorti du sein des cloîtres, cette œuvre inspirée rejaillit sur le monde religieux tout entier en splendides rayons.

L'*Imitation* prêche le renoncement au monde et l'identification de l'âme avec le Créateur. Mais ce n'est point à la manière du Koran, ce plagiat de l'Evangile, et au fond duquel on ne trouve que le fatalisme et l'aplatissement complet de la nature humaine devant la force brutale et les faits par elle accomplis. Voyez aux XIII^e, XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, les populations nourries de la lecture de l'*Imitation* vulgarisée par une charmante traduction que des libraires intelligents ont reproduite de nos jours sous le nom de l'*Internelle consolacion*.

C'est avec les maximes de l'*Imitation* que l'humanité, personnifiée pour ainsi dire à cette époque dans la France, s'est sauvée en Dieu. Celui dont le livre propose l'*Imitation* pour modèle, n'a-t-il pas souffert et combattu jusqu'à la mort ? Les Français de Jeanne d'Arc et de la guerre de cent ans n'ont-ils pas, en se rapprochant de ce divin idéal, combattu jusqu'à la mort pour défendre l'intégrité du sol sacré de la patrie et sauver sa noble indépendance ? M. Michelet constate par des preuves lumineuses d'évidence que ce livre contribua à rendre au genre humain le mouvement et l'action. « A cette manifestation merveilleuse de la secrète pensée des malheureux, s'écrie l'écrivain, l'humanité releva la tête, elle aima, elle voulut vivre... » Il ajoute plus loin : « L'esprit de l'*Imitation* fut pour les clercs patience et passion ; pour le peuple ce fut l'action, l'héroïque élan d'un cœur simple. » Non ! quoi qu'en ait dit un autre éminent historien qui parfois entrevoit le monde des faits au travers du prisme que lui prête saint Simon, non ! il n'est pas vrai que *l'auteur de l'Imitation se couvre la tête de sa robe et laisse périr le monde !* Et d'où vient cet immense résultat produit par un seul livre sur le peuple ? C'est qu'une version éloquente et originale fit du manuscrit des moines un livre populaire.

Il est de toute évidence que les populations bretonnes, asservies à des travaux aussi rudes que le sol qui les nécessite, ont besoin d'encouragements et de consolations pour remplir cette tâche trop souvent ingrate. A quelle source plus pure et plus intarissable que l'*Imitation* traduite dans leur vieil idiôme pourront-ils les puiser ?

Ce livre doit leur inspirer, comme il l'a déjà fait dans les siècles passés, avec une humble résignation aux volontés de Dieu, l'énergie qui brise les obstacles et le courage de lutter

à force de travail contre une terre qui dans plusieurs endroits n'entr'ouvre qu'à regret ses entrailles pour nourrir ses enfants.

Ce livre, à ne le considérer même que sous le point de vue de l'art, est éminemment propre à élever les idées au-dessus des vulgarités de l'existence dont le paysan lui-même sent parfois le besoin de s'affranchir.

Chaque page de *l'Imitation* traduite par MM. Troude et Milin ne fera-t-elle pas vibrer à leurs oreilles, en termes énergiques, ces deux paroles, la plus belle épitaphe qui peut-être ait été gravée sur le tombeau d'un homme, l'auteur présumé de *l'Imitation de Jésus-Christ* :

Sursùm corda !

MAURIÈS,

Sous-Bibliothécaire de la ville de Brest.

DE L'ORIGINE

D'UNE

ANCIENNE COUTUME BRETONNE

Un vieil usage, autrefois plus général en Basse-Bretagne et conservé dans quelques villes, c'est la quête au profit des indigents qui a lieu avec solennité vers la fin du mois de décembre. L'origine de cette fête et le sens du cri particulier qui s'y fait entendre ont donné lieu à des explications contradictoires que je me propose d'examiner. Le cri lui-même est rapporté diversement par les écrivains qui en ont parlé; ainsi ce serait *eghin-an-eit*, le blé germe, suivant dom Le Pelletier qui voit dans ces paroles une allusion à la Nativité et au chant religieux : *aperiatur terra et germinet salvatorem*.

Selon Cambry, qui visita le Finistère en 1794, ce n'est pas à la religion chrétienne mais au culte druidique qu'il faut demander l'interprétation de cet usage. Il raconte que la municipalité de Landerneau allait de porte en porte quêter pour les pauvres au cri de : *au qui l'an neuf*. Mais il est probable qu'il s'est borné à reproduire une version déjà ancienne. On la trouve en effet presque textuellement dans

l'Encyclopédie méthodique imprimée en 1786, et d'après laquelle les paroles prononcées seraient : *à qui l'an neuf*. Bien antérieurement encore, Le Pelletier avait indiqué cette signification à la vérité de laquelle il ne croit pas, et tirée, ajoute-t-il, des paroles latines : *ad viscum annus novus*. De sorte qu'on a mis tour à tour du latin et du français dans la bouche des druides accomplissant leurs rites, ce qui n'est pas admissible.

Emile Souvestre, commentant ces deux opinions, adopte la traduction de Le Pelletier : *le blé germe*, et, pour le reste, il se rapproche de Cambry, en admettant avec lui que c'est une tradition du culte rendu au soleil par les Gaulois. Tout cela n'éclaircit guère la question.

Pour mieux apprécier ce qu'il y a de vrai ou d'erroné dans ces suppositions, quelques détails sur la fête sont nécessaires, d'autant plus que le caractère semble en avoir été mal compris, ainsi qu'on le verra plus loin. Voici comment je l'ai vu célébrer à Landerneau dans mon enfance :

Assez longtemps à l'avance, les familles désireuses d'y faire participer leurs garçons de huit à dix ans demandaient pour eux des boîtes à l'administration de l'hôpital ; les boîtes étaient des tirelires en fer-blanc destinées à recueillir les aumônes. Le zèle des jeunes quêteurs était excité et récompensé par une collation qu'on leur donnait à l'hôpital, le soir de la quête, avec grande abondance de gâteaux. Le dernier samedi de l'année, jour de la cérémonie, un cortège, où figuraient les autorités municipales en costume officiel, ainsi que des administrateurs de l'hôpital et des notables en habits noirs, parcourait la ville en quête. Des tambours ouvraient la marche, puis venaient deux chevaux portant des mannequins où l'on plaçait les dons consistant en comestibles, tandis que la monnaie était mise sur les plateaux d'argent

des notables ou dans les tirelires des enfants groupés à la suite du cortège. Il s'y trouvait aussi des pauvres de l'hôpital; à l'un d'eux était réservé un principal rôle. Travesti pour la circonstance en une espèce de massier, il tenait à la main un bâton à l'extrémité duquel flottait une touffe de rubans de diverses couleurs. C'était lui qui donnait le signal de l'exclamation énigmatique quand le cortège s'arrêtait pour recevoir les présents offerts. L'un des sergents de ville préposés au bon ordre élevait l'objet en l'air pour le montrer au public, les tambours exécutaient un roulement et le massier, auquel la foule faisait chorus, s'écriait plusieurs fois : *Languinanné!* en agitant majestueusement son caducée.

Si l'on compare ce cri aux textes breton et français mentionnés plus haut, il est facile de voir qu'il y a entre eux une certaine ressemblance, mais non une conformité entière. Il suffit de légers changements pour transformer le premier dans l'un des deux autres. L'attention des partisans d'une origine druidique s'est surtout arrêtée sur la syllabe *gui*, à laquelle ils ont attribué le même sens dans les deux langues; ainsi Cambry, après l'avoir mise dans la phrase française *au gui l'an neuf*, lui donne la même signification à l'article Lesneven. Il rapporte que cette cérémonie s'y pratiquait encore en 1788 au cri de : *gui-na-né*, voilà le gui. L'auteur dut tenir ses renseignements des habitants eux-mêmes lors de son passage en leur ville, car il n'avait pas été témoin oculaire, et les paroles qu'il cite étant, à part l'omission de la première syllabe, identiques à celles qui se font entendre encore à Landerneau, c'est un indice en faveur de l'exactitude de ces dernières. Quant à sa traduction, elle est fautive; en breton, *na-né* ne veut pas dire voilà, et le nom de la plante parasite en question est *huel-var*.

Abordons maintenant l'interprétation chrétienne. Son auteur, dom Le Pelletier, religieux bénédictin, n'était pas breton. Né au Mans en 1663, il demeura longtemps dans la Basse-Bretagne qu'il aimait beaucoup et en apprit la langue. Il résidait à l'abbaye de Landévennec où, dès l'année 1700, il entreprit la composition de son *Dictionnaire de la langue bretonne* qu'il termina en 1723, et mourut huit ans après dans la même abbaye. Le Pelletier appliqua sans doute à ce travail le zèle proverbial des moines de son ordre, mais il est difficile d'acquérir par l'étude la faculté de percevoir certaines nuances d'inflexion et d'accent qui, saisies par des oreilles accoutumées à la langue maternelle, aident à mieux comprendre le sens des paroles. C'est ce qui semble être arrivé ici. En effet, si l'on compare *eghin-an-eit* à *languinanné*, l'on remarque qu'il y a consonnance entre les trois dernières syllabes de part et d'autre; admettons un instant qu'il en soit de même de la première, il n'en restera pas moins une différence essentielle entre ces deux mots à cause de la position de l'accent. Pour exprimer *le blé germe*, on doit faire porter l'accent sur la dernière syllabe, tandis que, dans l'exclamation populaire, il se trouve sur la pénultième. Ainsi l'invraisemblance d'une origine se rapportant à l'agriculture ou à la Nativité se trouve augmentée par cet écart dans la manière d'accentuer. Il y a plus : Le Pelletier avoue lui-même que la véritable prononciation à Morlaix était *eguinannée* et, suivant Ménage, *guignannée*; ainsi il l'avait un peu altérée pour la réduire à son sens. Enfin il ajoute que, le dernier jour de l'année, les jeunes garçons de la campagne allaient de maison en maison chanter des cantiques et qu'ils criaient ensuite : *Ma eghinat !* ce qui dans le dialecte de Léon, dit-il, servait à demander ses étrennes et s'emploie pour *eghin-an-eit* dont

il est une abréviation. En attribuant le mot *éghinat* au dialecte de Léon, Le Pelletier a probablement commis une erreur. Il est bien employé pour étrennes dans celui de Cornouaille, mais en Léon on leur donne le nom de *dérou-mad* ou de *kalanna*. Cette coutume d'aller de porte en porte chanter des cantiques, à cette époque de l'année, se maintient encore aujourd'hui dans plusieurs cantons du Léonais; ce ne sont pas seulement les jeunes garçons, mais les pauvres gens de tout âge qui vont ainsi par les campagnes, et, après avoir chanté, ils demandent des étrennes en se servant du terme de *kalanna* et non de celui d'*éghinat* qui leur est inconnu. Dom Le Pelletier, à l'article *Calannat*, étrennes, dit aussi que ce mot est employé à la même occasion, de sorte que, suivant lui, dans les mêmes endroits et pour la même circonstance, deux locutions différentes auraient été usitées. Le Gonidec a mis *éginad*, étrennes, dans son *Dictionnaire*, mais en déclarant ne le connaître que par celui de Le Pelletier qui assure, dit-il, que ce mot est employé en Léon. Le Gonidec, généralement regardé comme le législateur de la langue nationale, l'avait pratiquée dès son enfance. Né en 1775 au Conquet, en Léon, il l'entendit parler et la parla dès l'âge le plus tendre; puis envoyé vers douze ans au collège de Tréguier, il y oublia un peu son breton. Ses classes finies, il revint en Léon, et vécut longtemps à la campagne dans divers manoirs. Là ses conversations avec les paysans, les questions qu'il leur adressait et les leçons théoriques qu'il reçut de personnes très-versées dans la connaissance de sa langue natale le mirent dans la meilleure position pour l'étudier à fond. Aussi l'observation dont il accompagne le mot *éginad*, rapprochée de cette circonstance que Le Pelletier demeurerait par le fait en Cornouaille, amène-t-elle à douter

que ce mot fût alors plus connu en Léon qu'il ne l'est aujourd'hui, surtout quand on songe à la persistance des usages bretons. J'insiste sur ce point parce que de l'explication du savant bénédictin il résulterait que le cri de la quête exprime une demande d'étrennes, tandis que la manière dont les choses se passent indique plutôt une demande d'aumônes. En effet, le jour de cette cérémonie les enfants ne se bornaient pas à suivre le cortège; munis de leurs tirelires, ils se répandaient individuellement par la ville et pénétraient dans les maisons au cri de *languinanné*. Ils n'y attachaient nullement l'idée d'étrennes, c'était comme un laissez-passer pour motiver leur introduction indiscrete dans les domiciles, une raison honorable de leurs sollicitations, enfin un mot d'ordre qu'ils répétaient sans s'inquiéter du sens. Ici point de cantiques, mais un simple appel à la charité fait par des quêteurs qui ne doivent pas profiter des libéralités qu'ils provoquent. Au surplus que l'idée d'étrennes ou bien celle d'aumône soit celle que réveille aujourd'hui le cri proféré, la nuance qui sépare ces deux appréciations est peu importante, et il n'en reste pas moins à chercher le sens primitif et littéral.

Un fait remarquable c'est que les cris de Morlaix, de Lesneven, de Landerneau et la citation de Ménage, séparés par tant d'années et tant de révolutions, sont les mêmes sauf l'omission ou la diversité de la première syllabe. Et cette différence elle-même s'évanouit si l'on admet que la première syllabe est un article. Or, Le Pelletier nous apprend que, de son temps, l'article *ar* était peu connu dans le pays de Léon; l'on se servait à sa place de l'article *an* et l'on disait *an marc'h*, le cheval, *an ghear*, la maison; Grégoire de Rostrenen confirme cette observation. Dans un autre dialecte, le même article est exprimé par *enn* et simplement par *e* dans

celui de Cornouaille en Angleterre. *Eguinanné* et *anguinanné* seraient donc la même chose en deux dialectes différents. Dans les villes où le français s'était substitué peu à peu à l'idiome breton, on aur amis, devant l'un et l'autre, l'article français et dit *la fête de l'Eguinanné* ou de *l'Anguinanné*, suivant le dialecte. Enfin le sens véritable étant oublié, parce que les mots étaient tombés en désuétude, l'on a fini par ne plus séparer l'article du cri primitif. D'après cette explication, le texte primordial pour Landerneau serait *anguinanné*, qu'on peut décomposer en un article, un substantif et un adjectif.

Le mot *gwic*, *guic*, ou *gui*, depuis longtemps hors d'usage, voulait dire bourg, village ; il entre, comme *plou*, traduction celtique du mot latin *plebs*, *peuple*, *peuplade*, dans la composition de plusieurs noms de lieux, ainsi : Guitalmézé pour Ploudalmézeau, Guinéventer pour Plounéventer, Guipavas pour Ploucavas, etc. *Gui* répond, de son côté, aux mots latins *gens* et *grex*, désignant alors une multitude d'hommes ou d'animaux. Pourtant, d'après les étymologies, l'idée d'un lieu habité est celle qu'il implique le plus particulièrement, car ses dérivés *vicus* en latin et *οικος* en grec signifient : le premier, village ou quartier, le second, maison. Dans le dialecte de Vannes *nannek*, *nannet* veut dire affamé ou qui a habituellement faim. La traduction littérale de *languinanné* serait donc : la multitude affamée, ou bien : la bourgade, le quartier affamé. Cette dernière traduction, qui semble le plus proche du texte, désignerait l'hôpital qui forme généralement comme un quartier à part, séparé du reste de la ville par une enceinte. Elle s'applique bien d'ailleurs aux détails de cette cérémonie dont les pauvres de l'hôpital sont le but principal, et l'on comprend que pour stimuler la générosité des donateurs le cortège désigne leur demeure

par cette périphrase touchante : le quartier ou la maison de ceux qui ont faim.

Cette version rend compte des divers cris tels qu'ils sont rapportés, ce qui n'a pas lieu pour celle de Le Pelletier. Ainsi les citations de Lesneven et de Ménage, *gui-na-né* et *guignanné*, auxquelles manque la première syllabe *e* sont inconciliables avec la traduction de Le Pelletier; le *g* intercalé au milieu de la seconde ne s'explique pas davantage et l'on en peut dire autant de la première syllabe du cri de Landerneau. Toutes ces difficultés disparaissent en admettant l'interprétation dont j'ai parlé; dans ce cas, la première syllabe étant un article, son omission n'ôterait rien à la valeur des autres mots. Quant à la lettre *g* intercalée, le mot *guig* qui en résulte est tellement rapproché par la prononciation de *guic*, bourgade, qu'on peut croire à une identité complète. Ainsi les différences locales sont conciliées, et l'accord établi entre les paroles et les faits montre, comme but de cette solennité, un acte de bienfaisance accompli par la ville entière. Qu'on l'ait placée à dessein vers le premier de l'an afin de faire participer les pauvres aux joies de cette époque, c'est possible; mais rien ne rend probable une origine remontant au culte des druides ou se rattachant au christianisme par d'autres liens que la charité.

P. LE GUEN,

Chef d'escadron d'artillerie.

GUY ÉDER DE LA FONTENELLE

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE

Les écrivains de province sont plus à même que tous autres de profiter des matériaux dont le meilleur historien étranger ne peut souvent soupçonner l'existence, et par là ils concourent à compléter le grand codex de l'histoire nationale, de la grande, de la véritable histoire de France que nous promettent les générations futures.

ACHILLE DE ROCHAMBEAU

I

S'il faut en croire la plupart des écrivains, voici l'un de ces types étranges, terribles, inexplicables qu'on peut trouver dans la fantastique région du roman moderne, mais qu'on est surpris de rencontrer dans le domaine de l'histoire. Guy Eder de la Fontenelle !... Ce nom est synonyme aujourd'hui du baron des Adrets, de Fra-Diavolo, de Mandrin et autres brigands plus ou moins célèbres. On n'est pas fixé sur le lieu de sa naissance. Le chanoine Moreau prétend qu'il naquit à Bothoa, en Cornouaille. M. le président Habasque dit, dans

ses *Notions historiques*, que le célèbre ligueur vint au monde dans une maison seigneuriale qui se trouverait aujourd'hui dans la section de Leslay, commune du Vieux-Bourg-Quintin (Côtes-du-Nord), et qui portait le nom de Beaumanoir. Le titre de sieur de La Fontenelle, qu'il se donna, passe aux yeux de quelques biographes pour l'indice qu'il serait né dans le Turnegoët. Les habitants de l'évêché de Nantes ont soutenu qu'il est originaire du château de l'Ongle, paroisse du Guenrouët. Tout ce qu'il est permis d'affirmer c'est que son père, René Eder, quoique possesseur du titre et du château de Beaumanoir, situé dans la trêve de Leslay, était complètement étranger à cette famille de Beaumanoir, devenue si célèbre après le combat des Trente, et qui tirait son nom d'une terre située près de Dinan.

Guy Eder alla fort jeune à Paris. Il fit ses études au collège de Boncour d'où il s'enfuit après avoir vendu ses livres pour acheter une épée. L'obscurité qui existe sur l'origine, le caractère et les derniers temps de la vie de ce célèbre partisan, me semble de prime abord une raison de douter, pour l'honneur de notre province et de l'humanité, de certains actes de barbarie qui lui sont imputés, et de chercher à démontrer que la crédulité populaire a accepté, comme véritables, des faits imaginés par la malveillance ou l'esprit de parti, et grossis ensuite par la peur. Ainsi, par exemple, on a prétendu qu'il faisait asseoir ses prisonniers sur un trépied rougi au feu qui les brûlait jusqu'aux os; qu'au cœur de l'hiver et pendant les plus grands froids, il ordonnait de les mettre tout nus dans des tonnes pleines d'eau glacée (1); qu'il savourait leurs tortures, en faisant mourir, l'un d'inani-

(1) Chanoine Moreau, *Histoire de la Ligue en Cornouaille*.

tion et l'autre d'excès de nourriture, pour se donner l'horrible plaisir de voir lequel mourrait le plus tôt (1); « qu'après avoir » pris un château, il torturait le seigneur jusqu'à ce que » celui-ci, porté de chambre en chambre, eût découvert et » livré tous ses trésors. Puis, le brigand faisait venir la châ- » telaine, si elle était jolie, et ses enfants, si elle en avait. » Il poignardait l'époux sous les yeux de la femme, déshono- » rait celle-ci sur le cadavre palpitant, attachait au cou des » enfants des chats furieux et s'enivrait avec ses soldats entre » ses victimes mortes et ses victimes expirantes... etc. (2). »

Comme preuve de ces tortures, de ces supplices raffinés qui faisaient ses délices, un écrivain à imagination tant soit peu romanesque, M. de Penguern, a cru découvrir au manoir de Coatezlan, commune de Prat, les traces d'un séjour prolongé de Fontenelle, c'est-à-dire des verrous massifs, des guichets, des judas, des meubles étranges qu'on serait tenté de prendre pour des instruments de torture; des étuves destinées à corriger le résultat des débauches, etc. Lorsqu'il visita Coatezlan, M. de Penguern venait-il de lire les *Mystères d'Udolphe*, cette extravagante élucubration d'Anne Radcliffe? Tout ce que je puis dire, c'est que des personnes dignes de foi m'ont affirmé avoir également visité les chambres de cet ancien manoir, sans y trouver aucune trace des meubles étranges, ni des instruments de torture mentionnés par notre compatriote.

Loin de moi la pensée de tenter ici, en faveur de Guy Eder, une de ces réhabilitations devenues à la mode de nos jours. Je me bornerai à invoquer pour lui le bénéfice des circons-

(1) L'Estoile, *Supplément au journal de Henri IV*, p. 338.

(2) Dom Taillandier, p. 462.

tances atténuantes, car je professe un inaltérable respect pour la règle qui impose à ceux qui écrivent l'histoire l'obligation d'accueillir avec la plus grande réserve les récits des auteurs contemporains, quand ils parlent des troubles civils, et surtout quand ils ont joué un rôle dans les épisodes qu'ils racontent ; on est généralement mauvais juge dans sa propre cause.

Pour bien apprécier les actions d'un personnage historique, il faut avoir égard au milieu dans lequel il a vécu, connaître les mœurs de son époque, et ne pas le juger avec les idées d'une société perfectionnée par plusieurs siècles de progrès.

« Transporter dans des siècles reculés toutes les idées du siècle où l'on vit, dit Montesquieu, c'est des sources de l'erreur celle qui est la plus féconde. A ces gens qui veulent rendre modernes tous les siècles anciens, je dirai ce que les prêtres d'Egypte dirent à Solon : « O Athéniens, vous n'êtes que des enfants ! (*Esprit des Lois*, liv. 30, ch. xiv.) »

Ce travers d'esprit se rencontre même chez les plus grands écrivains. J'en trouve un exemple frappant dans l'examen critique de la *Divine Comédie* fait par M. de Lamartine (voir son *Cours de littérature*, année 1862) et dans lequel il reproche au grand poète florentin de s'être trop occupé des questions théologiques. M. de Lamartine, qu'il me pardonne d'oser le lui dire, semble avoir oublié, dans cette appréciation précipitée, que ces questions avaient une très-grande importance au moyen-âge, et offraient un immense intérêt à ses contemporains. « Ces longs détails, dit M. de Villemain, ces interminables expositions de doctrines, qui jettent aujourd'hui tant de langueur sur une partie de la *Divina Commedia*, semblaient aux contemporains une source inépuisable d'instruction. (Villemain, *Cours de littérature*, antérieur à celui de Lamartine.) »

Ainsi donc, on ne saurait trop le répéter, il ne faut point juger les actions d'une époque au point de vue d'une autre époque. Ce qui aujourd'hui serait regardé comme une honte pour un galant homme était dans un autre temps une chose toute naturelle.

II

Au nombre des brigandages communément attribués à Guy Eder, il en est plusieurs qui ne méritent pas cette qualification. C'étaient des faits de guerre très-réguliers, comme l'atteste le mandement qui lui fut adressé, le 24 juillet 1592, par le duc de Mercœur, pour s'emparer des châteaux de Coetfrec et de Guérande (1).

Parlez au paysan Trégorrois de Guy Eder, et il vous dira, comme la ballade bretonne, que Guyon fut le plus beau fils qui porta jamais habits de gentilhomme. Il n'était pas seulement beau, il était vaillant, il était Breton, il était seigneur :

Guy Eder est un bon chrétien.

Vif de la tête et solide du pied.

Parlez de lui aux Cornouaillais, et ils vous répondront que La Fontenelle était « chrétien de nom et Turc (2) en effet ; féroce, parjure, perfide, traître, sans foi, infâme, scélérat, raffiné. » — « Quand on parle de ses crimes, dans nos environs, dit M. de Penguern, les vieillards hochent la tête et vous répondent : Il n'avait pas toujours la tête à lui ! »

Quant au titre de baron de Fontenelle que les historiens lui ont donné, il est positif qu'il ne l'a jamais porté. La Fon-

(1) Dom Morice, *Preuves*, 113, col. 1544.

(2) Moreau, *Histoire de la Ligue en Cornouaille*.

tenelle n'était qu'un très-petit manoir, et ne fut jamais une baronnie. Le titre de chevalier de l'ordre du roi, sieur de la Fontenelle, de Coatezlan, Tréburien, Coatgougan, est le seul qu'il ait pris ou reçu. (Voir le compte arrêté par la main d'Eder, le 12 juin 1599.) — Que faut-il conclure de ces contradictions et de tout ce qui précède ? C'est que la calomnie et l'esprit de parti se sont tellement acharnés sur la mémoire du célèbre partisan, qu'on est en droit de mettre en doute les faits qui n'ont pas été avoués par lui ou ses complices, ou mentionnés dans les lettres d'abolition, ou enfin constatés par des témoins oculaires dignes de foi.

La calomnie ! Comment aurait-il pu se défendre contre ses traits empoisonnés ? Est-ce qu'elle n'avait pas les meilleures raisons pour répandre son venin sur La Fontenelle ? N'était-il pas jeune, beau, galant, poète, heureux auprès des femmes, riche, d'une famille noble, etc. ?

L'esprit de parti ! C'est l'esprit le plus systématiquement injuste et méchant. Il procède en tout temps de la même manière ; à ses yeux, les battus ont toujours tort. Est-ce que La Fontenelle n'avait pas mérité toute sa haine ? N'était-il pas un soldat heureux, un capitaine vaillant, habile, expérimenté, adoré de ses soldats, vainqueur de plusieurs capitaines illustres, entre autres du brave Sourdéac, gouverneur de Brest ? N'avait-il pas soutenu la lutte jusqu'à la dernière heure contre le parti royaliste ? Aussi les écrivains contemporains de ce parti ne lui ont épargné aucune injure, et se sont fait à l'envi l'écho des bruits populaires les plus odieux et les plus absurdes. Il en eût été autrement sans doute si la Ligue eût triomphé. Peut-être alors aurait-on fait de Guy Eder un héros de l'espèce du Cid, avec lequel, comme nous allons le voir, il a plusieurs traits de ressemblance.

III

C'était un démon toujours en armes que ce Rodrigue Diaz de Bivar. On le citait comme le premier de ces soldats du ^x^e siècle, fatals à la fois à leurs alliés et à leurs ennemis, impatientés de tout frein et de tout pouvoir, marchant sans cesse à la tête de leurs bandes terribles, ne reconnaissant ni la religion du Christ ni le culte de Mahomet, vivant de guerre et de pillage, et ne relevant ni de Dieu ni du roi, mais de leur épée. Il passa sa jeunesse au service des rois mahométans de Saragosse. Il viola un grand nombre de sanctuaires et d'églises, ravagea une des provinces de sa patrie; était également redouté des Maures et des Chrétiens, faisait brûler ses prisonniers à petit feu, ou les donnait en pâture à ses dogues. Un jour il emprunte 600 marcs à deux Juifs de Burgos et leur donne pour gages deux lourdes caisses dans lesquelles il a caché, dit-il, ses trésors, avec la recommandation expresse de ne les ouvrir qu'au bout d'une année. Le terme expiré, les Juifs font l'ouverture des caisses et les trouvent pleines de petits cailloux. Une autre fois il accompagne le roi Ferdinand à Rome, afin de rendre hommage au Pape. Rodrigue entre dans l'église de Saint-Pierre où étaient rangés les sept trônes des sept rois chrétiens. A côté de celui de saint Pierre, était celui du roi de France, et un degré plus bas celui de Ferdinand :

« Le Cid alla à celui du roi de France et le renversa d'un
» coup de pied; ce trône était en ivoire, il se brisa en quatre
» pièces. Puis il prit le trône de son roi et le posa sur le
» degré le plus élevé. Un duc honoré, le duc de Savoie, dit
» alors : — Soyez maudit, Rodrigue, et excommunié par le
» Pape, parce que vous avez déshonoré le meilleur et le plus

• noble des rois. Quand le Cid eut entendu ces paroles, il
• répondit ainsi : — Laissons-là le roi, duc ! Si vous vous
• sentez offensé, terminons l'affaire entre nous deux. En
• disant ces mots, il s'approcha du duc et lui asséna un vio-
• lent coup de poing. Informé de ce qui s'était passé, le Pape
• excommunia le Cid. Quand celui de Pivar le sut, il se
• prosterna devant le Pape. — Donnez-moi l'absolution,
• Pape, dit-il, sinon vous le paierez cher ! Le Pape, en père
• clément (ou prudent), lui répondit avec modération : — Je
• te donne l'absolution, Ruy Diaz ; je te donne volontiers
• l'absolution, et j'espère qu'à ma cour tu seras courtois et
• tranquille (1). »

Si ces imputations ne sont pas exagérées, par quel prodige ce condottiere d'un siècle de fer devint-il, pour la nation espagnole, le type de l'honneur, de l'amour, de la religion, le soldat du Christ, le Machabée des Espagnes pour ainsi dire, le plus loyal serviteur de son roi, un modèle de bonté envers ses soldats et ses ennemis ? Les légendes le sanctifièrent : les traditions populaires dirent à leur tour qu'il veillait toujours en armes au fond de son tombeau, dans l'église de Saint-Pierre-de-Cardègue, pour protéger les moines et les couvents. Au ^{xvi}^e siècle, on l'invoquait comme le saint le plus populaire ; il allait être canonisé, quand, en 1541, on ouvrit son cercueil, et l'on trouva le Cid, qui « fut plus musulman que chrétien », enseveli dans ses vêtements arabes.

A quoi faut-il attribuer cette étonnante métamorphose, cette mystérieuse substitution de l'erreur à la vérité ? A l'imposture des uns, à l'ignorance des autres ; à l'esprit de parti principalement, car lorsqu'un parti triomphe, il a tou-

(1) *Recherches sur la littérature du moyen-âge*, par ***.

jours intérêt à noircir les chefs du parti vaincu et à glorifier les siens ; quelquefois, souvent même devrais-je dire, aux écrivains légendaires dont l'imagination aime à se nourrir d'hyperboles, comme M. de Penguern dans le passage textuel concernant le manoir de Coatezlan, que j'ai cité plus haut.

IV

S'il m'était permis de donner un conseil à ceux qui se chargeront de la difficile mission d'écrire l'histoire des guerres civiles et religieuses de notre province, je leur recommanderais de lire avec attention la préface du tome *xiii* de l'*Histoire du Consulat*, par M. Thiers. C'est l'un des meilleurs guides qu'on puisse choisir pour bien apprendre les devoirs de l'historien et pour remplir dignement la tâche qui leur est imposée.

Le passage suivant peut s'appliquer au sujet que je traite en ce moment : « Tel homme, dit l'illustre écrivain, a causé beaucoup de mal, mais ce mal appartient-il à lui ou à son temps ? N'a-t-il pas été entraîné ? Les passions auxquelles il a cédé n'étaient-elles pas celles de ses contemporains autant que les siennes ? Et puis, s'il a été assez malheureux pour verser le sang humain, ne faut-il pas lui tenir compte des temps où il eut ce malheur ? Une seule goutte de sang dans notre siècle, où l'on sait le prix de la vie des hommes, ne doit-elle pas peser dans la balance de la justice presque autant qu'un flot de sang au *xiii*^e siècle. »

« Mais en écrivant l'histoire », nous dit encore l'Empereur Napoléon III dans sa belle préface de la *Vie de César*, « quel » est le moyen d'arriver à la vérité ? C'est de suivre les règles » de la logique. La tâche consiste donc à chercher l'élément

» vital qui faisait la force de l'institution, comme l'idée pré-
» dominante qui faisait agir l'homme. En suivant cette règle,
» nous éviterons les erreurs de ces historiens qui recueillent
» les faits transmis par les âges précédents, sans les coordon-
» ner suivant leur importance philosophique; glorifiant ce
» qui mérite le blâme, et laissant dans l'ombre ce qui appelle
» la lumière. »

Essayons d'appliquer ce système historique au sujet qui nous occupe. Rappelons d'abord quelles étaient les mœurs de la cour de France sous Henri III. M. Jules Janin en a fait une effrayante esquisse dans son ouvrage intitulé *la Bretagne*. C'est la page la plus vraie, la plus saisissante, la mieux écrite de son livre. C'est un résumé des épouvantables forfaits qui souillèrent ce règne maudit : « N'accusons pas la Bretagne
» seule de ces grands crimes, dit-il, accusons le malheur des
» temps; accusons l'exemple des licences et des meurtres,
» partis de si haut. En effet, quels enseignements arrivaient
» aux Anglais, aux Espagnols, aux Bretons, aux soldats et aux
» capitaines ? Quels exemples venaient de cette cour de
» France, naguère l'asile de tout honneur et de toute cheva-
» lerie ? La Saint-Barthélemy — une nuit de massacres
» horribles ! — suffirait à expliquer même les meurtres du
» bandit Guy Eder, sire de la Fontenelle. Encore si les égor-
» geurs avaient fait leur métier sans insulter les morts ! Mais
» comment ont-ils tué Coligny ? Et l'assassinat du duc de
» Guise, que le roi Henri III frappe à la joue en reculant
» d'effroi, car le sang était remonté, du cœur, à cette joue
» insultée ! Parlerons-nous des orgies sanglantes qui signa-
» lèrent la fin du règne des Valois ? En ces temps maudits,
» chaque homme pouvait impunément avoir des assassins à
» ses gages ; dans les salles basses du Louvre, les gentils-

» hommes passaient leur vie à calculer l'effet d'un coup d'épée
» ou d'un coup de poignard ; le couteau était devenu une
» arme de gentilhomme : témoin ce Coconnas, qui se vantait
» d'avoir égorgé à lui seul trente huguenots à coups de stylet.
» Il avait arraché ces malheureux des mains du peuple en
» furie ; il les avait menés chez lui ; il les avait baptisés ; et
» tout lavés des eaux du baptême, il les avait égorgés lente-
» ment pour faire durer sa joie et leurs supplices !.....

» C'est horrible à dire.... Quoi encore ? Villequier tue sa
» femme parce qu'elle résiste à Henri III ; Simiers, dont la
» femme est aimée de son frère, tue son frère. C'est l'heure
» où cette belle Vanina d'Ornano tombe sous le poignard du
» corse San-Pietro, son mari, le père de cet Alphonse Ornano
» qui, un jour, pour quelque faute légère, tue son neveu à sa
» propre table, se lave les mains, se remet à table et achève
» de dîner. C'est l'heure des duels terribles dont le cruel
» souvenir fera bondir le cardinal de Richelieu, comme au-
» tant de crimes impunis : les Caylus, les Maugiron, les
» d'Entrague ; Riberac, Schomberg, Rivarot, véritables coq-
» plumets du Pré aux Clercs, qui ne croyaient en Dieu que
» sous bénéfice d'inventaire.

» Cette histoire est pleine de cruelles tragédies. Voilà pour
» le sang ; les licences ne sont pas moindres : Un roi habillé
» comme une femme ; les femmes les plus belles de la cour
» et *les plus honnêtes*, vêtues à la façon des courtisanes, la
» gorge nue et les cheveux flottants ; des *mignons* frisés et
» refrisés, les cheveux remontant sur les bonnets de velours,
» la tête enfoncée dans les broderies de leurs chemises ; le
» fard sur toutes ces joues efféminées, l'ambre sur tous ces
» corps, des colliers à ces cols, des pendants à ces oreilles.
» Et des reines ! Catherine de Médicis, mattresse du cardinal

» de Guise, accusée d'avoir corrompu son propre fils, Charles
» IX. Des aventures ! Madame la duchesse de Guise et Saint-
» Mégrin, Marguerite de Valois et M. de Canillac, et Marti-
» gues, et d'Aubiac, etc. Toute moralité était oubliée, toute
» pudeur évanouie ; à proprement dire, c'eût été la fin du
» monde, sans quelques âmes hautes, fières, chrétiennes,
» peu dociles à la contagion, dans le parti protestant aussi
» bien que dans le parti catholique : MM. De la Noue (1),
» Duplessis-Mornay et M. de Sully ; M. de Thou, M. Chrestien
» de Lamoignon, M. le Maître, le chancelier de l'Hospital,
» qui était bien un autre censeur que Caton, dit Brantôme ;
» un de ces grands juges et rudes magistrats avec qui il ne
» fallait pas jouer. » (Jules Janin, *Histoire de Bretagne.*)

V

Voulez-vous savoir maintenant ce que c'était, en Bretagne, l'un des hommes les plus honnêtes du temps dont nous parlons ? Ecoutez Jérôme d'Aradon, seigneur de Quinipily, gouverneur d'Hennebont, l'un des plus fervents catholiques de son parti. Il parlait sans cesse de Dieu, jeûnait trois fois par semaine, communiait souvent, ne manquait jamais de faire la prière du soir, et considérait un huguenot comme un malfaiteur de la plus dangereuse espèce et qui ne méritait aucune pitié. Voici un échantillon de ce curieux journal :

Samedi, 22 juillet 1589. — « Le bruit était que les Parisiens

(1) La Noue « grand homme de guerre et plus grand homme de bien ». Sa noblesse de caractère, sa loyauté de soldat, son patriotisme sincère en firent un homme tout-à-fait à part, à cette époque de dissensions.

avaient tué 15,000 hommes des gens de Henry de Valois et du roi de Navarre, lequel il disoit être mort. Dieu veuille qu'ainsi soit. »

22 septembre. — « Dieu veuille exterminer en bref le roi de Navarre et ses malheureux complices. »

Mardi, 24 novembre. — « Mon frère de Camor arriva en ceste ville de Hennebont, et se vint déclarer qu'il estoit du party contraire : de quoy, je fus très-marry. Je prie le bon Dieu de tout mon cœur d'en vouloir retirer et amender, ou bien lui donner la bonne mort. Ainsi soit-il. »

Jeudi, 30. — « Mon frère de Camor, en s'en retournant de Quinipily, prit quatre prisonniers, desquels j'espère, avec l'aide du bon Dieu, en avoir 4,000 escus. »

Jérôme d'Aradon était catholique et son frère protestant. Ainsi se trouve confirmé ce que disait l'auteur du *Dialogue du maheustre et du manant* : Si un gentilhomme a deux enfants, il en baillera un au roi et l'autre à la Ligue, et ne se soucient les princes et la noblesse de la cause de Dieu et de son peuple, pourveu que leur particulier soit assuré. (*Satire Ménippée.*)

J'oubliais Anne de Sanzay, comte de la Magnane, de sinistre mémoire. Il avait épousé l'héritière de Penmarch, en Léon. En 1586, il avait été enfermé à la Bastille, par ordre de Henri III, à cause de ses brigandages ; il en était sorti au bout d'un an, grâce à l'intervention du baron de Molac, qui employa tout son crédit pour lui sauver la vie et lui rendre la liberté. Il arrive en Bretagne à la tête de 5 ou 600 bandits, ne vivant que de rapines, pénètre en Cornouaille et pille la ville du Faou, après avoir exterminé les 7 ou 800 hommes des paroisses environnantes qui avaient essayé de la défendre.

Aussi habile à se servir de la plume que de l'épée, il écrit ensuite au sénéchal, à l'évêque et au procureur de Quimper, des lettres pleines d'urbanité et de déférence, dans lesquelles il proteste de son dévouement aux intérêts de l'Union catholique, et sollicite l'autorisation de séjourner quelques jours sur le territoire de la juridiction, pour se ravitailler, en promettant de ne causer aucun préjudice aux habitants. On le lui accorde. Il fait passer la rivière de Châteaulin à ses soldats, parcourt les riches campagnes situées à l'occident des Montagnes-Noires sans commettre aucune hostilité, et en ayant soin de payer comptant toutes les provisions fournies par les *rustiques*. Cette conduite loyale en apparence, inspire naturellement une grande confiance aux paysans qui, pleins de sécurité, jugent inutile de cacher leurs richesses aux yeux de ces bandits. Mais c'était un piège odieux. Le lendemain les brigands reviennent sur leurs pas, et ravagent successivement les lieux qu'ils avaient traversés pacifiquement la veille : Loc-Ronan, Quéménéven, Ploumodiern, Plounévez, Dinéault voient passer, comme un ouragan dévastateur, cette bande de routiers pillant et massacrant les populations épouvantées, après avoir eu soin de leur enlever les armes à feu et les hallebardes dont elles étaient abondamment pourvues. Pendant quinze jours, la ruine, le meurtre, le viol et l'incendie planèrent sur ces contrées naguères si paisibles et si fortunées. Enfin les cris de désespoir des victimes parvinrent jusqu'aux oreilles du duc de Mercœur, et le comte de la Magnane fut rappelé. Il se retira chargé de butin, en tournant en dérision la crédulité de ceux qui avaient eu la simplicité d'ajouter foi à ses promesses.

De leur côté, il faut bien le reconnaître, les réformateurs ne se conduisaient guère mieux, surtout dans les pays où ils

étaient les plus forts. « En Écosse, par exemple, la plus basse cupidité dirigeait leurs chefs. Souvent ils ne les autorisaient à détruire que dans l'espoir de tirer eux-mêmes quelque gain de la vente des vases sacrés, des cloches, du plomb, des charpentes, et de tous les matériaux qui pouvaient faire de l'argent. C'est ainsi que, par l'aveugle fureur de la populace et la sordide rapacité de la noblesse, « abbayes, cathédrales, églises, bibliothèques, archives et jusqu'aux sépulcres des morts, dit l'éloquent Robertson, tout fut englouti dans une ruine commune. » On assure que John Knox lui-même, pour justifier cette destruction impitoyable, cita le fameux proverbe : « Faites tomber les nids et les corbeaux s'envoleront ! » (Walter Scott, *Hist. d'Écosse*, p. 70.)

« En Bretagne (1), même parmi les royalistes, on parlait avec terreur des ravages commis dans le diocèse nantais par le protestant Le Goust, maître de Blain, gentilhomme cruel, barbare, et insolent plus que vaillant, extorquant promesse de rançon impossible; et ses prisonniers, ne pouvant payer, souffraient de grands tourments jusqu'à la mort. »

De la Tremblaie n'était pas moins redoutable, lui qui faisait de *terribles besognes*, et rapportait une si grande *infinité de brebis de ses courses aventureuses*. On disait qu'il avait mis dans un bissac la tête du capitaine de Saint-Nazaire, et qu'il avait offert ce hideux trophée au prince de Dombes lui-même. Du Liscoët, qui s'était fait huguenot, comme nous l'avons déjà dit, pour épouser une belle demoiselle de l'Anjou, aimait mieux, le misérable, faire banqueroute à Dieu et à son

(1) M. Grégoire, *la Ligue en Bretagne*, p. 222.

salut qu'au beau nez d'une femme (1); il était habituellement suivi d'un assez grand nombre de soldats de la même religion; ils pillaient de préférence les églises et maltraiétaient les prêtres; ils ouvraient les tabernacles et prenaient plaisir à jeter à terre les hosties consacrées. Un prêtre qui se prosternait pour ramasser pieusement l'une de ces hosties, fut cruellement tué à coups d'épée !

Le vol, le pillage, le meurtre, le rapt, le viol, la perfidie, la ruse, l'hypocrisie, etc., qui à une époque de tranquillité eussent été l'objet de l'exécration générale, et même eussent inspiré à ceux qui s'en seraient rendus coupables d'inévitables repentirs, étaient considérés, dans ces temps de désordre social, comme des événements ordinaires, inséparables de la guerre civile, et dont les auteurs n'étaient nullement responsables devant la justice humaine. C'est tellement vrai que La Fontenelle, traitant de puissance à puissance, pour ainsi dire, avec le roi, obtint des lettres d'abolition qui l'amnistiaient de tous crimes, maléfices, meurtres, bruslements, etc., et même de la pendaison de Ville-Rouault, gouverneur de Pont-Croix, de la prise de Penmarc'h, de l'enlèvement de l'héritière de Mezarnou. Dans ces lettres, Henri IV le qualifiait de : Son cher et bien-aimé Guy Eder, sieur de La Fontenelle, dont il a eu *agréable* la très-humble soumission, pour prix de laquelle il lui accordait une compagnie de cinquante hommes d'armes, pour en jouir avec honneurs, gages et profits accoutumés. Les capitulations accordées aux autres capitaines de la Ligue contenaient, comme celle de La Fontenelle, la liste

(1) Chanoine Moreau, p. 137-139. — De Piré, p. 377-378, *Prise de Carhaix*.—(Collection manuscrite des Blancs-Manteaux), t. III.—Grégoire, *la Ligue en Bretagne*, p. 222.

circonstanciée des crimes commis pendant la guerre, tels que : embrasements, démolitions, rasements d'églises, viols, rançons, prises de meubles et immeubles, rentes, bijoux, etc., pillage, exécutions sans formes de procès, même femmes et enfants tués à la mêlée, etc. (1).

Voilà dans quel temps vécut La Fontenelle ! Voilà quelles étaient les passions de ses contemporains ! Voilà quels exemples la cour de France donnait à la noblesse du pays. N'accusons pas la Bretagne seule de ces grands crimes. Accusons l'exemple des licences et des meurtres parti de si haut ; et ne nous étonnons plus que Guy Eder, ce jeune gentilhomme passionné, entreprenant, plein d'audace, et n'ayant, comme la plupart des chefs de la Sainte-Union, aucune conviction religieuse, ait été si facilement entraîné et se soit montré si peu scrupuleux sur les moyens d'assouvir cette soif de l'or, qui était la passion dominante des castes privilégiées pendant cette calamiteuse époque.

Ses crimes furent grands et nombreux sans doute, mais, je le répète, il est probable qu'on s'est plu à les exagérer, comme c'est d'habitude en tout temps. Pour s'en convaincre, il n'est pas besoin de remonter bien haut. Veut-on savoir de quoi est capable l'esprit de parti, qu'on regarde ce qui se passe de nos jours, sous nos yeux, au grand jour de la publicité. Tout le monde a pu lire comme moi cette correspondance publiée par un journal politique de Paris, le 7 janvier 1860, dans le but de déshonorer les défenseurs de l'indépendance italienne, et qui dépasse en absurde et en odieux tout ce qui avait été essayé jusqu'à présent. Dans cette lettre, en effet, les soldats de Garibaldi ne sont plus des hommes, ce sont des cannibales

(1) Voir les *Actes de Bretagne*, t. III.

qui se font un jeu de violer les tombeaux : « Ils déterrent les cadavres des jeunes femmes pour les outrager et se livrer à mille indignités que notre plume ne peut retracer, » dit le pieux correspondant de ce journal ; « Garibaldi est un monstre qui se nourrit de petits enfants, etc. »

Toute discussion politique étant interdite par notre règlement, remarquez bien, Messieurs, que je ne fais ici qu'un simple rapprochement et que je ne prétends en aucune manière justifier Garibaldi des actes d'insubordination qu'il a pu commettre contre le gouvernement italien.

Autre exemple : tout le monde a pu lire dans une correspondance de ce mois (8 mars 1865) une lettre datée de Rio-Janeiro, où il est dit que les soldats du Paraguay avaient fait des colliers et des chapelets avec les oreilles qu'ils avaient coupées aux Brésiliens vaincus à Matto-Grosso. Cette triste invention, publiée dans le journal semi-officiel de Buenos-Ayres, a été démentie par un officier anglais, témoin de la conduite qu'a tenue la division paraguayenne, victorieuse à Matto-Grosso, et qui, pour l'honneur de l'espèce humaine indignement outragée, s'est empressé de signaler cette infâme calomnie aux journaux de tous les pays.

De telles inventions, renouvelées des plus mauvais romans, ne soulèvent que l'indignation et le dégoût, parce qu'on possède aujourd'hui les moyens d'en démontrer la fausseté aux yeux les moins clairvoyants. Mais supposons un instant que nous vivions à une époque où, comme au *xvi^e* siècle, il était encore si difficile de connaître la vérité. Eh bien ! qu'en adviendrait-il ? C'est que ces grossières impostures, propagées surtout par des écrivains *soi-disant religieux*, s'accréditeraient rapidement parmi les populations et finiraient par être considérées comme des faits véritables, malgré tout ce qu'elles

contiennent d'odieux et d'absurde ; puis viendraient les compilateurs qui les transmettraient sans jugement et sans discussion. C'est ainsi qu'on nous accable d'histoires anciennes dont le fond peut être vrai, mais dont les épisodes ne sont que trop souvent fabuleux.

VI

On s'est étonné du changement qui s'opéra dans le caractère et les habitudes de Guy Eder après sa soumission au roi. Adoré de sa jeune femme, estimé de ses voisins, il ne commit aucun acte répréhensible ; il s'occupa uniquement de la gestion de ses biens, qui étaient considérables. Il donna un démenti à cette sentence du poète latin Nevius, devenue proverbiale : *Malè parta, malè dilabuntur*. — Biens mal acquis ne prospèrent jamais.

Un fait difficile à expliquer, c'est que l'homme qui passe à tort ou à raison pour le plus criminel des chefs du parti de la Sainte-Union, soit précisément celui dont la mémoire est la plus populaire, comme l'attestent les traditions du pays et les chants qui s'y sont conservés. N'est-ce point là une nouvelle raison de douter de la complète exactitude des méfaits qui lui sont généralement attribués ?

Quelques écrivains ont émis l'opinion que La Fontenelle était fou (1), mais cette hypothèse est tout-à-fait invraisemblable et n'a pas besoin d'être discutée. Le chanoine Moreau, qui l'appelle le *foldtre Guyon*, n'attache à cette épithète aucune

(1) Notre savant président, M. Levot, a repoussé cette allégation, dans sa *Biographie bretonne*.

idée de folie. Non ! Guy Eder ne fut jamais fou ! Tout dénote au contraire chez cet homme extraordinaire une intelligence supérieure, une habileté peu commune comme militaire et chef de parti. Tous les actes de sa vie en font foi. On y remarque un esprit de conduite marchant vers son but avec une prudence, une activité et une énergie tout-à-fait extraordinaires. Ces habitudes d'ordre et d'activité ne l'abandonnèrent jamais, même quand il s'agissait des affaires les moins importantes. Ainsi, un compte de Rosmar ou Romar, sieur de Murion, parent et homme de confiance de La Fontenelle, nous le montre à Coatezlan, où, quoique résidant à l'île Tristan, il conduisait sa jeune épouse, Marie le Chevoir. Là, il s'occupait à crever la chaussée de l'étang, pour se procurer du poisson, faisant tuer un bœuf, apporter 3 barriques de vin de Gascogne, de l'hypocras, etc., ordonnant de relever les murs, de réparer les portes, les fenêtres et le jardin, de garnir de meubles les appartements ; il cherchait tous les moyens de rendre la vie douce à sa jeune femme, en l'entourant de tous les soins, des attentions les plus délicates. Puis il retournait à l'île Tristan, où il vérifiait les revenus de son immense fortune. » Dans un compte arrêté par lui le 12 juin 1599 (1), dont la quittance est détaillée et écrite par la main d'Eder d'une écriture nette et soignée, on sent l'homme actif qui entre dans tous les détails ; ce qui ne s'accorde guère avec les habitudes énervées du débauché qu'on nous peint d'ordinaire. Dans cette pièce, faite au nom de sa femme et au sien, il porte le titre de chevalier de l'ordre du roi, sieur de La Fontenelle, Coatezlan, Tréburien, Coatgougan,

(1) Voir l'ouvrage de MM. J. Geslin de Bourgogne et A. de Barthélemy intitulé : *Anciens d'ochés de la Bretagne*.

etc.; mais là, ni dans aucune des pièces contemporaines, encore nombreuses, il ne prend ni ne reçoit le titre de *baron de La Fontenelle*, que les historiens lui ont donné depuis peu.

VII

Je ne saurais mieux appuyer ce que j'ai dit du célèbre ligueur qu'en citant ici les passages suivants, qui sont extraits textuellement de l'ouvrage de MM. Geslin de Bourgogne et A. de Barthélemy, intitulé *les Anciens évêchés de la Bretagne*. Cet ouvrage, récemment publié, et dont je regrette de n'avoir eu connaissance qu'au moment où je terminais ce travail historique sur la Ligue dans le Finistère, contient des détails aussi neufs qu'intéressants sur Guy Eder de La Fontenelle, et répand un nouveau jour sur le vrai caractère et les actes de ce célèbre ligueur : « Laissant de côté les fables débitées à son sujet, voyons ce que fut réellement ce « folâtre Guyon », comme dit le chanoine Moreau. Agé, quand il arrive en Bretagne, de seize ans; beau, vigoureux, d'une activité infatigable, hardi jusqu'à l'audace, sachant obtenir la confiance et le dévouement de tout ce qui l'entoure, — l'intelligence native, qu'il portait dans les opérations de la guerre, ne tarde pas à le placer parmi les principaux capitaines de Mercœur. Nous pourrions en donner bien d'autres preuves que le mandement qui lui fut adressé le 24 juillet 1592, par le chef des ligueurs bretons pour enlever les châteaux de Coetfrec et de Guerrande. (Dom Morice, *Preuves*, 113, col. 1544.) Ces faits de guerre très-réguliers sont comptés par la plupart des historiens parmi les actes de brigandage de Guy Eder, ce qui pourrait donner à penser que bien d'au-

tres de ses prétendus méfaits n'ont pas été appréciés avec plus d'équité.

• Les effrayants détails de ses établissements successifs à Carhaix, le Granec, Corlay, l'abbaye de Langonnet, etc. (1), sont plus ou moins authentiques.

• Chercher une pensée d'ensemble, une pensée stratégique dans ses combats multipliés, serait inutile. Guy Eder était de ces chefs de bande qui obéissaient avec plus ou moins de ponctualité à un ordre du chef suprême, mais qui ensuite reprenaient la guerre pour leur compte ; à peu près comme les corsaires l'ont faite jusqu'à ces derniers temps. Là où il voyait la chance de réussir, il tentait un coup de main. Attaqué lui-même, il se défendait comme un lion, mais sans chercher à lier une opération à une autre. Trois fois assiégé à l'île Tristan, il montra que dans la défense, comme dans l'attaque, il savait déployer les qualités les plus brillantes de l'homme de guerre, de l'ingénieur et même du marin. En effet, après avoir complété les imprenables fortifications de son île par un certain nombre de navires armés, il soutint sur mer plusieurs combats qui lui firent honneur. »

• Pourquoi faut-il que le capitaine doué de si éminentes qualités, ait commis ou toléré des crimes comme ceux qu'indiquent assez les lettres d'abolition de Guy Eder et de son lieutenant La Bouille. Nous ne parlons ici que des faits en quelque sorte avoués par eux ; au dehors de là, la calomnie s'est attachée à leur mémoire d'une façon si évidente, qu'on ne sait plus que croire de tout ce qui leur est imputé.....

(1) Un manuscrit des archives des Côtes-du-Nord, publié dans des *Mémoires de l'Association bretonne* (1850, pages 5 et suivantes), donne les détails sur l'occupation de cette abbaye par Guy Eder.

» Ces récits, répandus, peut-être inventés, par la malveillance, et, de plus, la position du sieur de La Fontenelle qui tenait seul après la réduction du reste de la province, exaspérèrent l'opinion publique dans le parti victorieux, au point que le Parlement, dont nous avons ailleurs constaté les tendances, n'enregistra qu'avec une certaine réserve les lettres d'amnistie accordées par le roi au ligueur, en avril 1598.....

» Au mois d'août 1600, il obtint des lettres d'abolition, dans lesquelles on l'amnistia notamment « de ce qui fut fait à Pont-Croix, par mandement ou consentement du sieur Fontenelle, en la mort et exécution du sieur Laville-Rouault, comme aussi de la prise d'un vaisseau de Saint-Malo faite par l'un des capitaines de navire sous la charge dudit Fontenelle... » La Boulle reçut l'ordre de sortir de la place et fort de Douarnenez, où il commandait sous Fontenelle, et d'en souffrir la ruine et démolition.

» Ainsi donc, le traité du 8 avril 1598, les lettres du roi du 20 mars et du 20 avril, tout était oublié à l'égard de Fontenelle. Henri IV mettait de côté ses engagements aussi facilement qu'il les prenait; ce qui est toujours un tort, même quand il s'agit d'un grand coupable.....

» On sait le reste : Eder fut accusé devant le grand Conseil d'avoir trempé dans la conspiration de Biron. Cette accusation resta sans preuve. Alors on fit revivre contre lui tous les crimes qui lui étaient imputés et dont il avait été amnistié. Après avoir été soumis une heure et demie à la question ordinaire et extraordinaire, il fut roué vif en place de Grève, le 27 septembre 1602. Sa tête fut tranchée et envoyée à Rennes, où elle fut exposée sur l'une des tours de la porte Toussaint; « mais elle n'y resta pas longtemps, dit M. Aimé du Taya, dans son livre de *Brocéliande*; la garde organisée

pour défendre ce triste trophée ne put empêcher qu'on l'enlevât..... »

• La jeune veuve s'était jetée aux pieds du roi, mais il était trop tard : la sentence était exécutée depuis trois jours ! Elle ne voulut pas retourner à Coatezlan. Elle s'enferma chez une parente, au manoir de Kénécunan, en Merléac. Elle y donnait, le 1^{er} novembre 1602, une procuration générale à Jean de Rosmar. Dans cette pièce, elle s'intitulait « noble et puissante dame, veuve de Guy Eder, seigneur de La Fontenelle ». On le voit, elle était loin de rougir du supplice de l'époux qu'elle chérissait.

• Les registres secrets du Parlement portent, à la date du 8 décembre 1602, la délibération suivante : « La Cour faisant droit sur la requête du procureur-général, leur a enjoint, et au juge criminel dudit lieu, de faire prompte et exacte recherche de ceux qui auraient cy-devant osté de dessus une des tours de la porte Toussaint de cette ville, la teste de Guy Eder, sieur de La Fontenelle, condamné à mort pour crime de lèze-majesté ; et faire diligence et le procès à ceux qui en sont coupables. »

• Ce document, qui prouve que Guy Eder avait conservé de chauds partisans en Bretagne, est, avec une autre pièce précédemment citée, tout ce que nous ont fourni les archives du Parlement sur cette cause célèbre, malgré d'actives recherches faites à diverses reprises par nous ainsi que par nos collaborateurs. »

• Certes nous sommes loin de prétendre réhabiliter une mémoire sur laquelle pèseront toujours de graves reproches ; mais il nous a paru *peu digne de l'histoire* d'accepter sans contrôle un de ces types impossibles, sur lesquels il est convenu de rejeter tout l'odieux d'une époque. Nous nous sommes

demandé comment concilier tant de monstruosités avec l'affection et le respect que Guy Eder inspira à tous ceux qui l'entouraient. Nous nous sommes demandé encore, si le besoin de justifier une condamnation politique n'avait pas singulièrement exagéré des fautes, peut-être des crimes commis dans la première jeunesse, au milieu de ces luttes sans pitié.

• Marie le Chevoir n'est autre que Marie de Coatezlan, fille de Lancelot le Chevoir, gentilhomme de Champagne, et de Renée de Coatlogon, mariée en secondes noces à Vincent de Parcevaux, sieur de Mézarnou. Les historiens, qui font de l'enlèvement de M^{lle} de Mézarnou une des causes de la condamnation de Fontenelle, se sont donc trompés, puisque ce rapt fut innocenté par un mariage subséquent. »

VIII

Ainsi donc, on le voit, je ne suis pas seul à invoquer pour la mémoire de Guy Eder de La Fontenelle le bénéfice des circonstances atténuantes et à douter de la réalité des crimes sans nombre qui lui sont imputés. Comment, en effet, n'hésiterait-on pas à croire que cet étrange personnage, qu'on nous représente continuellement, dans les histoires ainsi que dans les romans, sous des traits tout-à-fait sataniques, ait pu jouir d'une aussi grande popularité parmi les populations honnêtes et religieuses du pays où il naquit. Eh ! quoi, cette fille du ciel, qui a reçu la mission divine de célébrer la vertu et de flétrir le crime, la sainte Poésie aurait souillé ses lèvres sacrées en glorifiant la mémoire d'un vil bourreau, d'un ignoble assassin ! Les traditions d'un pays profondément chrétien auraient pris plaisir à perpétuer le souvenir d'un pareil brigand ! Il eut été l'objet des regrets incessants d'une

veuve inconsolable qui, loin de rougir de son supplice, prenait avec une sorte de fierté le titre de « noble et puissante dame, veuve de Guy Eder, seigneur de La Fontenelle » ! Il eût obtenu pour lui et ses complices des lettres d'abolition pour les crimes de la nature de ceux dont on l'accuse. Comment ! l'infâme auteur de tant d'atrocités, au lieu d'être renié par tous ceux qui portaient un cœur breton, nobles, bourgeois ou paysans, aurait même après sa mort conservé des amis assez dévoués pour braver les arrêts du Parlement, et s'exposer aux peines les plus rigoureuses pour enlever « sa teste de dessus l'une des tours de la porte de cette ville » ! De bonne foi, en présence de pareils faits, le doute n'est-il pas permis ; et n'est-ce point le cas de dire ici avec Voltaire : « En lisant toute histoire, soyons en garde contre toute fable (1) » ; et avec M. Thiers (2), « l'injustice pendant la vie, soit ! les flatteurs sont là pour faire la contre-partie des détracteurs ! Mais après la mort, la justice au moins, la justice sans adulation ni dénigrement, la justice sinon pour celui qui l'attendait sans l'obtenir, au moins pour ses enfants !..... »

DUSEIGNEUR.

(1) *Essai sur les mœurs*, tom. 1^{er}.

(2) *Histoire du Consulat* (préface du tome XII).

NOTIONS

SUR

QUELQUES MINES D'ARGENT DE L'AMÉRIQUE



Le minerai que j'ai l'honneur d'offrir à la Société Académique provient de Zacatecas, au Mexique. Il contient de l'argent à l'état de sulfure, et, outre son appellation chimique, il porte aussi le nom d'argyrose. Dans cet échantillon, le sulfure d'argent est la substance gris d'acier ou gris de plomb, et d'aspect métalloïde, qu'on y remarque. La partie blanche à laquelle elle est unie est une roche quartzeuse qui lui sert de gangue, et les petits cristaux brillants et jaunes semés à la surface sont du sulfure de cuivre. Il suffit de chauffer l'argyrose sur du charbon pour en obtenir de l'argent métallique et dans une proportion considérable, car la quantité d'argent contenue dans le sulfure surpasse les trois-quarts du poids total.

Les dépôts les plus considérables de ce minéral sont au Pérou et au Mexique, qui en possèdent d'une pureté, d'une étendue et d'une puissance extraordinaires. Il s'en rencontre aussi dans diverses contrées de l'Europe, où presque toujours il s'y joint de la galène ou sulfure de plomb, qui souvent

même est la partie dominante. La plupart des mines de galène contiennent du sulfure d'argent ou de l'argent disséminé; c'est ce qui a lieu à Poullaouen, le gîte de plomb le plus abondant que l'on connaisse en France. Il est vrai que la teneur en argent est généralement trop faible dans les galènes pour qu'on puisse déterminer, par une analyse, à quel état se trouve le métal précieux, mais il est très-probable qu'il est lui-même sulfuré. Il y a donc identité, sous le rapport de la composition chimique, entre le minerai d'argent de Poullaouen et ceux des principales mines de l'Amérique.

Parmi ces dernières, les plus riches sont celles du Mexique; mais le premier rang a longtemps appartenu au Pérou. C'est, en effet, dans le Haut-Pérou, aujourd'hui la Bolivie, que s'élève, à 4,166 mètres au-dessus du niveau de la mer, la ville de Potosi, qui doit son existence et sa réputation à la célèbre mine de même nom. Découverte en 1545, c'est-à-dire sept ans après que les Espagnols se fussent emparés de l'empire des Incas, cette mine a fourni pendant deux siècles et demi des trésors d'argent inépuisables. Les filons, d'abord peu éloignés de la surface, sont maintenant à une très-grande profondeur. On remarquait, vers le milieu du siècle dernier, que malgré sa profondeur la mine était encore très-productive et paraissait intarissable. Seulement le travail en était devenu plus difficile et même funeste à la plupart des ouvriers, par les exhalaisons sorties du fond, et dont les effets pernicieux s'étendaient quelquefois au dehors. « Souvent, ajoutait » une relation, on rencontre des veines métalliques dont les » vapeurs tuent sur-le-champ: Presque tous les ouvriers » sont perclus quand ils ont travaillé un certain temps de » leur vie. On serait étonné si l'on savait à combien d'Indiens » il en a coûté la vie depuis que l'on travaille dans ces mines

• et combien il en périt encore chaque jour. » (*Encyclopédie*, in-f°. V^o *Argent.*)

L'on voit, d'après ce récit, que la cruauté des Espagnols ne s'est point bornée à l'époque de leur invasion. Après avoir, dès leur arrivée dans ce pays, exercé des actes d'une férocité inouïe contre les populations inoffensives qu'ils venaient dépouiller, une fois les maîtres, ils traitèrent les habitants comme des bêtes de somme. Leurs victimes, soumises dans les mines à un travail forcé, y périssaient par excès de fatigue, par défaut de nourriture et de sommeil, et surtout par le changement de climat et de température au haut des Andes et dans le sein de la terre. Ce changement fut surtout pernicieux pour une race d'hommes privés de cette flexibilité d'organisation qui distingue l'Européen; aussi ces travaux ont-ils contribué, pour une grande part, à diminuer la population primitive de l'Amérique, car cet odieux régime a duré autant que la domination espagnole. La cupidité des oppresseurs avait seule été capable de traîner des habitants sur un point situé à plus d'une lieue de hauteur verticale, dans un pays froid et stérile, où la rareté de l'air est telle qu'à la moindre marche on éprouve de la difficulté à respirer. Malgré ces conditions défavorables, la population de Potosi était très-grande; elle a, dit-on, dépassé cent mille âmes, ce qui s'explique par le grand nombre de travailleurs indigènes forcés de s'y rendre. A une époque, sur 70,000 habitants l'on comptait 60,000 indigènes. Tous les Indiens mâles, depuis 18 jusqu'à 50 ans, étaient requis pour le travail des mines. Ils étaient inscrits sur des listes faites exprès et réparties en sept divisions, dont chacune était appelée à tour de rôle. Ces malheureux partaient tous avec la plus grande répugnance, emmenant, la plupart, avec eux leurs femmes et leurs en-

fants. Voilà comment les Espagnols avaient peuplé Potosi. Aujourd'hui les travaux y sont moins considérables, et la population s'est réduite à 9,000 habitants environ.

Tandis qu'au Pérou les mines d'argent les plus importantes se trouvent à des hauteurs excessives, très-près de la limite des neiges éternelles, il en est tout autrement au Mexique. Ici, pour ne citer que deux points, Guanaxuato, qui possède aujourd'hui les dépôts d'argent les plus riches du monde, et Zacatecas, qui, sous ce rapport, vient immédiatement après, bien qu'à des hauteurs moyennes de 1,700 à 2,000 mètres, jouissent d'une température comparable à celle de Rome. En France, une aussi grande élévation serait inhabitable, car c'est à peu près celle des plus hauts sommets des montagnes de l'intérieur; le pic de Sancy, qui dépasse tous les autres dans le Mont-Dor, a 1,897 mètres. Mais, pour les deux villes mexicaines, leur position sous la zone torride et sur les plateaux de la Cordillère leur procure un climat agréable et propice à des cultures variées, même à celle de l'olivier, enfin toutes les ressources des pays les plus favorisés. On conçoit quel avantage il en résulte pour la facile exploitation de ces mines. Longtemps les Indiens y furent amenés par contrainte, comme dans les autres possessions espagnoles, et il en périssait un grand nombre par épuisement. Aujourd'hui le travail est libre, les conditions hygiéniques dans lesquelles vivent les ouvriers sont meilleures et la mortalité parmi eux n'est pas beaucoup plus grande que celle qu'on observe parmi les autres classes du peuple. Les motifs souvent allégués en faveur du travail forcé ne pouvaient nullement être invoqués ici. Les partisans de ce système ont soutenu que la culture des terres dans les pays chauds n'étant praticable que par des nègres ou des indigènes, à cause du climat auquel les Euro-

péens ne résisteraient pas, il en résultait pour ces derniers une raison légitime de réduire les autres en esclavage. Cette prétention n'a de valeur que par le droit de la force, droit qui, malheureusement, là aussi, s'est trouvé le meilleur, mais en ce qui concerne le travail des mines elle ne pouvait pas même être mise en avant. Les gîtes de métaux précieux sont en effet placés à des hauteurs telles qu'on y aurait plutôt à craindre le froid que l'excès de chaleur, et par conséquent le tempérament des Européens est de nature à s'y accommoder mieux que celui des indigènes. Rien donc ne saurait justifier la contrainte tyrannique exercée contre ceux-ci.

Pour en revenir à l'échantillon que l'on voit ici, les mines d'où il a été extrait sont près de Zacatecas, dont la population compte 25,000 individus, en y comprenant les mineurs cantonnés aux alentours de la ville. Elle est le chef-lieu d'un Etat de même nom auquel de hautes montagnes donnent une grande ressemblance avec la Suisse, de sorte qu'on y trouve à la fois l'aspect pittoresque de la Suisse et le beau climat de l'Italie. L'on peut dire que, par ses richesses minérales, par celles d'un sol apte aux productions les plus diverses et par sa situation entre deux Océans, le Mexique est le pays le mieux doué de la terre. Pour faire valoir tant d'éléments de prospérité il ne faut qu'une chose : un gouvernement habile et durable.

P. LE GUEN,

Chef d'escadron d'artillerie.

NOTE

SUR

LE CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES EN 1866

Paris, le 1^{er} avril 1866.

MON CHER PRÉSIDENT,

La 18^e session du Congrès des délégués des Sociétés savantes ayant été close le 28 du mois dernier, je viens vous rendre compte d'une partie des travaux qui s'y sont accomplis. La Société Académique de Brest voudra bien voir, dans les notes que je vous transmets, l'expression de mes remerciements de l'honneur qu'elle a bien voulu me faire en me désignant pour la représenter à cette réunion des Sociétés départementales.

L'agriculture et ses souffrances, aujourd'hui reconnues par tout le monde, ont fait, au long de la session, l'objet des plus sérieuses discussions et des communications les plus intéressantes sur l'état des cultures comme de l'échange des produits de notre sol.

L'enquête, ouverte depuis 1863 par les soins d'une commission, dirigée par le marquis d'Andelarre et dont j'avais

l'honneur de faire partie, a servi de base à toutes les discussions ouvertes. Les hommes les plus considérables et les plus autorisés dans ces questions, MM. Darblay, de Lavergne, Wolowski, Brame, Batbie et nous, les habitués du lieu, avons pris part à tout ce qui s'est dit. M. Wolowski surtout s'est fait l'interprète convaincu des doctrines du libre échange. Je l'ai trouvé ici, comme à l'Institut, en opposition avec les idées que j'ai émises dans ces deux assemblées sur la nécessité d'exonérer le sol et l'agriculture d'une partie des charges et des impôts qui nous placent dans une position défavorable vis-à-vis de l'étranger qui peut profiter de notre marché sans aucune surtaxe. La commission chargée de l'enquête du Congrès s'était rangée à cet avis, convaincue, comme le sont tous les esprits pratiques, que l'extension de la liberté, en matière d'échanges, doit avoir son cours et qu'il ne peut plus être question de protection et de système protecteur, mais seulement d'allégement et d'exonération pour les charges qui pèsent le plus lourdement sur notre agriculture.

Quelques orateurs cependant, et M. de Lavergne à leur tête, ont été plus loin et ont pensé qu'au lieu de laisser notre marché ouvert à l'étranger sans conditions, il était de droit et de bonne justice que l'on astreignît les produits naturels du dehors à des droits compensateurs, qui les missent sur le même pied que les produits indigènes quand ils arrivent sur notre marché. Cette opinion a réuni les suffrages de l'assemblée.

J'ai eu lieu de m'assurer, d'une autre part, que la Société centrale d'agriculture inclinait vers ces conclusions et que MM. Molle, de Lavergne, de Béhague, de Vogué et Darblay s'y étaient fait les organes ardents d'idées nouvelles qui, en passant condamnation sur l'opportunité d'un recours nouveau

à l'échelle mobile, conduiraient à un remaniement assez profond de 20 à 30 articles du tarif des douanes.

Les orateurs qui appuient ce système n'ont pas eu de peine à faire voir que, quand l'Angleterre se donne des semblants de libre échange, il y a des droits de pilotage, d'ancrage et de port, qui, joints à des taxes de consommation, font comme pour les vins, par exemple, que nos produits ne peuvent entrer en concurrence avec les leurs ou profiter de la consommation locale.

Un des points très-importants de l'économie administrative de notre pays auquel le Congrès s'est arrêté pendant une couple de séances a été celui des octrois dont, dans beaucoup de localités, un grand nombre d'articles pèsent très-lourdement sur les produits de l'agriculture. La question des vins et des surtaxes énormes auxquelles les qualités inférieures sont surtout soumises (quelquefois deux et trois fois leur valeur nominale) ont conduit le Congrès à émettre un vœu pressant pour la suppression, la plus prompte possible, de tous les octrois indistinctement.

Un délégué belge de l'Université de Liège, M. Dogué père, qui a été dans ce pays le rapporteur d'une demande de suppression du même genre, nous a fourni à cette occasion les renseignements les plus curieux; c'est que généralement les villes ne peuvent recourir à ce moyen de production financière sans dépenser en frais d'installation et d'exercice moins de 38 à 40 pour cent des sommes perçues. — La suppression de ces frais d'exploitation est déjà et par elle-même un allègement considérable aux charges supportées par les consommateurs. Les 60 ou 70 p. 0/0 auxquels il faut aviser, après la suppression des octrois, sont obtenus, ou par des centimes additionnels, ou par des droits mis sur certaines productions

et dont la rentrée est confiée à l'administration des contributions indirectes. — C'est là comme les choses se sont passées en Belgique après l'abaissement de toutes les barrières locales que les villes avaient élevées à l'envi les unes des autres.

Le Congrès a pensé que l'agriculture et le commerce devaient désormais en France tendre au même but.

Les personnes les mieux informées assurent que le gouvernement poursuit de son côté des informations importantes sur ce sujet d'un intérêt si universel.

Je voudrais, après ces détails, vous rendre compte de la visite que les membres de notre Commission d'enquête ont faite, avec MM. de Caumont et d'Andelarre, à M. Thiers, l'éminent orateur qui s'est servi, avec son habileté accoutumée, dans la discussion de l'adresse, des renseignements que nous étions parvenus à recueillir sur la situation réelle de notre agriculture; — mais je ne saurais m'étendre sur les sujets qui ont été successivement touchés dans une longue conversation et il suffira que je vous dise que l'homme d'État, qui puise dans sa longue expérience l'attachement qu'il professe pour les mesures qui doivent favoriser nos grandes industries, se fonde surtout sur cette observation très-juste, qu'avec des moyens puissants de développement et de richesse, nous devons suivre une autre marche que l'Angleterre dont le but, à raison de l'étendue de ses relations, doit toujours être d'atteindre les grandes quantités et les bas prix qui assurent l'extension de ses échanges, tandis que le génie français, sans négliger ces moyens, doit continuer à recommander ses produits surtout par la supériorité de leurs qualités et le bien faire qui recommande tant ce qui sort de nos ateliers.

Mais c'est assez vous parler de l'agriculture ; j'arrive à des faits d'un ordre purement industriel.

Les sociétés de travail en coopération mutuelle ont pris déjà, comme vous le savez, un certain développement en Allemagne et en Angleterre, mais surtout dans la première de ces contrées.

Des détails du plus haut intérêt ont été fournis sur ce qui s'est déjà fait en France en vue de ces sortes d'associations ouvrières par MM. Mathorel, Jules Duval, Jay, Batbie, Duvergier de Hauranne et quelques autres. Deux sociétés surtout ont donné l'occasion de fournir des renseignements de la plus utile précision : c'est celle formée à Vienne dans le Dauphiné pour l'achat et la consommation des produits alimentaires, sans le concours des intermédiaires ; pain, viande, légumes, fruits, épices, etc., tout est réuni dans des dépôts formés par les associés où chacun d'eux a son compte ouvert après de légères mises qui forment le fonds social et permettent d'avoir tous les objets nécessaires à un prix très-réduit. — La société de Vienne, qui réunit aujourd'hui presque toute la population ouvrière de cette ville, a commencé par n'exiger que des mises de quelques francs, d'un franc seulement, et ces faibles moyens lui ont suffi pour élever son capital social, par une partie des économies réalisées, à une puissance suffisante pour acheter, à deux kilomètres de la ville, un domaine de six hectares où les associés trouvent les jours de fêtes les délassements et les douceurs de la villégiature.

Une autre société, fondée à Paris par M. Mathorel, écrivain distingué de la presse quotidienne, a été organisée dans un autre but, celui de la production : c'est celle des fondeurs en cuivre ; elle s'est établie sur les bases de la responsabilité limitée, avec un capital fixe, des actions nominatives ; elle a

pour but l'établissement d'ateliers; mais, bien que son capital soit souscrit, elle attend qu'il soit complètement réalisé avant de rien commencer. Les versements opérés en novembre 1864 s'élèvent à près de 9000 fr., bien que l'année 1865 ait été peu profitable.

Enfin, par les soins de M. Duvergier de Hauranne et de quelques-uns de ses amis, une caisse d'escompte destinée à seconder le développement de ces utiles associations s'est formée depuis plus d'un an au capital de cent mille francs et patronne déjà plusieurs associations coopératives. L'opération de cette caisse consiste à ajouter aux sommes souscrites par les sociétés ouvrières des sommes trois fois plus fortes et à donner ainsi au capital social une importance et une activité nouvelles. M. Duvergier de Hauranne, rendant compte des opérations accomplies par cette caisse dans la première année de son existence, disait que, pour plus de 300,000 fr. de billets souscrits par les sociétés coopératives qui s'étaient mises en rapport avec l'institution, aucun n'avait donné lieu à des poursuites ou à des pertes fâcheuses.

Un point important d'organisation, celui de l'institution légale de ces sociétés, eu égard aux formalités judiciaires, restait à examiner, et il a été traité par MM. Bathie, Audiganne et Wolowski avec une indépendance et une élévation de vues qui ont porté l'assemblée à penser qu'une loi nouvelle était indispensable pour réglementer ces associations, ou plutôt que cette réglementation devrait être très-simple pour laisser aux classes ouvrières la faculté de s'associer, soit pour la production, soit pour la consommation, à la seule condition de rendre plus efficace la publicité des contrats de société, fait qu'il importe toujours de connaître le plus exactement

possible, soit pour l'assiette première de la Société, soit pour les changements successifs du personnel ou du capital social.

Deux importantes communications de M. Le Goyt, le chef justement estimé des travaux de statistique au ministère de l'agriculture et du commerce, sont venues ensuite fixer l'attention du Congrès. — L'une de ces communications était relative à la longévité exceptionnelle dont la race juive paraît jouir dans tous les Etats d'Europe où elle se trouve avoir les membres dispersés de sa famille. Cet état de choses doit probablement être attribué au genre d'occupations auxquelles les Juifs sont généralement adonnés, et qui, pour la plupart, n'exigent pas une grande dépense de force.

L'esprit de conduite et la simplicité des mœurs entrent aussi pour une part sérieuse dans les résultats signalés. — D'abord, dans les habitudes de cette race les mariages sont généralement contractés à un âge moins avancé que chez les chrétiens ; — par suite on compte, chez eux, moins de naissances d'enfants naturels, 1 sur 51, et aussi beaucoup moins de morts-nés. Un autre fait fort remarquable c'est que, dans la répartition des naissances, le nombre des filles n'est à celui des garçons que comme 100 est à 140 ; mais bientôt l'équilibre se rétablit, et il se trouve qu'à l'âge adulte la différence entre les deux sexes n'existe plus.

La seconde communication de M. Le Goyt a été relative à la fréquence exceptionnelle des infanticides en Angleterre. Les faits signalés par l'habile statisticien sont réellement effrayants et les choses sont arrivées à ce point chez nos voisins d'Outre-Manche que, depuis quelques années, des hommes bienfaisants ont senti le besoin de créer dans les comtés manufacturiers des sociétés pour la préservation de la vie des enfants appartenant aux classes ouvrières.

Le mal paraît d'ailleurs tenir à des causes difficiles à combattre : la démoralisation profonde de quelques classes d'ouvriers et l'existence de *clubs d'enterrement* dont la mission est, moyennant une légère rétribution, de se charger des frais d'enterrement des enfants qui viennent à succomber ; beaucoup de femmes et de mères sans entrailles se débarrassent de leurs enfants vers l'âge d'un an à deux, en vue de profiter de la différence de la prime aux frais réels de l'inhumation qui peuvent être réduits à une trentaine de francs quand la prime s'élève de 75 à 80 fr. — L'absence de nourriture et les doses opiacées sont les moyens les plus en usage pour la perpétration de ces crimes affreusement calculés dans le silence des familles dégradées qui les conçoivent. — M. Le Goyt assure que le nombre des infanticides a doublé de 1858 à 1861 ; — que le nombre des enquêtes judiciaires en 1863 sur cette nature de crime a été de 6,506, et que dans cette même année, 13,000 enfants mouraient de la main de leurs parents, sans que les voisins et les populations, témoins de ces crimes affreux, parussent se soucier en quoi que ce soit de les réprimer ou de les faire connaître à la justice qui reste elle-même impuissante vis-à-vis de ces profondes atteintes portées à la morale publique.

Mais détournons-nous d'un si triste sujet pour parler de quelques-uns des travaux de la section des sciences physiques. L'habile et infatigable M. Payen, dans une séance que votre représentant au Congrès avait l'honneur de présider, a entretenu l'assemblée de quelques procédés nouveaux pour la préparation et le teillage du lin. — M. Bellegrand, le savant ingénieur chargé de la direction des eaux de Paris, a fait connaître à la réunion une suite de faits résultant des tracés et des travaux opérés depuis une couple d'années, pour l'amé-

nagement des eaux nouvelles que la capitale a demandées aux départements placés sur son périmètre. M. Bellegrand a signalé à ce sujet le squelette complet d'un éléphant fossile qui aurait été trouvé près d'un des squares nouvellement établis aux abords de la rue Lafayette. Mais malheureusement la tête seule de cet anté-diluvien a pu être recueillie avant les atteintes de la pioche des travailleurs.

A cette occasion M. le marquis de Vibraye, mon collègue comme correspondant de l'Institut, nous a fait voir quelques os fossiles sur lesquels étaient gravées au poinçon des figures de renne et d'éléphant très-reconnaissables et pas trop mal dessinées. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces objets de l'industrie primitive de nos devanciers dans les temps anté-diluviens ont excité une très-vive curiosité dans le sein de l'assemblée.

En passant naturellement de cette communication à celles relatives à l'archéologie, je signalerai à l'attention de votre Société la belle découverte d'objets celtiques faite il y a quelques mois dans un canton des Vosges dont malheureusement je ne me rappelle pas le nom. — Cette collection, formée de plus de deux mille articles, exposée sur les tables du Congrès, ne pouvait manquer d'exciter le plus vif intérêt.

Nous avons vu en outre un grand nombre de couteaux et de serpes, des bracelets, des fibriles, des celtæ, des marteaux et un certain nombre de mandrins et de moules propres à la confection des armes, et des ustensiles rouillés. Plusieurs de ces objets, tous en bronze, dans la confection desquels il entre une notable partie d'étain, ont été soumis à une trempe et à des épreuves de ductilité dont la trace est encore visible. — A divers points de vue, cette collection devra servir de la manière la plus heureuse à l'histoire des arts

chez les populations anté-historiques dont on s'occupe aujourd'hui avec un zèle si soutenu.

Pour ma part j'ai fourni ici à la science archéologique des renseignements et un mémoire circonstancié sur un grand monument anté-historique placé sur la limite des deux communes de Plomeur et de Penmarch. Formé de pierres debout et alignées sur quatre rangs comme celles de Carnac, le monument celtique de LESTRIDIOU se trouve être tout-à-fait du genre de celui des environs d'Auray ; il compte encore près de 200 pierres et dut compter lors de son érection six cents monolithes au moins. Des fouilles et des légendes dont j'ai rendu compte le placent sur la même ligne que celui de Carnac, et le monument lui-même offre désormais un nouveau sujet d'étude aux savants qui jusqu'à présent n'avaient que le monument de Carnac pour terme isolé d'une science dont les éléments sont si rares et si peu définis. — Le Congrès a demandé que le gouvernement soit prié de classer le monument de Lestridiou au nombre des monuments historiques.

La section d'archéologie a eu la bonne fortune, après les deux communications dont je viens de vous parler, d'être présidée par M. de Montalembert et d'entendre l'éminent orateur lui rendre compte d'une longue excursion qu'il faisait l'année dernière en Espagne pour la continuation de son *Histoire des ordres monastiques*. Ce qu'il nous a dit des commencements de quelques-unes des maisons conventuelles de la Péninsule ibérique, si intimement liées au premier âge des pouvoirs politiques de ce pays, a surtout saisi de la manière la plus vive l'attention du Congrès. Quelques détails intimes donnés avec cette parole colorée qui est naturelle à l'auteur sur les derniers restes de la dépouille mortelle du Cid, transportés d'un lieu à l'autre sous le coup des révolutions

qui ont si souvent troublé la vie monastique par delà les Pyrénées, ont excité les plus vives sympathies du Congrès et ont été pour lui d'un charme inexprimable, grâce aux nombreux dessins qui circulaient dans les rangs des auditeurs comme une confirmation vivante des descriptions animées qui se succédaient les unes aux autres.

De l'Espagne le Congrès a été conduit par un autre voyageur au pays même des origines et des premières traditions du christianisme. Le jeune littérateur qui faisait cette communication ne m'est pas connu ; mais le Congrès entier, en restant plus d'une heure sous l'impression que lui causait la divulgation de faits nouveaux et la plupart inconnus, a témoigné hautement de tout l'intérêt que ne peuvent manquer d'inspirer des dessins et des descriptions qui m'ont paru traités avec un tact et une supériorité incontestables.

Une des dernières séances du Congrès a été spécialement affectée à l'examen de la question de savoir à quoi il pouvait tenir que plusieurs Sociétés des départements ne donnaient pas tous les résultats qu'on pouvait en attendre. Plusieurs orateurs se sont fait entendre et parmi eux MM. de Caumont, de Quatrefages, Raudot et moi. — Le Congrès paraît avoir senti que, dans beaucoup de circonstances, l'ancien mode d'organisation des Sociétés académiques avant 1789, qui consistait à recruter les Sociétés savantes par la voie de l'élection et sur des candidatures appuyées de travaux sérieux, pouvait avoir ses avantages en ce que de la sorte les Sociétés conservaient un esprit plus académique et plus constamment adonné aux travaux utiles et purement littéraires ; que si par ce moyen le nombre des titulaires était plus limité, l'ordre de leurs travaux était plus consistant et l'esprit de la Compagnie doué d'une force virtuelle et d'une suite qui

assuraient son existence. — En opposition à ce système, d'autres orateurs ont dit que dans l'organisation actuelle de notre société politique, les deux battants de la porte de nos Sociétés savantes devaient s'ouvrir devant tous les travailleurs qui s'offraient de bonne volonté pour prendre part aux travaux littéraires et scientifiques dont l'objet principal doit être surtout d'élever le niveau des études dans les diverses classes de notre société moderne. — Plusieurs orateurs, et parmi eux MM. de Caumont et Raudot (de l'Yonne), se sont toutefois attachés à faire ressortir l'effacement et l'amoindrissement qui se fait sentir jusques dans le sein des Sociétés savantes pour le caractère de leurs travaux. Ces Messieurs et plusieurs Membres du Congrès attribuent cet affaiblissement de quelques Sociétés départementales à l'influence intempestive des administrations publiques, qui, dans beaucoup de localités, en se substituant à l'initiative des citoyens pour l'étude comme pour l'accomplissement de tous les besoins et intérêts qui sont en jeu, habituent trop souvent les Membres de ces Sociétés à désertier ou à négliger les études et les faits qui peuvent relever les caractères et les maintenir dans une sphère de juste indépendance sans cesser d'être mesurée.

M. de Quatrefages, de son côté, si justement autorisé dans ces matières, n'a pas eu de peine à faire sentir qu'au point de vue de l'histoire naturelle surtout, les Sociétés départementales avaient des travaux de la plus grande importance à poursuivre et qui ne pouvaient s'accomplir que sur place et par les soins des Sociétés dispersées sur les différents points du territoire.

M. de Quatrefages, membre de l'Académie des sciences, en prenant la parole, après cette discussion animée, sur l'histoire de l'homme, objet constant de ses conférences au

Muséum, n'a pas eu de peine à retenir pendant plus d'une heure l'attention du Congrès sous le charme varié de sa parole pleine d'élégance.

Son thème était de savoir si l'état actuel de la science permet d'assigner à quelle race pouvait avoir appartenu l'homme primitif duquel seraient sorties toutes les races d'hommes qui couvrent aujourd'hui la surface entière du globe.

Je n'ai pas besoin de vous dire sans doute que le point de départ de M. de Quatrefages s'appuie sur le système de l'homogénéie. — Mais, dans les conditions actuelles de la science, peut-on remonter jusqu'à l'homme primitif et déterminer quels ont pu être ses caractères distinctifs ?

Pour résoudre ce problème, M. de Quatrefages s'est attaché à étudier les restes humains trouvés depuis quelque temps dans les couches géologiques des terrains quaternaires et tertiaires où tant d'échantillons de l'industrie des premiers hommes ont été trouvés depuis quelques années. — Nul doute d'ailleurs, désormais, que l'homme n'ait vécu avant l'époque où les grands cataclysmes qui ont bouleversé la surface de notre globe ne soient survenus. Quelques débris osseux et des crânes d'origine celtique joints à trois mâchoires fossiles aujourd'hui bien reconnues ont servi au savant professeur pour établir que tout tend à prouver que l'homme, dès les premiers âges, fut d'une stature plus élevée et qui dut rester loin du développement que quelques races ont dû plus tard aux développements de la civilisation et du bien-être qui en est la suite.

Si les différentes races d'hommes aujourd'hui existantes sont dérivées d'un type unique, comme le pense M. de Quatrefages, ce serait, suivant lui, de la race jaune propre-

ment dite et encore aujourd'hui très-répandue dans la zone tropicale du monde asiatique, que nous serions descendus.

D'après le savant professeur, des faits nombreux semblent militer en faveur de cette opinion, et ce que l'on sait de la persistance de la couleur de la peau chez les trois races blanche, noire et jaune vient se joindre aux démonstrations empruntées à la comparaison des langues, les plus anciennes parmi lesquelles les monosyllabiques ont d'abord été en usage chez les peuples de race jaune.

Le Congrès des Sociétés savantes, en se séparant après dix jours de laborieuses discussions sur tant de sujets divers, a pris la résolution de constituer trois commissions chargées de préparer pour l'année prochaine, lors de l'Exposition universelle, un petit nombre de questions d'intérêt international, qui formeraient l'objet des délibérations auxquelles seront conviés les étrangers de distinction qui visiteront la France à ce moment. — J'ai été appelé à faire partie de la Commission de cinq membres chargés de rédiger le programme de la section d'*agriculture*.

Le Congrès a aussi décidé que la Commission qui avait dirigé avec tant de succès l'enquête agricole qui a engagé le gouvernement à nous suivre dans cette voie, resterait chargée d'étudier tous les faits de l'enquête qui doit s'ouvrir dans nos départements, pour en signaler l'à-propos, l'esprit ou le mérite, toutes les fois que la chose paraîtrait utile aux intérêts de l'agriculture et au redressement de ses souffrances.

Agréez, etc.

A. DUCHATELLIER.

ÉTUDE

SUR

LES ORIGINES DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE QUIMPER



Librorum ignotus veterum renovabitur ordo.

...

L'histoire des livres et celle des intelligences se touchent, et faire l'esquisse de la première c'est ajouter une page aux annales de la seconde. — Mais si les livres ont leurs destinées, comment les grandes collections n'auraient-elles pas les leurs ? Et n'est-il pas intéressant de les suivre, même sur un théâtre restreint, à Quimper, dans une petite ville perdue à l'extrémité de la Bretagne ?

Nous n'hésitons pas à le croire, car on arrive ainsi à se convaincre que la capitale de la Cornouaille n'est pas restée étrangère aux études philosophiques et théologiques du moyen-âge, aux travaux littéraires et scientifiques des temps modernes, et que les habitants du chef-lieu du Finistère ne

doivent pas avoir à répondre de la calomnie qui, suivant Girard (1), les accuse *d'aimer mieux un bon dîner qu'un bon livre*.

En écrivant l'*Histoire du Collège de Quimper*, nous avons eu la bonne fortune de trouver, et, pour ainsi dire, de préserver de la destruction le catalogue oublié des livres qui, en l'an III de la République, furent entassés dans les salles de cet établissement, au nombre de plus de 20,000. Ils provenaient des diverses collections du district, et y avaient été réunis par les soins du citoyen Cambry qui, à cette époque néfaste de notre histoire, rendit à la science et aux arts de ces services qu'on n'oublie jamais. Il n'arracha pas moins de 120,000 volumes aux fureurs du vandalisme, dans tout le département. — Depuis qu'a-t-on fait du plus grand nombre?... — Sans doute il n'en comprit pas toujours la valeur, et, tout en les sauvant provisoirement, il n'apprécia pas comme elles le méritaient ces richesses bibliographiques (2). Mais il a eu le rare mérite de conserver et d'inspirer l'amour de la conservation.

Ce catalogue primitif, aujourd'hui déposé à la bibliothèque de Quimper, fut rédigé par fonds de provenance (3), et c'est grâce aux renseignements qu'il renferme que nous pouvons pénétrer dans le passé de cette collection et retrouver ses origines. Les Cartulaires nous permettent d'ailleurs de remonter plus haut encore.

(1) Dans son article sur QUIMPER, *Dictionnaire d'Ogée*, 1^{re} édition.

(2) Pour n'en donner qu'un exemple, il ne cite que vingt incunables dans cette bibliothèque de l'École centrale où nous en avons trouvé 130. Voir le *Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère*. Quimper, in-4°, an III.

(3) Par le citoyen Hurault, bibliothécaire de l'École centrale.

Dès le **xi^e** siècle, le comte Hoël, en entrant dans l'église de Saint-Corentin, remarqua exposé à la vue du public un livre dans un état déplorable, faute de couverture. — Cette détresse lui suggéra la bonne pensée d'accorder à la cathédrale un revenu nécessaire pour que tous ses livres fussent à perpétuité convenablement reliés en peau de daim (1). Ce furent Gleu de Foenant, Vesaruce de Brêrec et leurs héritiers qu'il chargea de l'exécution de sa volonté.

Il est à croire qu'il ne s'agissait que de livres de prières, de psautiers et de missels, et que par suite les agents du comte n'eurent pas trop de dépenses à faire.

Deux siècles après, en 1273, Daniel, le trésorier de la cathédrale, en faisant l'inventaire des objets confiés à sa garde, y comptait 44 manuscrits, dont deux bibles en trois volumes et le livre de la Genèse, 36 livres d'office et de liturgie, et ce qu'on pourrait appeler *livres d'études*, si ce nom n'est pas trop risqué, au nombre de cinq. Parmi eux, déjà, le fameux recueil de Pierre le Lombard (2), qui devait, avec Aristote, faire la base de l'enseignement au moyen-âge et au commencement des temps modernes (3). — La présence de ce livre seul prouverait déjà une certaine culture intellectuelle : car ce n'était pas lettre morte pour ses possesseurs. Nous le trouvons en lecture entre les mains du chanoine Geoffroy qui l'avait emprunté et emporté chez lui, par suite de la permission accordée aux membres du

(1) *Cartulaire de Quimper*, et dom Lobineau, *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, II, col. 104.

(2) De nombreuses et belles éditions de P. le Lombard et force commentaires devaient plus tard se trouver dans toutes les bibliothèques de Quimper. Celle d'aujourd'hui en possède un exemplaire in-8° de 1550.

(3) Voir *Pièces justificatives*, n° 1.

chapitre. Ce n'était pas le seul d'ailleurs qui travaillât; le chanfre avait un *Decretum*, et l'évêque, Yves Le Cabellic, avait une des bibles, les *Homélies de saint Grégoire*, les *Moralités sur Job*, etc. Il usait largement de cette bibliothèque rudimentaire. Du reste, un de ses prédécesseurs, Hervé de Landeleau (1246-1261), avait mérité le surnom de *bon-clerc*, et un de ses successeurs, Alain Morel, fit commencer la rédaction du Cartulaire 51 (1). C'est encore à peu près à cette époque (1260) qu'on trouve pour la première fois le nom du maître des Écoles de grammaire parmi les membres du clergé inférieur de la cathédrale (2). Mais ses fonctions à Quimper ne devaient acquérir une importance réelle que plus tard, avec la fondation de la Psalette, au x^v siècle, par Bertrand de Rosmadec (3).

Quant à la bibliothèque, elle continua de s'accroître, malgré les malheurs du temps qui avaient amené une interruption forcée dans la construction de la cathédrale. Un nouvel inventaire, commencé en 1361 et repris en 1363, indique 103 volumes. Mais l'état dans lequel étaient beaucoup d'entre eux aurait demandé la visite d'un nouveau comte Hoël. Malheureusement Charles de Blois, ce prince si généreux envers l'église, et qui « défendait pieusement les » libertez, privileges et immunitiez du clerge (4), n'était

(1) Cart. 51, f° 1, r°.

(2) Voir ma *Notice sur le Cartulaire de Quimper*, lue à la Sorbonne en 1865, § 7, note 5.

(3) Cette institution dut être très-populaire, si l'on en juge par un grand nombre de dons particuliers destinés à l'accroître. (*Voir les actes de l'Église de Quimper, aux archives du Finistère.*)

(4) *Hist. des Saints de Bret.* par Albert le Grand. Edition de M. Miorcec de Kerdanet, p. 593, 2° col.

plus. Il avait été tué quelques mois auparavant à la bataille d'Auray. Quimper, qui avait été horriblement pillé quand il était tombé en son pouvoir en 1344, venait de se rendre de nouveau au jeune comte de Montfort. Les circonstances ne se prêtaient pas aux calmes études, et l'on ne prit probablement aucun souci des livres : on avait d'autres soins plus pressants.

Quoi qu'il en soit, dans les 103 manuscrits, il y avait trois bibles, dix épistolaires ou évangélistes, 15 livres d'étude et parmi eux toujours l'éternel *Livre des Sentences* (mais seulement le premier), des Homélies, la *Légende dorée*, etc., et 67 livres d'office et de liturgie. Cependant le nombre dut en diminuer singulièrement, car quelques années après on fut obligé de porter un statut qui, *vu le manque de psautiers pour les choristes*, enjoignait à tout vicaire de l'église d'avoir, dans les trois mois qui suivraient son installation, et à ses frais, *un psautier bien noté, ou de payer huit écus d'or* (1).

Il faut y ajouter les sept volumes du Cartulaire et un *ancien martyrologe*, bien précieux sans doute, où l'on faisait mention de la reprise des travaux de la cathédrale.

De ces livres, les uns avaient appartenu, avant d'entrer dans le trésor, à des évêques ou à des chanoines qui les avaient légués par testament à l'église, d'autres avaient été vendus par leurs héritiers qui préféraient, comme l'ignorant de la fable, quelque bon ducaton à tout ce grimoire qu'ils n'entendaient pas. Un seul avait été vendu par un chanoine. Le reste remontait au moins jusqu'au siècle précédent.

Le nombre des prêts était aussi allé en augmentant..

(1) Cart. 56, f° 62, v°.

Le plus souvent on ne confiait un livre qu'en présence de deux chanoines ; quelquefois même c'était en chapitre assemblé, et on le rendait avec le même cérémonial. Cependant une fois, sans doute par suite de négligence, il arriva que le *Livre des Sentences*, prêté à Guillaume de Quimperlé, ne fut rendu qu'après sa mort par ses exécuteurs testamentaires.

Pour ne parler que de l'évêque, Geoffroi de Coëtmoisan avait emporté de la sorte dix-sept volumes soit par lui-même, soit par son procureur. Mais après lui, on ne lit plus tant ; déjà son successeur, Guillaume Lemarhec, n'est inscrit qu'une fois, pour les *Décrétales* ; et après son administration, les emprunts, même de la part des chanoines, sont très-rares jusqu'à la fin du xiv^e siècle. Encore la rédaction en est-elle bien moins solennelle. On se contente de dire qu'Hervé Sulguen, par exemple, ou Rioc de Lustuhan, a pris un bréviaire couvert en cuir blanc, avec des agrafes, et commençant par *Gloria tibi Trinitas*, ou un petit missel... dont sept feuillets sont en blanc..., etc. Mais de témoins, il n'en est plus question.

De 1400 à 1409, il n'y a que trois inscriptions : depuis, plus rien ! On cite seulement un livre nouveau, le *Catholicon*, peut-être un glossaire, légué par l'évêque Gatien de Monceaux (mort en 1416), pour être gardé en lieu éminent et à la portée de tous, mais attaché avec une chaîne de fer (1). — L'histoire de cette première période de formation s'arrête donc ici.

L'invention de l'imprimerie, en permettant au chapitre d'avoir des livres plus variés et de se procurer les ouvrages

(1) Carton 56, f^o 60, r^o.

de philosophie et de théologie les plus en vogue, fit que l'on attachait bientôt et insensiblement moins de prix à ces vieux parchemins dont pas un, sauf trois Cartulaires (1), ne s'est conservé jusqu'à nos jours. Cependant, quand arriva la Révolution française, Cambry ne trouva dans la bibliothèque de la cathédrale que quatre-vingt-dix volumes in-folio. C'était bien peu, il est vrai, mais ils étaient d'un choix remarquable pour le savant et le bibliophile. Dix-huit d'entre eux étaient des incunables, et presque tous les autres appartenaient au xvi^e siècle. Ceux du xvii^e et du xviii^e étaient très-rares.

Il faudrait tout citer, si l'on voulait entrer dans les détails. Mais ce que l'on doit remarquer, ce sont les tendances aux doctrines scotistes de ceux qui ont contribué à former cette petite collection. Peut-être faut-il attribuer ce phénomène au voisinage des Cordeliers ? Cependant les œuvres de saint Thomas n'en étaient pas bannies.

Les belles-lettres y étaient aussi représentées ; on y voyait entre autres un Tite-Live in-folio de 1513 (Paris, *Ascensius*), et un Valère-Maxime in-folio de 1493 (Venise).

La plupart de ces livres si précieux ont disparu. Il y avait aussi trente-huit chartes qu'il serait important de retrouver, malgré le dédain que professe Cambry pour elles. Il n'a cité spécialement qu'une pièce, de 1400, avec un sceau d'Arthur de Bretagne « dont le travail n'est pas sans mérite, » une bulle de Martin V (1431) où l'image des apôtres saint Pierre et saint Paul lui paraît inférieure, pour les proportions, aux grossiers essais en sculpture des sauvages de la Nouvelle-

(1) Ils sont à la Bibliothèque impériale sous les n^{os} 31, 51 et 56 du fonds des Cartulaires. — Voir la notice que j'ai lue à la Sorbonne en avril 1865, sur ce cartulaire.

Zélande, — et enfin une bulle de Léon X, où les têtes des apôtres lui semblent avoir de la noblesse et du caractère (1). — Il ne trouve rien à dire sur une pièce intitulée : *l'Église N.-D. du Guéodet, rebâtie à neuf en 1371*, sur dix actes relatifs aux *fortifications de Quimper et de Concarneau*, de 1478 à 1513, et sur tant d'autres d'un si grand intérêt cependant pour l'histoire de la ville, et même de la province, si nous les avions.

Mais les plus anciens débris que nous ayons conservés proviennent de la bibliothèque des Cordeliers, la première composée après celle du chapitre. Malheureusement à la Révolution elle fut confondue avec celle du présidial, établie depuis sa création (1552) dans une salle haute du couvent, avec celles des Capucins de Quimper, des Carmes de Pont-l'Abbé et de quelques particuliers. Il est donc assez difficile de retrouver la part qui revient à chacun dans ces 4,500 imprimés. Pourtant tout porte à croire que ce qu'il y avait de plus riche et de plus rare appartenait aux Cordeliers dont le couvent, fondé en 1232 par l'évêque Rainaud, neuf ans après l'institution de l'ordre, avait été enrichi par les grandes familles qui y avaient acquis droit de sépulture. Les Carmes de Pont-l'Abbé auraient pu aussi revendiquer une certaine part dans ces bons et beaux livres où l'on ne comptait pas moins de 80 incunables. Mais à coup sûr les Capucins, plus récemment établis (1601), et dont les bâtiments avaient été incendiés en 1783, n'avaient pas beaucoup à réclamer. — Quant au Présidial, ce qu'il avait fourni à l'ensemble se composait naturellement des ouvrages de jurisprudence, ou du moins de la meilleure partie : car le clergé d'alors n'était pas

(1) *Catalogue des objets échappés au Vandalisme dans le Finistère*, p. 6.

aussi étranger que le nôtre à ces matières, par la nature même des choses. La section du droit et de la législation était d'ailleurs très-soignée, surtout en ce qui concerne la Bretagne. Toutefois, à côté de ses vieilles coutumes se trouvaient aussi celles du bailliage de Troyes, du Maine, du Vermandois, de la Picardie, etc., un grand nombre d'ordonnances royales de différents siècles, les *Institutes* et du droit canon, et même le recueil des *Causes célèbres*, avec ses procès quelquefois étranges.

Le reste appartenait aux Cordeliers et aux Carmes. Les moines de ces ordres savants, voués à l'enseignement et aux études théologiques et philosophiques, avaient réuni un grand nombre de livres excellents pour se livrer à leurs goûts qui n'excluaient pas l'amour des lettres anciennes. On y voyait entre autres les traités d'Aristote et de saint Augustin; de saint Bernard et de saint Bonaventure; de saint Thomas et de Duns-Scot surtout, dont les Cordeliers soutenaient les opinions. Tous étaient ou des incunables ou d'une belle édition, mais souvent en désordre ou incomplets. A côté se trouvaient des commentaires sur Perse, sortis des presses de Robert Estienne (1527), le Dictionnaire de Calepin, du même éditeur; un Catulle et un Horace; — un Plaute et un Térence du *xvi^e* siècle; César et Pline; Suétone et Tacite; Isocrate et Démosthène; Plutarque et Diogène Laërce. Mais pour rencontrer ces noms immortels, combien n'en faut-il pas lire qui nous sont aujourd'hui inconnus! Que de trésors d'érudition scolastique enfouis peut-être dans ces livres dont personne ne secoue plus aujourd'hui la poussière, si tant est qu'ils aient résisté aux injures du temps, ou, qui pis est, à celles des hommes! C'est le cas de dire, avec Charles Nodier, qu'une bibliothèque est un vaste cimetière des esprits. —

Il y avait bien encore quelques-uns des chefs-d'œuvres littéraires et oratoires du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle, mais ils devaient venir des collections particulières que le catalogue ne fait qu'indiquer, sans les nommer. C'étaient, par exemple, les *Oraisons funèbres* de Bossuet et les *Éloges* de d'Alembert; les *Psaumes* de Desportes et les *Poésies* de Gresset.

Ces livres et tant d'autres pouvaient se rencontrer partout; c'est le bien commun de tous les travailleurs. Mais il y en a qui devaient se trouver à Quimper plus qu'ailleurs : tels sont ceux du P. Coussin, confesseur de Louis XIII. Ils sont en effet presque tous dans chacune des collections : on les donnait même en prix au collège. Exilé à Quimper en 1638, il y resta jusqu'à la mort du cardinal de Richelieu, et c'est de cette ville qu'il écrivit au pape Urbain VIII, en 1643, pour le prier de le faire rentrer en grâce (1). — On y trouvait aussi un cours manuscrit *sur le péché*, etc., dicté par le fameux P. Vincent Huby, jésuite, ancien recteur du collège (1649-1652), alors professeur (2).

Ce n'est pas, d'ailleurs, le seul jésuite remarquable qu'ait eu cet établissement. Il suffit de nommer le P. Hayneufve, l'auteur des *Méditations* si prisées par Boileau (3), et le P. Catrou, l'auteur d'une histoire romaine en 12 volumes, mais diffuse et d'un style ambitieux, le fondateur du *Journal de Trévoux*, etc. Leurs écrits se trouvaient naturellement dans l'excellente bibliothèque du collège.

Les jésuites en avaient rédigé un catalogue que nous

(1) Voir mon *Histoire du Collège de Quimper*. Paris, Hachette, 1864. in-8°, p. 43, note 1.

(2) N° 3478. Huby, prof. *Tractatus de peccato, de centuriis, de jure et de politica*. In-4°, m°. 1677-1678.

(3) Eptre vi.

n'avons plus, et qui n'a pas été retrouvé lors de leur départ en 1762. Cela est d'autant plus regrettable que celui de 1796, dressé à la hâte, est dans le plus beau désordre. On a peine à s'orienter au milieu de ces 3,700 volumes dont quelques-uns à peine viennent de l'administration qui leur succéda. Cependant avec un peu d'attention on voit bientôt que le choix en avait été fait avec soin. Nous ne dirons rien des reliures : les Pères ne s'en occupaient pas en amateurs : elles étaient presque toutes en parchemin. Il n'y avait de remarquable à ce point de vue que les livres de prix, donnés plus tard par les lauréats comme souvenirs à leurs anciens maîtres. — La nature et la valeur intrinsèque des ouvrages les inquiétait davantage.

Parmi leurs vingt et un incunables, généralement bons, il en est un qui mérite une mention toute particulière : c'est le fameux *Catholicon* (1) d'Auffret de Quoaatquevran, chanoine de Tréguier. C'est un dictionnaire breton, français et latin, en caractères gothiques, imprimé à Tréguier, chez Jehan Calvez, en 1499 (2). Ce livre précieux et d'une rareté extrême, dont Brunet fait le plus grand cas, est aujourd'hui encore à la

(1) D'après une note manuscrite qui est sur une feuille de garde, ce livre, qui est pourvu de la page de titre absente dans la plupart des exemplaires connus, avait été donné au Collège (1634) par le père de Charles de Trévigé, procureur de cet établissement (1638 et 1639). Le P. Maunoir dut s'en servir pour la composition de son *Sacré Collège de J.-C., divisé en cinq classes, où l'on enseigne en langue armoricque les leçons chrétiennes, avec les trois clefs pour y entrer ; un dictionnaire, une grammaire et syntaxe en même langue*, etc. Quimper, Hardouyn, imprimeur, 1649.

(2) *Manuel du libraire et de l'Amateur de livres*, — article Auffret. A la dernière page du 1^{er} vol. Brunet donne la marque de Jehan Calvez.

bibliothèque publique, où il est consulté avec le plus grand fruit par les savants et les celtistes.

Les ouvrages du *xvi^e* siècle étaient aussi en grande quantité ; mais presque tous étaient en si mauvais état qu'on n'en pouvait guère tirer parti. Les classiques grecs et latins, même ceux qui ne sont que de pure érudition, y étaient en abondance. Les Pères et les commentateurs d'Aristote y étaient réunis avec quelques traités de droit canon et d'histoire ; le Coran y était avec la Bible ; nos bons auteurs du *xvi^e* et du commencement du *xvii^e* siècle y coudoyaient Ange Politien et Sadolet. On ne pouvait demander mieux pour des hommes chargés de l'éducation de la jeunesse.

Il y avait en outre soixante-six manuscrits ; mais si l'on en juge par les titres, sans noms d'auteurs, trente-deux d'entre eux n'étaient que des cahiers de philosophie, de logique, de physique, de morale et de rhétorique, rédigés peut-être par les élèves, tout au plus dictés par leurs maîtres. Ils n'eussent offert qu'un intérêt de simple comparaison pédagogique, si on les avait conservés. Quelques-uns des autres renfermaient les œuvres mort-nées de jésuites obscurs du collège.

En revanche la classe de théologie était très-soignée, et cela se comprend : le séminaire ne fut fondé que relativement tard (1680), par Mgr de Coëtlogon, et c'était au collège que l'on formait les jeunes prêtres. « On y expliquait » les cas de conscience tous les jours ; il y avait une congrégation pour les ecclésiastiques, et tous les dimanches après » vêpres on leur apprenait ce qui regarde leurs fonctions. » Dix jours avant chaque ordination on faisait des conférences obligatoires pour les ordinands, etc. (1) » Il fallait

(1) Voir mon *Histoire du Collège de Quimper*, p. 56.

donc avoir des traités en quantité suffisante pour ce haut enseignement, et les PP. les faisaient venir à grands frais.

Il est tout naturel aussi qu'on y ait trouvé une grande quantité des livres et opuscules publiés à propos des querelles des jésuites et des jansénistes qui ont rempli la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Mais c'est spécialement dans la partie du catalogue consacrée au séminaire qu'on aurait pu recueillir tous les documents nécessaires, pour écrire l'histoire de ces luttes intestines et déplorables, si elle n'était pas déjà faite. Libelles et mémoires, déclarations et mandements, remontrances et décrets des universités, *factums* de toute sorte pour et contre la bulle *Unigenitus*..., tout s'y trouve. Il y en a des pages entières. En les parcourant on ne peut s'empêcher de dire qu'en fait de brochures, nos pères n'ont rien à nous envier; peut-être même nous sont-ils supérieurs.

Ce qui fait le caractère spécial de la bibliothèque de l'ancien séminaire, d'ailleurs très-ordinaire à tout autre point de vue, et comprenant environ 4,800 imprimés, c'est donc le soin qu'ont eu les directeurs de se tenir au courant, eux et leurs élèves, des querelles religieuses de leur temps. Pour le reste, on y comptait dix incunables et quelques éditions du XVI^e siècle. Les autres étaient du XVII^e et du XVIII^e. Outre la théologie dogmatique et les commentaires qui en faisaient le fonds naturel, on y rencontrait, à côté d'un petit nombre de classiques égarés, l'*Histoire de Bretagne* des Bénédictins, quelque peu de médecine et de droit, et cent-trente manuscrits relatifs non-seulement à Aristote et à l'enseignement du séminaire, mais encore à la Régale, à la bulle *Unigenitus*, aux refus de sacrements, etc.

C'est ici, Messieurs, que nous devons nous arrêter avec le Catalogue, car nous ne voulons rien dire des collections particulières qui avaient été aussi confisquées (1). Ce serait faire descendre de l'histoire dans la biographie et mettre des particuliers sur la scène, quand nous n'y cherchons que les corporations. Elles n'ont d'ailleurs pour nous qu'un mérite, c'est d'avoir contenu précisément ce qui n'était pas dans celles dont nous venons de parler. Non-seulement on y voyait les bonnes œuvres littéraires du temps, mais encore des traités scientifiques, de l'histoire, de la géographie, des voyages et des romans, voire même un certain nombre de manuels du jardinage et de publications relatives au mesmerisme alors tant en vogue, plus certes que ne l'a été le spiritisme de nos jours.

Nous avons ainsi retrouvé l'esprit qui a présidé à la formation de ces bibliothèques où venaient puiser seulement certaines classes de la société, car alors le privilège était partout, même pour les choses de l'intelligence, et ne pouvait pas s'instruire qui voulait. Aussi n'avait-on pas songé à ouvrir à tous ces salles de travail que les Écoles centrales devaient les premières inaugurer. Aujourd'hui, transformées en bibliothèques publiques, elles accueillent tous les gens d'étude de bonne volonté, et l'on ne met plus la lumière sous le boisseau.

Les lecteurs ne manquèrent pas dans les salles de l'ancien

(1) C'étaient celles des malheureux administrateurs du département, puis de Mgr Conen de Saint-Luc et de MM. Dulansalut, de Larchantel, Aymez de Trémaria, de Cosseu, de Laurent, Guillou, de Silguy, de Cheffontaine, etc.

Collège (devenu l'École centrale), malgré la mauvaise installation provisoire.

Plus tard toutes ces bibliothèques, d'abord simplement juxtaposées, puis fondues ensemble, épurées par le bon goût, et peut-être aussi autrement, enrichies par les échanges, ont formé le noyau de la bibliothèque actuelle installée à la Mairie. Le grand-maître de l'Université l'avait en vain réclamée en 1809, et c'est peut-être un bien : car l'administration municipale s'en fût moins occupée. Elle a aujourd'hui une valeur supérieure à celle de bien des localités plus importantes, et la ville en a toujours fait et en fait encore un noble usage (1). Avec les acquisitions annuelles et les dons du gouvernement elle était arrivée l'an dernier à posséder 12,340 volumes de très-bon choix où les auteurs anciens et modernes dans tous les genres sont largement représentés. Les vieilles éditions que recherchent tant aujourd'hui les bibliophiles y sont peut-être rares. Il n'y a par exemple que vingt incunables. Mais les ouvrages que la majorité des lecteurs demande s'y trouvent en abondance ; la philosophie et la littérature, l'histoire et les voyages, la critique littéraire et les revues. Les livres de fonds sont là, comme partout, l'objet de l'attention du petit nombre.

Il y a aussi quarante manuscrits, presque tous importants à différents titres. Toutefois, si nous devons en désigner nommément quelques-uns, ce sont sans contredit le *Cartulaire original de Landévennec*, un *livre d'Offices* du *xv^e*

(1) La bibliothèque de Quimper est ouverte tous les jours aux lecteurs et les prêts à l'extérieur sont autorisés sur une permission du maire.

siècle, renfermant de délicieuses miniatures et des *Opuscules* inédits du fameux docteur Étienne Gourmelen, du diocèse de Cornouaille, un des médecins qui ont le plus contribué à créer la chirurgie française. Ses œuvres entières, dit Théoph. Laënnec, dans une note écrite de sa main, furent indiquées en 1606 par la Faculté de médecine de Paris, comme devant faire partie des matières de l'enseignement chirurgical, à propos d'un procès intenté par le docteur Robert le Sec. Ce qui augmente encore la valeur de ce manuscrit c'est qu'il a été donné par le même Laënnec, auquel la ville de Quimper va élever une statue.

A cette bibliothèque, déjà relativement riche, sont venus se joindre récemment les 7,700 volumes légués à la ville par un homme généreux, M. de Silguy, qui les avait réunis avec un soin tout particulier (1). Il possédait une certaine quantité d'Elzevirs et de belles éditions qui seront fort goûtées de ceux qui aiment à lire non-seulement un bon auteur, mais à se servir d'un beau livre. Peut-être cela fera-t-il augmenter encore le nombre des prêts qui s'est déjà singulièrement accru depuis quelques années. En 1849 il était de 32 volumes, en moyenne, par mois; de 100 en 1852, et l'année dernière il a été de 200.

Ces chiffres, Messieurs, ont certainement quelque chose d'éloquent; ils prouvent d'une manière incontestable ce que nous avons avancé en commençant, qu'on aime l'étude à Quimper, et qu'une bibliothèque n'y est pas un objet de luxe.

■ Que faudrait-il donc pour que le département lui-même

■(2) Il a aussi donné une belle galerie de tableaux qui formera désormais le Musée de la ville.]

cessât d'être « un des plus arriérés sous le rapport de l'instruction (1)? » Il faudrait que la propagation de l'instruction primaire et secondaire fût accompagnée partout de la fondation de bibliothèques scolaires dans les simples communes, et de bibliothèques publiques dans les villes (2). Car S. Exc. M. le Ministre de l'instruction publique l'a dit avec raison : « L'établissement d'une bibliothèque est la » condition du succès de tout enseignement (3). »

CH. FIERVILLE.

Professeur de philosophie au collège de Carcassonne,
Membre de la Société des antiquaires de Normandie, de la
Société académique de Brest, etc., etc.

(1) Bulletin administratif du Ministère de l'instruction publique, n° 88, p. 898.

(2) Brest et Quimper sont les seules villes qui en aient.

(3) *Instruction aux Recteurs sur les classes d'adultes*, 2 nov. 1865.

LA BRETAGNE



I.

En franchissant les bords où la Loire fougueuse
Promène trop souvent sa course désastreuse,
Vous entrez en Bretagne, et là, les souvenirs,
Les dolmens et les croix surmontant les menhirs,
Provoquent les regards et charment la pensée.
Partout les monuments d'une gloire éclipée,
Mais qui resplendissait même dans son déclin,
Couvrent le sol natal de Bertrand Duguesclin.
Castels, donjons, manoirs aux dalles pittoresques,
Créneaux où court le lierre en vertes arabesques,
Granits où le railway jettera son réseau,
Clochers audacieux qu'un habile ciseau
A découpés à jours en franges de dentelles,
Costumes variés à la mode rebelles,
Langage, mœurs, profils qui rappellent encor
Ceux des vieux habitants des rives d'Ossismor,

Panaches ondoyants du chêne symbolique,
Tout, dans cette Bretagne au ciel mélancolique,
Fait naître dans le cœur les regrets du passé.
Je le vois maintenant, j'étais un insensé
De prétendre connaître et les mœurs et l'histoire
De ce peuple breton, fils aîné de la gloire,
Pour avoir parcouru de poudreux manuscrits,
Visité les châteaux, rêvé sur leurs débris,
Et pour avoir fouillé dans les saintes chroniques,
Monuments précieux des loisirs monastiques.
Ce n'est point en lisant Bouchart ou d'Argentré,
Ni toi, Pierre Le Baud, dont s'honore Vitré,
Que l'on connaît à fond les peuples d'Armorique
Aussi vieux que les flots de la mer Atlantique.
Laissez-moi Lobineau, savant bénédictin,
Dom Morice lui-même et l'immense butin
Où les compilateurs vont puiser les idées
Que longtemps avant eux d'autres ont fécondées.
Les plagiat pour nous sont de pâles reflets.
Allons nous promener sur les rudes galets,
Sur la grève où la vague, ainsi qu'une panthère,
Bondit, échevelée, en dévorant la terre.
Nous dominons la mer du haut de ce clocher;
Réveillons en sursaut les échos du rocher :
César !... C'est le nom seul de ce Dieu de la guerre
Que sait redire encor la bouche du vulgaire.
Le profil du Romain, après dix-huit cents ans,
Paraît planer encor sur les flots frémissants.
C'est là que les Bretons osent à César même
Disputer la victoire en ce combat suprême
Où le Morbihan voit son golfe ensanglanté

D'un liquide linceul couvrir la liberté.
Il faut, après avoir parcouru ses Mémoires
Rédigés sous la tente, au bruit de ses victoires,
Explorer lentement la surface du sol
Que l'aigle de César effleura dans son vol.
Foulons avec respect une terre sacrée
Qui couvre des aïeux la cendre vénérée.
Allons nous égarer au fond de ces grands bois
Dont les sombres berceaux ont prêté bien des fois
A des rites sanglants leur voûte et leur mystère.
N'est-ce pas dans ces lieux que la vieille Angleterre,
La Bretagne et la France ont forcé leurs enfants
De planter tour à tour leurs drapeaux triomphants?
Fréminville, où parfois le talent se reflète,
Ne vous donne à l'esprit qu'une idée incomplète
De ces vieux monuments celtiques ou romains
Et des temples sans nombre élevés par les mains
Qui contraignaient les blocs des granites rebelles
A respirer la vie en des œuvres si belles,
Qu'après vous avoir vus, débris du Panthéon,
Le pieux voyageur à Saint-Pol-de-Léon,
Quand il aurait frémi sous la voûte hardie
Qui du grand Michel-Ange atteste le génie,
Contemplerait encor la flèche du Kreisker,
Dont l'aspect aux Bretons est si doux et si cher!
Voyez-vous le soleil sur les vitraux gothiques
Produire en rayonnant des effets fantastiques,
Et caresser la pierre aux gracieux contours
Que la main d'un artiste a découpés à jours.
Un rayon vient mourir sur les blanches couronnes
Et ses reflets de pourpre ont doré les madones..

Vous, peintres, amoureux de sublimes horreurs,
Qui trouvez du plaisir jusque dans vos terreurs,
Venez donc admirer nos sites pittoresques
Et du vieil Océan les luttes gigantesques
Sur le flanc des rochers que la vague polit.
Un jour viendra peut-être, où, sortant de son lit,
L'Océan, à la voix du Dieu de la tempête,
Poursuivra, furieux, le cours de sa conquête,
Et, n'apercevant plus sur les sables mouvants
L'empreinte de la main qui retenait les vents,
Bondira de nouveau dans son ancien empire.
Cet Océan n'est point une mer qui soupire
Sa plainte harmonieuse, en ces lieux enchantés
Où Naples, endormie au sein des voluptés,
Se tourne sur un lit de myrtes et de roses;
C'est la mer Atlantique, aux aspects grandioses
Et magnifique à voir, quand le souffle de Dieu,
Depuis le cap du Raz jusqu'au cap Saint-Mathieu,
Vient à passer sur elle. Entendez-vous la plage,
Où la lame vomit son écume et sa rage,
Retentir sous les flots, et ne dirait-on pas
Les sanglots déchirants que l'horreur du trépas
Arrache aux matelots surpris par la tempête ?
Venez sous cette voûte abriter votre tête,
Et là, tout frissonnant de sombres voluptés,
Affrontez et les vents et les flots irrités.
Attentif, et debout dans la grotte sauvage
D'où votre œil peut au loin planer sur le rivage,
Contemplez l'Océan et bravez ses fureurs.
Lorsque soudain la foudre en sinistres lueurs
Jaillit, illuminant l'obscurité profonde,

Vous voyez resplendir la surface de l'onde,
Et l'immense miroir en reflète les feux.
Puis tout-à-coup la nuit enveloppe les cieux,
La terre et l'Océan sous des voiles funèbres,
Et vous restez plongés dans l'horreur des ténèbres,
Jusqu'à ce que la foudre éveillant les échos
Vienne encor labourer la surface des flots.
On a beau se moquer des éternels orages,
Des levers du soleil qui du sein des nuages
Chez de froids écrivains dégage ses rayons,
Et les dessinateurs de leurs pâles crayons
Esquissent sans génie-un pâle clair de lune ;
La nature pour moi n'est jamais importune
Quand même elle répète un sublime tableau,
Car c'est vous, ô mon Dieu, qui tenez le pinceau.
L'aspect de l'Océan n'est jamais monotone :
La voix des grandes eaux sur la plage bretonne
Qui tremble sous le choc de ces flots bondissants,
Varie à l'infini ses sublimes accents.

II

Voulez-vous pleinement et sans aucun obstacle
Jouer de la beauté que fournit un spectacle
Dont l'âme doit garder les souvenirs profonds?
Ce n'est point, emportés sur l'aile des wagons,
Que vous étudîrez nos coutumes antiques,
Notre langue bretonne aux accents énergiques,
Nos costumes si frais qui charment les regards.
Des monuments fameux dans la Bretagne épars
Attendent qu'un savant résolve leurs problèmes.
La science féconde enfante des systèmes ;
Mais aucun n'a trouvé le sens mystérieux
De ces blocs de granit qu'a dressés vers les cieux
Un peuple disparu de la face du monde.
Oui ! L'admiration vous saisira, profonde,
Muette, irrésistible ; et même un saint respect
Entrera dans votre âme, éperdue, à l'aspect
De ces champs de Carnac où parmi les bruyères
Vous verrez s'allonger onze files de pierres.
Mais on dirait de loin un vaste camp Romain,
Où César, au mépris des droits du genre humain,
Pour les vendre au profit des oppresseurs du monde,
Fit parquer les vaincus comme un bétail immonde.
Vannes ! Tes Sénateurs égorgés par César
N'ont pas été grossir le cortège du char
Qui le porta sanglant aux murs du Capitole !
Approchez et bientôt l'illusion s'envole :

Une autre lui succède, et ces rochers épars
D'une ville en ruine imitent les remparts.
Autrefois ces menhirs qui prolongent leurs files
Aux Celtes nos aïeux ont-ils servi d'asiles?
Quel Hercule inconnu, quels peuples assez forts,
Auraient donc pu jadis, unissant leurs efforts,
Sans machine accomplir ces travaux gigantesques
Et tracer en jouant d'énormes arabesques
Avec ces rochers bruts qui semblent pivoter
Sur leur base moins large (on peut le constater)
Que leur sommet couvert de lichens séculaires?
Mais le poète admire et laisse aux antiquaires
Le soin de décider par de bons arguments
L'origine et le but de ces vieux monuments;
Mais trop souvent, hélas ! leurs livres n'offrent guère
Qu'un informe chaos où manque la lumière.
On les voit tour-à-tour, consultant les écrits
Qui peuvent appuyer leurs thèmes favoris,
Dans un texte incertain puiser la certitude
Et nous donner pour fruits d'une profonde étude
Des rêves révoltant la raison et la foi.
L'un fanatique ardent des Romains, peuple-roi,
Retrouve dans ces blocs le sceau de leur génie.
Un autre dans l'Égypte et dans la Phénicie,
Ou jusque dans Carthage en cherche les auteurs.
Armés du zodiaque, on voit des novateurs
Démontrer que ces rocs en lignes parallèles
Retracent aux regards les figures fidèles
Des révolutions que fait l'astre du jour.
Mais il en vient un autre affirmant à son tour
Qu'enfin il a trouvé le mot du grand problème !

« Ces plis et ces replis ne sont qu'un vaste emblème
De l'énorme dragon à qui l'antiquité
Érigea des autels comme à l'Éternité;
En se mordant la queue il en est le symbole. »
Un quatrième enfin, peut-être plus frivole,
A recours au Déluge et fait sortir des flots
Et du sein ténébreux de l'horrible chaos
Ces rochers où l'on voit percer la symétrie
Et qui d'un peuple habile attestent l'industrie.

III

Dans les champs de Carnac que de fois n'ai-je pas
Égaré ma pensée et promené mes pas !
Un ciel mélancolique et tout chargé de nues,
Voilant tous les rochers aux longues avenues
Qui me semblent parfois alignés au cordeau,
Transforme à mes regards le menhir en tombeau.
C'est peut-être posté sur cet observatoire
Que César vit sa flotte, au sortir de la Loire,
D'une mer inconnue affrontant le courroux,
Voguer à toute voile au sanglant rendez-vous,
Sur la côte voisine, où l'attendait son maître.
C'est peut-être de là qu'en voyant apparaître
Les vaisseaux ennemis qui sortaient de leurs ports,
César par sa présence excitait les transports
De tout soldat romain revendiquant la gloire
D'aller à l'abordage enlever la victoire ;
Immobile et debout sur le vert tumulus,
Le consul contemplait les marins de Brutus
Dont les tranchantes faux abattaient les cordages,
Et suivait du regard les rudes abordages
Où sous le nombre enfin succombaient nos aïeux.
Ces souvenirs lointains, tristes et glorieux,
Que la pensée évoque en sinistres fantômes,
La nuit qui sur mon front descend des sombres dômes
Formés par les rameaux des arbres enlacés,
Le bruit sourd et des vents et des flots courroucés

Ressemblant à la voix des orgues mugissantes,
La douce tourterelle aux notes gémissantes,
Qui semble profiter d'un instant de repos
Pour jeter, solitaire, un soupir aux échos,
Dans les verts peupliers, minarets de feuillage,
La voix du rossignol, quand s'apaise l'orage ;
A l'horizon brumeux la voile d'un vaisseau
Qui paraît endormi comme un cygne sur l'eau,
Une forêt de pins aux cimes ondoyantes
Où s'engouffre du vent les ailes tournoyantes,
Le marsouin qui bondit sur les gouffres béants,
Et ces énormes blocs qui semblent des géants,
Immobiles, rangés en ordre de bataille,
Dont le soleil couchant augmente encor la taille,
Tous ces objets divers ont fait entrer en moi
Des sentiments confus, mêlés d'un vague émoi.
Des siècles écoulés franchissant l'intervalle,
L'imagination, d'une aile sans rivale,
A secoué pour moi la poussière des morts.
Aux cris d'un peuple entier je mêle mes transports,
Quand l'Eubage, vêtu de sa tunique blanche,
Avec la serpe d'or détache de la branche
Le gui sacré qui tombe en effleurant le tronc
Du chêne séculaire où les prêtres en rond
Recueillent le rameau dans les plis d'une robe.
Ces mystères profonds qu'un voile nous dérobe,
Je les pénètre enfin, et tressaille d'horreur
Quand le Druide, en proie à la sainte fureur,
Le coutelas en main, dans la fosse profonde
A fait jaillir le sang d'un animal immonde...
Non ! c'est le sang d'un homme et je suis accoudé

Peut-être sur l'autel autrefois inondé
Du flot qui ruissela dans ces horribles fêtes !
Des oppresseurs du monde arrêtant les conquêtes,
Et comme Arioviste affrontant les hasards,
Je brave le courroux du premier des Césars.
Je pousse avec la Gaule un cri d'indépendance,
Et de la liberté la sublime espérance
M'entraîne sur les pas de Vercingétorix ;
J'applaudis à l'effort du brave Ambiorix
Qui tombe dans le sang et dont la main crispée
Brandit sur les Romains le tronçon d'une épée.
Des Celtes mutilés je partage l'affront
Et rejette le joug qui pèse sur mon front.
Je veux, en maudissant César et la fortune,
Fuir au sein des forêts sa clémence importune.
Sous le débordement des barbares du Nord,
Et quand le fils d'Odin entonne un chant de mort,
Théodorik m'entraîne au milieu des batailles.
Orléans voit des Huns les vastes funérailles ;
La Loire ensanglantée a porté jusqu'à Tours
Des débris entassés qui grossissent son cours
Et viennent annoncer à la vieille Armorique
Le triomphe éclatant de la valeur celtique.
Du cadavre des Huns je ne fais qu'un monceau,
Quand des mains de leur roi s'échappe le fléau,
Aux plaines de Châlons, comme au bord de la Loire,
Au farouche Attila j'enlève la victoire ;
Ma framée à la main j'en émousse l'acier
Et dans les rangs épais je me trace un sentier,
Car le vieux Mérovée, en héros intrépide,
Me soulève avec lui sur son coursier rapide.

Mais enfin l'Armorique a secoué les fers
Dont le poids infamant pesait sur l'univers ;
A la voix d'Alaric, soudain comme un seul homme,
Les peuples conjurés se lèvent contre Rome.
La maîtresse du monde a trouvé son vainqueur :
Comme le roi des Goths, je sens au fond du cœur
Je ne sais quel instinct qui me porte à détruire
La ville des Césars et j'envahis l'Empire.
Avec les Visigoths j'en arrache un lambeau.
Mais au milieu des nuits quel est donc ce flambeau
Qui jette ses rayons aux flancs du Capitole :
— Quel Dieu de Jupiter a remplacé l'idole ?
Quel nom porte la croix en lettres d'or inscrit ? —
— C'est le Dieu des Chrétiens, ce nom, celui du Christ. —
De la nouvelle loi quelles sont les maximes ?
• Prenez, me dit un prêtre, aux paroles sublimes,
• Que je trouve caché dans l'ombre du saint lieu,
• Prenez cet Évangile, où l'homme, fils de Dieu,
• A consigné ses lois, sa doctrine et sa vie... •
Je lis son testament, et mon âme ravie
A bientôt découvert un céleste horizon ;
Au flambeau de la foi j'éclaire ma raison
Et je courbe mon front sous la main paternelle
Qui lave dans les eaux la tache originelle.
Je reviens visiter les rives d'Ossismor
Et n'apporte qu'un Christ pour unique trésor ;
Je laisse le Vandale en son instinct immonde
Profaner le manteau de la reine du monde,
Et, la foi dans le cœur, l'Évangile à la main,
Du toit de mes aïeux je reprends le chemin.
L'enthousiasme ardent a dévoré mon âme,

Du saint prosélytisme en attisant la flamme,
Je prêche aux vieux Bretons le dogme du progrès
Qui peut seul après Dieu féconder leurs guérets.
Des autels de Carnac effaçant l'origine
Je veux sur leur granit sculpter la croix divine
Qui pour jamais remplace au sommet des menhirs
D'un culte disparu les sanglants souvenirs.

MAURIÈS,

Sous-Bibliothécaire de la ville de Brest.

LA CHAUVE-SOURIS ET LES HIRONDELLES

FABLE

Une chauve-souris voltigeait follement ;
Elle s'imaginait, puisqu'elle avait des ailes,
Qu'elle rivalisait avec les hirondelles
En vitesse, en beauté ; dans son ravissement,
L'orgueilleuse essayait de lutter avec elles,
 Ne sachant pas, la téméraire enfant,
 Que loin d'avoir un élégant corsage,
 Un soyeux et brillant plumage,
 Un joli petit corset blanc,
Elle avait la laideur de forme et de visage,
Le vol disgracieux, et l'aspect rebutant.
Mais la folle croyait, quand Dieu fit le partage,
Avoir les meilleurs dons réservés pour sa part ;
— « Quoi ! mes sœurs, disait-elle, ont pris mon héritage !
Pour réclamer ses droits il n'est jamais trop tard.... »

C'était aux premières gelées ;
Les hirondelles rassemblées,
Se préparaient pour le départ ;
Quand surgit, comme par hasard,

Notre chauve-souris dans la troupe emplumée,

— « J'ai, pardonnez-moi mon retard,

Dit-elle, été mal informée. »

Cette étrange apparition

Surprit beaucoup les hirondelles;

Comment! s'écria l'une d'elles,

Aurais-tu la prétention

D'entreprendre avec nous un aussi long voyage?

Nous allons, par delà les mers,

Chercher des climats chauds, nous fuyons les hivers

Sans emporter aucun bagage.

En entendant un tel langage,

Le petit monstre ailé s'élança dans les airs,

Leur donnant rendez-vous au-dessus des nuages,

Fallut-il braver les orages,

Et l'ardent sillon des éclairs.

D'un ton majestueux, battant l'air de ses voiles :

Je vous attends, dit-il, aux premières étoiles.

Pauvre chauve-souris, quelle est ta vanité!

Après quelques élans d'un vol précipité,

Elle sent que déjà ses forces l'abandonnent.

Au même instant comme un noir bataillon,

Les hirondelles l'environnent,

L'entraînant dans leur tourbillon.

L'oiseau de nuit ne peut continuer sa route;

Partout l'accueillent les sifflets,

Et la critique et les pamphlets

Des oiseaux d'alentour témoins de cette joute.

Il se sauve honteux, bafoué, quasi fou,

A l'abri d'un vieux mur se cacher dans un trou.

Ne voit-on pas des gens, qui n'ont d'autre mérite,

Que de prôner bien haut leurs talents, leurs vertus;

Croyant posséder seuls l'étoile des élus,

Envieux et jaloux des natures d'élite?

Mais quel que soit l'orgueil du sot,
Pour se faire admirer en vain il s'évertue,
Son ignorance est bientôt reconnue :
Le mépris du public, voilà quel est son lot.

S.-C. MOREL.

INSCRIPTION LATINE

LETTRE A M. LEVOT

PRÉSIDENT

DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST

AU SUJET

d'une Inscription qui se trouve sur la Fontaine de la rue de l'Église

à Recouvrance

Pour répondre, Monsieur, à votre gracieuse invitation qui m'a procuré le plaisir de lire de nouveau, avec vous et avec l'honorable M. Pilven, l'inscription de la fontaine de la rue de l'Église, à Recouvrance, je vous envoie ce petit travail, résultat de recherches aussi courtes pour moi qu'amusantes. Je vous demanderai la permission de le présenter à notre Société académique dont il pourra peut-être exciter l'intérêt; je croirais manquer de convenance à votre égard en n'employant pas ce procédé.

Cette inscription est ainsi conçue, en lettres majuscules romaines, et se partage en cinq lignes :

SI VESTRAM BRESTENSE

SITIM SI CONSVLE

LVNVEN

UNDA LEVAT MEMORI

PECTORE MVNVS HABE

Elle se lit parfaitement, même de loin, et à l'œil nu. D'après l'inspection scrupuleuse et attentive que nous en avons faite, il est de toute évidence que l'artiste qui l'a gravée sur la plaquette de granit n'a commis aucune omission de lettres. Elle a été de tout point respectée et de la main du temps et du marteau des Vandales dont nous avons aperçu les traces sur l'écusson qui la surmonte. Non loin de cette fontaine, à l'angle de la rue de l'Église, se dresse une croix en granit dans le corps de laquelle on distingue un Christ grossièrement sculpté, ébauche presque informe, essai rudimentaire de quelque picoteur de pierre. Primitivement cette croix s'élevait au milieu de la place où se trouve la fontaine, et l'on désignait cet endroit sous le nom de Cimetière des Noyés, à l'inhumation desquels il était spécialement consacré. Quelques personnes, dont nous connaissons la véracité, nous ont affirmé avoir souvent entendu dire à des vieillards qu'ils ne passaient jamais en cet endroit sans se découvrir ou sans répéter un *Requiem*, par respect pour les infortunés dont les cadavres arrachés aux flots avaient enfin trouvé le repos dans ce cimetière. Les mêmes personnes nous ont encore affirmé avoir vu des fleurs de lys, avant 1830, sur l'écusson qui fut par conséquent respecté par les barbares de 93 et ne trouva pas grâce devant le zèle iconoclaste des fanatiques de 1830.

L'auteur du distique aurait-il commis quelques fautes

contre la grammaire ou contre la prosodie latine ? Loin de nous cette pensée. Lunven de Kersibodec, vous nous l'apprenez vous-même, Monsieur, dans un intéressant opuscule par lequel vous préludiez à votre grande histoire de Brest, Lunven de Kersibodec fut élu maire le 17 novembre 1759 et installé le 1^{er} janvier 1760. Puis nous voyons ce même nom reparaitre dans la liste des maires. Son élection nouvelle eut lieu le 25 février 1769, et son installation le 5 mars suivant. Par conséquent cette inscription, où figure le nom du maire Lunven, *Consule Lunven*, remonte au xviii^e siècle. D'ailleurs, indépendamment de ces données historiques certaines, la forme même des lettres indique cette époque aux yeux du paléographe exercé. Au xviii^e siècle la langue latine était cultivée avec succès, et tout le monde littéraire dont faisait partie sans aucun doute l'auteur de l'inscription, connaissait les beaux vers de Santeuil que vous avez eu, Monsieur, l'heureuse idée de reproduire dans votre intéressant et consciencieux ouvrage. Il est à croire que ce latiniste inconnu, redoutant la comparaison que l'on pourrait faire de ses vers avec ceux de l'illustre chanoine de saint Victor, a voulu ne pas se montrer indigne de figurer à côté de lui.

Nous lisons l'inscription telle qu'elle se présente à tous les regards, et nous la traduisons ou plutôt nous la paraphrasons ainsi, pour mieux prouver qu'elle n'a besoin, si l'on veut la comprendre, ni d'être restituée ni d'être modifiée : « Si ta soif, Brestois, si ta soif, grâce au maire Lunven, est apaisée par cette onde, gardes-en souvenir dans ton cœur reconnaissant. » La répétition de *si* me semble habilement employée pour ramener l'esprit du lecteur sur la pensée du bien-être procuré par l'honorable magistrat. La préposition *sub*, mise à la place de la conjonction *si*, ne me paraîtrait nullement heu-

reuse. Et puis rien, absolument rien, n'indique aux yeux la moindre trace de l'existence d'autres lettres après l's, que la lettre i. Cette dernière apparaît non comme des fragments de lettres effacées à moitié, mais elle offre tous les caractères distinctifs de l'i, sauf le point qui n'est guère usité en épigraphie.

Admettons pour un moment *sub* : cela voudra dire : « Si ta soif, Brestois, sous le maire Lunven, est apaisée par cette onde. » Il est évident pour nous qu'en érigeant cette fontaine, Lunven de Kersibodec travaillait non-seulement pour ses contemporains, mais encore pour ceux qui viendraient après lui, et pour ceux mêmes qui vivraient lorsqu'il ne serait plus en charge. Il est évident pour nous que le maire visait au présent et à l'avenir, et il ne s'est point trompé dans ses généreuses prévisions : car vous devez vous rappeler, Monsieur, que dans l'instant même où nous étions occupés à lire et à discuter l'inscription, pendant même que M. Pilven, avec la conscience et le scrupule qui caractérisent le véritable artiste, prenait, le mètre en main, l'exacte dimension du monument, plusieurs personnes sont venues puiser de l'eau à cette fontaine qui coule sans interruption depuis plus d'un siècle.

Quant au changement de la deuxième personne de l'impératif singulier *habe*, en la troisième personne de l'indicatif présent *habet*, il ne nous paraît pas admissible. D'abord, il n'existe aucune trace de cette lettre *t* supprimée, et il restait assez d'espace au graveur sur la plaquette pour y insérer cette lettre sans avoir besoin d'empiéter sur le voisinage. Avec *habet*, il faudrait traduire ainsi : « Il (c'est-à-dire le maire Lunven) garde le souvenir de ce bienfait dans son cœur reconnaissant, » ou en serrant davantage le sens, « le maire Lun-

ven a sa récompense dans un cœur reconnaissant.» Comment! le bienfaiteur de ses administrés, ou si vous aimez mienx, le fondateur de cette fontaine, aurait de la reconnaissance pour ceux qui s'abreuvent de ses eaux! Il est beaucoup plus conforme à la nature humaine que ce soit au contraire le bienfaiteur qui sollicite discrètement, comme le fait ici, non pas le maire lui-même, mais l'auteur du distique, un souvenir dans le cœur de ses concitoyens reconnaissants. D'ailleurs, pour expliquer les mots latins dans ce sens ou dans un autre avec *habet*, troisième personne du singulier, il faudrait chercher dans *Consule Lunven* le sujet du verbe, dans *Consule Lunven* cet espèce d'ablatif absolu, ce qui serait, je crois, contraire au génie de la langue latine.

Le mot *vestram*, adjectif possessif, qui s'emploie ordinairement quand on s'adresse à plusieurs personnes, et que l'auteur a employé ici avec *habe* au singulier, peut-il embarrasser ceux qui ont fait une étude particulière de la prose et surtout de la poésie latine? Devons-nous admettre sans examen que notre poète Brestois latin ait commis une faute contre la grammaire en mettant *vestram* au lieu de *tuam*, ou qu'il ait été forcé de la commettre par les exigences de la quantité, comme nos mauvais poètes violent la grammaire et le bon sens, quand chez eux la rime, au lieu d'être une esclave, commande en maîtresse absolue? Il suffit de consulter quelques écrivains en prose ou en vers, pour voir que cette licence de faire usage de *vester* ou de *vos*, en parlant à une seule personne, était parfois employée par eux. Ainsi prenez la huitième lettre de Sénèque à son ami Lucilius; elle roule sur les objets auxquels le sage doit consacrer ses soins. *Cui rei sapiens operam impendere debeat*. Vous y trouverez ces mots : *Tu me, inquis, vitare turbam jubes, secedere, et*

conscientia esse contentum! Ubi illa præcepta vestra quæ imperant in actu mori! Tu me dis que je t'ordonne d'éviter la foule, de te retirer et de te contenter du témoignage de ta conscience! Qu'as-tu donc fait de tes préceptes qui recommandent de mourir dans l'action : *Vestra præcepta...*

Je lis (dans la *Pharsale* de Lucain, livre III, vers 24 et suivants) le morceau splendide où l'ombre de Julie, s'adressant à Pompée durant son sommeil, l'apostrophe en ces termes :

*Hæreat illa tuis per bella, per æquora signis,
Dum non securos liceat mihi rumpere somnos,
Et nullum vestro vacuum sit tempus amori,
Sed teneat Cæsarque dies, et Julia noctes.*

Qu'elle s'attache, cette femme, au travers des camps, au travers des mers, à tes étendards, pourvu qu'il me soit permis, à moi, d'interrompre la sécurité de ton sommeil et de ne te laisser pas même l'instant de te livrer à ton amour, *vestro amori*. Mais que César soit l'épouvantail de tes jours, et Julie celui de tes nuits... En traduisant *vestro amori* par ton amour, ne croyez pas que j'agisse ainsi pour le besoin de ma cause, je ne fais en cela que suivre l'exemple de Marmontel.

Dans la deuxième guerre punique de Silius Italicus (livre XV, vers 59 et suivants), je rencontre ces mots que le poète met dans la bouche de la Volupté, qui s'efforce de détourner le jeune Scipion du rude et périlleux métier de la guerre :

*Ille ego sum, Anchisæ Venerem Simoëntis ad nudas,
Quæ junxi, generis vobis undè editus auctor.*

Je suis celle qui ai jeté Anchise, sur les rives du Simois, dans les bras de Vénus, d'où est sorti l'auteur de ta race, *vobis auctor*.

Un peu plus loin (vers 82, 83 et 84), je tombe sur le passage où la Vertu reproche à la Volupté de vouloir tromper le futur héros, qui doit détruire Carthage, et je remarque ces mots :

*Quid! suspiratos magno in discrimine nautis
Ledaos referam fratres, vestrumque Quirinum?
Nonne vides, etc.*

Pourquoi rappellerai-je les deux frères, enfants de Lédæ, qu'invoquent en soupirant les nautonniers au milieu d'un grand danger, et ton Quirinus, *vestrum Quirinum*. Ne vois-tu pas, etc.

Mais, pourrait-on nous objecter, vous vous appuyez sur des poètes de la décadence. Nous allons donc chercher une irrécusable autorité dans les œuvres immortelles de l'un des princes de la poésie latine, au siècle d'Auguste, dans Virgile lui-même.

Les vers 141 et suivants du livre premier de l'*Énéide*, nous offrent le passage si fameux où Neptune s'adressant aux vents déchaînés, les gourmande ainsi :

*Maturate fugam, regique hæc dicite vestro :
Non illi imperium Pelagi, sævumque tridentem ;
Sed mihi sorte datum ; tenet ille inmania saxa,
Vestras, Eure, domos.*

Le P. La Rue paraphrase ainsi ces trois derniers mots : *Quæ sunt vestræ domus, o Eure...*

Précipitez votre fuite et dites à votre Roi que ce n'est point à lui que l'empire des mers et le redoutable trident ont été donnés par le sort, mais à moi. Ses royaumes, à lui, sont de gigantesques rochers, et c'est là aussi que sont tes domaines, *o Eure, vestras domus*.

Ovide, dont l'autorité n'est pas à dédaigner lorsqu'il s'agit de poésie, nous fournit un exemple de l'adjectif possessif *vester, vestra, vestrum*, employé en ne parlant qu'à une seule personne. (Au livre XIV des *Métamorphoses*, vers 62 et suivants). Macarée d'Ithaque, un des compagnons d'Ulysse, s'adresse en ces termes au Grec Achéménide :

... *Quis te casusve Deusve*

Servat, Achemenide? cur, inquit, barbara Grajum

Prora vehit? petitur quæ vestrae terra carinæ?

A quelle fortune ou à quel Dieu dois-tu ta conservation, ô Achéménide? Pourquoi une flotte de barbares porte-t-elle un Grec? Vers quelle terre se dirige ta carène? *vestrae carinæ*.

Il nous reste maintenant à discuter le mot *Brestense*, que nous plaçons entre deux virgules, comme étant au vocatif, et dont par conséquent le nominatif doit être *Brestensus* ou *Brestensis*. Pourrait-on faire rapporter cet adjectif aux mots *Consule Lunven* en le mettant comme eux à l'ablatif? Mais *Brestense* venant de *Brestensis* ferait à ce cas *Brestensi*, comme *fortis* fait *forti* et non *forte*. On pourrait encore pour le besoin de la cause de ceux qui tiennent à l'ablatif le faire venir de *Brestens*, *Brestensis*, qui donnerait alors à ce cas, comme *prudens*, sa terminaison en *i* ou en *e*; mais cette désinence *ens*, appliquée à un adjectif tiré d'un nom de ville, choque l'oreille et n'est, je le crois, que fort peu usitée en latin.

On peut objecter à ceux qui considèrent *Brestense* comme un vocatif masculin venant de *Brestensus*, *Brestensa*, *Brestensum*, que ces terminaisons n'ont pas été employées par les écrivains et qu'on ne les trouve ni dans Lobineau, ni dans dom Morice, ni dans les documents inédits. Mais le

mot *Brestense*, tel qu'il est gravé sur la pierre, et considéré comme adjectif au vocatif neutre (1), n'a rien qui doive blesser les oreilles des plus purs latinistes. En effet, ouvrez Pline, le naturaliste, vous y trouverez les mots suivants : *Aboriense oppidum*; *Abutucense oppidum*, *Artacabane*, *Avinense oppidum*; *Chilmanense oppidum*, etc., et tout le monde sait que le titre d'*oppidum* convient parfaitement à Brest.

Une autre raison qui milite fortement en faveur de *Brestense* pris comme un vocatif, c'est qu'il nous paraît beaucoup trop éloigné des mots *Consule Lunven*, dont il est séparé par deux autres, pour que l'on puisse grammaticalement le joindre à cet ablatif absolu. Et puis en admettant qu'il faille, malgré cette distance, le rapporter à *Consule Lunven*, on chercherait alors en vain dans le distique à quelles personnes s'adresse l'inscription, tandis que ce mot *Brestense*, au vocatif, occupant la troisième place dans la première ligne à la fin de laquelle il est placé comme en vedette, appelle l'attention du lecteur par cette apostrophe adressée au Brestois, on à la ville de Brest, *Brestense oppidum*, le contenant pour le contenu.

Il est beaucoup plus naturel, nous le répétons, de supposer, en s'appuyant d'ailleurs sur le texte, que le maire de Brest invoque un sentiment de reconnaissance dans le cœur de ses administrés, que de penser que c'est lui qui se regarde comme l'obligé de ceux qui veulent bien s'abreuver à sa fontaine.

Ce distique latin nous rappelle une inscription que nous avons lue dans notre enfance et qui se trouvait gravée, si toutefois notre mémoire est fidèle, sur une plaque encadrée

(1) En sous-entendant toutefois, ou en exprimant le mot *oppidum*.

dans la pierre, ou sur le rocher même qui sert de base au couvent de la Baumette. Cet établissement religieux fut fondé au xv^e siècle par ce bon roi René dont le souvenir est si cher aux Angevins et aux artistes. L'histoire nous apprend qu'au moment même où l'on vint lui apprendre que Louis XI s'était emparé de son duché d'Anjou, il était occupé à peindre une belle perdrix grise, et qu'il n'interrompit même pas son travail. La poésie dans ce qu'elle a de plus innocent et de plus gracieux, c'est-à-dire dans le genre pastoral, la peinture et l'astrologie, occupèrent les dernières années d'un roi que la nature avait créé pour manier le pinceau plutôt que pour tenir un sceptre. Il poussait la sobriété jusqu'à ne jamais boire de vin. A ceux qui lui en demandaient la raison, il répondait : C'est pour donner un démenti à Tite-Live qui a prétendu que les Gaulois n'avaient passé les Alpes que pour en boire. Il aurait pu ajouter que c'était aussi pour donner un démenti au proverbe qui n'est pas à la louange de la sobriété du peuple Angevin.

Permettez-moi encore, pour rompre la monotonie et interrompre la sécheresse de la dissertation, de vous citer une anecdote dont le théâtre fut le petit couvent que je viens de citer et dans laquelle figurent notre bon roi Henri IV et un religieux. Je l'emprunte à J.-F. Bodin. « En 1598, Henri IV (le » dimanche 15 mars, jour de Pâques fleuries) alla visiter le » couvent de la Baumette. Touché de la simplicité et de l'humilité du gardien de ce petit monastère, Henri lui demanda » ce qu'il souhaitait de lui. — Pauvreté et réforme, répondit » le frère Récolet. — Ventre-saint-gris, répartit le roi, avec » sa gaité accoutumée, je vous l'accorde, car vous êtes le premier homme de mon royaume qui m'avez demandé la » pauvreté. »

Pour revenir à l'inscription dont je parlais tout-à-l'heure, elle était ainsi conçue :

« Qui a fait ce chemin ? C'est le P. Pannetier.

• Dites pour lui *Pater, Ave...* »

Quelques autres mots, dont l'écriture était beaucoup plus moderne, indiquaient que ce chemin avait été restauré par les soins de Jean-Jacques de Jully, propriétaire de Château-brillant, magnifique maison de campagne située dans le voisinage du couvent.

Le moine, suivant la tradition toujours vivante dans le pays, avait creusé primitivement ce chemin dans le rocher à l'aide d'un simple couteau. Cette modeste et simple inscription invoquait pour l'âme du moine les prières de ceux qui, en franchissant ce passage difficile et autrefois impraticable, jouissaient de son bienfait ; car ce chemin creusé si patiemment en escalier dans la pierre leur épargnait de longs détours ou de pénibles ascensions à travers les escarpements du rocher. Appartenant à un autre ordre d'idées que le moine, et dans un siècle plus rapproché de nous, Lunven, le maire de Brest, invoque, par l'entremise de cette inscription, le sentiment de la reconnaissance dans le cœur de ceux qui peuvent apaiser leur soif dans l'eau de la fontaine élevée par ses soins. Le souvenir de ce magistrat est vivant comme son bienfait dans l'âme de ceux qui en jouissent. D'ailleurs, monsieur, les pages que vous allez consacrer aux actes de son administration, et le dessin de sa fontaine que nous devons aux crayons si corrects et si élégants de M. Pilven, suffiraient à eux seuls pour perpétuer la mémoire de cet ancien administrateur de la ville de Brest.

Le distique sur lequel roule notre dissertation, sans avoir l'élégance des vers de Santeuil, sans être, comme eux, ciselé

en style vraiment lapidaire, ne nous semble manquer ni de concision ni de clarté.

*Si vestram, Brestense, sitim, si, Consule Lunven,
Unda levat, memori pectore munus habe.*

Si cette onde, ô Brestois, grâce à ton Échevin,
Peut apaiser ta soif, souviens-toi de Lunven.

Variante :

Si l'onde à vos besoins, si l'onde peut fournir,
Pour le maire Lunven ayez un souvenir.

On pourrait encore, en faisant rapporter *Brestense à Consule Lunven*, traduire ainsi l'inscription :

Qui bâtit la fontaine où tu trouves à boire ?
— Lunven, Maire de Brest. — Conserve sa mémoire.

Ou bien encore :

Si tu dois à Lunven, ton maire bienfaisant,
Ces ondes salutaires
Où tu te désaltères,
Donne-lui le tribut d'un cœur reconnaissant.

Je suis, avec un profond respect, Monsieur, votre très-humble serviteur.

MAURIÈS.

A BON AMI BON COMPTE

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE ET EN VERS

PERSONNAGES { M^{me} V^e DAUBRY.
LUCIE FERNEL, sa fille, jeune femme.
PAUL DAVIÈRE, ancien ami de la famille.
MARCELIN, domestique.

La scène se passe dans le petit salon intime de M^{me} Daubry.

SCÈNE PREMIÈRE

M^{me} DAUBRY, LUCIE.

M^{me} DAUBRY.

Tu ne pouvais venir dans un meilleur moment ;
Je tiens à consulter ton goût, ton sentiment.
Au déclin de ses jours, apprends-le, ma fillette,
Ta mère deviendra décidément coquette.
Tu souris, mais bientôt, tu n'en pourras douter ;
evine mon secret, ou daigne m'écouter.

Je me souviens qu'un jour je t'entendais me dire :
Comment ne pas avoir le moindre cachemire ?
Tout le monde en possède.

LUCIE.

Eh bien ?

M^{me} DAUBRY.

A l'avenir

Tu ne le diras plus.

LUCIE.

Je n'en puis revenir.
Toi, qui dans ton ardeur exhalais l'anathème,
Contre un luxe effréné poussé jusqu'à l'extrême !
Est-ce bien décidé ?

M^{me} DAUBRY.

Mieux que cela.

LUCIE.

C'est fait ?

M^{me} DAUBRY.

Précisément.

LUCIE.

Il est.....

M^{me} DAUBRY.

Eblouissant, parfait !

LUCIE.

Tu me fais trop languir.

M^{me} DAUBRY.

(Elle ouvre la boîte et montre le châle.)

Petite curieuse,

Regarde donc...

LUCIE.

Superbe !

M^{me} DAUBRY.

Étoffe précieuse

Qui n'a qu'un seul défaut, c'est de coûter fort cher.

A mon âge un fond noir valait mieux qu'un fond clair.

Que dis-tu du dessin ?

LUCIE.

Très-bien.

M^{me} DAUBRY.

Vois la bordure,

On dirait les couleurs vives de la nature ;

Quel relief à ces fleurs ; les bouquets sont groupés

Avec un art exquis ; quand les plis sont drapés,

On ne saurait rêver plus de magnificence.

(Mettant le châle.)

Vois.

LUCIE.

C'est un complément de suprême élégance.

M^{me} DAUBRY.

Examine surtout la palme du milieu.

LUCIE.

Elle est d'un grand effet.

M^{me} DAUBRY.

Et puis, regarde un peu
Ce merveilleux tissu. J'en suis vraiment éprise.

LUCIE.

Annoncez désormais, madame la marquise !

M^{me} DAUBRY.

Tu veux rire, méchante, et je dois cependant
Ce luxueux caprice à ma moqueuse enfant,
Avec sévérité, pour la punir...

LUCIE, feignant la terreur.

Je tremble !

M^{me} DAUBRY, gaiement.

Dès demain, nous ferons des visites ensemble.

SCÈNE II^e

—

LES MÊMES, DAVIÈRE.

DAVIÈRE.

Ne bougez pas !

M^{me} DAUBRY.

Voyons, êtes-vous connaisseur ?

DAVIÈRE.

Je me sens ébloui, ma parole d'honneur !
A qui cette merveille ?

M^{me} DAUBRY.

A moi.

DAVIÈRE.

Je le confesse,
C'est un manteau de reine, ou bien d'archiduchesse.
Mais tout en me sentant ravi, croyez-le bien,
Je touche au positif et par plus d'un lien ;
Après le déjeuner, je pourrai je le gage,
Dans ses nombreux détails l'admirer davantage.
Je viens vous demander, comme un pauvre honteux,
A déjeuner : café, chocolat, rien de mieux.
Valentin m'a quitté.

M^{me} DAUBRY.

Ce parfait domestique ?

DAVIÈRE.

Se montrait pour mon bien, beaucoup trop sympathique ;
Cet excellent garçon, plein d'une noble ardeur,
Dépouillait mon courrier et ma cave à liqueur ;
Ingrat, je l'ai chassé.

M^{me} DAUBRY.

C'était la moindre chose.

(Pendant le commencement de la scène, M^{me} Daubry a serré le châle, et
Marcelin a servi le chocolat.)

DAVIÈRE.

A table ! En déjeunant, tout à son aise, on cause.

(Ils se mettent à table.)

Ce chocolat exhale un arôme embaumé.

AUGIE.

Par un parfum plus doux le poète est charmé.

DAVIÈRE.

La suave senteur des lilas et des roses
Par un matin charmant s'entrouvrant demi closes !
Mais pour être poète, il faut avoir vingt ans ;
J'ai dépassé cet âge, hélas ! depuis longtemps.
Aussi moi je rêvais la gloire littéraire,
Les séduisants lauriers, lorsqu'un jour mon vieux père,
Qui voulait que je fusse un simple médecin,
Me voyant pour ma lyre oublier son dessein,
S'avisait d'un moyen, bien simple en apparence,
Qui devait de ma muse abréger l'existence.
Chaque fois qu'inspiré par elle en mes accents
Je brûlais devant elle un petit grain d'encens,
Mon père me disait : Les poétiques âmes
Pour seule nourriture ont besoin de leurs flammes.
Elles n'habitent pas un monde comme nous.
Un poète, goûter mon humble soupe aux choux !
Je ne te ferais pas une pareille injure,
Tu pourras te coucher sans souper, je le jure.
Allons, noble Gilbert, chante jusqu'à la fin,
On dit qu'il chante mieux quand le poète a faim.
Je n'étais pas Gilbert, ici, je m'en accuse,
J'ai trahi bien des fois mes drapeaux et ma muse,
Pour l'arôme embaumé qui montait vers le ciel
De la table à manger du logis paternel.

Mais si je n'écris plus, j'aime d'un cœur sincère,
Tout écrivain qui sait utilement le faire.
On parle d'un roman, merveilleux, sans égal,
Qui commence demain dans le *Petit Journal*.

LUCIE.

Le titre !

DAVIÈRE.

Plein d'attrait. — « Les Spectres de la Loire. »

M^{me} DAUBRY.

Grands dieux ! contentez-vous du titre de l'histoire.

DAVIÈRE, avec ironie.

Ne lancez pas ainsi vos dédains et vos traits,
Car le succès attend ce roman pur et frais,
Il faut à notre époque une littérature
Par laquelle le goût et se forme et s'épure ;
Elle jette déjà d'éclatantes lueurs,
Qui doivent bien former les esprits et les cœurs.

M^{me} DAUBRY.

Pourquoi le souffre-t-on ?

DAVIÈRE.

Chut ! réactionnaire,
La liberté comprend le pouvoir de tout faire,
Sans boussole, au hasard, le droit de naviguer,
De sombrer sur l'écueil qu'on nomme : divaguer.
On enferme le fou dont l'esprit déménage,
Mais l'écrivain qui dit, quelquefois, davantage,

A le bonheur de voir un public enivré
Dételer ses chevaux, traîner son char doré.
A-t-il tort ? On le flatte, il se croit grand, c'est juste ;
Il redresse son front et prend le nom d'Auguste.
C'est à celui qui sent frémir et battre en lui
L'instinct du bien, du beau, qui se perd aujourd'hui,
A ne pas seulement éviter de les lire,
Tous ces romans, mais bien, à sagement écrire,
A lutter sans terreur, à ne pas hésiter,
Devant plus d'un dégoût à vaincre, à surmonter ,
Afin que le public jugeant dans cette lice,
Au bon sens méconnu, rende, un beau jour, justice.

M^{me} DAUBRY.

Vous ne referez pas, grand moralisateur,
Le monde.

DAVIÈRE.

J'en conviens, mais je mettrai, sans peur,
Le doigt sur chaque plaie.

M^{me} DAUBRY.

On vous dira : Maussade !

DAVIÈRE.

Médecin, je dirai : Tant pis pour le malade !

(Ils se lèvent de table et vont s'asseoir près du feu, M^{me} Daubry dans un
fauteuil Voltaire.)

Le blâme est à celui qui ne veut pas guérir
Et repousse la main qui veut le secourir ;
C'est en voulant marcher sans avis, à sa guise,
Qu'on a plus d'un mécompte et plus d'une méprise,

Et l'homme le plus sage, est, croyez-moi, celui
Dont une oreille s'ouvre aux bons conseils d'autrui.
Lorsqu'il nous faut juger surtout nos propres causes,
Nous distinguons fort mal le vrai côté des choses.
Avec nos passions, comme avec nos désirs,
Nous pesons nos devoirs, ainsi que nos plaisirs.
Nous y mettons le nom qu'il nous convient d'y mettre :
Ce qui nous plaît est bien, on peut se le permettre ;
Quant à ce qui déplaît...

(M^{me} Daubry s'est assoupie.)

Du moins, chemin faisant,
Ma morale procure un sommeil bienfaisant.

M^{me} DAUBRY, se frottant les yeux.

Vous êtes dans l'erreur, parlez, je vous écoute.

DAVIÈRE.

Vous m'abandonniez bien, quelque peu, sur la route.
J'en étais aux avis et vous devez savoir
Qu'il est fort peu de gens aimant en recevoir.
Quant à jamais les suivre...

(M^{me} Daubry paraît s'endormir.)

Allons, la chose est claire,
J'ai le don merveilleux d'endormir votre mère ;
A son châte elle va rêver probablement.
A propos, trouvez-vous ce bijou si charmant ?

LUCIE.

Il est bien.

DAVIÈRE.

C'est possible ; un doute au cœur me reste,
Je l'émetts, toutefois, d'un ton simple et modeste.

Je l'aurais voulu rose, aurore dans le ciel.

LUCIE.

Elle aime mieux le noir.

DAVIÈRE.

C'est triste et solennel.

Le rose est plus riant, le noir est toujours sombre,
Je plains les pauvres fleurs vivant sur ce fond d'ombre.
La palme du milieu fait beaucoup d'embarras.

M^{me} DAUBRY s'éveillant.

Vous trouvez ?

DAVIÈRE.

Perfidie ! On ne dormait donc pas ?

M^{me} DAUBRY.

Vous parliez de mon châte, en disant...

DAVIÈRE.

Peu de chose ;

Rien qui dut faire ouvrir votre paupière close.
Je disais à Lucie, en causant, sans façons,
Que très-diversement, ici-bas, nous pensons.
Les uns, émerveillés des choses les moins belles,
Admirent tels auteurs, tels châteaux ou dentelles,
Quand d'autres bien souvent leur trouvent moins d'éclat.

M^{me} DAUBRY, ironiquement.

Ce châte vous plaît peu ?

DAVIÈRE.

D'un ami, c'est l'état
De ne jamais cacher de secrète pensée,
Et, bravant la tempête en vos yeux amassée,
J'aurai de la franchise ; aussi je dois, je veux

Convenir entre nous, qu'il est...

M^{me} DAUBRY.

Qu'il est ?

DAVIÈRE.

Affreux !

M^{me} DAUBRY, bondissant sur son fauteuil.

Affreux !

DAVIÈRE.

L'ai-je bien dit ? Voyons, un peu de calme.
Raisonnons froidement, aimez-vous cette palme,
Au dessin gigantesque et hors de tout propos
Qui sur le fond serpente et remplit tout le dos ?
Ce n'est pas naturel, entre nous, cela choque.

M^{me} DAUBRY, animée.

Un pareil jugement au fond du cœur provoque
De la pitié.

DAVIÈRE.

Merci ! Je dis tout simplement
Que l'on eut pu choisir mieux, à mon sentiment,
En consultant un peu le bon goût, l'élégance ;
Savoir comment se mettre est chose d'importance.
J'en connais...

M^{me} DAUBRY.

Parlez vite, indiquez-moi surtout
Ces phénix du bon ton, ces types du bon goût.
Sans doute au premier rang, est madame Valcreuse ?

DAVIÈRE.

J'allais vous la nommer.

M^{me} DAUBRY.

Que je serais heureuse

De pouvoir imiter un exemple aussi beau !

DAVIÈRE.

Ah n'en médisez pas !

M^{me} DAUBRY.

Qu'en dire de nouveau ?

Une femme commune, on la connaît du reste,

A l'affût des cancans, sans goût, je vous l'atteste ;

Passant son temps, sa vie à critiquer...

DAVIÈRE.

Enfin,

A chercher une paille en l'œil de son voisin.

LUCIE à DAVIÈRE, à part.

Que faites-vous ?

DAVIÈRE.

Tenez, j'affirmerais, sans crainte,

Qu'elle l'aurait pris...

M^{me} DAUBRY, ironiquement.

Rose ?

DAVIÈRE.

Une adorable teinte !

M^{me} DAUBRY.

Lorsque l'on a son goût !

DAVIÈRE.

Ne dénaturons rien,
Le vôtre seulement diffère un peu du sien.
Mais quel est le meilleur ? Voilà toute l'affaire.

M^{me} DAUBRY.

Ah ! vous êtes charmant, ~~charmant~~, cher Davière !
J'aurais dû consulter ce guide du bon ton
Pour lequel vous montrez tant d'admiration.

DAVIÈRE.

Le regret est tardif.

M^{me} DAUBRY.

Du moins il est sincère.

LUCIE, se levant.

Il faut que je vous quitte ; à bientôt, bonne mère.
Je vous laisse tous deux discuter chaudement.

DAVIÈRE, se levant aussi.

Non, je sors avec vous.

(Tendant la main à Mme Daubry qui n'a pas l'air de le remarquer.)

Sans rancune.

M^{me} DAUBRY.

Comment ?

De la rancune...

DAVIÈRE.

Allons, ça n'en vaut pas la peine.

M^{me} DAUBRY, d'un air piqué.

Madame de Valcreuse est, j'en conviens, la reine

De la mode !

DAVIÈRE.

A bientôt. Me prendrez-vous la main ?

M^{me} DAUBRY.

Volontiers.

(A part.)

Hypocrite ! Il sort, il sort enfin.

SCÈNE III

M^{me} DAUBRY, seule.

J'étouffais ! Et voilà l'ami qu'on idolâtre,
Ayant sa place au cœur, ainsi qu'au coin de l'âtre,
Ne cherchant qu'à blâmer ce qu'il remarque en moi ;
Je m'en étonne à tort, c'est la commune loi.
Il vient de s'éloigner, et, je le sais d'avance,
Il va me critiquer bien plus pendant l'absence.
Sans doute il est allé chez cet objet charmant,
Dont il prise si fort le goût, le jugement,
Madame de Valcreuse. Ah ! si j'en étais sûre !
Par quel moyen pouvoir démasquer l'imposture ?
Le fourbe ! On ne doit pas pour si peu s'emporter,
Le monde est ainsi fait, il faut s'en contenter.
Soyons calme... Il raconte à cette grande dame
Ce qui peut librement s'échapper de mon âme.
Ils se moquent de moi, tous les deux.

(Sonnant vivement.)

Marcelin,

Je sors, et si ma fille, en ces lieux, ce matin

Revenait, vous diriez... Non...

(Se mettant à écrire.)

Prenez cette lettre

Que vous aurez, alors, grand soin de lui remettre.

(Elle sort.)

SCÈNE IV

MARCELIN, seul.

(Il s'assoit lentement dans un fauteuil en tenant un journal qu'il se met à lire, puis il s'interrompt et parle nonchalamment, en regardant le billet de M^{me} Daubry.)

Ce petit billet blanc, dans le ciel nuageux,
Renferme, j'en suis sûr, l'élément orageux.
Il faut donc que chacun, ici bas, se tourmente !
J'avais fait acheter cinquante francs de rente,
Les fonds baissent depuis, je n'y conçois plus rien.
On ne sait vraiment plus comment placer son bien !
Qui peut jeter sur eux sa maligne influence ?
Serait-ce l'équinoxe ? Ou bien plutôt, j'y pense,
Sans chercher plus longtemps, le bon sens vous le dit,
La rente doit toujours baisser un vendredi.
Rien ne va ce jour-là, l'âme a ses humeurs noires,
Tout ce qu'on fait est mal, et l'on n'a que déboires.
Il me paraît certain que la mauvaise humeur
De madame ne tient qu'à ce jour de malheur.

(On sonne, il ferme le journal.)

On sonne ; à mon service il faut que je me rende,
Remettons avec soin ce journal sous sa bande.

SCÈNE V

LUCIE, MARCELIN.

LUCIE.

Marcelin, dites-moi, ma mère est-elle ici ?

MARCELIN.

Non, Madame, et je dois vous remettre ceci.

(Il lui remet la lettre.)

Elle avait l'air. . . .

LUCIE, vivement.

Souffrant ?

MARCELIN, lentement.

En proie à quelque peine.

(A part, soupirant.)

Vendredi !

LUCIE.

Laissez-moi.

(Il sort.)

SCÈNE VI

LUCIE, seule.

Quelle chimère vaine

(Elle lit.)

Peut encor l'attrister ? Quelque mot échappé...

C'est bien cela, mon cœur ne s'était pas trompé.

Elle veut éclairer, dit-elle, la nuit sombre,
Montrer un faux ami qui se cache dans l'ombre.
Elle va ce matin, dans l'exaltation,
Consulter, rechercher, faire une instruction.
Si de la vérité la voix se fait entendre,
Le malheureux ami n'aura plus qu'à se pendre.
Il s'agit simplement de ce châte nouveau
Qu'il a trouvé commun, qu'elle trouve fort beau.
Mais la tête chevauche et galoppe en la plaine...
Ce n'est qu'un vain prétexte, elle en est bien certaine.
Davière est de ceux qui tournent tout en mal,
Employant dans ce but leur pouvoir infernal.
La tête monte vite en sa rapide course...
Encor plus qu'à mon châte, il en veut à ma bourse.
Que dis-je ? à ma personne, il en veut à mes jours.
Et la pauvre tête folle, ainsi monte toujours,
S'élève dans les airs, comme les hirondelles
Qui vont vite du bas au sommet des tourelles.
L'ami, c'est le coupable, on le tient sous la main,
Mais il faut son complice, il nous le faut soudain,
Quand il sera trouvé, faisons un bon esclandre,
Nous devons à tout prix, l'amener à se rendre.
Des piqueurs et des chiens le cortège est lancé;
Dans ses retranchements l'animal est forcé;
Il se rend, en effet, on s'entend, on s'explique,
Le ballon était creux, il suffit qu'on le pique.
Il tombe sur le sol, dénotément peu fatal,
Dans tout ce qu'on a dit, nul ne songeait à mal.
On s'embrasse, et voilà qu'on se réconcilie.
Ah ! pauvres cœurs trop fous, charmez donc mieux la vie !
Ne voyez pas ainsi sous les voiles du noir

Ce qu'on dit, ce qu'on fait, du matin jusqu'au soir,
Je l'entends, elle va me conter son histoire ;
Pour la guérir du mal, faisons semblant d'y croire.

SCÈNE VII

M^{me} DAUBRY, LUCIE.

M^{me} DAUBRY, très-agitée et tenant un cordon de sonnette à la main.

Madame de Valcreuse était sortie, hélas !

Il m'a pourtant semblé que j'entendais des pas,

Elle avait dû me voir, je n'en fais aucun doute.

C'est d'habitude ainsi, l'on fuit ce qu'on redoute.

A sa porte j'ai su du moins carillonner ;

La preuve la voilà, je puis vous la donner.

(Elle montre le cordon de sonnette.)

Que demandais-je, moi ? La vérité bien nette,

On me laisse me pendre au cordon de sonnette.

Comment aujourd'hui croire à l'amitié des gens !

Davière avait-il des airs désobligeants !

Il prenait, en parlant, ce ton narquois qui raille...

C'est un esprit étroit et qui n'a rien qui vaille.

Voilà bientôt quinze ans qu'ici je le reçois,

C'est trop d'aveuglement, n'hésitons plus, je dois

Ecrire sans retard pour lui fermer ma porte ;

De semblables amis, chaque vent en emporte.

Ecrivons-lui.....

(Elle s'assoit devant la table pour écrire.)

LUCIE s'approche et met la main sur l'épaule de sa mère.

Pardon, calme ce zèle ardent,

Au pauvre cœur qui souffre, il faut un confident.

(Elle l'embrasse.)

Mais qu'est-ce donc encor ? Toujours ce Davière
Qui vient, à juste titre, exciter ta colère.
Depuis dix ou quinze ans qu'on le reçoit ici,
Il met tout son plaisir à te causer souci.
Ce matin, par exemple, il s'était mis en tête
De venir nous parler châte, chiffons, toilette,
S'y connaît-il ?

M^{me} DAUBRY.

Du tout, il n'en sait rien, ou peu.

LUCIE.

Prétendre qu'une palme est moins bien au milieu !

M^{me} DAUBRY.

Que la couleur du fond n'est pas avantageuse ;
Invoquer à l'appui madame de Valcreuse !
Du moins, pressé par moi de m'indiquer un nom,
Quand j'ai cité la dame, il ne m'a pas dit non.
N'est-il pas évident qu'entre tous deux existe
Un concert malveillant dont j'entrevois la piste ?
Il critiquait mon châte, et son but, crois-le bien,
Était de critiquer tout en moi : mon maintien ,

(S'animant.)

Mes moindres actions, et mes moindres paroles !
Ce tendre ami, pour nous aux airs si bénévoles,
Cache au fond de son cœur plus d'un affreux dessein.

LUCIE , souriant.

Ce n'est pas cependant encor un assassin.

M^{me} DAUBRY.

On peut vous immoler de mille manières,
Et la langue n'est pas sûrement des dernières.
La sienne est fort aiguë, et n'en perce que mieux ;
Ce qu'il m'a dit, vois-tu, me dessille les yeux.

Aussi je vais écrire...

LUCIE.

A Davière ?

M^{me} DAUBRY.

Ecoute,

Un tel homme chez soi, c'est dangereux.

LUCIE.

Sans doute.

(A part.)

(Haut.)

Davière en va rire. Eh bien, soit, écris-lui.

M^{me} DAUBRY.

Je n'en dirai pas long.

(Ecrivant.)

« Monsieur, dès aujourd'hui

- Veuillez complètement suspendre vos visites.
- Je rends pleine justice à vos nombreux mérites,
- Mais il vaut mieux, je crois, nous priver à regret
- D'un plaisir qui, plus long, peut-être gênerait. »

Je signe, et Marcelin ira jusqu'à sa porte
Remettre mon billet, afin que, de la sorte,
Il sache qu'il ne peut revenir, chaque jour,
Nous adresser ici son hypocrite cour.

LUCIE, avec exagération.

Nous apporter, surtout, sa langue envenimée,
Et de griffes de chat, sa longue main armée.

M^{me} DAUBRY, soupirant.

Ah ! les amis, vois-tu, nul ne doit y compter ;
Un souffle froid suffit pour tous les emporter.

LUCIE.

Voyons, chère maman, ton esprit exagère ;
C'est un ami fidèle, autant qu'il est sincère.

M^{me} DAUBRY.

Pauvre enfant ! je connais le monde mieux que toi ,
De plus d'une amitié c'est la bien triste loi.
Je ne puis plus offrir, à monsieur Davière,
Qu'un peu de place au coin de mon feu solitaire ;
Depuis ton mariage, en recluse j'agis ,
Il trouve qu'en couvent s'est changé mon logis ;
Qu'il s'égayait jadis, qu'à présent il s'ennuie ;
C'est une question de soleil ou de pluie.
Je cours chez sa complice ; enfin, il faudra bien
Que j'entre, ou sur ma foi, je ne réponds de rien.
A bientôt, chère enfant.

LUCIE.

Je vais donner ta lettre,
Et dire à Marcelin d'aller la lui remettre.

(M^{me} Daubry sort.)

SCÈNE VIII

LUCIE, seule.

Comme elle est agitée ! A ses yeux on peut voir
Que le coupable est bien condamné sans espoir.
Pauvre esprit malheureux ! dans son vol il dépasse
Le but simple et réel pour envahir l'espace.
Toujours loin de ce but, se laissant entraîner,
Il pense que le mal cherche à l'environner.
Bonne mère ! Ayant tout pour une vie heureuse,
Pourquoi donc à plaisir te rendre soucieuse ?
C'est ainsi que souvent, ajoutant sans raisons ,
A nos chagrins réels, ceux que nous nous faisons,

Nous maudissons le sort, nous éprouvons le doute,
Nous voyons se dresser des monstres sur la route ;
Puis, quand se sont calmés les sens par trop émus,
Que s'éloignent de nous les fantômes perdus,
Il est bien temps alors ! On s'est mis l'âme en peine,
Aigri le caractère à quelque cause vaine.
On vient ; c'est Davière, il faut le prévenir,
Avant que dans ces lieux, elle puisse venir.

SCÈNE IX

LUCIE, DAVIÈRE.

DAVIÈRE.

Je reviens, chère enfant, pour voir si votre mère
N'a pas au fond du cœur gardé quelque colère.
Si j'ai péché, je veux me rendre à sa merci.
J'ai bien vu qu'elle avait contre moi du souci ;
Je veux faire ma paix, ce besoin me dévore.
Se sentir malheureux quand on vous honte encore,
D'un véritable ami c'est le signe certain.
Et puis vous le savez, je viens soir et matin,
On se voit chaque jour, et plutôt deux fois qu'une ;
Votre vie est la mienne, et la maison commune ;
Je me crois, quand je suis au coin de votre feu,
Les pieds sur vos chenêts, au coin du mien, mon Dieu !
Je tracasse parfois un peu ma vieille amie,

(Confidentiellement.)

Cela ne lui vaut rien de rester endormie.

Assise en son fauteuil. Ce mal je le combats,
En faisant s'élever les plus graves débats.
J'en conviens, ce matin, l'attaque fut très-vive.
Elle allait fermer l'œil... aux grands moyens j'arrive.
Je parle alors toilette, et volants, et jupons ;
Son châle est son bijou, je me dis : attaquons.
La palme du milieu n'en est pas merveilleuse,
Suivant moi, la couleur du fond n'est pas heureuse.
A ces mots, je la vois, cessant de sommeiller,
Comme une sentinelle, ouvrir l'œil et veiller.
Puis, bientôt, je l'entends, d'un ton un peu colère,
Dire : Qu'en savez-vous ? C'était là mon affaire.
Elle allait s'endormir, il fallait frapper fort ;
Ma foi, moi j'ai frappé sur le beau châle à mort.
Il me paraît affreux ! Redoublement de fièvre,
Elle a sur son fauteuil bondi comme une chèvre.
On vous l'a dit ? Qui donc, répondez s'il vous plait,
Qui donc a le bon goût de le trouver si laid ?
Ah ! je devine enfin, c'est cette précieuse,
Qui d'en posséder un serait par trop heureuse ;
Elle se met si bien, parlons-en, entre nous ;
De son rose pompon , on est vraiment jaloux.
Faut-il trouver des gens, aimant les couleurs tendres...
Enfin la malheureuse, on l'a réduite en cendres.
Vous vous en souvenez, je ne répondais rien ;
Dès que le vent souffla, le moulin tourna bien ,
Le sommeil s'en fut loin.

LUCIE.

Ce qui fait que ma mère,
Contre vous, pour toujours, est si fort en colère.

DAVIÈRE, surpris.

Sans espoir de pardon ? J'apprends là du nouveau !
Mais j'affirme à présent, que l'objet est fort beau.
Je veux le proclamer, et chercher une affaire
Aux gens de mauvais goût qui diront le contraire.
Si pour calmer ses sens lui suffit cet aveu,
Des deux mains, je suis prêt à le signer, grand Dieu !

LUCIE.

Elle est en ce moment chez madame Valcreuse.

DAVIÈRE.

Pour en tirer vengeance ? ô ciel ! la malheureuse !
Elle va l'immoler, oui, je vous le prédis.
Ah ! quel imbroglio, grands saints du paradis !
Il fallait, pour donner certaine consistance
A mon opinion de très-mince importance,
Invoquer d'une femme, au moins l'autorité,
J'ai choisi celle-là, qui demeure à côté;
Ou plutôt, votre mère a nommé cette dame,
Je la connais de nom, seulement sur mon âme ;
Puis le moulin en train, et tournant ses grands bras,
Il tourne, ai-je pensé, ne le retenons pas.

LUCIE, lui donnant la lettre.

Si bien, qu'à votre adresse, il en sort cette lettre.

DAVIÈRE, après avoir lu.

Désormais à la porte elle prétend me mettre !

Empêchez donc ainsi vos amis de dormir,
Voilà la récompense ! Au lieu d'en trop gémir,

(Serrant la lettre.)

Je saurai m'en venger.

LUCIE.

Sa tête ainsi se monte,
Ami, vous le savez.

DAVIÈRE.

A bon ami, bon compte !
Vous ne pourrez, je crois, du moins me refuser
Le droit, à ses dépens, de vouloir m'amuser.
Votre arrêt est rendu : songez, ami sincère,
Au sort qui vous attend à la porte cochère !
Me consigner ainsi que le moindre importun,
En fait de procédés, celui-là c'en est un
Qui mérite à bon droit une prompt justice.
La voici.

(Il se cache derrière le rideau de la fenêtre.)

LUCIE.

Que Dieu veuille, au moins, qu'il la guérisse !

SCÈNE X ET DERNIÈRE

LES MÊMES, M^{me} DAUBRY.

M^{me} DAUBRY, pensive.

Dans ce dédale obscur, je ne sais où j'en suis ;

C'est le gouffre sans fond, et c'est l'ombre des nuits !
Cette dame soutient, du ton le plus sincère,
Qu'elle n'a jamais vu ce monsieur Davière.
Mais il a donc osé mentir impudemment ;
Il faut qu'il soit tombé bien bas assurément !

LUCIE.

Peut-être, cependant, qu'à tout prendre, son crime...

M^{me} DAUBRY.

Quoi ! tu le défendrais ainsi qu'une victime ?
Il ne me manquait plus que ce coup écrasant,
Me voir abandonnée aussi par mon enfant !
Il n'est autour de moi rien qui ne me trahisse.
Faut-il qu'à mon malheur mon enfant applaudisse !
Je le vois bien, je suis une charge ici bas,
Plus longtemps, croyez-le, je n'y resterai pas ;
Je m'en irai bientôt...

(S'essuyant les yeux.)

Et c'est alors, peut-être,
Que tous ces cœurs ingrats, sauront mieux me connaître.
Quel horrible tourment !

(Avec explosion.)

Eh ! bien ! non, je vivrai ;
Traîtres, amis menteurs, je vous démasquerai !

(Se laissant tomber sur un fauteuil.)

De l'air, de l'air, j'étouffe ! A mon secours, Lucie...

LUCIE.

Grand Dieu ! mon flacon vite...

(Elle lui fait respirer des sels. Davière vient près d'elle et lui frappe vivement dans la main. M^{me} Daubry soulève peu à peu ses paupières, et regarde lentement autour d'elle).

DAVIÈRE, riant.

Elle tient à la vie.

M^{me} DAUBRY, l'apercevant, se lève vivement.

C'est encor vous, monsieur ? De moi n'approchez pas,
Car je hais les cœurs faux et les amis ingrats.

DAVIÈRE.

Quel compliment flatteur, quand je fais sentinelle,
Pauvre amant, attendant le réveil de ma belle.

M^{me} DAUBRY.

Trêve à tant de fadeurs.

(A Lucie à part.)

N'aurais-tu pas, dis-moi,
Envoyé le billet qui lui dictait ma loi ?

LUCIE, de même et avec hésitation.

Il était sur tes pas, je n'ai su comment faire.

M^{me} DAUBRY.

Vous êtes sans façon, cher monsieur Davière,
Pour venir à toute heure ainsi trouver les gens.

DAVIÈRE , soupirant.

C'est accueillir bien mal mes propos obligeants.
Ah ! je vois ce que c'est, vous m'êtes infidèle,
Votre châle aura fait conquête un peu plus belle ;
Vous auriez bien raison de le porter toujours ,
Vous verriez sur vos pas voltiger les amours.
Mettez-le pour me plaire ?

M^{me} DAUBRY.

Assez, je vous en prie,
Car je suis lasse, enfin, de tant de comédie.
Je connais maintenant un cœur astucieux
Que pendant si longtemps j'avais jugé bien mieux.
Je ne voyais en vous que mon ami sincère ,
Mais les temps sont changés, je ne puis plus me taire.
Arrière, faux ami, n'usurpez plus ce nom !

(Davière recule avec une feinte terreur.)

Vous ne méritez pas, criminel, mon pardon ;
Fourbe, qui recourez même jusqu'au mensonge.
Je serai sans pitié... C'est affreux, quand j'y songe.
Madame de Valcreuse...

DAVIÈRE.

Eh bien ?

M^{me} DAUBRY.

Ne connaît pas

De monsieur Davière.

DAVIÈRE.

Et c'est fâcheux, hélas !

Car on la dit aimable et d'un bon caractère ;
Tant d'autres l'ont mauvais ! Par contraste on peut plaire.

M^{me} DAUBRY.

Vous m'aviez cependant conté certains propos ?

DAVIÈRE, humblement.

C'était du vin crû, le péché n'est pas gros.
Mettons que c'est moi seul qui trouve ridicule
Le chef-d'œuvre indien, d'après vous sans émule.

M^{me} DAUBRY.

Eh bien ?

DAVIÈRE.

L'intention, on la compte du moins,
Et vous me paraissez en avoir peu de soins ?

M^{me} DAUBRY.

Critiquer ce que j'ai, ce que je dis sans doute,
Vous trouvez cela bien ? On prend une autre route,
Lorsque l'on veut prouver un amour chaleureux.

LUCIE.

Il est temps de vous faire embrasser tous les deux.

M^{me} DAUBRY.

Que dis-tu ?

LUCIE.

Peu de chose, écoute moi, ma mère :

Tous les jours, au Seigneur, en faisant sa prière,
Ton petit fils Gaston, pour sa bonne maman,
Demande d'éloigner à jamais le tourment.
Nous le demandons tous ; mais toi, tu n'as de charmes,
Quand nous prions pour toi, qu'à te créer des larmes.
Du plus profond du cœur cet ami te chérit ;
Au lieu de te livrer au bonheur qui sourit,
Tu te forges sans cesse une pensée amère,
Un jour ce sera moi, l'autre jour Davière.
Il a commis vraiment un terrible forfait !
Dans son douillet fauteuil, il voyait, en effet,
S'endormir doucement, c'est si bon un voltaire !
Une amie, il le jure, à son âme bien chère.
C'est malsain de dormir après son déjeuner,
Il voulait t'en défendre, on peut lui pardonner.
Pour réveiller la femme, ou grand'mère, ou fillette,
Quel moyen est meilleur que de parler toilette ?
Ce petit moyen-là ne pouvait pas manquer ;
A-t-il donc eu grand tort de vouloir attaquer,
Ce qu'il admire aussi ?

(Davière fait un signe d'assentiment.)

M^{me} DAUBRY.

Quoi ! c'était une ruse !
Daignez me pardonner, je suis toute confuse.
L'amitié vraie est rare, et j'y tenais beaucoup.

DAVIÈRE.

On pourrait en douter ; l'ami qu'est-ce avant tout ?
Notre bien le meilleur. Suivre tout seul sa route,

C'est si triste ! chacun l'évite et le redoute.
Le cœur est un bavard, il aime à raconter ,
Bonheur sans confident, ne peut le contenter.
Le chagrin est moins grand, sitôt qu'on le confie.
La confiance, c'est le charme de la vie.
Le temps consacre seul une vraie amitié,
Qui fait que l'un des cœurs, de l'autre est la moitié.
La peine, le plaisir, tout se met en partage,
Jamais de jalousie, ou bien de long orage,
Vous placez en commun vos craintes, vos espoirs,
Tous vos papillons bleus, tous vos papillons noirs.
A ceux que vous aimez, oh ! vous pouvez tout dire,
L'amitié sait pleurer encor mieux que sourire.
Le nombre des amis, sans doute, est limité,
Et par le temps qui court, c'est un mot frelaté.
Le tout est de choisir ses amis ou sa femme !
Que ce soit sagement que votre cœur s'enflamme.
L'amour et l'amitié sont deux présents de Dieu,
Ces deux sentiments-là se ressemblent un peu.
Que l'amitié n'ait pas l'humeur capricieuse,
Passionnée un jour, le lendemain boudeuse ;
Qu'elle ait dans ses rapports beaucoup d'égalité,
Ne commette jamais une infidélité ;
Qu'elle aime mieux céder que de vaincre sans cesse,
Ce qu'on perd en succès, on le gagne en tendresse.
Un véritable ami dont on connaît le cœur,
Vaut un proche parent... et souvent est meilleur.
Ne le parons jamais de trop d'attraits en rêve,
Le réveil peut venir, le bandeau se soulève.

Ce qui vaut mieux encor, que chacun se complète,
Et qu'une amitié rende une autre plus parfaite,
Corrigeant ses défauts, empruntant ses vertus.
Si nous sommes aimés n'en demandons pas plus.
Voilà des vrais amis la peinture fidèle !

M^{me} DAUBRY.

Désormais, croyez-le, je me souviendrai d'elle.

DAVIÈRE.

Il faudrait, cependant, vous punir quelque peu !

M^{me} DAUBRY.

Allez-vous m'enlever mon châle, juste Dieu !

DAVIÈRE, riant.

Vous l'enlever, non pas, et c'est tout le contraire,
Vous le mettrez pour moi, je l'exige, ma chère ;
Et moi, de mon côté, je prends l'engagement,
Quand il sera sur vous, de le trouver charmant.

M^{me} DAUBRY, à part, à Lucie.

Ma lettre ?

LUCIE, de même, à sa mère.

Est dans ses mains.

M^{me} DAUBRY.

Noble cœur ! le mien tremble.

(A Davière.)

A ce soir.

DAVIÈRE, tirant la lettre de sa poche.

Ce billet n'a pas l'air d'une invitation.

M^{me} DAUBRY, saisissant la lettre qu'elle déchire.

Cruel ! c'est bien assez pour ma punition.

DAVIÈRE, lui prenant la main.

En pareil cas, voici le précepte suprême :
Pardonnons franchement, surtout à qui nous aime.
Comment ne pas compter encor sur du bonheur,
Quand la tête est mauvaise et que l'on a bon cœur !

LUCIE.

Et pour que l'amitié n'ait jamais de mécompte,
Certain proverbe dit : A bon ami, bon compte.

A. JOUBERT.

ÉPIDÉMIE DE LA GUADELOUPE

(1865—1866)

PRÉFACE

Après avoir décrit les désastres occasionnés par l'épidémie cholériforme qui a sévi à la Guadeloupe en 1865 et 1866, j'examinerai si ce fléau a été importé à la Pointe-à-Pitre, ainsi qu'on l'a prétendu, ou bien s'il n'a pu surgir des marais environnants, et acquérir une contagiosité extraordinaire sous l'influence de causes nombreuses et heureusement anormales.

Si je n'atteins pas le but que je me suis proposé, celui d'élucider une mystérieuse question, de mettre en lumière la vérité, il me restera du moins la satisfaction d'avoir apporté mon faible tribut dans une recherche aussi grave, au point de vue de l'hygiène et de l'avenir de l'une de nos belles colonies.

Je n'ai pas la prétention d'imposer mon opinion. J'ai toujours respecté celle des autres, quand elle est basée sur la bonne foi.

La bienveillance avec laquelle j'ai été accueilli, l'estime dont on m'a donné si souvent tant de preuves pendant mon séjour de trois années à la Guadeloupe, sont autant d'engagements qui m'obligent à la plus grande impartialité.

INTRODUCTION

Lorsqu'au mois de novembre 1864, j'énumérais les causes d'insalubrité de la Pointe-à-Pitre, j'attirai l'attention de l'édilité sur les déplorables conditions hygiéniques de cette ville privée d'eau.

Je parlais du Canal-Vatable, créé en 1823 dans un but d'assainissement et transformé depuis, par l'incurie des habitants, en une vaste ceinture d'eau croupie, sans écoulement, en un véritable foyer de putréfaction (1).

Je désignais comme malsaines les cabanes en planches de la route du cimetière, que des pilotis isolent à peine d'un sol fangeux; le danger d'habiter ces cases chaudes et basses sous lesquelles barbotent des canards et vivent des cochons. Je démontrais la nécessité de couper les palétuviers de ces parages, ceux qui avoisinent la ville sur d'autres points, de combler enfin les marais des faubourgs avec la terre des mornes adjacents.

« Tant qu'on n'aura pas fait disparaître ces causes d'insalubrité, ajoutais-je, *il sera impossible* de se soustraire aux influences paludéennes, aux fièvres ataxiques et, ce qui est pis encore, *aux foudroyants effets des épidémies !...* »

Hélas !. . aurai-je parlé en prophète ?...

(1) Voir le *Commercial*, journal de la Pointe-à-Pitre, n° du 29 octobre, des 2, 5 et 16 novembre, du 3 décembre 1864.— Voir ma brochure sur l'*Hydrologie de la Pointe-à-Pitre*. Pages 6 et 7 (1865).

I

LA POINTE-A-PITRE ⁽¹⁾

Insalubrité de la ville. — Topographie des lieux où l'épidémie s'est déclarée. — Début, propagation, caractère, période d'accroissement, décroissance de la maladie. — Résumé. — Chiffre de la mortalité. — Observations météorologiques pendant l'épidémie. — Moyens de rendre la Pointe-à-Pitre salubre.

Ce qui précède montre déjà ce qu'est la Pointe-à-Pitre; on ne saurait donc admettre que cette ville soit « *dans les meilleures conditions de salubrité.* »

Pour nous, Européens, une ville salubre est celle dont on peut sans répugnance longer les trottoirs; où l'on ne voit pas, échelonnés le long de ruisseaux nauséabonds dont ils remuent les boues, des canards ou des cochons; celle dont ces mêmes ruisseaux sont chaque jour nettoyés, les ordures complètement enlevées, les égouts curés. Rien de cela n'existe à la Pointe-à-Pitre, malgré la vigilance de l'édilité, sans cesse en lutte contre les routines de la population.

La ville étant plate et au niveau de la mer, il en résulte que les ruisseaux, privés d'une pente suffisante, retiennent

(1) La Pointe-à-Pitre, ville de 15,000 âmes, est située au niveau de la mer. — Le point culminant est l'hôpital de la Marine, construit sur un morne de 9 mètres d'élévation. — La pression moyenne du baromètre y est de 765.2, la température de 25°, 6. — Le degré d'humidité en centièmes, de 71.

une eau stagnante, enrichie encore le soir, dans beaucoup de quartiers, d'urine et de matières fécales. L'eau courante faisant défaut, on ne possède, pour les usages domestiques, que l'eau saumâtre et souvent impure des puits, employée aussi, pendant les fortes chaleurs de l'hivernage, à l'arrosage des rues.

Si, malgré l'état de malpropreté que je signale, la Pointe-à-Pitre « se trouve dans les meilleures conditions de salubrité, » que dire alors des marais des faubourgs, de leurs vases envahies par d'impénétrables palétuviers, de l'eau corrompue du Canal-Vatable, dans lequel, jusqu'au moment de l'épidémie, le sang des abattoirs coulait en abondance.

Longeant dans le N. O., un marais sur lequel on dépose toutes les ordures de la ville, ce canal va se perdre à la mer. Autrefois, après chaque dépôt d'immondices, on répandait sur ces fumiers une charretée de terre calcaire qui, desséchant le sol vaseux, s'opposait aux émanations fétides. — Aujourd'hui ces détritits de la ville restent impunément exposés au soleil, à ciel ouvert.

La moitié de ce terrain est donc seule solidifiée, l'autre étant encore liquide et plantée de palétuviers faisant face au cimetière.

Rapidement incliné vers l'O. N. O. où il forme une vallée, le morne du cimetière se dirige en pente plus douce vers le S. S. O. De cette disposition, il résulte que les pluies torrentielles de l'hivernage coulent en partie dans la vallée de l'O. N. O. où, se confondant avec les boues d'un terrain couvert de végétaux, elles forment des ruisseaux qui aboutissent à la mer.

Dans la partie E. et E. S. E. du morne, ces eaux se mélangent à des flaques exposées au contraire à la brûlante ardeur

du soleil. Aussi, comme d'une chaudière en pleine ébullition, voit-on pendant l'hivernage, saison la plus chaude de l'année, surgir de ces mares, ainsi que du Canal-Vatable, de volumineuses bulles de gaz méphitique, exhalaisons fétides qui font fuir les passants.

Sort-on du cimetière, on traverse d'abord un petit pont sous lequel coule en serpentant un ruisseau infect qui se rend à la mer. A gauche de la grille de l'enclos funéraire et adossé au mur d'enceinte, sont deux lavoirs creusés dans un roc calcaire, le sous-sol du morne. Or, pénétrant seulement les couches superficielles et suivant les ondulations imperméables de la roche, les eaux pluviales arrivent jusque dans la partie la plus déclive, au sud du morne, autrement dit dans ces lavoirs alimentés déjà par une source d'eau saumâtre. Une fois dans ces bassins, ces eaux chargées des principes solubles enlevés aux cadavres en voie de putréfaction qu'elles ont rencontrés, abandonnent leurs matières putrides, laissant échapper dans l'atmosphère leurs gaz délétères.

Le fond de ces lavoirs est donc tapissé d'une couche épaisse, d'un bleu verdâtre, formée de matières grasses : *oléates*, *stéarates* et *margarates* calcaires insolubles, produits de l'action de l'eau séléniteuse du morne et de l'eau saumâtre de la source, sur le savon journellement employé par les blanchisseuses. Ces grumeleux corps gras retiennent encore la crasse des linges ainsi que les matières putrides enlevées au champ du repos.

C'est à partir de ces lavoirs et en se dirigeant vers la route des *Abymes* que s'élèvent les cases malsaines dont j'ai parlé. Situées en face d'un épais fourré de palétuviers, de vases profondes et voisines de l'abattoir, ces maisons, par

suite de l'exhaussement du chemin, sont restées endiguées au milieu de flaques puantes sans aucun écoulement.

Telles sont, il faut le dire, *les mauvaises conditions de salubrité* dans lesquelles vivent journellement de nombreuses familles. Souvent au nombre de vingt, dans une chambre très-petite, ces personnes couchent sur un plancher disjoint, n'ayant même pas un drap pour se couvrir. Elles restent le corps nu, exposées à l'influence de miasmes perfides auxquels vient s'ajouter la fraîcheur des nuits des mois de novembre, décembre et janvier, saison ordinaire des fièvres paludéennes graves.

Or, dans l'une des cases du chemin du cimetière, mourut, le 23 octobre, un noir de 22 ans, nommé Charles Tidor, danseur de corde (1).

Le 24 octobre, la blanchisseuse Scolastique, veuve Pimer (connue sous le nom de Colas), âgée de 61 ans, après avoir lavé toute la journée dans les bassins du cimetière, mourait à 6 heures du soir, atteinte de crampes, de vomissements, de diarrhée rizacée et de sueurs froides. — Elle habitait la cour de la maison de M^{me} Renard, située au bord du Canal-Vatable.

La même nuit, à 11 heures, Colmar Gauthier, dit Basile, enfant de 13 ans, expirait après 4 heures de souffrances.

Basile était le fils de la femme de Calibal, le fossoyeur de

(1) D'une enquête faite plus tard par le commissaire de police, il résulte que Tidor, rentrant à 9 heures du soir, après une représentation, but avant de se coucher une grande quantité d'eau froide; qu'on le transporta le lendemain dans la case de sa mère, située sur le chemin du cimetière, n° 23, où il succomba à une pleurésie aiguë. — Ainsi, en la

la Pointe-à-Pitre. Cet homme a constamment fait son service pendant l'épidémie, conservant une santé robuste, malgré les périls auxquels l'exposait son état ainsi que la proximité de sa case, à peine éloignée de cinquante mètres de la porte du cimetière et plus rapprochée encore du lavoir contaminé de la source.

Un soir, le 24 octobre, Calibal, revenant du travail, dit à Basile d'aller lui acheter une bouteille de rhum. La commission faite, l'enfant vint s'asseoir à quelques pas de sa case (n° 22) sur le parapet du pont du cimetière et, charmé du calme et de la beauté de la nuit, il y resta le temps de manger une canne à sucre. — A peine rentré, cet enfant se sentit pris de coliques violentes, de vomissements, de diarrhée rizacée, de crampes, de sueurs froides, et à onze heures il n'existait plus.

L'aumônier de l'hospice l'ayant assisté dans ses derniers moments, fit demander à M. le docteur l'Herminier père si les symptômes de la maladie à laquelle venait de succomber Basile ne seraient pas ceux du choléra ?.....

Rien dans l'état sanitaire de la colonie ne pouvant justifier une pareille crainte, le savant doyen des médecins de la Pointe-à-Pitre n'hésita pas à répondre négativement.

Alarmé de cette mort aussi violente que rapide, le public l'attribua à un empoisonnement, et M. le procureur impérial Chazot chargea le docteur Senelle, médecin de 1^{re} classe de la marine, de se rendre chez Basile, afin de renseigner la justice. Les déjections de l'enfant n'ayant point été conservées, M. le docteur Senelle déclara, d'après ce qui lui avait

algide cholériforme. • Le parquet pensant que l'autopsie devenait inutile ne l'ordonna point.

Le lendemain de la mort de la blanchisseuse Scolastique (25 octobre), M^{me} Renard alla, accompagnée de sa servante, chercher son linge resté dans la chambre de la défunte. Dès le soir elle fut prise de diarrhée, de crampes et de vomissements; soignée à temps, elle put être guérie.

Le 27, deux noirs moururent encore dans la même cour. M. le docteur Jouannet, appelé pour leur donner des soins, sortit en disant qu'il venait de constater deux cas de choléra foudroyant. C'est à partir de cet instant que la frayeur commença à se répandre en ville.

Le 28 octobre, expirait, au faubourg de Nozières, le nommé Tabagi, enfant de 16 ans.

Le 29, ce fut la blanchisseuse Gligli, surnommée *Sans-Pareille*, âgée de 38 ans. Cette femme, qui habitait la rue de Nassau, avait lavé du linge à la source du cimetière pendant toute la journée précédente. Puis mourut Fontanges, pêcheur dans le faubourg des Abymes.

A cette même époque, des maçons réparaient les tombes et blanchissaient les caveaux, ainsi qu'on a coutume de le faire faire tous les ans avant la Toussaint : c'est à ce genre de réparations que Joseph Parfait et Célestin Anjoin travaillaient alors au cimetière.

Anjoin ayant remarqué que certaines fosses de la partie du morne, appelée *le Doublon*, laissaient échapper de très-mauvaises odeurs, prit la précaution de travailler constamment au vent de ces miasmes, afin de n'en pas être incommodé.

Le 29 octobre, il vit le fossoyeur Calibal creusant une fosse

MORNE DU CIMETIÈRE

DE LA POINTE-A-PITRE

N. N. E.



1. — Laveirs contigus au mur d'enceinte du cimetière, alimentés par une source d'eau saumâtre ; lieu où l'épidémie a pris naissance.
2. — Cabane des lesivrières.
3. — Lavoir abandonné depuis l'épidémie.
4. — Pont qui précède l'entrée du cimetière et sur lequel Basile a contracté sa maladie.
5. — Ruisseau bourbeux.
6. — Route du cimetière.
7. — Cases en planches, endiguées et situées au-dessus de flaques puantes.
(Basile et sa mère sont morts au n° 22, Charles Tidor au n° 23.)
8. — Terrain plat, marécageux, couvert de palétuviers.
9. — Caveaux dans lesquels ont été entassés soixante-douze victimes.

pour sa belle-mère qui, en peu d'heures, venait de succomber à une maladie semblable à celle de son petit-fils Basile.

La femme de Calibal arriva, portant le déjeuner de son mari, et, s'étant assise auprès de lui, elle attendit qu'il eût fini son repas : cette femme tomba malade le soir et mourut dans la nuit.

Le 30, c'est-à-dire le lendemain, Anjoin, passant le matin devant la porte de Calibal, aperçut sa femme étendue morte sur son lit. Saisi de frayeur, il se hâta de gravir le cimetière, prit ses outils et s'en revint, abandonnant là sa besogne. En arrivant près de Joseph Parfait, il lui dit de ne pas rester plus longtemps au cimetière, parce que le séjour en était devenu très-dangereux.

Il insista même pour qu'il sortît en même temps que lui ; mais Joseph voulut terminer sa journée. Une fois son travail achevé, il descendit se laver la figure, les mains et les jambes dans l'eau du bassin de la source, dont il s'était déjà plusieurs fois servi pour composer ses laits de chaux ; il y nettoya ses outils et rentra chez lui. — Le lendemain, 31 octobre, il n'existait plus.

Joseph fut d'autant plus imprudent de ne pas accompagner Anjoin qu'il connaissait parfaitement le mauvais état du cimetière. Quelques jours auparavant, il avait indiqué à M. Boirard, conseiller municipal, une fosse d'où sortaient d'abondantes vapeurs ; puis, ayant lancé une pierre sur cette tombe, il en avait fait surgir aussitôt une légion de mouches.

« Les cadavres, ajouta-t-il, ne sont pas profondément enfouis ; voyez plutôt. » Prenant alors une tige de fer, il fit un sondage et enfonça sa tige à 30 centimètres. Quand ensuite il frappa légèrement sur le bois du cercueil, on en distingua parfaitement le bruit. — « Les pluies ont été si

« abondantes cette année, continua-t-il, qu'un martelet en-
« terré là, à 30 centimètres tout au plus, se trouve en ce
« moment littéralement dans l'eau : je vais vous en donner
« la preuve.... ! » Mais M. Boirard s'y opposa et, s'empressant
de quitter le cimetière, il donna à Joseph le conseil de faire
de même. — On sait le reste !

Tels furent les débuts d'une maladie dont la contagion
allait, si peu de temps après, couvrir de deuil la colonie et
ses dépendances.

Dès le 29 octobre, M. Picard, maire de la Pointe-à-Pitre (1),
s'empressa de convoquer tous les médecins de la ville, et dans
une séance tenue à la Mairie, on décida à la majorité de 7 voix,
contre 2 qui soutinrent que c'était le *choléra*, que la maladie
observée jusqu'alors devait être qualifiée de : « *fièvre perni-
cieuse algide cholériforme* ; que cette fièvre était occa-
sionnée par la grande humidité existant depuis quelque
temps, à l'élévation des plus hautes marées, ainsi qu'au
mauvais état des habitations. »

Réuni le lendemain (30 octobre), le conseil d'hygiène et de
salubrité publique (2) fut consulté sur les moyens à prendre
pour éviter l'arrivée en ville d'un fléau qui menaçait de
devenir épidémique.

Le conseil ayant aussi à s'occuper des dispositions relatives
à la propreté et à l'assainissement de la Pointe-à-Pitre,
j'exposai les principales causes d'insalubrité de la ville et des
faubourgs, et je rappelai les moyens d'assainissement que
j'avais déjà proposés en 1864 (3).

(1) M. Picard a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, par un
décret impérial du 6 juillet 1866.

(2) Créé par un arrêté du 24 février 1864.

(3) Voir mon *Hydrologie de la Pointe-à-Pitre*.

M. le docteur L'Herminier, père, se rallia à mes idées (1). Il exprima la pensée que la maladie qui débutait « ne provenait » pas d'importation; qu'elle devait être attribuée aux causes » méphitiques permanentes, signalées dans les localités infectées ». M. L'Herminier désigna même la route du cimetière comme étant le siège de l'infection.

« Cette route a été exhauscée, dit-il, laissant de chaque » côté des maisons enfouies dans des marécages qui n'ont » pour limite que le mur du cimetière. Je propose donc l'évacuation d'urgence des maisons qui bordent cette route afin » que, par cette mesure indispensable, le reste des habitants » ne succombe pas, infailliblement atteint par le fléau. Sans cela » la maladie ne peut que s'étendre; elle gagnera la ville, si » les terrains de production restent dans de semblables conditions d'hygiène. — Je propose encore de faire entrer tous » les malades à l'hospice Saint-Jules (2); de loger ailleurs les » habitants du chemin du cimetière, afin qu'on puisse combler les terrains submergés, dès que l'évacuation des cases » sera accomplie. »

Le conseil discutant ensuite d'autres mesures prophylactiques urgentes, décida :

1° — Qu'on ferait évacuer d'office toutes les cases insalubres de la route du cimetière;

2° — Que le cimetière, habituellement très-fréquenté les

(1) Par décret impérial du 6 juillet 1866, M. L'Herminier père a été élevé au grade d'officier de la Légion d'honneur.

(2) La fondation de cet hospice remonte à 1843. Sa destination toute spéciale aux malades de la ville, s'étendit aux malades des autres localités après l'émancipation.

jours de la *Toussaint* et des *Morts*, serait fermé à partir du 31 octobre, jusqu'à nouvel ordre, afin d'empêcher les habitants de s'exposer aux miasmes délétères de ces parages.

3° — Sur ma proposition, il fut arrêté qu'à l'avenir le sang des abattoirs ne serait plus déversé dans le Canal-Vatable, qu'on le recueillerait dans des baquets et qu'il serait ensuite jeté à la mer, si l'agriculture ne voulait en tirer parti.

M. Michelin, vétérinaire, fit savoir au conseil qu'à l'abattoir du chemin des Petites-Abymes, dont le sang va se perdre dans les terres marécageuses de la partie Est de la ville, on tue des animaux malades. « Cette viande, dit-il, d'un prix inférieur » à celui du marché de la ville, y est apportée et vendue. J'ai » vu, ajouta M. Michelin, abattre sur ce terrain un troupeau » de *trente moutons galeux* que j'ai refusés à l'abattoir de la » ville, les jugeant dangereux pour l'alimentation. Malgré » cela, ces moutons ont été débités sur le marché de la Pointe- » à-Pitre. »

4° — Le conseil décida que des feux seraient allumés chaque soir le long du canal, sur les routes voisines, même dans les rues de la ville, afin de purifier et de renouveler l'air ;

5° — Que la police serait chargée de faire transporter à l'hospice Saint-Jules tous les malades ainsi que les morts qu'on lui désignerait.

Avant de se séparer, M. le Maire proposa de nommer une commission chargée d'aller faire comprendre aux habitants de la route du cimetière, le danger auquel ils s'exposaient en restant désormais dans ces parages, devenus un foyer épidémique. Cette commission — composée : du Maire, du procureur impérial Chazot, du chef du service de santé Ch. Senelle, du curé de la ville Duthu, de l'aumônier du faubourg Belmont, de M. Dubois de la Sauzais, négociant, de M. Guesde,

pharmacien — fut convoquée pour le lendemain à 8 heures, à l'hospice Saint-Jules. .

Dès le lendemain, en effet, M. Saint-Clair Jugla, 1^{er} adjoint, mû par un dévouement dont il n'a cessé de donner des preuves durant l'épidémie, guidait la commission dans toutes les cases malsaines des faubourgs.

Le 31 octobre, M. le Gouverneur arriva de la Basse-Terre et avec lui M. le docteur Walther, 1^{er} médecin en chef de la marine.

Le 1^{er} novembre, après avoir visité les malades de l'hôpital de la marine, M. Walther se rendit avec M. L'Herminier à l'hospice Saint-Jules, pour y faire l'autopsie d'une nouvelle victime.

Je fus chargé, à son retour, d'analyser l'eau de la source du bas du morne du cimetière ainsi que celle des marais environnants.

Voici les conclusions du rapport que j'adressai à M. le premier médecin en chef :

« 1^o *L'eau de la source* du bas du morne du cimetière ne contient aucune *substance toxique*, contrairement au bruit qui s'en est répandu dans la population noire.

• Elle laisse par litre 2 gr. 20 centig. de résidu grisâtre, contenant des traces de fer et une forte proportion de sel marin, représentée par 866 milligr. de chlore combiné.

• 2^o *L'eau des marais* renferme beaucoup de matières organiques, laisse dégager une *prodigieuse abondance* de bulles de gaz hydrogène proto-carboné et d'hydrogène sulfuré.

• Elle donne par litre, après une évaporation ménagée, 20 centig. d'un résidu brun, argileux, noirissant par la chaleur et répandant d'abondantes vapeurs empyreumatiques. »

J'avais le plus vif désir de recueillir les gaz de la source et

des marais pour en faire l'analyse; je voulais aussi rechercher quelle était la quantité d'ozone contenue dans l'air, durant l'épidémie; mais le service de santé de la marine ne possédant pas de laboratoire de chimie à l'hôpital de la Pointe-à-Pitre, je n'ai pu, faute des instruments indispensables, me livrer à ces importantes et très-utiles recherches.

Du 28 octobre au 1^{er} novembre, la maladie donna une moyenne de deux à trois décès par jour.

Le 2 novembre, le chiffre des morts s'éleva tout-à-coup à sept. Dans les vingt-quatre heures suivantes, on comptait vingt-sept décès inscrits à l'état-civil.

La panique s'empara de toute la population. Les familles aisées quittèrent la ville pour se rendre dans la partie montagneuse qui constitue la Guadeloupe proprement dite, allant se réfugier, soit au Petit-Bourg, soit à la Basse-Terre, au Camp-Jacob ou au Matouba.

Le mot *choléra* volant de bouche en bouche, on en attribua l'introduction au navire la *Sainte-Marie*, de Bordeaux, venu en relâche le 28 octobre. Nous examinerons plus loin la valeur de cette primitive accusation.

Convoqué à la Basse-Terre le 5 novembre, le jury médical fut appelé à délibérer sur le caractère de l'affection qui sévissait à la Pointe-à-Pitre. Il déclara :

- Que cette maladie lui paraissait être une *fièvre algide*
- *cholériforme*.
- Que, née dans un marais infect qui avoisine le cimetière,
- cette maladie n'avait, jusqu'alors, étendu ses ravages que
- sur les quartiers voisins et qu'elle paraissait s'être localisée
- dans la partie nord du Canal-Vatable.
- Qu'elle était conséquemment infectieuse, qu'elle avait

• une gravité excessive, mais que jusqu'ici il n'y avait pas
• en d'exemple de contagion. »

Le jury médical décida donc que les patentes de santé porteraient désormais la formule suivante :

• Il règne à la Pointe-à-Pitre, depuis le 22 octobre 1863,
• une fièvre pernicieuse algide cholériforme, qui sévit épi-
• démiquement, mais qui n'a pas, jusqu'à ce jour, présenté
• de caractère contagieux. »

S'étendant d'abord le long du chemin du cimetière, la maladie gagna :

Au Nord, les faubourgs des Abymes et de Nozières ; à l'Est, le faubourg d'Ennery.

Au Sud, le quartier de la Source, le Morne-à-Caille, la route de Darboussier ; enfin, le Canal-Vatable sur tout son prolongement.

Cernée de toute part, la ville ne pouvait désormais tarder à être envahie, et les premières maisons atteintes furent celles dont les domestiques ou les habitants avaient des relations avec les personnes des faubourgs ou des abords du Canal-Vatable.

On crut donc voir dans cette marche progressive et localisée du fléau, l'indice de son caractère *tout local*, peut-être celui de sa véritable origine ; sa nature véritablement contagieuse commençait à paraître.

Ce qui contribua le plus à propager cette maladie, fut l'habitude du pays de se réunir en grand nombre pour veiller les morts.

Dans une chambre étroite, autour d'un cadavre déjà en putréfaction, au milieu d'émanations pestilentielles, d'un air vicié, s'entassaient *trente* ou *quarante* personnes plongées dans la douleur, ne voulant plus sortir, ne songeant pas au

danger des miasmes qu'elles absorbaient et dont pourtant elles allaient bientôt disséminer partout les germes pernicious.

En effet, l'inhumation du mort à peine achevée, ces personnes déjà préparées à devenir des victimes et ayant regagné leurs demeures, succombaient peu de temps après, atteintes par le fléau.

Conservant dans leurs cases les linges sales empreints de déjections alvines, se couchant même sur des matelas souillés, ou à côté des cadavres, les parents du mort ne pouvaient échapper à la contagion.

Le docteur Jarrin de Chambéry attribue avec raison la transmission du miasme cholérique aux matières fécales et aux vomissements ayant subi une certaine fermentation qui, dit-il, « ne se développe que du 3^e au 5^e jour. L'incubation » se développerait alors d'autant plus vite que les déjections » seraient maintenues sous l'influence d'un air chaud et » humide. »

C'est précisément ce qui a eu lieu à la Guadeloupe.

« La fermentation serait au contraire retardée par un » courant d'air sec et froid. — A part l'idiosyncrasie de » chaque individu, les vomissements et les déjections fraîches » ne sont pas aptes à propager immédiatement la maladie.

« Il résulte d'après cela que les linges contaminés ne se- » raient pas d'abord aptes à transmettre la maladie, si les » déjections qui les souillent étaient rapidement séchées.

« Mais, renfermés et maintenus à l'état humide, ces linges » acquièrent au bout de quelques jours la propriété conta- » gieuse.

« Ils peuvent alors transporter le germe du mal à une » grande distance. »

Partageant cette opinion, M. Bonjean propose la désin-

fection immédiate des déjections et des vomissements cholériques par le *charbon ferrugineux* préparé ainsi :

Charbon de bois pulvérisé, 1,000; sulfate de fer, 500.

Se couchant bien portant un soir, sur un matelas souillé de déjections qu'il venait de voler, un noir mourut dans la nuit atteint de crampes, de vomissements et de diarrhée.

Les exemples de la contagiosité de cette maladie seraient trop nombreux s'il fallait les énumérer tous. L'occasion se présentera d'en citer d'autres.

Semblable à une traînée de poudre, la maladie se propage donc sur toute la Guadeloupe, dans ses dépendances, importée *toujours* par les personnes parties de la Pointe-à-Pitre.

S'il ne m'appartient pas de qualifier cette maladie, que j'avais en quelque sorte prédite dès le mois d'octobre 1864 (1), je puis toutefois assurer l'avoir vue prendre à son début les caractères d'une *fièvre algide pernicieuse cholériforme*.

Qu'elle se soit modifiée plus tard par son introduction dans des milieux différents, tels que la Basse-Terre, ville élevée de 18 mètres au-dessus de la mer, au camp Jacob situé à 540 mètres, au Matouba dont l'altitude est plus grande encore, peu importe! — Il s'agit de démontrer qu'à la Pointe-à-Pitre, située au niveau de la mer, elle a revêtu, à sa sortie des marais, les caractères d'une *fièvre cholériforme algide*, et nullement ceux du *choléra* proprement dit. — Je laisse parler un moment M. le docteur Henri Léger, dont le dé-

(1) Voir le journal le *Commercial* du 29 octobre, des 2, 5, 16 novembre, 3 décembre 1864. — Voir ma brochure sur l'*Hydrologie de la Pointe-à-Pitre*, pages 6 et 7 (1865).

vouement dans cette triste période a été au-dessus de tout éloge :

• La maladie est caractérisée chez les uns par des vomissements seulement; chez d'autres, la diarrhée cholérique forme (eau de riz, lavure de vaisselle) est le seul symptôme qui vienne se joindre au refroidissement général. D'autres fois, il n'y a ni vomissements, ni diarrhée; on observe un frisson initial, puis le malade se plaint d'une grande chaleur, il repousse ses couvertures, et cependant la température s'abaisse, la peau devient froide, se couvre d'une sueur abondante et visqueuse. Le malade est calme et la mort survient sans l'agitation, les convulsions, les crises ordinaires aux cholériques, sans surtout cet aspect caractéristique de la face.

• Dans beaucoup de cas, on a vu les vomissements cesser ainsi que les déjections alvines; c'était alors pour nous d'un pronostic très-fâcheux. Le malade, jouissant de toutes ses facultés intellectuelles, se trouvait dans un état de calme, de bien-être même, s'éteignait sans souffrances au bout de 5, 6, 10, 24 heures, et quelquefois plus. Le poulx, petit, misérable, disparaissait graduellement.

• Je n'ai jamais constaté les crampes dont on a parlé; j'entends les vraies crampes du choléra. Il y avait quelquefois, pas toujours, une grande fatigue des membres, des douleurs articulaires et musculaires, en tout semblables à celles qu'on observe dans nos accès de fièvre ordinaire.

• Il en est de même de la cyanose, et chez les blancs que nous avons perdus ce phénomène eût été visible. Cependant, je dois dire que je tiens de mon confrère, le docteur Loyseau, qui exerce à la Pointe-à-Pitre depuis quatorze ans,

• que souvent dans les fièvres algides cholériques, il a observé
• et des crampes véritables et la cyanose.

• Alibert et les autres auteurs qui se sont occupés de la
• matière, mentionnent ce symptôme.

• Il y a dans cette maladie une sidération très-remarquable
• du système nerveux et principalement du grand sympa-
• thique. Les malades sont dans la prostration la plus com-
• plète : interrogez-les, ils ne se plaignent pas, ils ne souffrent
• de nulle part; la sensation de chaleur leur est seule insup-
• portable. Toujours cet état est précédé de prodromes :
• malaise, un peu de fièvre, de la diarrhée, le plus souvent
• bilieuse, et *ces prodromes, même dans les cas dits fou-*
• *droyants, m'ont toujours paru marqués du sceau de l'in-*
• *termittence.*

• Il y a eu, pour moi, comme une bouffée de fièvres perni-
• cieuses affectant toutes les formes et principalement la
• forme algide.

• Nous avons, en effet, tous eu à traiter des accès perni-
• cieux que j'appellerai simples, des fièvres hématuriques,
• des fièvres à vomissements noirs, des fièvres convulsives,
• et même, j'ai eu un cas de fièvre intermittente syncopale
• chez un jeune homme de 15 ans que j'ai perdu.

• A la suite de plusieurs visites faites à l'hospice St-Jules, un
• de mes plus proches parents a subi l'influence épidémique.
• Après deux accès de fièvre, deux nuits de suite, de 11
• heures à 4 heures du matin, il a eu aux mêmes heures,
• les nuits suivantes et avec la même durée, un accès dans
• lequel, après le frisson initial, il y a eu refroidissement
• général, algidité complète, à l'exception du ventre et de la
• poitrine qui avaient conservé leur température normale.—
• Pas de vomissements, pas de diarrhée.

» Les cinq ou six nuits qui ont suivi cet accès pernicieux,
» aux mêmes heures, état de prostration, sensation de
» bouffées de chaleur à la face et à la partie supérieure du
» tronc, refroidissement des membres. Les cas semblables à
» celui-ci ont été nombreux; ils constituent pour moi les cas
» simples de notre épidémie.

» La convalescence a toujours été longue, même chez les
» gens légèrement atteints. Pendant près d'un mois, le
» parent dont je viens de parler, est resté affaibli, énérvé,
» privé de sommeil, d'appétit, vivant dans un état d'inquié-
» tude qu'il attribuait à la secousse de la maladie. Et c'est là
» un cas bénin.

» Chez d'autres malades, il y a un état typhoïde parfaite-
» ment caractérisé : c'est une seconde maladie à traiter.

» D'autrefois ce sont les méninges qui se prennent et alors
» le malade est enlevé à la suite d'accidents cérébraux très-
» marqués. Enfin, le plus souvent, il y a faiblesse générale,
» peu de force de réaction, petites fièvres revenant périodi-
» quement le soir.

» J'allais oublier, comme terminaison, l'état comateux ou
» plutôt la fièvre comateuse, presque toujours mortelle, qui
» venait remplacer la fièvre algide.

» Pour moi, la maladie tout entière était le fait de ce que
» nous appellerons l'état pernicieux ou la perniciosite, qui
» primait tout. A cette perniciosite venait se joindre (pas
» toujours, puisque j'ai cité des accès pernicieux de toutes
» sortes) comme épiphénomènes : la diarrhée et les vomis-
» sements qui ont fait caractériser la maladie de *cholérique*.
» Mais avant tout l'accès pernicieux : — la diarrhée. Les

• cette perniciosité et il succombe. Aussi le *sulfate de quinine*
• m'a-t-il été d'un grand secours. »

• En résumé, ne pourrais-je pas répéter avec M. Rossy-Bey,
• lorsqu'il observait le début de l'épidémie cholérique au
• Caire, qu'il ne faut pas appeler choléra cette forme morbide
• qui s'est présentée à la Pointe-à-Pitre, *sans risquer de*
• *prendre une partie pour le tout?*.. »

En présence de la rapide augmentation de la mortalité, M. le Gouverneur de la Guadeloupe demanda des médecins de la marine à la Martinique. M. Bathy-Berquin fut envoyé à la Pointe-à-Pitre et dirigé sur la commune de la Baie Mahault pour y créer une ambulance.

Le 4 novembre, M. le Directeur de l'intérieur vint, de la Basse-Terre, présider le conseil d'hygiène et de salubrité publique. Ordinairement composé de quinze membres, ce conseil fut cette fois, sur la demande du maire, augmenté des médecins de la ville (1).

(1) Le conseil d'hygiène, présidé par M. le Directeur de l'intérieur, se composait ce jour : 1° de M. Picard, maire de la Pointe-à-Pitre ; 2° de M. Chazot, procureur impérial ; 3° de M. le Juge d'instruction ; 4° de M. Senelle, chef du service de santé de la marine ; 5° de M. le docteur L'Herminier, père ; 6° de M. Morau, chef du service maritime ; 7° de M. Cuzent, chef du service pharmaceutique de la marine ; 8° de M. Barbe, chef du génie ; 9° de M. Guesde, pharmacien civil ; 10° de M. Nesty, chef du service des ponts-et-chaussées de l'arrondissement ; 11° de M. Noirtin, commissaire de l'immigration ; 12° de M. Michelin, vétérinaire ; 13° de M. Dupont, négociant ; 14° de M. Dubois de la Saussaye, négociant ; 15° de M. Ango, propriétaire. — MM. Baffer, procureur général, Walther, 1^{er} médecin en chef de la marine ; Saint-Clair-Jugla, 1^{er} adjoint, assistaient à cette séance.

Les médecins appelés ce jour furent : MM. Granger, Sainte-Croix-

Dès l'ouverture de cette séance, qui eut lieu le 6 novembre, M. le Directeur de l'intérieur assura que le concours de l'administration supérieure ne saurait faire défaut à l'édilité de la Pointe-à-Pitre, décidée qu'elle était à combattre, par les moyens les plus énergiques, le *choléra*, ce nouvel ennemi.

A ce mot de *choléra*, une intempestive discussion médicale s'éleva. Elle parut impressionner vivement l'un des membres de l'assemblée, M. Dupont, qui tomba malade dès le lendemain (7 novembre). Agé de 61 ans, d'une constitution usée, cet honorable négociant mourut le 9, devenant la première victime de la race blanche.

Peu de jours après ce malheur, la geôle, qui recélait cent quatre-vingts condamnés à l'amende, fut envahie par le fléau. Ces détenus, qu'on employait aux inhumations, rapportèrent bientôt dans l'établissement les germes de l'affection régnante, et vingt-cinq d'entre eux payèrent de la vie le service auquel on les avait affectés.

On s'empressa d'élargir tous les prisonniers valides, séquestrant seulement les voleurs sur le ponton de la rade le *Cocyle*.

Le passage de ces condamnés par les diverses communes de la colonie fut, pour chacune d'elles, la première étape de la contagion.

L'hospice Saint-Jules, en recevant les personnes atteintes de l'affection régnante, devint aussi un nouveau foyer épidémique, un second centre de contagion. Les infirmiers étant morts les premiers, on ne trouva plus personne pour soigner les vivants et encore moins pour enterrer les morts.

Du 7 au 12 novembre, la moyenne des décès fut de 22.5 par jour, et les bières faisant défaut, la salle du théâtre fut convertie en atelier de cercueils que la municipalité faisait

délivrer gratuitement aux indigents. Aussitôt recouverts de chaux vive, les cadavres étaient portés au cimetière où ils passaient souvent la nuit, déposés sur le sol, faute de trouver d'avance une suffisante quantité de fosses pour les recevoir. Ce retard dans les inhumations, dû au manque de bras, fit prendre le parti de porter les corps non réclamés au Morne-à-Savon, dont le terrain gras et argileux offrait peu de résistance à la pioche. Des gabares portaient à ce cimetière, situé de l'autre côté de la rade, et réservé jadis aux militaires, un nombre plus ou moins grand de victimes, que recevait une fosse commune.

Ce fut ainsi qu'on parvint à conjurer le danger qui serait infailliblement résulté de l'inhumation de tant de monde dans le cimetière de la ville, dont l'étendue était loin de répondre à une semblable accumulation.

Le 12 novembre, arrivèrent vingt soldats de la compagnie de discipline des Saintes. On leur confia, sur leur demande, les fonctions d'infirmiers à l'hospice Saint-Jules. Ces soldats rivalisèrent de zèle et de dévouement.

Une chose digne de remarque, c'est qu'aucun de ces hommes, à la Pointe-à-Pitre, ne fut atteint de la maladie régnante. Ils payèrent leur tribut aux fièvres intermittentes de l'époque, mais c'était à qui reprendrait au plus vite son service.

Le fléau perdit enfin de sa violence, on eut le temps de combattre le mal, d'obtenir quelques convalescences. Jusqu'alors les malades étaient morts en très-peu d'heures, et souvent le médecin n'avait pas eu le temps d'arriver.

Le 15 novembre, MM. Ferret et Boirard fils, firent dans leurs magasins des distributions de pain, de viande et de vin aux malheureux. Une souscription fut ouverte afin de pou-

voir continuer la répartition de ces secours. Le bureau de bienfaisance délivra gratuitement des médicaments aux personnes pourvues d'un bon d'urgence signé d'un médecin. Le doyen des pharmaciens de la ville, M. Napias, approvisionna à ses frais plusieurs communes, mettant aussi à la disposition des hôpitaux de la marine, pendant la durée de l'épidémie et avec un désintéressement qui l'honore, toutes les ressources de ses magasins (1).

Le 18 novembre, le fléau s'étant tout-à-coup déclaré à la Basse-Terre, la préoccupation de la Pointe-à-Pitre devint moins grande et l'on ne songea plus qu'aux nouveaux affligés.

Le 23, on transforma en ambulance l'école communale tenue par les frères de Ploërmel ; on y plaça cinquante lits garnis, empruntés aux casernes, et l'on y évacua les malades de l'hospice Saint-Jules, autres que ceux atteints par le fléau.

Le 25, la mortalité, qui jusqu'alors n'avait jamais dépassé le chiffre de 39, s'éleva à 52.

Nuit et jour sur pied, les médecins ne pouvaient plus suffire. Chaque roulement de leur voiture portait, la nuit surtout, le trouble dans toutes les maisons. On ne pouvait se défendre d'une émotion pénible en songeant que cette course rapide était l'indice d'une nouvelle agonie.

Bien que le chiffre des décès diminuât, les médecins attribuaient encore, le 29 novembre, le grand nombre des morts à la déraisonnable répugnance des malades pour l'hospice. Beaucoup préféraient mourir chez eux plutôt que de se laisser transporter à l'hôpital.

(1) Le conseil municipal et le bureau de bienfaisance, dans leurs séances des 31 janvier et 1^{er} février 1866, ont voté une adresse à M. Napias.

La mort trouvait une proie facile dans ces malheureux abandonnés à eux-mêmes, se traitant à leur guise, souvent ne se traitant pas du tout, quelquefois même empoisonnés par d'amples libations de tafia camphré, par de trop fortes doses de laudanum, ou par quelque remède conseillé comme préservatif par des empiriques.

Les médecins retrouvaient donc intactes les potions prescrites la veille. C'est que beaucoup de ces moribonds, voyant que la maladie atteignait plus particulièrement les noirs, s'étaient imaginé que les blancs devaient avoir le plus grand intérêt à les empoisonner, afin de faire disparaître plus promptement l'épidémie.

En six semaines, la Pointe-à-Pitre vit mourir près de mille habitants, presque le *quinzième* de sa population.

Malgré les feux allumés chaque soir le long du Canal-Vatable et dans les rues de la ville, malgré les salves d'artillerie qu'on fit sur la place de la Victoire, l'état sanitaire de la Pointe-à-Pitre ne changea guères pendant tout le mois de novembre.

Ce ne fut qu'à partir du 3 décembre, que la véritable période de décroissance commença. Mais, l'épidémie dura encore longtemps, entretenue par une contagion difficile à déraciner et produite par les nombreux vols d'effets et de matelas contaminés. La fermentation des déjections s'arrêtait-elle sous l'influence d'un air sec et chaud? C'est probable; car, dès que les pluies reparaissent, les tissus devenant humides tuaient alors sans merci tous les gens possesseurs de ces linges ou effets volés dans les cases vidées par le fléau. Dans les dix premiers jours du mois de mars, qui furent secs et beaux, on ne compta que trois décès; du 11 au 20, d'abondantes pluies d'orage étant survenues ainsi que des vents de

N. O., temps complètement anormal dans cette saison, on perdit dix personnes dans le faubourg des Abymes.

C'est d'une maison située en face de l'hospice Saint-Jules, qu'une femme porta de nouveau la contagion dans cet hôpital (1).

Voici, par période de dix jours, l'effectif de la mortalité depuis le début de l'épidémie jusqu'au 1^{er} avril 1866 :

	Décès.	
Du 24 au 31 Oct. 1865 il y a eu.....	24	24
Du 1 ^{er} au 10 Nov. —	193	806
Du 11 au 20 Nov. —	275	
Du 21 au 30 Nov. —	338	
Du 1 ^{er} au 10 Déc. —	196	329
Du 11 au 20 Déc. —	74	
Du 21 au 31 Déc. —	59	
Du 1 ^{er} au 10 Janv. 1866	31	87
Du 11 au 20 Janv. —	28	
Du 21 au 31 Janv. —	28	
Du 1 ^{er} au 10 Fév. —	15	49
Du 11 au 20 Fév. —	17	
Du 21 au 28 Fév. —	17	
Du 1 ^{er} au 10 Mars —	3	25
Du 11 au 20 Mars —	10	
Du 21 au 31 Mars —	12	
Du 1 ^{er} au 10 Avril —	4	8
Du 11 au 20 Avril —	2	
Du 21 au 31 Avril —	2	

Au 31 Avril on comptait donc un total de 1328 décès provenant tous de l'épidémie.

(1) Dès le lendemain, neuf cas se déclarèrent; cinq de ces cas ont été suivis de mort.

Dans le tableau suivant, on remarquera que le chiffre de la mortalité est plus élevé que celui que je viens d'indiquer. C'est que l'état-civil a porté sur ses registres toutes les mortalités de la ville indistinctement.

Et puis, la confusion fut telle au début de la grande mortalité, qu'il arriva d'enregistrer au moins deux fois la même personne sous des noms différents. — On le comprendra aisément quand on saura que les noirs en général possèdent de nombreux sobriquets qui, à la longue, finissent par leur tenir lieu de noms véritables.

Dès que les employés de la Mairie s'aperçurent de ces irrégularités, ils mirent tous leurs soins à n'accepter les renseignements fournis par les parents ou par les amis qui se chargeaient de déclarer un décès à l'état-civil, qu'après les avoir préalablement contrôlés.

En déduisant donc notre total de celui de ce tableau, il reste 236 décès étrangers à l'épidémie.

Etat général numérique des décès survenus à la Pointe-à-Pître, depuis le 24 Octobre 1865 au 31 Avril 1866 inclus.

POPULATIONS	SEXE MASCULIN			SEXE FÉMININ		
	au-dessous de 14 ans.	de 14 à 60 ans.	au-dessus de 60 ans.	au-dessous de 14 ans.	de 14 à 60 ans.	au-dessus de 60 ans.
Indigène....	150	507	20	157	566	118
Européenne..	»	14	1	»	2	4
Immigrante..	»	23	»	»	2	»
TOTAUX.....	150	544	21	157	570	122

RÉSUMÉ

Hommes de tous âges, enfants compris. . . 715

Femmes de tous âges, enfants compris. . . 849

TOTAL GÉNÉRAL. 1564

On le voit, le chiffre des femmes dépasse celui des hommes de 134. Il est mort 307 enfants des deux sexes. Les hommes qui ont été frappés sont principalement les ivrognes, puis ceux qui se nourrissaient mal, ceux qui vivaient dans des cases insalubres.

Sur les 25 immigrants, on compte : 14 Indiens, 2 Indiennes, 6 Africains, 2 Anglais, 1 Chinois.

Un autre fait digne de remarque, c'est que les coolies indiens ne figurent que pour 16 dans le tableau. — Ces immigrants ont coutume, depuis Noël jusqu'au 1^{er} janvier, de célébrer une fête nommée Pongol, qui dure huit jours. Pendant ce temps ils se travestissent, dansent, boivent et mangent plus que de coutume. Malgré ces excès, les pluies, la grande humidité et le froid de cette saison, il n'y a pas eu chez eux de mortalité.

Les Indiens ont dû leur santé aux condiments si excitants dont ils font usage : aux semences de coriandre, au poivre, au gingembre, au cumin, au fenugrec, au curcuma, au piment, à l'ail, dont ils assaisonnent toujours leurs aliments. Je les ai vus faire un mélange d'ail et d'*assa-fœtida*, l'avaler et dire : « Siles noirs de ce pays mangeaient *de ça*, ils ne mourraient pas du choléra ! »

Les Européens ont-ils dû l'immunité dont ils ont joui à la Pointe-à-Pitre, à leur régime tonique, à l'eau de jarres qu'ils boivent, à leurs vêtements chauds, à leurs habitudes spéciales, à leur observation rigoureuse des règles de l'hygiène ? Subis-

sent-ils , au bout d'un certain temps , une intoxication paludéenne spéciale qui , à l'égal de l'inoculation de la vaccine , devient pour leur race presque un préservatif ? Ce sont-là des questions qu'il ne m'appartient pas de discuter...

Depuis le 15 décembre , il est constamment arrivé des navires de France à la Pointe-à-Pitre ; on en comptait une vingtaine sur rade au mois de février 1866. Pas un matelot de ces nombreux équipages n'est entré à l'hôpital de la marine, atteint de la maladie régnante.

La garnison d'infanterie et d'artillerie de la marine a payé son tribut annuel aux fièvres intermittentes, souvent compliquées de vomissements bilieux et de diarrhée. J'ai dit qu'il en avait été de même pour les soldats disciplinaires employés à l'hospice. Mais nous n'avons eu à enregistrer aucune victime.

Dans notre salle épidémique de l'hôpital de la marine, dont M. Senelle, médecin de 1^{re} classe, et plus tard son collègue, M. Aze, avaient la direction, il est entré environ cinquante malades dont : un matelot anglais, un français et quarante-huit noirs appartenant soit aux directions du port, soit à celle de la douane, aux goélettes locales ou aux infirmiers de l'établissement.

Sur ces cinquante cas on compte environ seize morts; on eût perdu bien moins de malades si, comme toujours, on ne les avait apportés trop tard et déjà mourants.

L'avant-dernier décès date du 28 mars, c'était un matelot venant du Mexique, de race noire, et malade depuis deux jours. Arrivé froid et sans pouls de la Goyave à l'hôpital de la Pointe-à-Pitre, il y est mort le jour même. Le dernier, du 21 mai, fut celui d'une femme du Lamentin, entrée à l'hospice Saint-Jules; elle y mourut en quelques heures.

Je manquerais à mon devoir de narrateur fidèle à la vérité, à la justice, si j'omettais de signaler les services rendus par M^{me} Piron (sœur Benjamin), supérieure de l'hospice Saint-Jules, et par M^{me} Dervin (sœur Marie), chargée de la salle épidémique de l'hôpital de la marine.

Que la sœur Marie, du dévouement et de l'abnégation de laquelle j'ai été plus particulièrement le témoin, me pardonne cet éloge public si peu en rapport, je le sais, avec sa modestie et son caractère.

Femme de cœur et d'une rare énergie, elle a prouvé qu'elle était capable d'un de ces courages qu'on ne peut laisser passer inaperçus et qui honorent une vie tout entière.— M^{mes} Piron et Dervin, sœurs de Saint-Paul de Chartres, n'ont reçu qu'une simple médaille : elles méritaient certainement davantage.

En résumé, les inhumations étaient mal faites à la Pointe-à-Pitre bien avant l'épidémie, et les cadavres, trop superficiellement enfouis, répandaient des miasmes qui, en peu d'heures, donnèrent la mort à la fin du mois d'octobre.

Les eaux pluviales, si abondantes pendant l'hivernage, enlevaient aux cadavres des matières putrides qui ont pu rendre dangereux l'abord de la source du bas du morne du cimetière, et saturer de gaz meurtriers l'eau des lavoirs adjacents qu'elle alimente.

Cette eau n'a-t-elle pas fait périr des blanchisseuses qui,

Je ne puis reproduire ici toutes les observations météorologiques que je faisais chaque jour pendant l'épidémie ; je ne ferai que résumer les plus intéressants phénomènes de cette mémorable période.

Les vents de Sud et de Sud-Est ont été les moins favorables à la salubrité. Les ciels lourds, chauds, gris et sombres, chargés d'électricité, sans tonnerre ni éclairs, ont surtout entretenu un malaise général pendant les mois de novembre et de décembre.

Les créoles eux-mêmes en subissaient l'influence, et tous s'accordaient à dire qu'on n'avait jamais vu à la Guadeloupe d'années aussi bizarres que celles de 1863, 1864 et 1865, tant sous le rapport de la sécheresse que sous celui de la perturbation des saisons.

Ce n'est qu'à l'arrivée des brises d'Est, de celles de Nord, de Nord-Est, c'est-à-dire vers le milieu de décembre, que l'atmosphère plus rafraîchie devint aussi plus clémente ; le chiffre des décès baissa alors d'une manière sensible.

Le tonnerre ne s'est fait entendre au loin qu'à la fin du mois de décembre. Jusqu'alors on n'avait eu à enregistrer que de forts grains, de nombreux arcs-en-ciel, souvent doubles, des brouillards et de chaudes nuits humides.

Les froids ont eu lieu à Noël, mais encore accompagnés de pluies. Cette époque est très-redoutée de la population, puisque d'ordinaire elle amène les affections des voies respiratoires : bronchites, pneumonies, etc., etc.

En général, les recrudescences épidémiques ont coïncidé

Chacun reconnaît et apprécie la sollicitude avec laquelle l'édilité de la Pointe-à-Pitre s'occupe de l'assainissement de la ville, et de la persévérance qu'elle met à faire disparaître ses nombreuses causes d'insalubrité. — Sous l'inspiration des citoyens honorables qui occupent les sommités municipales, de ces hommes éclairés dont le mobile est le sentiment du bien public, une active transformation se poursuit.

Comparant la Pointe-à-Pitre à Rochefort, il y a déjà 22 ans, M. Dupuy signalait à l'attention publique et au gouvernement, les moyens de rendre la Pointe-à-Pitre aussi salubre que Rochefort, sa ville natale.

Rochefort a, en effet, vu disparaître ses quartiers malsains ainsi que l'eau saumâtre qui imprégnait ses environs. De nombreux canaux ont permis de dessécher de vastes terrains servant aujourd'hui à l'élève et à l'engraissement du bétail. Les mares infectes, qui pendant les chaleurs caniculaires faisaient de Rochefort un séjour redouté, n'existent plus. — L'eau affectée au nettoyage des ruisseaux, puisée dans la Charente et portée dans un vaste réservoir au moyen d'une pompe à feu, coule à flots dans les rues. Comme on le voit, Rochefort ne peut plus être comparable à la Pointe-à-Pitre, que sous le seul rapport de son sol uni, sur lequel des rues tracées au cordeau sont symétriquement dessinées.

Echauffées par un soleil de feu, les rues de la Pointe-à-Pitre ne sont point abritées. De grands arbres ne protègent pas de leur ombre, comme à Rochefort, les personnes auxquelles les affaires font une nécessité de sortir dans le milieu du jour. Pour tempérer l'excessive chaleur de l'hivernage, la ville ne possède que trois tonneaux pour l'arrosage que les contribuables paient chaque année à raison de 3 fr. et de 80 centimes le mètre, suivant les quartiers. Vu leur petit nombre, ces ton-

neaux ne répandent dans la ville qu'une insuffisante quantité d'eau et souvent de mauvaise qualité. — C'est donc à l'eau courante que Rochefort doit actuellement la fraîcheur et la propreté de ses rues, c'est-à-dire sa grande salubrité.

Cette eau courante faisant défaut à la Pointe-à-Pitre, il en résulte que les ruisseaux, privés d'une pente suffisante et sans moyens d'écoulement, se transforment en bourbiers.

Or, ainsi que je le disais dès 1864, on peut assainir la Pointe-à-Pitre et en rendre les environs salubres :

1^o En donnant de la pente aux ruisseaux ;

2^o En construisant un vaste réservoir sur la partie la plus élevée de la ville ou sur le morne le plus voisin. L'eau reposée et suffisamment aérée, se répandrait de là dans chaque rue à l'aide de bornes-fontaines. Incontestablement préférable au système d'arrosage actuel, ce moyen serait moins onéreux et rendrait de plus grands services à la population.

Les tonneaux de voirie s'approvisionnent à la fontaine de la rue Sainte-Lucie, située à la droite du corps de garde. Or, ce puits, sans doute mal clos, reçoit les égouts chargés des principes solubles des détritits du marché. Répandue en cet état sur le sol, dans le moment le plus chaud de la journée, elle laisse après son évaporation rapide, une grande quantité de matières organiques qui viennent s'ajouter à celles que l'air embrasé possédait déjà. Ce n'est pas là le but qu'on recherche, et si cette eau doit servir à l'arrosage, le puits dont je parle mérite un entretien tout particulier.

3^o On assainira surtout la Pointe-à-Pitre en favorisant l'écoulement du Canal-Vatable à la mer, en le purgeant de ses immondices, soit au moyen d'écluses que des prisonniers pourraient chaque jour ouvrir à marée basse, soit au moyen de pompes à feu ; avec ces deux moyens combinés, peut-être.

4° En pratiquant de larges saignées aux terrains noyés des faubourgs, on en déverserait les eaux croupies à la mer et l'on transformerait ainsi ces marécages, actuellement couverts de palétuviers, en terres cultivables et d'excellente qualité. On ferait disparaître cette production permanente de miasmes fétides dont les brouillards malsains anémient et décolorent la jeune génération des faubourgs, étiolée par les fièvres.

5° On chercherait en vain de l'eau potable proprement dite, à la Pointe-à-Pitre, c'est-à-dire, une eau ne contenant pas plus de 60 centigrammes de sels par litre et plus de 0,01 centigramme de matières organiques.

En traitant de l'eau potable, j'ai démontré, dans ma brochure sur l'*Hydrologie* de la ville, que les puits de la Pointe-à-Pitre n'en possédaient pas, à proprement parler. J'ai dit que quelques-uns en contiennent de buvable, que d'autres en fournissent de saumâtre qu'on recherche malgré cela dans la saison sèche du mois de mars; que l'eau de mer n'a pas d'accès dans les puits pendant la marée haute, malgré le voisinage de ces derniers de la rade.

En thèse générale, on ne saurait exiger d'un puits, quelque bon qu'il soit, une eau potable et complètement salubre; c'est une exception en tous pays.

Dans la saison sèche, on pourra donc boire les eaux de la ville, en ayant soin de consommer de préférence celles qui contiennent le moins de sels terreux; on se basera pour cela sur la carte hydrologique dont j'ai tracé les divisions.

Quippe tales sunt aquæ, qualis terra per quam fluant.

6° Si pour certaines localités les fontaines jaillissantes sont un luxe et non un besoin, il n'en est pas de même pour la

Pointe-à-Pitre dont les habitants verraient avec la plus vive satisfaction ce genre de fontaine réussir sur la Grande-Terre.

Le puits artésien actuellement en voie d'exécution, dotera la ville d'une immense source de richesse. L'apparition de l'eau jaillissante sur d'autres points de la Grande-Terre, cette partie la plus cultivée de la Guadeloupe, changerait complètement l'avenir du pays en lui assurant une permanente fertilité.

On ne verrait plus de récoltes frappées et anéanties par la sécheresse; plus de mares taries, autrement dit, plus d'animaux mourant de soif sur les habitations. Pourvus d'une suffisante quantité d'eau salubre, les immigrants ne seraient plus atteints par les maladies qu'engendrent presque toujours ces eaux stagnantes. Car, bien qu'elles ne contiennent parfois que de minimes quantités de substances organiques en putréfaction, elles ne sont jamais saines et leur effet nuisible se manifeste à la longue.

Je l'ai déjà dit, un moyen simple de remédier à l'épuisement des mares, serait de distiller de l'eau dans les usines. Les alambics, fonctionnant seulement un jour par semaine, pourraient fournir une quantité d'eau suffisante pour l'approvisionnement du personnel. Cette eau, conservée dans des jarres ou dans des chaudières, en plein air, deviendrait légère, digestive et salubre.

Pourquoi l'habitant, qui a sans cesse sous les yeux les conséquences si funestes de ce manque d'eau potable, n'imiterait-il pas le navigateur qui fait le tour du monde, n'ayant souvent pour toute ressource que la cuisine distillatoire du bâtiment?... Plus heureux que le marin, l'habitant n'a-t-il pas toujours à sa disposition le bois qui lui serait nécessaire, ainsi que les moyens de réparer sur le champ les avaries qui pour-

raient survenir dans ces appareils ? J'appelle donc toute la sollicitude des propriétaires ruraux sur cette idée.

7° Les sources pourraient être mieux utilisées, si l'on en creusait plus profondément les bassins. Actuellement employées au blanchiment du linge, elles détrempent de leurs eaux savonneuses des terrains plats qu'elles transforment en bourbiers délétères. Recueillir ces eaux stagnantes dans des rigoles et les diriger vers la mer serait facile.

8° Peu éloignée de la ville, la Rivière-Bongoût déverse sans interruption dans la Rivière-Salée, une grande quantité d'eau potable qui se perd. Ne pourrait-on amener ce superflu de liquide à la Pointe-à-Pître ?

Utilisée en toute saison comme eau potable, on la ferait aussi couler dans les rues à certaines heures de la journée, et cette distribution, réglée au moyen de bornes-fontaines fermant-à clé, laisserait un excédant dont la vente deviendrait pour la ville l'objet d'un nouveau revenu.

En 1795, Hugues fit arriver l'eau du Canal-Lajaille jusqu'au passage de la Gabare. Coulant en une forte nappe, elle venait tomber et se perdre dans la Rivière-Salée. Aussi, cette aiguade provisoire servait-elle à approvisionner d'eau potable les navires de la rade, qui y envoyaient leurs chaloupes. Mais en 1802, à l'arrivée de Richépanse, les noirs révoltés, sous la conduite d'Ignace, détruisirent cet aqueduc primitif, simplement fait de planches enduites de goudron.

Ce travail serait aujourd'hui d'une exécution plus facile et l'on pourrait, à peu de frais, amener l'eau de Lajaille dans un bassin qu'on créerait au bas du Morne-Micquel.

De ce premier bassin de repos, on la ferait monter, à l'aide d'une pompe à feu, dans un réservoir établi sur le morne. Mu-

nie alors d'une suffisante pression, elle pourrait arriver à tous les étages des maisons de la ville, dans les bornes-fontaines des coins de rues, dans des aiguades disposées sur les quais, et dont deux seraient spécialement réservées pour les besoins de la rade.

Plus abondante que l'eau de la Rivière-Bongoût et ne séjournant pas comme elle au milieu des palétuviers, l'eau du Canal-Lajaille, qui alimente la digue de D'Estrelan, serait pour la Pointe-à-Pitre une intarrissable source d'eau potable.

LA BASSE-TERRE (1)

Topographie. — Début et période d'intensité de l'épidémie. — Inhumations, projet d'immersion des cadavres. — Décroissance de l'épidémie. Causes qui ont pu concourir à faire mourir plus de monde à la Basse-Terre qu'à la Pointe-à-Pitre. — Influence de l'eau. — Influences diverses. — Tableau de la mortalité.

Les communications incessantes qui existent entre les différents points de la Guadeloupe, soit par les diligences, soit par les bateaux à vapeur, soit par les goëlettes ou les caboteurs de tous genres, devaient forcément importer à la Basse-Terre le fléau de la Pointe-à-Pitre.

Bâtie sur le versant des montagnes de la Guadeloupe proprement dite, la Basse-Terre, ville très-aérée et n'ayant aux alentours aucun marécage, devait certainement se croire dans les meilleures conditions, sinon pour échapper au fléau, du moins pour n'en subir qu'une très-légère atteinte. Il n'en

(1) Située sur le versant des montagnes, élevée de 18 mètres au-dessus du niveau de la mer, la Basse-Terre est une ville de 9480 habitants non compris la garnison. La pression moyenne du baromètre y est de 761.5. — La température de 26.9. — L'humidité relative en centièmes de 70.

fut pas ainsi. Du 13 novembre, jour où l'épidémie y fit son apparition, jusqu'au 18 inclus, on y perdit dix-sept personnes.

La pluie et l'humidité ayant été abondantes dans la nuit suivante, le chiffre de la mortalité s'éleva à *trente-deux*; puis à *soixante-et-un* dans la nuit du 20 au 21, et à *cent-sept* vingt-quatre heures après.

La surprise de voir sévir tout-à-coup à la Basse-Terre, et avec une telle intensité, une affection qu'on avait crue jusqu'alors localisée à la Pointe-à-Pitre, jeta partout l'épouvante. Les personnes qui avaient fui la Pointe-à-Pitre quelques jours auparavant, se voyant de nouveau menacées, regagnèrent leurs demeures en toute hâte; mais trop tard déjà! — Ramenant avec elles des germes de mort, beaucoup succombèrent dans la nuit même de leur retour. Ce fut à ces fuites précipitées qu'on dut la recrudescence des décès observés à la Pointe-à-Pitre pendant plusieurs jours.

Gagnant la partie de la ville la plus élevée, le Champ-d'Arbaud, la maladie y fit mourir quelques personnes blanches, ainsi que des jeunes filles du pensionnat de Versailles, qu'on évacua aussitôt (1).

Dès le 23 novembre, la Basse-Terre devint méconnaissable, une panique inimaginable s'étant emparée de la population. Rien ne saurait décrire l'aspect de tristesse de cette ville de moins de 10,000 âmes déjà privée de 4 ou 5,000 de ses habitants. Véritable nécropole, on ne rencontrait dans ses rues désertes, que des cercueils, des mourants, des cadavres qu'en toute hâte on portait au cimetière.

La moyenne de la mortalité était alors de *cent-neuf* par jour, chiffre énorme qui, pour la population de Paris,

(1) Institué en 1822, ce pensionnat se trouve établi sur l'ancienne habitation appelée Versailles.

eût représenté au moins *trente-deux mille* décès par vingt-quatre heures.

C'était donc au bruit des cercueils qu'on clouait dans toutes les directions, que chaque soir on se mettait au lit.

Personne n'osait se livrer au sommeil, tant on redoutait au réveil les prodrômes du mal ou l'algidité.

C'est en présence de pareilles calamités que les grands cœurs se révèlent : on put constater alors de nobles dévouements, de sublimes abnégations.

Le chef de la magistrature, M. le Procureur général Baffer, se fit surtout remarquer. Son caractère connu devait le placer au premier rang. Aussi, dès le début de l'épidémie, le vit-on partout où frappait la mort. Sa parole consolait les victimes et sa bourse assurait la satisfaction de leurs besoins : ses vêtements, sa cave, furent livrés à la misère, et sa propre demeure se transforma en une ambulance pour recevoir les malades fournis par son service. Mais la panique n'en continuait pas moins ; elle augmentait avec l'intensité du fléau.

Les magasins se fermèrent et on ne sut comment se procurer désormais les choses les plus nécessaires : on craignit même de manquer de vivres. Les médicaments essentiels firent défaut pendant quatre ou cinq jours ; le pain faillit disparaître aussi, faute de farine et surtout de bras pour la pétrir.

C'était un hasard lorsqu'on pouvait se procurer un morceau de viande de boucherie.

Mais l'horizon devint moins sombre par suite de l'arrivée de la goëlette locale *Virginie*, chargée de soixante bœufs de Porto-Rico.

Ce chargement, destiné à la Trinidad, fut accaparé à la Guadeloupe par M. Brunerie.

La confiance revint alors ; le calme commença à se faire ; mais la vie resta d'une difficulté et d'une cherté inouïes.

Les malades étaient portés à l'hôpital de la marine et dans les ambulances qu'on venait d'établir à chaque extrémité de la ville ; des conseillers municipaux en avaient la surveillance.

Celle du bas était dirigée par M. Brunerie, négociant. Se souvenant des six années de services qu'il compte dans la marine, en qualité de médecin, M. Brunerie s'empressa de se mettre à la disposition de l'autorité supérieure.

Non-seulement ce citoyen honorable paya de sa personne, mais il abandonna encore ses propres affaires de commerce, pour se dévouer au service des malades. Démontant sa distillerie, tous les appareils de son usine, il en fit une ambulance de quatre-vingt-quinze lits, qu'il livra gratuitement à l'édilité de la ville. Enfin, chargé seul du soin de plus de mille malades, M. Brunerie fit preuve d'un dévouement dont la Basse-Terre doit lui être reconnaissante, et l'administration de la colonie ne saurait laisser dans l'oubli le négociant désintéressé, le généreux citoyen, le médecin dévoué (1).

Répondant à la demande de son collègue de la Guadeloupe, le Gouverneur de la Martinique, M. le capitaine de vaisseau de Lapelin, expédia les avisos le *Styx* et le *Roland*, pourvus de médicaments et de 600 barils de farine.

Sur ces navires arrivèrent M. Deprøge, médecin de 3^e classe de la marine, deux sœurs de Saint-Paul et trente disciplinaires. M. le Gouverneur de la Martinique ayant en outre fait appel au dévouement du corps médical de Saint-Pierre, M. le docteur Arnaud offrit ses services, ainsi que MM. Léon de Hell et Eugène Ruffin.

(1) Par décret impérial du 7 juillet 1866, M. Brunerie a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Du 1^{er} au 8 décembre, la moyenne de la mortalité fut de 62 décès par jour, et à cette époque, la ville comptait déjà 1703 morts.

La situation devint subitement périlleuse par suite de l'amoncèlement des cadavres au cimetière, où, des sépultures ne pouvant plus être assurées d'avance, on enterra comme on put. Les cercueils passaient fréquemment de longs jours et de longues nuits simplement déposés sur le sol, répandant alors des miasmes dont l'abondance faillit, un moment, menacer la colonie d'un autre fléau... *la Peste!*

C'est alors que la compagnie de discipline, casernée aux Saintes, fut appelée au chef-lieu et mise à la disposition du maire.

Au nombre de quatre-vingts, ces soldats furent tout d'abord dirigés au cimetière où ils creusèrent des fosses dans lesquelles entraient de douze à quatorze cercueils.

Les cercueils manquèrent faute d'ouvriers. M. D. de Monchy, négociant et membre du conseil municipal, fut chargé d'en faire construire. L'administration eut, pour cela, recours aux directions de l'artillerie et de l'infanterie de marine, et chaque matin de grands tombereaux déposaient aux endroits désignés, de 100 à 120 caisses. M. D. de Monchy s'acquitta avec zèle et beaucoup d'activité de ce soin ; on le trouvait partout où il savait pouvoir être utile.

Les détenus de la geôle devinrent insuffisants pour le transport des cadavres, et, frappés eux-mêmes dans une grande proportion, ils ne purent continuer leur service. On fit appel aux Indiens des habitations voisines de la ville et l'on employa les camions qui, dans le commerce, servaient au transport des marchandises.

Le jour, le roulement de ces camions impressionnait cer-

tainement beaucoup de monde ; mais la nuit, leur bruit sinistre, réveillant bien des personnes en sursaut, occasionnait, chez la plupart d'entre elles, des émotions tellement violentes que les premiers symptômes cholériques ne tardaient jamais à se produire. On dut à cette simple cause un grand nombre de décès.

Enfouis à une profondeur insuffisante, les trop nombreux cadavres du cimetière menacèrent le pays d'infection ; il fallut rapporter de la terre sur les fosses et y mettre une grande quantité de chaux vive. Cette déplorable situation donna un instant l'idée à l'administration supérieure de faire immerger les cadavres à six milles au large. Elle avait à craindre, en effet, qu'à un moment donné, il fut matériellement impossible de pourvoir aux inhumations.

Le vapeur *Célie* quitta dans ce but la Pointe-à-Pitre, le 4 décembre, traînant à sa remorque une grande chaloupe du port, destinée à recevoir les victimes. Mais, dès qu'ils eurent connaissance de ce fait, les journaux de la colonie et ceux de la Martinique blâmèrent la mesure qu'on allait prendre. Un communiqué, adressé au journal *l'Avenir*, fit savoir que cette détermination extrême n'avait pas reçu d'exécution.

L'immersion de ces cadavres, si nombreux chaque jour, pouvait, en effet, avoir de terribles conséquences, non-seulement pour la Guadeloupe, mais aussi pour les autres îles de l'archipel.

On empoisonnait du même coup toutes les Antilles.

Déjà, sur les premiers bruits d'immersion répandus à Saint-François, des pêcheurs ne purent trouver à vendre leur poisson.

Les conséquences ne pouvaient échapper à l'administration,

et dans sa pensée, elle ne devait recourir à ce moyen qu'en présence de la situation désespérée que pouvaient lui faire les événements.

Le 8 décembre, de nouvelles provisions de farine, de médicaments, d'objets de literie, arrivèrent de la Martinique, sur l'intercolonial le *Cacique* et sur la goëlette l'*Amaranthe*.

M. Miorcec, médecin de 2^e classe, et M. Hallais, médecin de 3^e classe de la marine, furent dirigés à la Guadeloupe sur leur demande. Le Gouverneur envoya encore, comme auxiliaires, deux sœurs de Saint-Paul-de-Chartres, trois bouchers, six boulangers, pris parmi les soldats de l'artillerie et de l'infanterie de marine, ainsi que de la compagnie disciplinaire.

Le jeune Deproge, enfant de la Martinique, et la sœur Marie-Romaine, payèrent de la vie leur généreux dévouement. La Guadeloupe reconnaissante ouvrit une souscription pour élever un monument destiné à perpétuer leur mémoire.

Malgré l'activité et le courage des soldats disciplinaires, malgré le secours d'une centaine d'Indiens venus des habitations voisines, on fut débordé de nouveau par la mortalité. Sur vingt-huit disciplinaires employés au cimetière, dix-huit contractèrent l'affection et moururent.

Les ateliers furent moissonnés à ce point, qu'en vingt-quatre heures, la propriétaire de l'habitation des Pères-Blancs, madame Page, perdait dix-huit travailleurs sur les vingt qui avaient passé la journée précédente à enterrer les victimes.

La puanteur était telle que plusieurs hommes furent trouvés morts près du cimetière; on brûla leurs cadavres sur place.

M. le docteur Douënel, se rendant au Baillif, fut pris de vomissements devant le cimetière, il serait infailliblement tombé, si son cheval, qu'il lança au galop, ne l'eût prompte-

ment emporté. Malgré cela, il conserva une diarrhée incoercible pendant plusieurs jours.

Un homme d'élite fit des prodiges : étant allé solliciter de l'administration supérieure l'occasion de se rendre utile, il réclama le poste le plus périlleux ; celui des inhumations lui fut désigné. Embrassant alors sa femme et ses enfants, il se saisit d'une pioche et se rendit au cimetière.

Plusieurs fois on le vit creuser lui-même les trous, et y déposer de ses propres mains les cadavres puants. Souvent atteint de vomissements, il ne voulut jamais abandonner le poste d'honneur qui lui avait été dévolu. Ce ne fut pas tout.

Passant toutes ses journées au cimetière, il se rendait le soir à l'ambulance du bas du bourg et y restait une partie de la nuit à soigner les malades. C'est encore lui qui avait accepté la mission pénible d'aller immerger les cadavres. Le nom de cet homme, car il appartient désormais à l'histoire de notre époque, est Bouzeran, capitaine au long cours ! (1)

Avant l'épidémie, le cimetière de la Basse-Terre était divisé en deux parties. La première était occupée par les personnes dont les familles se réservent des sépultures à perpétuité. La deuxième contenait tous les malheureux. Ce champ funèbre, bordé du côté de la mer par la route, était circonscrit, dans sa partie opposée, par de profondes excavations provenant de l'exploitation d'anciens gisements de sable ou de pouzzolane. Les deux parties étaient séparées par une ravine que les pluies transformaient en torrent. On imprima au moyen d'un barrage, une autre direction aux eaux pluviales et l'on profita du creux de la ravine pour y faire de longs sillons de cinq à six

(1) Par décret du 7 juillet 1866, M. Bouzeran a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

cents cadavres chacun. On put alors inhumer les morts au fur et à mesure qu'on les apportait ; ce fut le salut de la ville.

Les soixante-sept disciplinaires arrivés par le *Cacique*, concoururent aux fouilles des cavernes, au comblement de cette ravine, et du jour où les cadavres ne restèrent plus exposés sur le sol, on vit la mortalité décroître rapidement à la Basse-Terre, ainsi que parmi les travailleurs du cimetière. La mortalité augmenta à l'époque des brises variables, alors que les miasmes putrides du champ de repos, à peine éloigné d'un kilomètre, infectaient la ville dans toutes les directions.

Le 12 décembre, la Basse-Terre comptait près de 1800 victimes, dont 150 blancs de toutes conditions.

A partir du 20 décembre, le chiffre des décès tomba graduellement et, le 22, on n'enregistra personne à l'état-civil. Les jours suivants la mortalité reprit avec une moyenne quotidienne de près de trois, jusqu'au 1^{er} janvier 1866.

Habitué à l'air salubre de la ville, les habitants furent littéralement foudroyés dès l'apparition du fléau, qui frappa sans égard pour la position, pour l'âge, le sexe ni la race.

La Basse-Terre a donc vu périr plus du tiers de la population restée en ville pendant l'épidémie, alors que la Pointe-à-Pitre, malgré ses marécages, n'en a perdu que le quinzième environ.

Quelles peuvent être les causes d'une aussi grande disproportion dans cette mortalité?...

Les habitudes des populations sont semblables pour les deux villes. Mais il n'en est plus de même pour l'eau qu'elles boivent, l'eau de pluie étant la seule en usage à la Pointe-à-Pitre, tandis que l'eau de fontaine est la plus employée à la Basse-Terre.

L'eau qui sert à l'alimentation est, à la Basse-Terre, celle

de la Rivière-aux-Herbes. En temps ordinaire, cette eau produit sur toutes les personnes qui n'en ont pas l'habitude, un dérangement des fonctions digestives, de la diarrhée ou la dysenterie.

Cette Rivière-aux-Herbes, peu considérable, traverse à ciel ouvert plusieurs habitations qui toutes ont perdu beaucoup de monde de l'affection régnante, au moment où elle faisait en ville le plus de victimes. Des linges ayant appartenu aux malades ont été lavés dans les canaux qui aboutissent à cette rivière, et les déjections alvines qu'on y a ainsi mélangées ont, par ce seul fait, transmis à ces eaux de nombreux principes morbides. Introduites dans l'économie, ces eaux courantes devaient nécessairement déterminer ou développer la maladie.

Ainsi, l'habitation du Moulin-à-l'Eau, à la Capesterre, n'avait plus de malades depuis 14 jours, lorsqu'une recrudescence subite vint faire de nouvelles victimes. Après quelques recherches, le Gèreux finit par savoir que les linges des morts de l'habitation Fond-Cacao sont lavés dans le canal qui apporte l'eau à ses travailleurs. Il en informe la gendarmerie qui interdit ce blanchissage, et la maladie cesse au Moulin-à-l'Eau.

A la Basse-Terre, sur les trois cents hommes qui composent la garnison, on ne constate que cinq ou six décès, parce que ces hommes sont consignés dans le quartier où ils ne peuvent boire que de l'eau de pluie.

Sur soixante-quinze disciplinaires employés chaque jour en ville ou au cimetière, on en perd dix-huit; ces hommes buvaient de l'eau de rivière.

Les communes qui ont été les plus maltraitées, sont encore celles dans lesquelles on ne buvait que de l'eau courante.

Pendant la plus grande phase de l'épidémie, un bœuf est tombé d'une falaise dans la rivière, sur l'habitation Desmarts, à un kilomètre environ du réservoir. Le cadavre de cet animal, resté un mois dans ces parages, macéré par les pluies torrentielles, n'en a été retiré par la gendarmerie, qu'à l'état de putréfaction complète.

A ces causes, déjà plus que suffisantes pour expliquer le chiffre énorme des décès de la Basse-Terre, je joindrai encore les suivantes :

1° L'insuffisance des médecins qui, malgré leur bon vouloir, leur dévouement éprouvé, ne pouvaient visiter tous les malades ;

2° Le manque des médicaments indispensables, pendant plusieurs jours ;

3° Les ambulances dépourvues de matériel, d'un personnel en rapport avec la grande quantité de malades qu'on y entassait. Les soins y furent, malgré tout, prodigués avec le plus grand empressement ;

4° L'insouciance de la population attendant la dernière période du mal, avant de songer à venir réclamer des secours ;

5° La misère et les privations que supportaient beaucoup de gens, par suite du ralentissement commercial, de la diminution des produits, de leur avilissement, conséquences forcées des grandes sécheresses exceptionnelles des trois années précédentes ;

6° Les sinistres commerciaux qui ont créé tant de ruines à la Basse-Terre, modifié tant d'existences ;

7° Les dégâts occasionnés par l'ouragan du 5 septembre, après lequel tant de malheureux sont restés sans cases, exposés à toutes les intempéries ;

8° La peur, ce mal qu'on ne peut dominer, surtout quand

NALIER

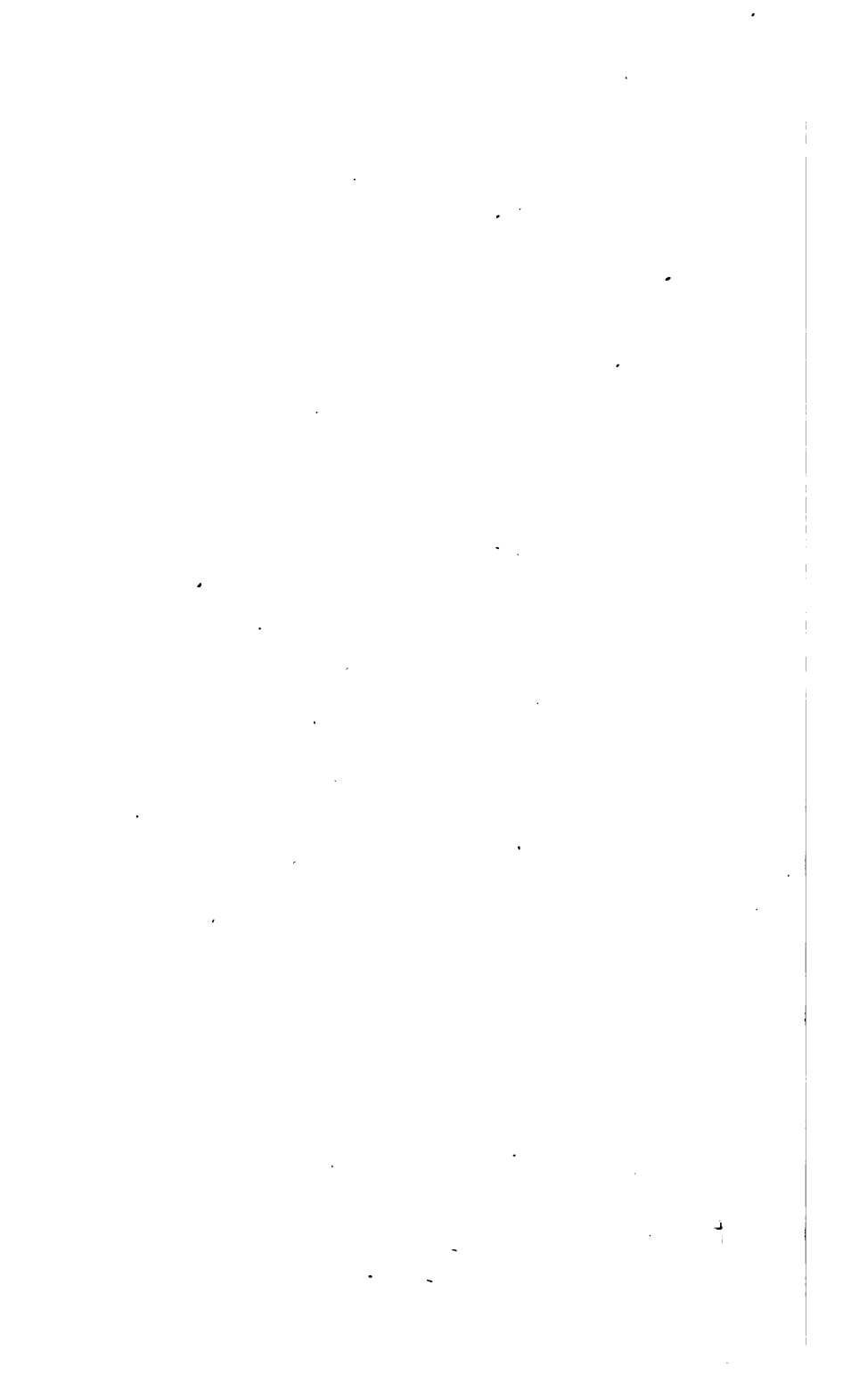
jour de son apparition

OMBRE de DÉCÈS.	MOIS.	DATES.	TES.	NOMBRE de DÉCÈS.
	1866			
2	Février.	1 ^{er}	1 ^{er}	»
1		2	2	1
6		3	3	1

É JOURNAL

3 Novembre Mai 1866

MOIS.	DATES.	RE s.	MOIS.	DATES.	NOMBRE de DÉCÈS.
1866			1866		
—			—		
rier.	1 ^{er}		Mai.	1 ^{er}	»
	2			2	»
	3			3	»
	4			4	»
	5				



le courage abandonnait les plus fortement trempés, les constitutions les plus solides, les plus énergiques. Ainsi moururent beaucoup d'hommes qui, souvent avaient, sans broncher, servi de point de mire au pistolet d'un adversaire ;

9^e Enfin, l'épuisement éprouvé par les plus robustes qui, après avoir passé bien des nuits au chevet de leurs parents ou de leurs amis, n'offraient plus alors à la maladie qu'une pâture toute préparée, une existence sans force, devenue incapable de réagir.

TABLEAU DE LA MORTALITÉ

		Décès.
Du 13 au 20 Nov. 1865 il y a eu.....	410	} 1206
Du 21 au 30 Nov. —	1096	
Du 1 ^{er} au 10 Déc. —	547	} 711
Du 11 au 20 Déc. —	137	
Du 21 au 31 Déc. —	27	
Du 1 ^{er} au 10 Janv. 1866	6	} 12
Du 11 au 20 Janv. —	3	
Du 21 au 31 Janv. —	3	
Du 1 ^{er} au 10 Fév. —	12	} 30
Du 11 au 20 Fév. —	13	
Du 21 au 28 Fév. —	5	
Du 1 ^{er} au 10 Mars —	»	} 1
Du 11 au 20 Mars —	1	
Du 21 au 31 Mars —	»	

RÉCAPITULATION

Européens et Créoles blancs.....	189
Soldats européens (Infanterie, Artillerie, Disciplinaires).....	28
Noirs de la Guadeloupe.....	969
Créoles de couleur.....	750
Coolies indiens.....	18
Coolies africains.....	6

TOTAL GÉNÉRAL..... 1960

Plus 100 personnes non déclarées, inhumées sur des propriétés.

La différence entre la mortalité cholérique officielle de la Basse-Terre (1960) et celle de la Pointe-à-Pitre (1564), était donc de 396 au 1^{er} avril 1866.

Si l'épidémie fut plus meurtrière à la Basse-Terre qu'à la Pointe-à-Pitre, elle dura bien moins de temps.

Or, n'est-ce pas là un indice de plus, que la maladie n'a frappé la Guadeloupe proprement dite qu'à la suite d'une importation déjà démontrée du reste, et que son véritable foyer se trouvait dans les marais de la Pointe-à-Pitre ?...

LES COMMUNES DE LA GUADELOUPE

La Baie-Mahault, le Lamentin, le Port-Louis, le Moule, le Canal, le Morne-à-l'Eau, les Abymes, le Gosier, St-François, Ste-Anne, le Petit-Bourg, la Capesterre, les Trois-Rivières, Gourbeyre, Ste-Rose, l'Anse-Bertrand, Ste-Claude. — Situation générale des communes au 1^{er} Juin 1866.

C'est à l'arrivée des détenus de la geôle qu'on dut l'introduction du fléau dans les communes voisines de la Pointe-à-Pitre. Etonnés de se voir en possession d'une liberté qu'ils n'ambitionnaient pas, ne voulant pas être privés si gratuitement du confortable de leur prison, ces gens ne consentaient qu'avec peine à quitter la ville pour retourner dans leurs foyers. Chassés par la police, ils furent contraints de partir, disséminant sur leur parcours le germe de cette maladie, véritable traînée épidémique qui, une fois embrasée, ne tarda pas à envahir l'île entière.

Décrire par ordre de dates la marche progressive de l'épidémie dans les communes, donner de complets détails sur tous les incidents qui se sont produits, serait trop étendre le cadre que je me suis tracé.

Je laisse à mes collègues de la marine, qui ont été chargés

des ambulances sur ces différents points de la colonie, le soin de produire eux-mêmes leurs observations sur la nature du fléau qu'ils ont eu à combattre, et les résultats parfois contradictoires des autopsies, documents que la science leur fait un devoir de publier. Je ne donnerai donc que des aperçus très-succincts, mais d'une rigoureuse exactitude, n'ayant jamais accepté un renseignement sans l'avoir scrupuleusement contrôlé.

La mortalité dans les communes rurales a varié, selon la topographie des lieux, la conformation du terrain plat ou montagneux, la nature du sol marécageux ou calcaire; suivant la température de l'air et ses variations plus ou moins brusques, la quantité d'humidité, le nombre des cours d'eau et la direction des vents, enfin selon la structure plus ou moins confortable des cases, leur agglomération ou leur dissémination.

La fréquentation des travailleurs d'habitations déjà contaminées, avec ceux des localités épargnées jusqu'alors, a surtout produit la contagion.

Combien est-il mort de malheureux dans les cases isolées ou perdues des *Grands Fonds*, cases que le médecin ne pouvait souvent pas découvrir, et où il ne trouvait qu'un cadavre déjà en putréfaction quand il parvenait au but de sa recherche?...

Combien de petits cultivateurs sont morts de misère, de dénûment, n'ayant pour tout secours que l'eau bourbeuse d'une mare voisine? D'autres se sont empoisonnés, soit par de fortes libations de tafia saturé de camphre, soit par des doses exagérées de laudanum.

Beaucoup d'inhumations ayant été faites sur les routes, dans les bois, sur des mornes éloignés, dans des savanes dé-

sertes, dans des lieux introuvables aujourd'hui, on ne saurait préciser, d'une manière absolue, le chiffre réel des décès dans les communes.

LA BAIE-MAHAULT

Après la commune de la Basse-Terre, celles de la Baie-Mahault, de la Capesterre, du Lamentin et de Sainte-Rose sont les plus peuplées. Elles ont de 4,000 à 6,000 âmes.

L'épidémie a fait son apparition le 6 novembre 1863 à la Baie-Mahault. Du 8 au 17 décembre on y compta 410 décès officiels, dont trente au moins non déclarés à l'état-civil.

Le 1^{er} décembre, la mortalité était encore de vingt-cinq; le 2, ce chiffre s'éleva à trente-six.

Le 11, le fléau commença à entrer dans une période décroissante. Une recrudescence ayant eu lieu dans le courant du mois de février 1866, on compta sept cent douze morts au 1^{er} mars.

Beaucoup de malheureux, trop éloignés du bourg, sont morts sans avoir pu recevoir les secours de la science; ce fait s'est produit dans presque toutes les communes. Ce sont les travailleurs de M. de Jabrun, ceux de M. de Reizet, qui ont fourni le plus de malades à l'ambulance dirigée par M. Bathy-Berquin, médecin de 2^e classe de la marine (1). Le mal a ensuite envahi les hauteurs, jadis si salubres.

LE LAMENTIN

C'est au nommé Bocage, patron d'une pirogue venue de la Pointe-à-Pitre, qu'on doit l'importation de la maladie au Lamentin.

(1) Par décret du 7 Juillet 1866, M. Bathy-Berquin a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Arrivé le 4 novembre, il vit mourir sa femme, la première atteinte. Localisée dans sa maison, l'affection en frappa d'abord les habitants, et après y avoir fait neuf victimes, elle resta trois jours stationnaire.

Le fléau se répandit ensuite dans toute la commune qui, en très peu de jours, fut envahie. M. J. Richaud, médecin de 2^e classe y fut envoyé pour créer une ambulance, et par trois fois, le même jour, ce médecin la vit se remplir et se vider. Il y traita 1500 personnes sur lesquelles 550 ont succombé (1). Dans ce chiffre on compte deux blancs créoles.

A l'habitation Le Mesle, une femme meurt enveloppée dans une couverture de laine. Cette couverture, jetée dans le canal qui traverse l'habitation, reste accrochée et séjourne sur des branches pendant plus d'un mois. La blanchisseuse de l'habitation la reconnaissant (elle appartenait au gérant), la prend, la lave et succombe en très-peu de temps. — Les effets de cette blanchisseuse apportés au bourg, déterminent la mort de plusieurs personnes.

On a remarqué que le lavage du linge dans les canaux répandit les germes du choléra dans plusieurs habitations voisines, situées au-dessous du courant. Il suffisait alors qu'on lavât dans cette eau pour contracter l'affection ; à plus forte raison quand on en buvait.

Nous avons déjà vu des résultats analogues à la Basse-Terre, par suite de l'usage, comme boisson, de l'eau de la Rivière-aux-Herbes, ainsi que de celle de plusieurs canaux.

L'épidémie ayant franchi la Grande-Rivière dans le voisinage de la Rivière-Chaude, frappa les petits propriétaires des habitations situées à l'entrée des bois.

(1) Par décret Impérial du 7 Juillet 1866, M. Richaud a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Le 18 février 1866, la commune perdait encore jusqu'à six personnes par jour.

La recrudescence qui s'est manifestée au Lamentin par suite des inhumations défectueuses et par l'influence des miasmes du cimetière sur le bourg et ses environs, a fait trente-cinq victimes, du 2 au 25 mai.

LE PORT-LOUIS

Dès l'apparition du fléau au Port-Louis, M. E. Souques, conseiller général, forma une association dont les membres, divisés par groupes, se transportèrent sur tous les points de la commune où les cas se manifestaient. Cette commune a perdu environ cent-trente personnes.

LE MOULE

Chef-lieu d'une justice de paix, la ville du Moule était anciennement le siège d'une Sénéchaussée. La population de cette commune est de 10,113 âmes.

L'épidémie s'est d'abord montrée assez discrète en ville. L'ambulance était dirigée par le docteur Duchassaing (1), tandis que son collègue, M. E. de Poyen, parcourait la campagne.

Le 8 décembre, l'état sanitaire s'était sensiblement amélioré et l'on ne comptait plus en ville que d'un à deux décès par jour.

Le 25 décembre, la fête du Moule, coïncidant avec celle de Noël, attira en ville une grande affluence de cultivateurs. Ces malheureux ne tardèrent pas à payer de la vie les écarts et les excès contre lesquels cependant on les avait invités à

(1) Par décret du 7 juillet 1866, M. Duchassaing a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

se tenir en garde. Aussi, la mortalité s'éleva-t-elle de un à quatorze le surlendemain, alors qu'on envisageait la commune comme débarrassée du fléau.

Un matelot anglais est mort à bord d'un navire chargé de charbon : ce décès a été le seul sur le bâtiment. Des cas assez nombreux, suivis de mort, n'ont cessé de se produire dans cette commune jusqu'au mois de mars 1866 ; on compte plusieurs créoles blancs au nombre de ces victimes.

LE CANAL

Cette commune est la plus vaste de celles de la Grande-Terre.

Le bourg est petit, misérable, situé au milieu de marécages très-étendus. Malgré les fièvres paludéennes de ce village, caractérisées de *fièvre du canal*, malgré les privations et la misère de la population, la mortalité n'y a pas été plus grande que dans les autres communes ; mais il y a eu plus de malades que partout ailleurs. Sur 6000 âmes, la moyenne des décès des dix premiers mois de l'année 1863 avait été de 11,7 par mois.

D'après M. Lacascade, médecin de la marine, chargé de l'ambulance du bourg, la mortalité fut de 38 dans le mois de novembre et de 32 en décembre, plus 5 décès non déclarés. Cet excédant, dû au fléau, a donc été considérable pendant les deux derniers mois de l'année.

L'épidémie a été importée de la Pointe-à-Pitre au Canal, le 4 novembre, par un détenu de la geôle, Sylvestre Saint-Charles. Se trouvant malade en route à peu de distance du bourg, il fut transporté dans une case de l'habitation Cornette, située sur le point le plus salubre de la commune ; il mourut le même jour.

Deux autres prisonniers, Narcisse et Saint-Eloi, également transportés à Cornette, succombèrent au bout de deux jours.

Trois jours après, quatre personnes de l'habitation mouraient dans une case voisine de celle où l'on avait transporté les malades venus de la Pointe-à-Pitre.

Dix jours plus tard, le 17 novembre, un enfant nommé Lolo, employé à la forge de M. Sabattier, succomba. Cette forge était située à trois cents mètres de la case contaminée de l'habitation Cornette.

Le 22 novembre, l'épidémie apparaissait dans la partie basse et marécageuse du bourg, et dès le 29 on comptait de huit à dix décès par jour.

Du 3 au 10 décembre, il n'y eut que quatorze décès à l'ambulance et vingt dans le bourg.

Le 26, de nombreuses cholérines, fournirent encore quelques victimes.

Il résulte de ces faits :

Que la contagion a été la seule cause du mal;

Que le fléau cholérique n'est pas venu avec l'air, puisque, dans ce cas, il se serait produit partout à la fois et n'aurait pas choisi, pour ses débuts, la situation la plus saine de la commune ;

Que les marais n'arrêtent point la marche de l'affection cholériforme; qu'ils en activent au contraire l'éclosion, le développement, et qu'ils en hâtent probablement la funeste terminaison ;

Que l'épidémie n'a pas séjourné longtemps dans la partie la plus saine de la commune.

Du 4 novembre au 4 janvier, on a compté quatre-vingt-douze décès dont soixante-cinq au bourg; plus dix non déclarés.

MORNE-A-L'EAU, GRIPPON

La maladie a fait de nombreuses victimes au Morne-à-l'Eau, dont l'ambulance a été confiée à M. le docteur Arnaud, de la Martinique.

Cette commune, qui dès le 10 décembre fermait son ambulance, voyait moins d'un mois après apparaître de nouveaux cas. M. Arnaud étant déjà retourné à la Martinique, l'ambulance de Grippon fut confiée à un médecin de la marine.

LES ABYMES

La commune des Abymes, dont celle de la Pointe-à-Pitre a été détachée, possède une population de 3,301 âmes.

Le bourg de cette commune n'est éloigné que de trois kilomètres de la Pointe-à-Pitre.

A un kilomètre du bourg se trouve l'hospice Sainte-Elisabeth, ouvert en 1850 sous le nom de Salle d'asile de l'arrondissement de la Pointe-à-Pitre. Bâti sur l'habitation Longval, appartenant au domaine colonial, cet établissement a été converti en hospice en 1854.

Au début, il n'y a eu que trois décès dans cet hôpital : celui d'un infirmier, celui de sa femme, morte en quatre heures après l'avoir soigné, plus une autre vieille femme. On y a apporté une cinquantaine de morts des différents points de la commune. La supérieure de l'établissement y est tombée malade, mais, soignée à temps, elle s'est complètement rétablie.

Grâce à l'intelligente activité du maire, M. Chauvel, cette commune a été comparativement peu maltraitée. Se transportant sur tous les points où un décès lui était signalé

M. Chauvel faisait brûler les linges, les lits, même les cases, quand c'était nécessaire.

Malgré toutes ces précautions, il ne put sauver de la contagion les gens qui s'obstinaient à conserver des objets souillés de déjections cholériques. Ainsi, un paquet de linge fut trouvé dans les halliers par un noir. Ce paquet resté à l'air et mouillé par de forts grains, a cependant pu, après un abandon d'un mois, communiquer le germe du choléra à l'homme qui l'avait trouvé et rapporté dans sa case.

Le 12 mars 1866, on signalait encore dans cette commune quelques cas isolés.

LE GOSIER

Ce sont des personnes venues de la Pointe-à-Pitre, à peine éloignée de cinq kilomètres du Gosier, qui le 17 novembre ont été les premières frappées. Se répandant ensuite dans la campagne, le fléau y fit de nombreuses victimes.

La mortalité a sévi sur les habitations plutôt que dans le bourg, où l'ambulance dirigée par M. Cartron, médecin de la marine, rendait à la vie les malades qu'on y transportait avant que le mal fût devenu irremédiable.

Le 24 décembre, l'état sanitaire de cette commune devint satisfaisant ; mais les fêtes de Noël et celles du 1^{er} de l'an devinrent l'occasion d'une légère recrudescence. On comptait au Gosier deux cent sept décès le 8 mars 1866.

SAINT-FRANÇOIS

Ce bourg a peu souffert. Dès l'apparition de la maladie on y prit la précaution de brûler les cases et les effets susceptibles de propager la contagion.

Des gens venus du Petit-Bourg, village déjà contaminé, y introduisirent quelques cas dans les premiers jours de janvier, et l'on eut trois nouveaux décès à enregistrer.

SAINT-ANNE

Cette commune a été l'une des dernières à subir l'importation malgré le voisinage du Moule et de Saint-François.

Le bourg n'ayant pas de médecin, M. le docteur G. de Poyeu, du Moule, s'y rendit et se mit à la disposition des habitants.

Ce n'est que dans le courant du mois de décembre que, surgissant tout-à-coup, l'épidémie y a fait quelques victimes.

LE PETIT-BOURG

Situé en face de la Pointe-à-Pitre, mais du côté opposé de la rade, le Petit-Bourg a été la première étape du mal sur le chemin de la Basse-Terre.

Malgré l'arrivée journalière de voyageurs, l'épidémie ne s'y est déclarée que le 17 novembre, importée par un noir de la Pointe-à-Pitre. C'est M. le docteur Jaspert, médecin de la marine, qui a été chargé de visiter la commune ainsi que les habitations situées sur les hauteurs.

Une ambulance confiée à M. Arthur Durand existait en ville. Le maire en créa une autre sur le lieu appelé Calvaire, où des médicaments étaient distribués à tous ceux qui venaient en demander. Les secours étaient souvent portés à domicile, jusque sur les hauteurs, par M. Léon Gros, qui pendant toute la durée de l'épidémie a fait preuve d'activité et de dévouement.

Le 19 décembre, on comptait deux cent soixante morts dans la commune ; l'ambulance fut fermée deux jours après.

Le 22 janvier, les matelas rendus par l'ambulance du Petit-Bourg, furent brûlés sur l'un des quais de la Pointe-à-Pitre, ainsi que les couvertures et les fonds de lits en cordes.

Une légère recrudescence eut lieu au commencement du mois de février 1866, mais à la date du 26 il n'y avait plus de décès.

Des pluies étant survenues au mois de mars, plusieurs cas suivis de mort reparurent pendant quelques jours. D'après M. Durand, cette mortalité était due aux sondages de plusieurs tombes, exécutés au moyen d'une longue tige de fer qu'on retirait souvent souillée de lambeaux ou de liquides putréfiés. Cette exploration eut lieu sous la surveillance d'une commission composée d'un chef de bureau de la direction de l'intérieur, d'un capitaine de gendarmerie et d'un médecin de 2^e classe de la marine.

Du Petit-Bourg, la contagion porta la maladie dans les hauteurs jusqu'alors épargnées. Elle s'opéra par le contact d'homme à homme, par les vêtements et les objets de literie. On put suivre pas à pas la marche du fléau.

LA CAPESTERRE

La Capesterre était une des localités les plus maltraitées à la date du 23 novembre. Le 25 janvier, on y comptait encore un assez grand nombre de décès, malgré tout le zèle déployé par M. le docteur Galigny de Bonneval.

LES TROIS-RIVIÈRES

C'est le 10 novembre que le premier cas s'est produit dans cette commune, sur une personne venue de la Pointe-à-Pitre.

Dès le 14, les secours y étaient partout organisés.

Le quartier de la Grande-Anse eut beaucoup à souffrir.

Je dois faire remarquer que la Capesterre et les Trois-Rivières sont les points de l'île les plus exposés aux grands vents. L'air s'y renouvelle sans cesse et se purifie de même ; c'est donc à la contagion qu'on doit attribuer les nombreux décès de ces deux communes.

GOURBEYRE

Comprise entre Dolé et la Basse-Terre, cette commune comporte une grande étendue. Les cases sont très-éloignées les unes des autres ainsi que les habitations. D'après M. Bo-chard, médecin de la marine, chargé de ce quartier, le 10 janvier, la mortalité était de trois cent quatre-vingt-dix. Le 11, quatre nouveaux cas éclatèrent à Suffren.

SAINTE-ROSE

On peut diviser cette commune en deux parties bien distinctes : l'une située à l'Est du bourg et l'autre à l'Ouest.

Celle de l'Est est plate, aussi les eaux s'écoulent-elles difficilement. Elle est traversée par une rivière, par des ravines dont les ruisseaux, avant de rejoindre la mer, se dégorgeant sur un fond marécageux couvert de mangliers. Tout le littoral est donc formé par une vase chargée de détritux d'animaux et de végétaux en putréfaction.

Les habitations, peu élevées, ont de fréquentes communications entre elles, par les *ateliers*.

La partie Ouest est arrosée par dix rivières et ravines dont les eaux se rendent à la mer, coulant sur le fond de sable qui constitue cette partie du littoral jusqu'à Deshaies.

Les habitations sont élevées, isolées, bien aérées, ventilées même. Le sol s'égoutte facilement.

De cette topographie il résulte que :

La partie Est de la commune a donné.	356 décès.
La partie Ouest.....	50
Le Bourg.....	36

Soit, 442 décès sur une population de 5,338 personnes.

On ne saurait donc arguer de l'antagonisme paludéen, puisque ce sont les habitations voisines des palétuviers et des marais qui ont payé la plus large part.

Débutant le 9 novembre à Sainte-Rose, l'épidémie augmenta d'intensité jusqu'au 13 décembre, époque à laquelle commença la décroissance.

Du 1^{er} au 26 janvier, on ne compta que sept décès : — Au 18 février, la mortalité avait atteint le chiffre de quatre cent vingt-huit.

Dans la race blanche, on a eu à déplorer la mort du frère du docteur L'Herminier ainsi que celle de ses deux filles, et celle de mademoiselle Mauret-Nolivier, jeune personne de seize ans récemment arrivée de France.

Le maire, M. Mauret, avait installé au bourg de Sainte-Rose des gardiens actifs et zélés qui, trois ou quatre fois par nuit, faisaient des rondes, donnant immédiatement leurs soins aux personnes atteintes.

Du 28 Janvier au 7 février, il n'y eut aucun cas dans la commune. Du 8 au 13, on constata deux décès à Calas et un à La Boucan.

L'invasion de l'habitation Le Piton, située à l'extrémité Ouest de la commune et parfaitement isolée, eut lieu en même temps. Cette habitation avait traversé l'épidémie sans

avoir un seul malade, lorsque le samedi, 10 février, le nommé Jules, journalier, se rendit au Lamentin très-éprouvé en ce moment.

Ayant visité plusieurs malades graves, Jules revint le soir sur sa propriété à un kilomètre du Piton. Laissant à sa femme le linge qu'il avait porté dans la journée, il se rendit sur l'habitation, auprès d'une autre femme nommée Nérosi.

La femme de Jules et Nérosi furent presque immédiatement atteintes de vomissements, de diarrhée, de refroidissement et succombèrent le lendemain, 11 février.

Le chef de l'atelier ayant soigné ces malades, mourut le 13. — Du 13 au 16, deux autres travailleurs succombèrent et sept ou huit cas nouveaux se déclarèrent. Voilà donc un exemple de contagion des plus précis.

C'est M. le docteur Diavet qui, dans cette épidémie, a donné des soins aux malades de Sainte-Rose. Ses observations sur ce fléau ne sauraient être passées sous silence ; elles sont de nature à éclairer de nouveau l'opinion sur le véritable caractère de la maladie à son début dans la commune.

« La dernière fois que je vous ai rencontré à la Pointe-à-Pitre, écrivait M. Diavet au docteur Granger, je croyais que nous avions à Sainte-Rose le choléra de l'Inde. Mais, je n'ai pas tardé à revenir de cette opinion. — Je ne sais même pas comment j'ai pu commettre une pareille erreur. Cela tient sans doute à ce que les premiers cas que j'ai observés, avaient tous présenté des crampes, de la cyanose, une émaciation très-prononcée ; mais j'aurais dû tenir compte de la violence, toujours très-grande, qu'acquièreient tous les symptômes d'une maladie qui passe à l'état épidémique, et des complications qui s'y ajoutent.

• Placé en face d'observations plus nombreuses, j'ai constaté la rareté des crampes, la variété de la cyanose, l'émaciation peu marquée, la mort si douce, l'existence de points névralgiques que je ne me rappelle pas avoir vus dans le choléra, la chaleur du front, persistant jusqu'au dernier moment, enfin l'absence de ce masque cholérique si caractéristique.

• Quant aux observations de fièvres paludéennes cholériques que j'ai faites de 1836 à 1864, l'un de mes prédécesseurs, M. Montmédan, qui en 1832 avait vu le choléra à Paris, a cru plusieurs fois en avoir reconnu des cas dans la commune. Il a même pressé les inhumations afin d'éviter la contagion.

• C'était évidemment à la *fièvre algide cholériforme* qui existe aujourd'hui, qu'il avait affaire et que, lui aussi, avait prise pour le *fléau indien*. »

(Extrait d'une lettre du 18 février 1866.)

L'ANSE-BERTRAND

C'est le 8 janvier que l'épidémie sévit avec le plus de force dans cette commune, où les pertes ont été relativement minimes, puisqu'on n'y compte que vingt-cinq décès.

Le 29 mars 1866, y éclatait un nouveau cas de choléra foudroyant.

SAINTE-CLAUDE

Le Camp-Jacob, situé dans cette commune à 545 mètres au-dessus du niveau de la mer (1), a été très-éprouvé.

Dès le 26 novembre, on constatait six décès, et, deux jours après, ce chiffre atteignait quarante-cinq.

Le Matouba, plus élevé que le Camp, a moins souffert.

(1) Pression barométrique 718.7. — Thermomètre 22.5. — Humidité relative en centièmes 79.

En huit jours, ces deux localités ont perdu quatre cent vingt-et-une personnes.

Sur l'habitation Ducharmoi, les cinquante travailleurs qui composaient l'atelier sont morts en très-peu de jours, ainsi que le propriétaire, M. Rouget.

L'air est des plus purs dans ces parages ; la maladie y a été importée par les émigrants de la Pointe-à-Pitre et par ceux de la Basse-Terre.

L'usage de l'eau courante comme boisson a également contribué aux indispositions, aux accidents prémonitoires.

En résumé, les causes qui ont concouru à développer la maladie dans les communes sont nombreuses et les mêmes pour toutes. — Ainsi que je l'ai dit déjà, ce sont : les abus des préventifs, les vêtements insuffisants (effets de coton) ne garantissant pas assez le corps contre les brusques variations de la température de la nuit chez des gens qui, le plus souvent, se couchent — sans se déshabiller et sans se couvrir — sur un simple matelas, soit même sur le plancher ; ce sont les abus des liqueurs fortes, les excès vénériens et de tous genres.

Dans les usines, c'était encore le passage sans transition des travailleurs, de la chaleur intense des fourneaux à l'air frais et humide du dehors.

Je mentionnerai en outre les demeures basses, mal aérées, entourées de marécages ou d'herbes humides qu'on négligeait de faucher, ou construites le long d'un canal d'eau vive et courante ; enfin une alimentation d'autant plus insuffisante que les vivres sur pieds avaient été détruits par l'ouragan du 6 septembre. A ces causes venait se joindre l'interruption ou plutôt la désorganisation du travail des champs pendant la durée de l'épidémie, et par suite, l'absence de toute production alimentaire.

SITUATION générale des Communes à la date du 1^{er} Juin 1866.

COMMUNES.	DATE DU DERNIER CAS.	NOMBRE des décès accomplis depuis le dernier cas
Deshales.....	1865 10 Décembre.	172
Saint-Louis	1866 14 Janvier.	137
Saint-François.....	— 2 Février.	118
Gosier.....	— 7 —	113
Petit-Canal.....	— 13 —	107
Capesterre (Marie-Galante).....	— 15 —	105
Grand-Bourg.....	— 18 —	102
Saintes.....	— 2 Mars.	80
Gourbeyre.....	— 16 —	76
Vieux-Habitants.....	— 17 —	75
Désirade.....	— 19 —	73
Pointe-Noire.....	— 22 —	70
Abymes.....	— 24 —	68
Bouillante.....	— 24 —	68
Sainte-Claude.....	— 26 —	66
Baillif.....	— 26 —	66
Basse-Terre.....	— 27 —	65
Goyave.....	— 27 —	65
Anse-Bertrand.....	— 29 —	63
Port-Louis.....	— 30 —	62
Morne-à-l'Eau.....	— 31 —	61
Sainte-Anne.....	— 1 ^{er} Avril.	60
Petit-Bourg.....	— 5 —	56
Capesterre.....	— 12 —	49
Vieux-Fort.....	— 15 —	46
Moule.....	— 16 —	45
Trois-Rivières.....	— 17 —	44
Baie-Mahault.....	— 6 Mai.	25
Pointe-à-Pitre.....	— 8 —	23
Sainte-Rose.....	— 18 —	13
Lamentin.....	— 21 —	10

Basse-Terre, le 1^{er} Juin 1866.

(Gazette officielle.)

IV

LES DÉPENDANCES DE LA GUADELOUPE

Marie-Galante. — La Désirade. — Les Saintes. — Saint-Martin. — La Dominique (Ile anglaise). — Tableau de la mortalité de la Guadeloupe et de ses dépendances pendant l'épidémie.

La Guadeloupe possède quatre dépendances administrées par deux commandants particuliers.

La première et la plus grande est l'île Marie-Galante qui a 83 kilomètres de tour et une population de 13,807 âmes. Elle comprend trois communes : Grand-Bourg, Capesterre et Saint-Louis.

Le commandant de Marie-Galante a dans son arrondissement les Saintes et la Désirade.

La seconde est formée du groupe d'îlots des Saintes. L'îlot le plus à l'Est porte le nom de Terre-de-Haut. Dans son voisinage se trouve l'îlet-à-Cabrit, converti en maison centrale de force et de correction.

L'îlot de l'Ouest est appelé Terre-de-Bas. La population des Saintes est de 1,394 âmes.

La troisième est l'île de la Désirade ; elle a environ 22 kilo-

mètres de tour. Le gouvernement y entretient une léproserie. — La population de cette île est de 1,818 habitants.

La quatrième dépendance est la partie septentrionale de Saint-Martin, située à 233 kilomètres au Nord de la Guadeloupe. Elle a près de 39 kilomètres de tour et une population de 3,231 âmes. — La partie Sud de cette île appartient au gouvernement hollandais.

Si les détenus de la geôle ont disséminé le choléra sur tous les points de la Guadeloupe par le fait de leur départ de la prison de la Pointe-à-Pitre, les matelots des goëlettes locales, ainsi qu'on va le voir, ont importé le fléau dans les îles voisines, dépendances de la colonie.

MARIE-GALANTE

Partie de la Pointe-à-Pitre au moment où la maladie y était dans toute sa force, la goëlette *Marie-Athalie* mouilla le 2 novembre dans l'anse Saint-Louis.

Le lendemain, un des hommes de l'équipage, le nommé Georges, éprouvant les premières atteintes du mal, tomba sur la grande route. On le transporta à l'habitation Saint-Charles, et se trouvant guéri le 5, il gagna les hauteurs de l'île. Le 6 novembre, sa sœur qui l'avait soigné, et le nommé Coquin qui l'avait conduit, tombèrent malades et moururent deux jours après; puis successivement la femme Coquin, ses enfants, son père et sa belle-mère.

Une femme âgée qui fréquentait, quoi qu'on pût lui dire, les maisons contaminées, porta chez elle la contagion, et la maladie frappa sa fille et son gendre; sa fille seule fut sauvée.

De l'équipage de la *Marie-Athalie*, il ne resta bientôt plus que le contre-maitre qui fut frappé le 12 après avoir enseveli

ses camarades. Mais, plus heureux que son capitaine M Sauvaire, mort le 6 novembre, il parvint à guérir.

Le nommé Cerisia ayant succombé sur l'habitation Maréchal, son linge fut lavé dans la mare voisine. La maladie éclata huit jours après, le 13, tuant *trente-cinq* cultivateurs. Séraphine a soigné Cerisia et cinq travailleurs l'ont placé sur une charette pour le ramener à Saint-Louis, Séraphine et les cinq hommes meurent. — Les habitants frappés de terreur émigrèrent.

Un autre matelot, appelé Sainte-Rose, reste malade dans une case isolée : quelques rares personnes l'approchent, entre autres Rose-Lise, sœur de Cerisia, qui meurt victime de son dévouement. Antoinette et Nancy qui ont assisté Rose-Lise, succombent ensuite, puis Anasthasie qui a visité Nancy pendant sa maladie.

Malgré sa proximité de Saint-Louis, le Grand-Bourg reste encore épargné. Mais, la goëlette *Adda* arrive de la Pointe-à-Pitre, son pavillon en berne, un homme de l'équipage venant de mourir dans la traversée.

La peur se répandant aussitôt dans le bourg, le maire convoque immédiatement la commission sanitaire. Malheureusement les passagers et l'équipage de l'*Adda* ont déjà mis pied à terre et la quarantaine imposée au bâtiment devient illusoire.

Le matelot décédé est enterré dans le cimetière, et malgré les précautions dont on entoure cette inhumation, la maladie se déclare dès le lendemain, enlevant en peu d'heures une femme pleine de santé.

Le jour suivant M^{lle} S..., passagère de l'*Adda*, après vingt-quatre heures de séjour en ville, se rend à la Capesterre, accompagnée de sa servante. Désireuse de voir son frère qui

habitait à quelques kilomètres plus loin, cette dernière se met en route, et la nuit elle meurt frappée par l'épidémie. Son frère, fou de terreur, revient au Grand-Bourg se munir de ce qui est nécessaire pour l'inhumation : cette pénible mission accomplie, il est atteint le soir et meurt trois heures après.

Germeuil, novice de l'*Adda*, se rend au Morne-Lalane à peine éloigné de 4 kilomètres du Grand-Bourg et tombe malade en arrivant. Germeuil guérit, mais bientôt ceux qui l'ont soigné sont atteints et sa famille compte trois décès, dont deux domestiques. Les hauteurs verdoyantes et salubres du Morne-Lalane sont dès lors éprouvées par le fléau et on y constate dix-sept victimes.

Le 21 novembre, la commune du Grand-Bourg comptait quarante-un décès (1).

Rachel se rendant chez son frère, tombe malade sur la route de la Capesterre; ils meurent tous les deux. Epargnée jusqu'au 10 décembre, la Capesterre perdit sur l'habitation Callebassier douze cultivateurs en trois jours. — Son propriétaire fut frappé au milieu de ses travailleurs qu'il soignait. C'est un vieux nègre qui importa le fléau sur cette habitation. Revenant de Saint-Louis, il se sentit pris à son arrivée au bourg et succomba en peu d'heures.

Le 8 décembre, l'habitation Monrepos perdit le nommé Gros qui venait d'ensevelir son oncle sur une propriété éloignée. — Le lendemain, Paulin qui avait soigné Gros mourut

L'habitation Mesdésirs perdit vingt-huit travailleurs.

A Peziers, sur cinq cultivateurs qui habitaient la même case, trois moururent.

Dès l'apparition du fléau à Marie-Galante, des ambulances dirigées par les docteurs Lauriat et Raiffer furent établies à proximité des centres les plus populeux.

M. Pestre, médecin de la marine, fut chargé de celle de l'hôpital militaire, et le 18 décembre on y comptait quinze guérisons sur quatre-vingt-onze malades. — Dès que les convalescents sortaient des salles épidémiques, ils passaient dans des chambres voisines. L'hôpital ayant été divisé en six compartiments, les sœurs en occupaient le troisième et les infirmiers le quatrième. — Les hommes, séparés des femmes à leur entrée, avaient aussi leurs chambres de convalescence distinctes.

Un comité de surveillance, présidé par le premier adjoint M. Bielle, et composé des conseillers municipaux, du procureur impérial, du chef du service maritime, de citoyens honorables, s'était établi en permanence à la Mairie.

Se relevant nuit et jour à tour de rôle, et secondés par la police, les membres de ce comité assuraient le transport des malades à l'ambulance, surveillaient les feux allumés chaque soir dans les rues, présidaient aux inhumations de la nuit.

Une autre commission recueillit des offrandes dont la valeur s'éleva promptement à 1,000 francs, chiffre énorme eu égard à la faiblesse de la population et à la misère qui résultait pour elle de l'ouragan du 6 septembre. Cette somme fut convertie en

ambulance où du bouillon, du vin, du café, étaient chaque jour mis à la disposition des malheureux.

Les détenus de la geôle furent remplis de courage ; on les trouvait toujours prêts à accomplir la pénible besogne du fossoyeur.

Partout où un homme était frappé, un autre se dressait pour soutenir la lutte. Une nuit on vit deux magistrats et un jeune homme du Grand-Bourg, à défaut de porteurs, charger le corps d'une victime sur leurs épaules et ne s'en séparer qu'après lui avoir donné la sépulture.

M. le médecin de la marine Lacascade, créole de la Pointe-à-Pitre, s'est de même fait remarquer deux fois à la Guadeloupe. Il n'hésita pas à transporter lui-même jusqu'à son domicile, une vieille femme tombée dans les rues de la Pointe-à-Pitre et la soigna ensuite. Plus tard, dans la commune du Canal où il avait été envoyé pour diriger l'ambulance, il enlevait et enterrait un cadavre de ses propres mains.

Outre l'épidémie, l'île se vit sur le point d'être frappée de disette. Le 27, l'approvisionnement n'était plus que de quelques barils de farines ; aussi le pain perdait-il chaque jour de son poids. Les arrivages de la Dominique avaient cessé et l'on ne recevait plus ni bétail, ni racines alimentaires.

Au 14 décembre, on estimait à deux cent trente-sept les décès de l'île.

Gagnant le centre de la ville, l'épidémie acheva ceux que l'ouragan avait déjà le plus maltraités. Dépouillés de leur linge, couchant sur la dure, les habitants de la rue de la Marine étaient une proie marquée d'avance pour le fléau. Les survivants durent se disperser dans les autres quartiers.

Le 16 décembre l'épidémie entra dans sa période de décroissance, malgré cela on comptait encore au Grand-Bourg

vingt-un décès dans les vingt-quatre heures, en y comprenant ceux de l'habitation Maréchal.

Enfin, au 1^{er} avril, le chiffre de la mortalité de l'île était de trois cent soixante-huit.

LA DÉSIRADE

Les communes de cette île sont, de l'Ouest à l'Est : La Baie-Mahault, les Petites-Anses, le Souffleur, le Bourg, les Gallets.

La maladie a débuté le 17 novembre dans le quartier du Souffleur, à la suite de l'arrivée d'une barque venue de la Pointe-à-Pitre. Tous les habitants, pris de panique, à l'exception de trois ou quatre cultivateurs, abandonnèrent les malades sans secours, sur leurs grabats.

C'est ainsi que, le 24 novembre, on trouva quinze cadavres déjà putréfiés dans les cases et il fallut l'énergie du maire, M. Pain, celle du brigadier de gendarmerie Lejeune, le dévouement de la sœur Elise, venue de la Baie-Mahault, pour inhumer ces victimes.

Le manque de bras fit qu'on mit le feu à quatre cases pour éviter la contagion ; les restes calcinés de trois cadavres furent inhumés.

La maladie s'abattit ensuite sur les Petites-Anses, où trois jours après son apparition on comptait vingt-un décès sur vingt-sept habitants.

Des Petites-Anses, le fléau passa au Bourg, puis aux Gallets : Faisant alors un saut en arrière, il vint frapper la Baie-Mahault.

Malgré les soins vigilants de l'autorité municipale, pour intercepter toute communication entre les différentes parties

de l'île et la Guadeloupe, le fléau, dès le 26 novembre, y avait fait plus de cinquante victimes.

La Désirade possède un hospice de lépreux dont la création remonte à 1728. Le mode de gestion de cet établissement, souvent remanié, a été définitivement organisé par l'arrêté du 28 décembre 1858. La Martinique envoie ses lépreux dans cet hospice qui, en moyenne, compte une centaine de malades, traités par M. Crocquet. Sur quatre-vingt-huit lépreux présents, vingt-six sont morts de l'épidémie.

Les cadavres n'ont point été jetés à la mer, ainsi qu'on en avait répandu le bruit à la Guadeloupe. Cette fausse nouvelle, je l'ai dit, empêcha des marins de Saint-François de vendre leur poisson dans ce bourg.

Les vivres et les médicaments faisant défaut, le maire de la Désirade s'adressa au chef du service maritime de la Pointe-à-Pitre pour avoir des secours. Ce fonctionnaire s'entendit à cet effet avec le maire, et sur leurs sollicitations, le commerce chargea aussitôt une goëlette de provisions diverses, gratuitement offertes par les maisons les plus recommandables de la Pointe-à-Pitre. Les planches nécessaires à la confection des cercueils furent fournies par les chantiers de M. G. Salles et les médicaments de toute nature livrés par M. Napias, pharmacien civil, qui ne cessa, dès ce moment, d'assurer les besoins de l'hospice, avec son désintéressement ordinaire.

La Désirade fut tellement éprouvée au début de l'épidémie qu'on crut un moment à la nécessité d'une émigration en masse.

Le fléau continuant, le 19 décembre on expédia de nouveaux secours de la Pointe-à-Pitre.

Le 26 décembre, la maladie jusqu'alors localisée dans un

seul quartier, se répandit de proche en proche, envahissant bientôt l'île entière. — On apprit avec douleur la mort de M. Pain, maire de cette île et chevalier de la Légion d'honneur. La perte de ce magistrat dévoué, de cet homme de bien, causa un deuil général. Il était l'âme de cette malheureuse population, et avait su faire passer dans tous les cœurs son dévouement et son courage.

En 1866, le 5 janvier, la Désirade manquant encore de vivres, le chef du service maritime de la Pointe-à-Pitre, M. Morau, en expédia de nouveau. Les vins et les farines furent puisés cette fois dans les magasins de l'Etat.

Le 9, M. Richaud, médecin de la marine, fut envoyé dans cette dépendance pour parcourir les montagnes et donner les secours de son art à tous les malheureux qui jusqu'alors mouraient faute de soins, dans des cases très-éloignées du village principal.

Dès le 24 janvier, l'épidémie était à peu près terminée et la mortalité, du 17 novembre au 24 janvier, avait atteint 280 personnes. Le chiffre total des décès s'élevait à 298 au 1^{er} avril 1866.

LES SAINTES

Ces flots, situés non loin de la Basse-Terre, ont perdu 115 personnes.

SAINT-MARTIN

Avant l'apparition du fléau à la Guadeloupe, cette colonie eut plusieurs cas de fièvre pernicieuse simple, qui furent attribués au dessèchement d'une mare dont on laissa les vases sur le sol. — Le fléau n'y a pas sévi.

Saint-Martin possède une succursale de l'hospice du Grand-Bourg de Marie-Galante.

LA DOMINIQUE

Le 22 novembre, cinq habitants de la Dominique revenant de Marie-Galante dans un canot, ont introduit l'épidémie dans l'une des communes du Nord de cette île anglaise. L'un d'eux mourut le jour de l'arrivée, un autre le lendemain, le troisième ensuite.

Le gouverneur fit aussitôt venir des médecins de la Barbade, s'empressant aussi d'établir un cordon sanitaire. Dès le 11 décembre, l'île n'offrit plus de traces du fléau.

TABLEAU général de la mortalité de la Guadeloupe et de ses dépendances produite par l'épidémie jusqu'au 1^{er} avril 1866.

NOMS DES COMMUNES.	DATE de l'invasion de la maladie.	CHIFFRE de la population.	NOMBRE des décès.	PROPORTION des décès d'après le chiffre de la population.
Basse-Terre.....	1865 13 Nov.	9576	1946	20.32
St-Claude (Camp-Jacob).	15	4768	730	15.31
Gourbeyre.....	18	2672	442	16.54
Vieux-Fort.....	22	876	99	11.30
Baillif.....	19	3054	465	15.23
Vieux-Habitants.....	22	3123	491	15.72
Capesterre.....	11	7268	847	11.66
Trois-Rivières.....	12	4354	647	14.86
Goyave.....	21	1197	116	9.69
Les Saintes (Ilots)....	24	1435	174	12.13
Pointe-Noire.....	22	3288	241	7.33
Deshaies.....	13	781	14	1.79
Bouillante.....	20	3079	265	8.61
Saint-Martin (Ile).....	"	"	"	"
Pointe-à-Pitre.....	22 Oct.	15647	1344	8.59
Abymes.....	4 Nov.	5399	213	3.84
Gosier.....	10	4031	213	5.28
Morne-à-l'Eau.....	10	5479	221	4.02
Lamentin.....	4	5073	667	13.15
Baie-Mahault.....	6	4930	755	15.31
Petit-Bourg.....	13	3870	408	10.52
Sainte-Rose.....	7	5338	450	8.43
Port-Louis.....	14	4734	164	3.47
Petit-Canal.....	4	6120	97	1.59
Anse-Bertrand.....	1866 4 Jan.	4527	8	0.18
Moule.....	1865 6 Nov.	10127	205	2.03
Sainte-Anne.....	14	7170	45	0.63
Saint-François.....	7	5711	24	0.42
La Désirade (Ile).....	18	1788	298	16.67
Grand-Bourg.....	11	6885	269	3.91
Capesterre....	22	3393	52	1.53
Saint-Louis.....	6	3714	47	1.27

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE PAR ARRONDISSEMENT.

ARRONDISSEMENTS.	POPULATION	DÉCÈS.	MOYENNE générale des DÉCÈS.
Basse-Terre.....	45471	6477	8.0/0
Pointe-à-Pitre.....	89944	5112	
Marie-Galante	13992	368	
TOTAL.....	149407	11957	8.0/0
Mortalité des Communes du 1 ^{er} Avril au 1 ^{er} Juin.....	" "	371	" "
TOTAL GÉNÉRAL..	" "	12328	" "

(Gazette officielle de la Guadeloupe du 11 avril 1866).

Si à ce chiffre officiel on ajoute celui des décès non déclarés dont j'ai déjà parlé, on atteint aisément le nombre de treize mille.

V

LES INHUMATIONS

Leur influence sur les recrudescences de l'épidémie. — Commission envoyée dans les communes.

Plus occidit aer quam gladius.

L'Air est plus meurtrier que l'Épée.

PRINGLE.

Dès que les décès augmentèrent à la Pointe-à-Pitre, les fosses devinrent insuffisantes faute de bras pour en creuser d'avance. On utilisa alors deux grands caveaux vides, restés sans acquéreurs et situés à droite de l'entrée du cimetière. On entassa trente-quatre cadavres dans l'un et trente-huit dans l'autre. Mais, l'activité prodigieuse avec laquelle marchait la putréfaction de tant de morts réunis, en fit bientôt éclater les murailles et des miasmes se firent jour de toute part.

Comblant aussitôt ces caveaux de chaux vive, on en maçonna avec soin les nombreuses fissures, et les exhalaisons cessèrent.

Ces caveaux une fois remplis, on vit des corps rester toute

la nuit sur le sol, les travailleurs ne pouvant plus parvenir à creuser chaque jour un nombre de trous en rapport avec la mortalité toujours croissante. Le morne calcaire qui constitue le cimetière rendant par sa nature le travail très-long et pénible, on songea au Morne-à-Savon, ancien lieu de sépulture des marins et des soldats, et dont le sol argileux est de beaucoup plus perméable à la pioche. Chaque soir donc, des gabares chargées de cadavres par les soins de M. Trouillé, l'infatigable voyer de la Pointe-à-Pitre, traversaient la rade et se rendaient à cet ancien cimetière, où des fosses communes recevaient les victimes.

Au début de l'épidémie, la Basse-Terre fut divisée en quatre circonscriptions médicales. On y créa trois ambulances : au Mont-Carmel, à l'hôpital de la marine et au bas du bourg. Les deux premières furent confiées aux médecins de la marine, dont le nombre était alors très-restreint attendu que le médecin en chef, M. Walther, désireux d'assurer les secours dans les communes, s'était empressé de mettre une partie de son personnel à la disposition de M. le directeur de l'intérieur.

A partir du 19 novembre, le nombre des morts augmentant beaucoup, les cercueils firent complètement défaut. On plaça alors les cadavres dans des tombereaux qui les portaient au cimetière, les déposant sur le sol où ils restaient ensuite un temps plus ou moins long, attendant que leur tour d'inhumation arrivât. Au plus fort de l'épidémie ces charrettes mortuaires parcouraient les rues nuit et jour : on y déposait les victimes au fur et à mesure qu'on les découvrait. Il arriva que les personnes chargées de cette police des inhumations se virent contraintes de pénétrer dans les maisons après en avoir

défoncé les portes, pour s'assurer si elles ne recelaient pas de cadavres. Elles furent plusieurs fois obligées de mettre elles-mêmes les victimes dans les voitures, les habitants de ces maisons ayant déjà fui pour se soustraire à la contagion, abandonnant là leurs morts.

Un grand nombre de décès devait donc forcément échapper à la surveillance de l'état-civil par suite de cette manière d'opérer; d'autant mieux qu'on ne se donnait plus la peine d'aller faire des déclarations à la mairie

Des agents de police se tenaient à l'extrémité de la ville, sur la route du cimetière et prenaient note du nombre de cadavres entassés dans les voitures, ainsi que de ceux qu'on transportait isolément. Tel était le seul moyen auquel on pût avoir recours. Mais, la ville étant ouverte de toutes parts, il en résulta que beaucoup de morts échappèrent à ce contrôle du bas du bourg.

On enterrait en effet ailleurs qu'au cimetière, même dans des communes voisines, car les personnes qui voulaient rendre elles-mêmes les derniers devoirs à leurs parents, fuyaient le cimetière principal, redoutant les effets pernicioeux des miasmes repoussants qui s'en exhalaient déjà. — Ce fut ainsi que M. Delmas de la Coste, notaire de la Basse-Terre, fut inhumé dans la commune de Gourbeyre.

Je ne parlerai pas du cimetière Monréduit, situé au sommet de la rue du Sable, où les personnes du voisinage furent enterrées, sans qu'on en eût connaissance dans le moment.

Il est donc nécessaire qu'un recensement vienne faire connaître le véritable chiffre des décès de la Basse-Terre, le nombre officiel de 1960 que j'ai déjà indiqué, étant certainement inférieur de deux ou trois cents au chiffre réel des morts.

Les inhumations sans cercueils cessèrent et on eût recours pour en confectionner aux directions de l'artillerie et de l'infanterie de marine. Un dépôt de ces caisses fut établi à la gendarmerie où un brigadier les distribuait à tous ceux qui venaient en demander.

L'entassement des corps au cimetière principal, situé pourtant sous le vent de la ville, faillit compromettre sérieusement la Basse-Terre, par suite de l'abondance des émanations. On se rappelle que la puanteur était telle que des hommes furent trouvés morts sur la route et que le docteur Douënel, se rendant au Baillif, n'échappa à cette infection qu'en lançant son cheval au galop.

Pour éviter les désastres qui pouvaient résulter de ces sépultures hâtives, on eut recours alors au comblement d'une ravine qui reçut les milliers de victimes de l'épidémie. De longs sillons naturels, creusés par les eaux pluviales, servirent de fosses communes, et après y avoir aligné les cadavres on les recouvrait de chaux vive et de terre.

Cette triste corvée s'opéra sous l'habile direction du capitaine au long-cours Bouzeran, et sous celle non moins dévouée de M. Thomas, sous-lieutenant de la compagnie indigène. C'est cette idée d'utiliser les crevasses naturelles qui fit abandonner le premier projet d'immersion des cadavres au large. Enfin, l'épidémie étant complètement terminée, on acheva le travail de la ravine en y rapportant une épaisse couche de terre qu'on fit tasser et fortement damer.

Les inhumations ont laissé à désirer dans presque toutes

manquant et ces sortes de translations, effectuées souvent à de grandes distances, pouvant augmenter l'effroi des populations.

Les personnes qui moururent au delà d'un certain rayon des cimetières, furent inhumées là où on les trouvait, ou bien dans le voisinage de leurs demeures. C'est ainsi que la Guadeloupe se couvrit rapidement d'une multitude de fosses éparses, établies souvent par l'imprévoyance au vent des habitations.

Bien que la gendarmerie et la police se transportassent partout où un décès était signalé, leurs efforts restèrent souvent infructueux. On avait déjà creusé à la hâte et seulement à quelques centimètres du sol, une fosse dans laquelle on oubliait la victime. Les cercueils et la chaux manquant, les cadavres restaient ainsi ignorés jusqu'au moment où de fortes émanations venaient enfin déceler leur présence.

Ces émanations furent la cause des recrudescences épidémiques dans plusieurs communes : dans celles du Lamentin, de la Baie-Mahault, du Petit-Bourg, de Sainte-Rose, de Bouillante, des Vieux-Habitants, dans l'île de la Désirade même.

Un fléau d'une nouvelle espèce pouvait donc surgir de ce mauvais état des inhumations. Pour le conjurer et afin de remédier à ces sépultures défectueuses, l'administration envoya dans les communes une commission composée de M. Brugère, chef de bureau de la direction de l'intérieur, de M. Lefébure, capitaine de gendarmerie (1), et de M. Richaud, médecin de 2^e classe de la marine.

Parcourant les communes de la Désirade, celles de la Baie-Mahault, du Petit-Bourg et du Lamentin ; procédant maison

par maison, habitation par habitation, cette commission inspecta aussi chaque cimetière. Ses membres sondèrent eux-mêmes plus de 2,000 fosses, à l'aide de tiges en fer.

Dressant le plan topographique des cimetières, elle figurait sur ces dessins le travail que nécessitait chaque tombe, laissant à la gendarmerie de la commune le soin d'en surveiller l'exécution. Ce travail consistait généralement à mettre une couche de chaux vive sur les fosses, à les exhausser de terre fortement damée, à maintenir le tout au moyen d'un entourage de piquets.

Ce sont MM. Miorcec, médecin de 2^e classe de la marine et M. Deffès, lieutenant de gendarmerie qui, dans la commune du Lamentin, furent chargés de ces soins. En peu de temps, avec l'assistance des propriétaires et de leurs travailleurs, aidés encore d'une partie des ateliers de discipline, et de la surveillance si active de la gendarmerie, ils obtinrent des résultats inattendus.

De nombreuses crevasses ou fissures, d'où s'échappaient d'infectes exhalaisons, furent obstruées, et plus de six cents tombes furent couvertes de chaux, exhausées de terre foulée et damée.

M. Bochart, médecin de 2^e classe de la marine, fut plus tard chargé d'une mission analogue dans les communes de Sainte-Rose, de Bouillante, des Vieux-Habitants. — Il trouva des corps à peine enfouis, d'autres seulement recouverts de sable sur le bord de la mer. Mis à nu par le flux et le reflux de la marée, ces corps restaient en plein soleil à l'état de pourriture.

Comme ses collègues, M. Bochart déploya tout son zèle, toute son énergie. Il sonda les fosses, les restaura, et un solide

macadam protégea désormais les morts contre l'invasion des eaux de la mer ou des torrents, et les mit à l'abri de la voracité des crabes.

La commission a émis l'opinion que les fosses, malgré leur mauvais état, n'ont exercé aucune influence sur la prolongation du fléau dans les communes ;

Que les inhumations défectueuses n'ont déterminé aucune affection de forme typhique, ainsi qu'il y avait lieu de le craindre.

Elle attribue enfin la prolongation du fléau dans les communes, seulement à la *contagion* !

On a cependant remarqué que les recrudescences de la mortalité coïncidèrent, dans plusieurs localités, avec l'arrivée dans le bourg des miasmes des cimetières.

Ce fait s'est également produit à la Basse-Terre.

On peut citer encore dans la commune du Petit-Bourg, l'exemple de l'habitation Belle-Vue, située sous le vent, à cent cinquante mètres du cimetière. On y a perdu plus de travailleurs que sur les autres propriétés, par suite de cette mauvaise exposition.

L'habitation Montlézard a également vu de plus fréquents cas se produire lorsque les brises lui apportaient des émanations.

On se rappelle l'effet produit au cimetière de la Pointe-à-Pitre par le caillou que lança sur une tombe le maçon Anjoin. Des vapeurs, puis une légion de mouches s'échappèrent aussitôt de cette fosse, profonde seulement de trente centimètres. Ces miasmes ont tué Joseph Parfait, la femme du fossoyeur Calibal, etc.

« Nous savons désormais, dit le journal l'*Avenir*, ce que
» coûtent les imprudences et de combien de vies précieuses
» il faut les payer. Nous savons qu'il faut creuser des fosses
» larges, profondes, *insondables*, aux victimes de l'invisible,
» de l'insatiable bourreau ; car il se sauve des fosses mal closes
» pour en ouvrir de nouvelles, il renaît de la mort pour re-
» donner la mort. »

VI

LE CHOLÉRA A-T-IL ÉTÉ IMPORTÉ A LA GUADELOUPE

Incrimination de la *Sainte-Marie*, de la *Virginie*, des Paquebots.

« Le choléra a été importé par le navire la *Sainte-Marie* ! » telle a été la première incrimination. — Elle s'est produite tout d'abord avec un tel caractère de conviction et de certitude, qu'elle a dû être acceptée par tous ceux qui ajoutent foi à l'exactitude d'un fait sans en rechercher la vérité ou même la possibilité. Ceci explique la persistance de cette accusation au sein de l'opinion publique.

Parti de Bordeaux, le 14 septembre 1865, avec une patente nette, le trois-mâts la *Sainte-Marie*, jaugeant 175 tonneaux et monté par dix hommes d'équipage, fit voile pour Matamoros (Mexique). Il mouilla le 20 octobre, en tête de rade de la Pointe-à-Pitre, hissant aussitôt après le pavillon jaune de la quarantaine.

C'est que pendant le cours de la traversée, le capitaine s'était aperçu de la faiblesse de son équipage, de l'insuffisan-

ce du chargement de son navire (1), qui, trop léger, inclinait beaucoup sous l'effort de simples rafales. Craignant d'exposer la vie de ses matelots et redoutant surtout les coups de vents de Nord qui, dans cette saison, règnent dans le golfe du Mexique, le capitaine Moufflet jugea prudent de relâcher à la Guadeloupe, pour parfaire son lest et remplacer numériquement un homme mort pendant la traversée. A son arrivée, en effet, il ne comptait à bord que quatre matelots, deux novices et un cuisinier.

La *Sainte-Marie* ayant perdu en mer son maître d'équipage, Martin Duveaux, le pilote aurait dû réglementairement le faire mouiller sous le fort Fleur-d'Épée ; mais il ne se souvint pas de cette prescription qui n'avait été appliquée jusqu'alors que très-rarement, et il le fit entrer en tête de rade, attendant la décision du conseil sanitaire.

Le docteur Senelle, médecin de 1^{re} classe de la marine, alla arraisonner la *Sainte-Marie*. Le capitaine lui déclara que le marin décédé était tombé malade deux jours après le départ de Bordeaux, qu'il était mort le 9 octobre, onze jours avant d'arriver à la Guadeloupe. Le capitaine prévint encore qu'il avait un homme atteint de fièvre, compliquée d'un léger dérangement de ventre. Mais cet homme qui se promenait sur le pont, vint lui-même rendre compte de son état au docteur Senelle.

Des symptômes de la maladie et de la médication suivie, qui avait consisté en purgatifs et vomitifs, M. Senelle, crut devoir conclure que le maître Duveaux avait succombé à une fièvre typhoïde. Son rapport au conseil sanitaire présentait les conclusions ci-après :

(1) Le chargement de la *Sainte-Marie* se composait de 985 caisses diverses (Modes de Paris), fret d'encombrement et non de poids.

« L'homme qui est mort, est tombé malade deux jours
• après le départ de Bordeaux ; il est mort le 9 octobre. Sa
• maladie a duré vingt-deux jours ; il a présenté des symp-
• tômes qui, mal observés par le capitaine, ne permettent
• pas de décider d'une manière certaine quelle a été sa ma-
• ladie. *Je suis porté à croire que c'est à une fièvre typhoïde*
• *qu'il a succombé.*

• L'homme malade présentement a pu se présenter à moi.
• Il m'a semblé, d'après ce qu'il m'a dit, être en proie à des
• accès de fièvre intermittente, se compliquant de gastralgie
• et de diarrhée.

• Le traitement a consisté pour le mort, en ipéca à doses
• vomitives, en purgatifs de sulfate de magnésie, en sinapis-
• mes, vésicatoires, etc. Somme toute, l'état sanitaire du
• navire *Sainte-Marie* ne me paraît pas être de nature à
• compromettre celui de la Pointe-à-Pitre.»

Ne voyant dès lors aucune raison pour refuser la libre pratique à la *Sainte-Marie*, le maire de la Pointe-à-Pitre, M. Picard, président du conseil sanitaire, l'accorda aussitôt sans réunir les membres de ce conseil, se conformant ainsi aux usages admis par la commission elle-même.

Le coffre de Duvcaux fut débarqué le lendemain et déposé au bureau de M. le sous-commissaire Morau, chef du service maritime, où vêtements et linges sales furent successivement étendus sur le plancher par des agents de *race noire*, dont la santé n'éprouva ultérieurement aucune atteinte.

On procéda en présence de M. Morau, à un nouvel inventaire qui fut reconnu conforme à celui que le capitaine avait antérieurement fait établir à bord. La malle de Duvcaux séjourna au bureau jusqu'au 3 novembre, époque à laquelle on l'expédia en France sur le navire *Vera-Cruzana*.

Le lest de la *Sainte-Marie* ayant été complété au moyen de deux gabarcs de galets de rivière, le maître décédé fut remplacé numériquement par un noir de la Guadeloupe, le nommé Ierocca, provenant du navire la *Léonie* mouillé en rade.

Quant au matelot atteint de fièvre (1) compliquée de gastralgie et de diarrhée, il resta à bord et continua la campagne, de l'avis de M. le médecin Senelle et de M. H. Léger, médecin civil à la Pointe-à-Pitre.

La *Sainte-Marie* fit voile pour Matamoros le 24 novembre, quatre jours après son entrée en rade.

Les gabarriers, de race noire, qui portèrent le lest à bord, n'ont pas été malades ; ils vivent tous, ainsi que je m'en suis assuré.

Or, que doit-on conclure de ce qui précède ?...

Il est évident que si la *Sainte-Marie* avait eu le choléra dans ses flancs, les noirs qui lui apportèrent les quarante tonneaux de lest l'eussent tout d'abord contracté : cela n'a pas eu lieu !

Les employés de la marine qui ont manié les linges sales de Duveaux, auraient du également succomber à la suite de cette opération, de beaucoup plus dangereuse que la précédente : cela n'a pas eu lieu. J'ai déjà démontré jusqu'à quel point la contagion par les vêtements était à craindre.

On sera donc étonné de voir l'un des journaux de la Pointe-à-Pitre (2), publier cinquante jours après le départ de la *Sainte-Marie*, dans un article intitulé LA SAINTE-MARIE, les réflexions suivantes :

« Nous ne voulons certainement pas dire que ce soit ce

(1) Cet homme avait contracté ces fièvres intermittentes à la côte d'Afrique, elles dataient de quatre mois.

(2) Journal l'*Avenir*, numéro du 12 décembre 1865.

» navire qui a introduit le choléra à la Pointe-à-Pitre, une
» telle accusation est si grave, qu'elle ne peut se formuler
» qu'appuyée de preuves plus éclatantes que la lumière du
» soleil. Mais l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que ce
» navire a été bien malheureux et que les apparences sont
» terriblement accusatrices contre lui.

» *Les objets de literie ont été jetés à la mer pour éviter la*
» *contagion.* Ce qui est malheureux, c'est la déclaration faite
» par le capitaine au commis greffier, à la suite de laquelle
» celui-ci ne pût s'empêcher de dire tout haut :

» *Cet homme ne dit pas la vérité, il va nous jouer quelque*
» *vilain tour !*

» Ce qu'il y a de malheureux, c'est le pressentiment de
» M. Dupont qui, voyant entrer en rade la *Sainte-Marie*, dit
» en présence de vingt personnes dont nous faisons partie :

» *Vous voyez ce navire, eh bien ! il nous apporte le choléra.*

» M. Dupont tombe une des premières victimes du fléau
» qui nous dévore (1).

» Ce qu'il y a de malheureux, c'est que le pilote qui a con-
» duit la *Sainte-Marie* en rade est puni de 15 jours de fort
» (punition insuffisante pour infraction à son devoir).

» Ce qu'il y a de malheureux, c'est que jusqu'à l'arrivée de
» la *Sainte-Marie*, l'état sanitaire était des plus satisfaisants ;
» non-seulement dans notre ville, mais parmi les équipages
» du commerce présents sur rade et que quatre jours après,
» au moment même où le navire s'en allait, l'épidémie écla-
» tait, commençant par des lessivières qui auraient lavé,
» non le linge du malade décédé, mais du linge provenant

(1) J'ai déjà fait connaître l'erreur de cette assertion en donnant les détails de la mort de M. Dupont, décédé le 10 novembre.

- du navire et appartenant soit au capitaine, soit au second :
- ce fait est à éclaircir.

• Ce qu'il y a de malheureux, et c'est par là que nous terminerons, c'est la déclaration de la femme Zoé demeurant rue des Ripes, pleine de vie encore, déclaration de notoriété publique au moment où nous écrivons et qui consiste à dire :

- Au moment de mourir, le nommé N... m'a avoué avoir
- reçu *deux cents francs*, pour avoir enterré pendant la nuit,
- au Morne-à-Savon, un matelot de l'un des navires mouillés en rade.

• Nous le répétons, toutes ces circonstances réunies ne prouvent pas que c'est la *Sainte-Marie* qui nous a apporté le choléra ; mais elles forment un faisceau d'apparences bien graves et qui demandent une enquête sévère. Nous la demandons hautement cette enquête, et il y a quelque chose qui la demande bien plus haut et bien plus fort que nous, c'est la voix de ces milliers de victimes du fléau, c'est la voix de ces milliers de familles qui pleurent leurs morts ! — A. VALLÉE. »

Si j'ai reproduit ces réflexions, écrites sous l'influence d'une impression plus pénible que juste, c'est que, fidèle au but que je me propose, *rechercher la vérité*, j'ai voulu du même coup détruire cet échafaudage de faits, non justifiés jusqu'à présent.

En effet, les objets de literie ont été jetés à la mer parce que les habitudes du bord et la police de l'hygiène navale l'exigent. Il n'y a donc pas lieu d'en incriminer le capitaine qui n'a fait que son devoir et qui, par crainte exprimée dans son rapport, n'a voulu que justifier le jet à la mer de la literie du mort.

« Le greffier a déclaré n'avoir jamais tenu le langage que l'*Avenir* lui prête. Ce n'est, a-t-il déclaré à la commission d'enquête, que bien longtemps après que l'épidémie sévissait, que j'ai dit :

« Il ne serait pas impossible que ce fut ce navire qui nous eût apporté le choléra, car le capitaine avait un air qui ne me revenait pas. »

La femme Zoé a d'abord nié, lors d'un premier interrogatoire, les paroles qu'on lui attribuait. Mais, pressée par M. le Procureur impérial, elle a avoué que c'était une histoire de son invention, faite dans le but de se donner de l'importance, et dont elle n'avait pas soupçonné les conséquences.

M. le sous-commissaire Morau ayant fait appeler le gardien du cimetière du Morne-à-Savon, cet homme assura qu'il était de toute impossibilité qu'on enterrât quelqu'un de jour sans qu'il le sût : que de nuit, son chien, qu'il laisse libre, l'aurait averti, attendu qu'on ne creuse pas une fosse sans faire de bruit.

Le 19 décembre, l'*Avenir* publia encore une lettre de M. Pélessier de Montémont, ainsi conçue :

« Le 21 octobre, quatre noirs allèrent à bord de la *Sainte-Marie* pour demander du travail. Ils n'en trouvèrent pas, mais il leur fut envoyé par dessus le bord, un paquet de linge avec recommandation de le faire laver par une lessivière de la Pointe-à-Pitre.

« Ce paquet de linge fut remis à l'une d'elles et le lendemain celui qui l'avait porté mourut de l'épidémie.

« Quelques jours après, les trois autres étaient frappés également. — Quant à la lessivière, elle succomba une des

- » premières et tout le monde sait qu'ensuite il mourait sept
- » ou huit personnes subitement (1).

» Ce fut dans la source située au bas du morne du cimetière que le linge fut lavé. — Celui qui le porta à la lessive a pour père un nommé Charles qui réside à la Pointe-à-Pitre, mais qui travaille en ce moment à la coupe des bois, sur l'habitation Lucadou, appartenant à M. Soulez.

» C'est cet homme qui a révélé ce fait ; il a été entendu par un de mes ouvriers qui me l'a rapporté et plusieurs fois affirmé. — A. P. DE MONTÉMONT. »

Mandé au parquet, le nommé Charles déclara être le père de Tidor, le danseur de corde, mort le 23 octobre sur le chemin du cimetière. — On lui a dit que son fils était allé avec des amis à bord d'un navire mouillé en tête de rade ; qu'on lui avait remis un paquet de linge sale pour le donner à la femme Colas lessivière, morte depuis.

« Mon fils, ajouta Charles, devait retourner le soir au navire pour y faire une *barbe*, c'est-à-dire enterrer un homme mort, moyennant une certaine somme ; mais *tout cela m'a été raconté* et j'ignore ce qu'il peut y avoir de vrai dans ce récit :

» Lorsque j'ai vu mon fils, il ne parlait plus. Quand on vint me prévenir à l'habitation qu'il était bien malade, je me mis aussitôt en route, et à mon arrivée il était mourant, ne pouvant plus me répondre, me reconnaissant à peine. »

(1) Chose remarquable, c'est qu'au plus fort de l'épidémie, l'hôpital de la marine n'a perdu aucune lessivière. Ces femmes blanchissaient cependant tous les jours les draps de lit des cholériques décédés. — Une seule infirmière nommée Zélie, est morte à cette époque, mais non pas du choléra.

On a dit encore que le linge d'un matelot de l'équipage de la *Sainte Marie*, mort en rade, celui qu'on prétend avoir été inhumé clandestinement, avait été lavé par une blanchisseuse, qu'il avait d'abord communiqué le choléra à cette ouvrière, laquelle, au moment de mourir, aurait fait connaître cette circonstance à M. le curé de la Pointe-à-Pitre.

Voici, à cette assertion, une réponse extraite du rapport officiel du chef du service maritime de la Pointe-à-Pitre à M. l'ordonnateur (18 novembre 1865).

« Le linge du mort n'a pas été lavé, puisque tous ses vêtements ont été déposés au bureau de l'inscription maritime.

» M. le curé de la paroisse, qui a bien voulu me donner à cet égard quelques renseignements, m'a fait savoir qu'il n'avait jamais dit qu'une blanchisseuse administrée par lui à l'article de la mort, lui aurait fait connaître qu'elle attribuait la maladie dont elle était atteinte au lavage du linge d'un matelot décédé en rade après quelques heures de maladie. M. le curé, incidemment, et dans une conversation où il était question de la marche du fléau, a seulement dit que les parents de cette blanchisseuse lui auraient fait connaître qu'elle était revenue chez elle malade après avoir lavé dans des bassins situés au pied du morne du cimetière.

» Les explications qui précèdent ne font donc que corroborer, en tous points, mes premières déclarations. (Qu'il n'y a eu aucun décès en rade.)

» Il est d'ailleurs établi que le fléau qui décime la population a pris justement naissance dans les quartiers soumis à l'influence des miasmes provenant des mares fétides qui existent principalement dans la partie des boulevards comprise entre la route du cimetière et le pont des Abymes. Les premiers cas de la maladie se sont donc déclarés chez

» les individus habitant ou séjournant dans ce rayon, et on
» s'explique, dès lors, que les laveuses qui y passaient une
» grande partie de leurs journées aient été les premières at-
» teintes. (*Gazette officielle* du 8 décembre 1863.) »

On le voit, l'histoire du linge et celle de l'inhumation clandestine ne peuvent être prises en sérieuse considération : elles sont des plus hypothétiques.

Il a été prouvé que le linge sale du mort se trouvait compris parmi les effets renfermés dans le coffre déposé au bureau de la marine et expédié en France.

Quant à l'inhumation clandestine, comment admettre que le capitaine de la *Sainte-Marie* ayant à se rendre coupable de ce fait, dont il ne pouvait ignorer la gravité, ait eu la pensée de prendre pour complices des noirs inconnus, témoins qu'il laissait à la Guadeloupe, alors qu'il lui eût été si simple de recourir à son équipage et de faire immerger le cadavre en dehors des passes ?...

A ces réfutations, il est nécessaire d'ajouter le document qui va suivre, que publia la *Gazette officielle* de la Guadeloupe le 6 avril 1866.

GOUVERNEMENT DE LA GUADELOUPE

« L'admission en libre pratique dans le port de la Pointe-à-Pitre du navire la *Sainte-Marie*, a été le sujet de polémiques qui ont imputé à ce navire l'introduction du choléra à la Guadeloupe, et ont cherché à rendre l'honorable maire de cette ville, responsable de ce malheur. L'administration a déjà déclaré, et elle déclare de nouveau que, en aucun cas, une semblable responsabilité ne pouvait peser sur le maire de la Pointe-à-Pitre qui, en donnant l'entrée, comme président

de la commission sanitaire et conformément aux conclusions du médecin arraisonneur, n'a fait qu'exercer une délégation consacrée par une pratique constante, tolérée par l'autorité et reconnue par la justice. Une enquête minutieuse a été d'ailleurs ouverte sur les allégations qui incriminaient la *Sainte-Marie*. Aucune de ces allégations, ayant quelque gravité, n'a été confirmée jusqu'ici.

» Un nouveau document vient d'être ajouté au dossier de cette enquête. On attachait avec raison une réelle importance à savoir dans quelles conditions de santé la *Sainte-Marie* avait poursuivi son voyage : c'est ce que fait connaître une communication officielle de M. le vice-consul de France à Matamoros. En publiant cette lettre par l'ordre de M. le gouverneur, il n'est pas inutile de rappeler que la *Sainte-Marie*, arrivée à la Pointe-à-Pitre le 20 octobre dernier, en est repartie le 24 et qu'elle y a renforcé son équipage d'un matelot créole.

» Nul n'ignore les graves événements politiques auxquels fait allusion la lettre dont il s'agit.

» Quoique ce document semble péremptoire, les informations continuent, et si elles modifient dans un sens quelconque l'état présent de la question, elles seront immédiatement rendues publiques. »

Voici la lettre de M. le vice-consul de France à Matamoros :

• Matamoros, 15 février 1866.

» Monsieur le gouverneur,

» Je m'empresse de répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 12 décembre 1865, laquelle par suite des coups de vents du nord, qui n'ont cessé de

» battre la rade de Bagdad, et par conséquent ont empêché
» toutes communications, ne m'est parvenue que le 8 de ce
» mois.

» Depuis le 11 novembre, le navire *Sainte-Marie*, capitaine
» Moufflet, était en rade. A son arrivée, tout l'équipage, me
» disent les consignataires (je n'étais pas à Matamoras à l'épo-
» que), était dans de bonnes conditions de santé.

» Quant à des précautions de quarantaine, c'est chose pres-
» que inconnue à Matamoros. Il faut une série de cas de mor-
» talité pour qu'on y ait recours, et je ne sache pas que,
» depuis l'arrivée à Bagdad de la *Sainte-Marie*, il y ait eu, ni
» dans cette place, ni à Matamoros, plus de décès par suite
» de maladie du genre de celles dont les symptômes me sont
» signalés dans votre lettre, que d'habitude.

» Les consignataires, enfin, n'ont point été informés, et
» ne pensent pas qu'il y ait eu à bord aucun cas de maladie
» durant le séjour en rade.

» Je ne puis, monsieur le gouverneur, vous fournir de plus
» amples ou de plus précis renseignements. Le capitaine
» Moufflet, fatigué sans doute de son long séjour en rade, a
» profité des tristes événements de Bagdad, pour partir sans
» se faire expédier ni en douane, ni au consulat, et j'ai dû
» renvoyer ses papiers de bord à Son Excellence M. le minis-
» tre de la marine.

» Veuillez agréer, M. le gouverneur, l'assurance de tout
» mon dévouement.

» *Le vice-consul de France,*

» Signé : CH. FROSSARD. »

Les nouveaux renseignements ci-après, publiés dans le
numéro du 25 mai de la *Gazette officielle* de la Guadeloupe,

levant tous les doutes au sujet de la *Sainte-Marie*, il est indispensable de les reproduire textuellement.

RENSEIGNEMENTS SUR LA SAINTE-MARIE ET LA
VERA-CRUZANA.

« L'administration s'empresse de donner de la publicité au document ci-après, joint à une dépêche de Son Excellence le ministre de la marine et des colonies, du 20 avril 1866.

» C'est le résultat des investigations auxquelles l'administration de la marine, à Bordeaux, s'est livrée, à la demande de l'administration de la Guadeloupe, sur les faits de la navigation du navire la *Sainte-Marie* et de l'état sanitaire de son équipage, depuis le départ de Bordeaux jusqu'à son départ de Bagdad (Mexique). »

Demandes de l'administration de la Guadeloupe.

« Comment a été formé l'armement à Bordeaux du navire la *Sainte-Marie*? Est-ce par des marins de Bordeaux et de la circonscription, ou par des hommes venus d'autres points où régnait le choléra ?

» Deux matelots de ce navire étaient de Marseille, (les nommés Millo et Gallisthy) : sont-ils venus de Marseille à Bordeaux, à l'effet de s'embarquer sur la *Sainte-Marie*, au moment de l'armement, ou avaient-ils une autre provenance ? Enfin depuis quand étaient-ils à Bordeaux ?

» *Réponses de l'administration maritime de Bordeaux.* — Le navire la *Sainte-Marie*, capitaine Moufflet, a été armé à Bordeaux, le 12 septembre 1865.

• Son équipage se composait de 10 personnes, qui appartenaient aux localités ci-après, savoir :

Bordeaux.....	1
Pauillac.....	1
Blaye.....	3
Marseille.....	2
Dinan.....	1
Binic.....	1
Pau. (le cuisinier)...	1
Total.....	10

• Les nommés Millo (Joseph) et Gallisthy (Oreste-Paulin), marins du quartier de Marseille, n'arrivaient point de cette ville, lors de leur embarquement sur la *Sainte-Marie*.

• Embarqués au Havre, le 7 juin 1863, sur le navire le *Palmier*, ils en avaient été débarqués à Bordeaux, le 7 septembre, et avaient immédiatement contracté un nouvel engagement pour la *Sainte-Marie*.

• D. — Le choléra régnait-il à Bordeaux ou dans les environs, même à l'état sporadique, lors de l'armement et du départ de la *Sainte-Marie*, contrairement à ce que constatait la patente de santé *nette* dont il était pourvu ?

• R. — Le choléra ne régnait point à Bordeaux, lors de l'armement de la *Sainte-Marie*. Il n'y a régné ni avant ni après, même à l'état sporadique.

• Pendant toute l'année dernière, la santé publique a été aussi satisfaisante que possible.

• D. — Ce navire est-il entré à Bordeaux, ou y a-t-on eu des nouvelles de sa traversée de la Pointe-à-Pitre à Matamoros ?

• Quelles ont été les circonstances de cette traversée ?

» Le choléra a-t-il régné à bord et y a-t-il fait des victimes ?

» A quelle particularité a-t-on attribué cette épidémie à bord ? n'a-t-on pas regardé comme une des causes ou comme la seule cause du mal l'embarquement à la Pointe-à-Pitre, d'un marin du pays, remplaçant un autre décédé dans la traversée de Bordeaux à la Guadeloupe ?

» R.— La *Sainte-Marie* est encore en cours de voyage; mais, par un singulier concours de circonstances, je n'en ai pas moins eu ses papiers entre les mains.

» En effet, ce navire ayant été obligé de s'éloigner momentanément de la rade de Matamoras, par suite d'un coup de vent, le consul de France, qui ne comptait plus, à ce qu'il paraît sur son retour, s'est empressé d'adresser au ministre le rôle d'équipage et le journal du bord, déposés dans sa chancellerie, et ces deux documents m'ont été transmis, par dépêche du 17 mars (inscription maritime) à laquelle j'ai répondu le 28 du même mois.

» Or, j'ai pu constater ainsi que personne n'était mort à bord pendant la traversée de la Pointe-à-Pitre à Matamoras, et je ne saurais supposer que la moindre épidémie ait sévi sur l'équipage après avoir lu ce qui suit dans le journal du bord.

» Je suis parti de la Guadeloupe le 23 octobre 1863, suivant ma navigation pour Matamoras; arrivé sur cette rade le 11 novembre sans événement remarquable.

» D. — Comment le capitaine Moufflet a-t-il rendu compte à son armateur de sa relâche à la Pointe-à-Pitre et de la mort d'un de ses hommes en mer ?

» Sur quels besoins a-t-il motivé cette relâche ?

» A quelle affection a-t-il attribué ce décès ?

» Dans le cas où la *Sainte-Marie* serait rentrée à Bordeaux, quelles sont les indications de son journal, quant à sa relâche à la Pointe-à-Pitre ; à la mort du maître d'équipage Duveaux, le 9 octobre ; à l'état d'un autre homme de l'équipage, qui était malade à l'arrivée à la Pointe-à-Pitre ?

» Qu'est devenu ce dernier après le départ de la Pointe-à-Pitre ; s'est-il rétabli ; a-t-il succombé, et à quelle maladie ?

» R. — Les motifs de la relâche de la *Sainte-Marie* à la Pointe-à-Pitre sont exposés comme suit dans le journal du bord et dans une lettre du 24 octobre, adressée à M. Granval, armateur du navire. »

Journal du bord.

» Navigué sans événements remarquables jusqu'au 27 septembre. Vent Ouest, cap au S.-S.-O. ; toutes voiles dessus.

» Le navire incline beaucoup et me donne des inquiétudes.

» Serré les perroquets et amené les volants ; le 28, le vent cesse et passe à l'Est. Mis le cap à l'Ouest, vent arrière et continué mon droit chemin jusqu'au 9 octobre. Latitude Nord, 19 degrés ; longitude Ouest, 35 degrés, où le maître d'équipage est mort. Le 10, jeté le cadavre à la mer ; continué ma navigation, et reconnaissant l'impossibilité de continuer mon voyage sans compromettre la sûreté de mon navire et des hommes qui sont à bord, fait route pour la Pointe-à-Pitre, pour y prendre une quarantaine de tonneaux de lest.

» A onze heures, aperçu la Désirade et mouillé à la Pointe-à-Pitre, le 20, à huit heures du matin. »

Lettre à M. Granval.

« Pointe-à-Pitre, le 24 octobre 1865.

» Je suis ici depuis le 20 octobre, pour y faire du lest. Je ne pouvais continuer mon voyage sans compromettre le navire et notre propre vie.

» La *Sainte-Marie* se couchait d'une manière épouvantable, ce qui me donnait beaucoup d'inquiétude. Obligé de serrer mes perroquets, d'amener mes volants; malgré cela j'ai continué ma navigation, en surveillant le naviré avec beaucoup de soin. Voyant l'impossibilité de continuer, et me trouvant en position de relâche, j'ai consulté mon équipage sur le parti à prendre, et alors tous, d'un commun accord, ont décidé de relâcher. Immédiatement j'ai fait route pour la Guadeloupe, le lieu le plus proche pour prendre du lest. J'ai embarqué quarante tonneaux de lest.

» Monsieur Granval, j'ai perdu mon maître d'équipage, Duveaux (Jean), d'une fluxion de poitrine.

» Veuillez, je vous prie, vous charger de cette affreuse nouvelle, en la faisant annoncer à sa dame par l'entremise de M. le curé de Plassac, près de Blaye. »

« L'embarquement du lest se trouve constaté, en outre, par un compte transmis à M. Granval et ainsi conçu :

» Doit le navire *Sainte-Marie*, à Rousseau frères et Cie, embarquement de deux gabares lest, ci..... 200 fr.

» Acquitté au compte, ce jour 24 octobre 1863.

» Signé : P. P. VIGNEAU fils. »

« Le marin qui se trouvait malade lors de l'arrivée de la *Sainte-Marie* a reçu des soins du docteur Léger, dont la note pour honoraires porte :

» Doit le navire *Sainte-Marie* à M. Léger, docteur-médecin, une visite faite à bord, le 21 octobre, à un homme atteint de fièvres intermittentes avec embarras gastro-intestinal, ci..... 40 fr.

» Pour acquit, signé : H. LÉGER. »

« D'après le rapport fait par le capitaine Moufflet à son arrivée à Matamoras, tout prouve ce semble, d'une façon péremptoire, que l'indisposition du marin arrivé malade à la Pointe-à-Pitre, n'a eu aucune espèce de suite.

• D. — On parle de passagers qui seraient morts du choléra à bord, dans la traversée de la Pointe-à-Pitre à Matamoras.

• Comment expliquer ce fait et le concilier avec la non-inscription de passagers sur le rôle d'équipage, ni à Bordeaux, ni à la Pointe-à-Pitre; y aurait-il eu infraction aux dispositions du décret du 19 mars 1852 ?

• R. — Le capitaine Moufflet s'étant fait expédier régulièrement à la Pointe-à-Pitre, je ne puis pas croire qu'il ait embarqué clandestinement des passagers.

• Dans tous les cas, il n'y aurait trace du fait ni sur le rôle d'équipage, ni sur le journal du bord.

• En résumé, mon opinion est qu'il n'est rien survenu à bord de la *Sainte-Marie* de nature à justifier les suppositions de l'administration de la Guadeloupe.

• Bordeaux, le 6 avril 1866.

*Le commissaire général, chef du service
de la marine,*

• Signé : AUTRAN. »

• Il résulte en outre d'une lettre du 28 mars dernier, adressée à M. le commissaire général de la marine, à Bordeaux, par le capitaine du trois-mâts *Vera-Gruzana*, navire à bord duquel a été placé le sac du marin mort sur la *Sainte-Marie* (le maître d'équipage Duveaux), que, depuis son départ de la Pointe-à-Pitre pour Saint-Thomas, le 3 novembre 1865, jusqu'à son retour à Bordeaux, effectué le 22 mars, après un séjour de plus de deux mois sur la rade

- de Jackmel (Haïti), personne de son équipage n'a été atteint
- de maladie pouvant donner quelque crainte de contagion.

• (*Gazette officielle* du 23 mai 1866.) •

Comme on le voit, la *Sainte-Marie* est désormais complètement hors de cause, et il est impossible de lui attribuer l'importation du choléra à la Pointe-à-Pitre.

Ne pouvant établir la culpabilité de ce navire, on incrimina la *Virginie*.

Partie de Marseille, le 29 août, la *Virginie*, capitaine Mony (Jacques), avait treize hommes d'équipage. Elle mouilla le 9 octobre à la Pointe-à-Pitre, après quarante-deux jours de mer, et resta trente jours en rade, sans avoir eu un seul homme malade.

Elle appareilla le 8 novembre pour la Martinique, sans que nul ne songeât à suspecter ce navire de contagion.

Le soupçon ne se manifesta que lorsque l'inocuité de la *Sainte-Marie* commença à faire naître le doute dans les esprits. On attribua alors l'importation cholérique aux ballots de lainages apportés par la *Virginie*, on assura même que c'était à l'usage de deux descentes de lits venues par ce navire que M. Dupont avait dû sa mort.

Des plus scrupuleux renseignements que j'ai pris sur ce navire, il résulte que pas un homme de la *Virginie* n'a été indisposé pendant le déchargement.

Les noirs qui ont travaillé à bord, les gabariers qui ont conduit à terre les marchandises, ont tous joui de la même immunité. C'étaient certainement tous ces hommes qui devaient succomber les premiers : — Cela n'a pas eu lieu.

Les négociants auxquels appartenaient les ballots d'effets en laine (casaques, chemises, caleçons, paletots, bonnets,

etc., etc.) m'ont assuré que ces marchandises n'avaient occasionné aucun malaise parmi les nombreux acheteurs.

MM. Ferret, Sabourdin, Frésia et Bachet, ont non-seulement vendu ces effets, mais ils en ont fait porter à leurs domestiques *noirs* qui s'en sont très-bien trouvés.

M. Célie Espagnet, de Marie-Galante, déclare que ces effets de laine arrivés à temps, ont préservé au contraire beaucoup de gens du froid et de l'humidité de la saison, du choléra très-probablement.

Quant aux tapis de M. Dupont, ce sont trois descentes de lit. Elles ont été déballées le 11 octobre, dans le magasin de son beau-frère (M. Raby), où elles sont restées une couple de jours étendues sur les comptoirs, maniées et remaniées par les allants et venants. M. Dupont en était possesseur depuis vingt-huit jours, lorsqu'il se trouva atteint des premiers symptômes de la maladie qui l'a si rapidement enlevé à toutes ses affections. Les tapis n'ont donc exercé sur M. Dupont aucune pernicieuse influence, pas plus que sur M^{me} Chardon, sa fille, qui n'a jamais été atteinte du choléra, ainsi qu'on en a encore répandu le bruit. L'indisposition nerveuse dont cette dame a été prise par suite des émotions qu'elle ressentit de la mort de son père, n'a pas duré.

En résumé : la *Virginie* a fait voile le 8 novembre pour la Martinique, alors que le fléau régnait à la Pointe-à-Pitre depuis seize jours. Elle est restée quinze jours en quarantaine dans cette île, sans avoir eu de malades à bord et sans laisser dans cette colonie le plus petit germe de l'épidémie de la Guadeloupe.

La cause de ce navire n'est-elle donc pas de nouveau complètement gagnée?...

Quelle raison invoquera-t-on maintenant ? Il faut absolu-

ment démontrer l'importation du fléau à la Pointe-à-Pitre, puisqu'on dit que partout où apparaît le choléra, il y a été importé.

On accusa les paquebots !

Une seule observation suffit pour démontrer le peu de valeur de cette nouvelle assertion. L'épidémie, dans ce cas, eût en effet tout d'abord éclaté à Saint-Thomas où à la Martinique, colonies dans lesquelles les paquebots français font aux Antilles leur première escale.

C'est dans ces colonies que s'opère le déchargement des marchandises et des malles destinées à la Guadeloupe. Leur transbordement sur les vapeurs inter-coloniaux, s'effectue par les *noirs*, aidés de matelots européens.

Les marchandises se trouvant dans la cale du paquebot, c'est le même air qui les pénètre pendant tout le voyage. Or, les équipages de tous les bâtiments de la ligne des Antilles ont à cette époque joui de la plus complète immunité. Il faudrait, en vérité, avoir eu bieu du malheur, pour que les colis expédiés à la Guadeloupe, se soient trouvés être les *seuls contaminés* de tout le chargement : ce qui n'est pas admissible.

Dans toutes les raisons alléguées en faveur de l'importation, je ne vois donc qu'autant d'hypothèses.

Certainement il est très-regrettable que l'apparition d'un choléra endémique et localisé aux alentours du Canal-Vatable, ait coïncidé avec celle du choléra épidémique en Europe. Mais, si l'affection pernicieuse cholériforme qui annuellement sévit sur les bords du Canal-Vatable, ainsi que je le démontrerai bientôt, est devenue spontanément infectieuse, si elle a revêtu un caractère épidémique aussi terrible, ne

faut-il pas en rechercher la cause dans les conditions climatiques toutes nouvelles qui se produisirent depuis quelques années à la Guadeloupe, et voir si ces causes n'ont pas été de nature à changer la constitution médicale de la Pointe-à-Pitre?...

VII

LE CHOLÉRA PEUT-IL NAÎTRE SPONTANÉMENT A LA POINTE- À-PITRE SOUS DES INFLUENCES HYGIÉNIQUES, TELLU- RIQUES ET MÉTÉOROLOGIQUES ANORMALES ?...

L'épidémie de 1704 à la Martinique. — Cas de choléra sporadique constatés à la Pointe-à-Pitre. — Causes hygiéniques et telluriques prédisposantes, causes occasionnelles. — Le Canal-Vatable, son insalubrité actuelle, le sang de l'abattoir. — Causes météorologiques, l'ouragan du 6 septembre 1865, ses phénomènes électriques, son influence sur l'évolution spontanée du fléau.

On lit dans l'ouvrage du R. P. Labat, de l'ordre des frères prêcheurs, qu'en 1704, à la Martinique, une maladie extraordinaire se déclara sur les bestiaux (chevaux, bœufs, moutons, cabrits) et qu'elle tomba ensuite sur les nègres (1).

« Nous perdîmes vingt-sept noirs en huit mois dit le P.

• Labat ; nous ne fûmes pas les plus maltraités.

• D'autres habitants en perdirent bien plus que nous et,

• un, entre les autres, qui en avait plus de soixante, les

• perdit réellement tous, sans qu'il lui en restât un seul.

(1) Voyages aux Isles d'Amérique par le R. P. Labat de l'ordre des

» Je fis ouvrir quelques-uns de ceux qui étaient morts
» chez nous; l'on y trouva les mêmes symptômes que l'on
» avait trouvé dans tous ceux qui étaient morts dans les
» autres quartiers de l'isle; c'est-à-dire, le foie, les poulsmans
» et les intestins secs et retirez comme du parchemin grillé
» et le reste dans son état ordinaire.

» Il y en a qui furent emportez dans huit ou dix heures,
» d'autres languirent cinq ou six jours et les autres mouru-
» rent avec d'étranges convulsions.

» Je n'ai point connaissance qu'il en soit échappé un seul
» de tous ceux qui furent atteints de ce mal.

» Il ne passa pas aux blancs.— Si cela était arrivé, je crois
» qu'il eût emporté tous les habitants qui sont, généralement
» parlant, d'une complexion bien moins forte que les nègres.

Le R. P. Labat attribue cette maladie extraordinaire à
l'intempérie de l'air, de même que le mal de Siam (la fièvre
jaune).

Il est très-probable qu'il a dû se passer bien des faits de
même nature, depuis la relation saisissante du P. Labat,
faits qui ne permettent pas la moindre ambiguïté sur la
nature de la maladie et ce qui s'est passé de nos jours. On
sait, en effet, aujourd'hui, qu'il existe une grande analogie
entre les symptômes, les lésions, le mode de propagation du
choléra et le typhus contagieux des bêtes à cornes. L'épizootie
qui a sévi en Angleterre et en France en 1865 l'a prouvé.
Cette analogie est si grande, que M. Decroix, premier vétérin-
naire de la garde de Paris a cru devoir engager les médecins

typhus des bêtes à cornes, ne pourraient pas être utilement appliquées pour combattre le choléra. (1)

Chaque année de nombreux cas de cholérines, même des cas de choléra sporadique, sévissent à la Pointe-à-Pitre. Le tableau nosologique des hôpitaux en est une preuve, mais ce n'est pas là seulement que des faits de cette nature se sont montrés, et les observations médicales qui vont suivre le prouveront d'une manière irrécusable.

Ayant étudié le choléra à Paris en 1832, M. le docteur de Montmédan crut reconnaître dans la commune de Sainte-Rose où il exerçait la médecine, plusieurs cas de choléra sporadique, de 1834 à 1848. Il fut tellement convaincu de la présence de ce fléau dans la commune, qu'il fit hâter les inhumations afin, dit-il, *d'éviter la contagion*. Or, ce choléra de Sainte-Rose, dit le docteur Diavet, son successeur, n'était autre que la *fièvre algide cholériforme* actuelle, que M. Montmédan prit alors pour le fléau indien !...

En 1838, plusieurs cas de cholérines mortelles se montrèrent encore à la Basse-Terre.

De 1856 à 1864, M. le docteur Diavet recueillit dix nouvelles observations de fièvre algide cholériforme.

Ce médecin cite, entre autres, M. Saint-Hilaire qui, au mois d'octobre 1859, fut atteint de vomissements rizacés, de diarrhée blanche, de refroidissement avec pouls filiforme. Il avait la face crispée, une cyanose légère, des crampes; ce malade vit encore.

Le 29 décembre 1862, le docteur Granger, le doyen du corps médical de la ville, fut appelé par le sieur Samin

(Léonce), atteint de vomissements et de diarrhée rizacée, de crampes, de sueurs froides et visqueuses : ce malade vit encore.

En 1863, le docteur Demay perdit madame Coro, atteinte de tous les accidents du choléra.

Le 4 juillet 1864, il régna au Lamentin, à Sainte-Rose et dans les environs, une épidémie qui, au dire du docteur Diavet, fut des plus meurtrières. Elle était caractérisée par tous les symptômes du choléra et la mort arrivait en quelques heures ; on compta 45 victimes dans la classe noire.

Le 27 décembre 1864, le docteur Henri Léger fut appelé au milieu de la ville (rue de l'Eglise), chez le nommé Caniquit, bijoutier, âgé de 45 ans. Cet homme, atteint depuis huit jours de fièvres intermittentes, venait d'être subitement pris d'une fièvre algide cholériforme à laquelle il succomba en quatre heures.

Le 17 mai 1865, M. le docteur Descorps soigna, sur la route de Darboussier, appelée encore chemin de la Source, M^{me} Louisy (Mathieu), épouse de l'ex-représentant du peuple en 1848. M^{me} Louisy (Mathieu), âgée de 45 ans, était atteinte d'algidité, de sueurs visqueuses, de diarrhée incoercible blanche et rizacée ; sa figure était hippocratique et elle mourut au bout de trois jours. — Le docteur Descorps déclara, dès cette époque à M. Louisy (Mathieu), que sa femme venait de succomber à une cholérine.

En juillet 1865, le nommé Pamphile, brigadier de police du Lamentin, tomba malade, présentant tous les symptômes du choléra. Après lui avoir donné des soins, sa belle-mère

chemin de la source, presque en face de la demeure de madame Louisy (Mathieu), le nommé Séraphin, âgé de 30 ans, ouvrier mécanicien, après avoir présenté des évacuations cholériques ainsi que les autres symptômes du choléra.

Le 12 août 1863, la femme Louisiette, demeurant à la Petite-Terre, près du canal, soignée par le docteur L'Herminier père, guérissait d'une affection cholériforme.

Les symptômes cholériques observés chez la femme Louisiette étaient tellement caractérisés, dit le docteur L'Herminier, qu'en sortant de chez sa malade il ne put s'empêcher de dire à madame Hilaire Thionville : « Sinous avions le choléra à la Guadeloupe, je pourrais certifier que j'en possède un cas des plus certains. » Cette maladie se termina par une péritonite et Louisiette vit encore (1).

Le 13 août 1863, mourait dans la rue du Bouchage (quartier de la Source), la nommée Corine (Anne-Marie), âgée de 27 ans, des suites d'une fièvre algide cholériforme. (Docteur Descorps.)

Le 3 septembre 1863, Nicolas Jonas, vieillard de 63 ans, demeurant au faubourg de Nozières, fut pris à 8 heures du soir, à la suite d'une violente contrariété qu'il éprouva dans la journée, de diarrhée rizacée, de vomissements, d'algidité, de sueurs visqueuses et mourut à 2 heures du matin. (Observation du docteur Descorps.)

(1) Le docteur L'Herminier père (Ferdinand-Joseph). est mort le 12 décembre 1866, à l'âge de 64 ans. La Guadeloupe a perdu en lui un savant distingué, un homme de bien, un de ses enfants les plus chers.

Je dois encore une marque de mon plus vif regret à M. Pierre-Mathieu

Le 6 septembre 1865, Alcide Charron, âgé de 36 ans, mourait de fièvre algide cholériforme, rue des Abymes. (Observation du docteur Descorps.)

Le 8 septembre 1865, le docteur Lauriat, m'a-t-on assuré, constatait deux cas de choléra véritable à Marie-Galante. (Ile voisine de la Guadeloupe.)

En 1865, dans les premiers jours d'octobre, l'aumônier de l'hospice Saint-Jules prévint le docteur Loyseau, l'un des praticiens distingués de la Pointe-à-Pitre, qu'il avait vu mourir dans le faubourg des Abymes et près du Canal-Vatable, huit malades sur onze, d'une affection qui lui avait paru être le choléra (1).

Le 11 octobre 1865, Pauline Rozor, âgée de 43 ans, recueuse chez M. L'herminier, père, mourait à l'hospice Saint-Jules, d'une affection cholériforme, après deux jours de maladie.

Enfin, du 1^{er} au 11 octobre, le docteur Loyseau perdit douze malades de fièvres cholériformes, sur le chemin du cimetière. La dernière fut Pauline dont je viens de parler. Après avoir mangé de la morue, de la farine de manioc et bu de l'eau, cette femme se coucha le 9, bien portante. Subitement prise de diarrhée pendant la nuit, de vomissements, enfin d'algidité et de crampes, elle fut transportée à l'hospice Saint-Jules où elle succomba le 11, avant le jour.

En présence de faits émanants de sources aussi authentiques, est-il possible de mettre en doute l'existence des cholérines mortelles et d'un *choléra sporadique* à la Guadeloupe depuis 1834, c'est-à-dire, depuis *trente-trois ans* ?

(1) Par un décret du 7 juillet 1866, M. Loyseau (Sainte-Croix), a été nommé chevalier de la Légion-d'Honneur.

Or, si ce choléra sporadique sévissait en 1865, et six mois avant l'arrivée à la Pointe-à-Pitre de la *Virginie* et de la *Sainte-Marie*, d'où provenait-il donc?...

Localisé jusqu'alors aux environs du Canal-Vatable et des marais saumâtres qui l'avoisinent, n'a-t-il pu, du caractère endémique qu'il avait toujours présenté, devenir tout à coup infectieux, épidémique, sous l'empire d'une climatologie anormale?... Qu'y a-t-il d'extraordinaire à un fait aussi simple?

En consultant l'histoire des maladies on reconnaît chaque jour qu'un grand nombre d'entr'elles se sont successivement montrées dans tel ou tel point du globe, à l'état sporadique et essentiellement transitoires d'abord, puis à l'état permanent : Simples hôtes, elles ont pris droit de cité. Les fièvres graves, les fièvres éruptives : rougeole, scarlatine, variole, Syphilis, etc., sont dans ce cas.

Le choléra qui, jusqu'en 1781, ne s'était jamais montré sur les bords du Gange qu'à l'état sporadique, y règne aujourd'hui à l'état épidémique.

La fièvre bilieuse néphrorragique, improprement nommée *fièvre jaune des créoles* (fièvre bilieuse hématurique), ne faisait pas de victimes parmi la race blanche des Antilles avant 1838.

Le choléra existant donc à l'état sporadique à la Pointe-à-Pitre, je dois examiner si des causes hygiéniques, telluriques et météorologiques anormales n'ont pu en 1865, être de nature à lui faire acquérir un caractère épidémique et infectieux.

Quand on considère les mauvaises conditions hygiéniques et telluriques dans lesquelles vit une partie de la population des faubourgs de la Pointe-à-Pitre, il devient impossible de nier

les nombreuses causes prédisposantes et occasionnelles qu'elle offre au miasme cholérique.

De même que dans l'Inde, on a observé que le choléra sévissait principalement aux époques de l'année où des nuits très-froides succèdent à des journées très-chaudes ; des conditions semblables ont de même engendré le choléra sporadique chez les riverains du Canal-Vatable.

C'est, en effet, aux mois de novembre et de décembre qu'apparaissent les fièvres graves avec toutes leurs nuances ainsi que les affections des voies digestives. Ces mois amènent d'humides et fraîches nuits, de brusques transitions de température contre lesquelles les noirs, naturellement insoucians, ne se précautionnent jamais. Habités à négliger l'hygiène la plus élémentaire, ils se couchent sur un plancher disjoint, peu ou pas vêtus. Aussi les vents de Nord de cette saison leur sont-ils toujours funestes et, passés en proverbe, on entend dire : *Vents de Nord, vents de Mort !*

A Paris, on a remarqué que les habitations situées sur les parties basses et humides avaient offert beaucoup plus de malades et de morts que les parties sèches et bien aérées. Il en a été ainsi à la Guadeloupe où la mortalité a exercé ses plus grands ravages, dans les cases basses, étroites, très-chaudes dans la journée et au contraire très-froides la nuit, mal closes quelles sont généralement.

Situées sur le chemin de la source ou de Darboussier, sur la route qui mène au cimetière, ces cases sont établies au-dessus de flaques puantes. Sous le plancher de plusieurs d'entr'elles, à peine isolé du sol, vivent des canards et des cochons. Les habitants répandent encore aux alentours de ces demeures, les détritits de leur nourriture : des têtes de poisson cru, des intestins de volailles, des légumes, même

de l'urine et leurs matières fécales. C'est donc au-dessus de ces bourbiers, sans cesse fouillés par les animaux dont j'ai parlé, que vivent des familles nombreuses.

Entassés en grand nombre dans ces demeures insalubres, les noirs peuvent-ils échapper à l'absorption des miasmes ? Cette agglomération n'est-elle pas, au contraire, de nature à porter à son *summum* de développement, la réceptivité de ces effluves mortelles ?

Qu'un cas de choléra sporadique vienne à se produire dans ces cases, ne sera-t-il pas la conséquence toute naturelle de la putréfaction des matières animales dans les eaux croupies et saumâtres qui séjournent sous la maison ? — Qu'arrivera-t-il ensuite ?...

La fermentation des déjections alvines va développer le virus cholérique, et cette unique faute suffira pour embraser toute la colonie : c'est ce qui a eu lieu !

Lorsque M. Saint-Clair Jugla, maire par intérim de la Pointe-à-Pitre, guida la commission chargée d'aller faire comprendre aux habitants de la route du cimetière, le danger auquel ils s'exposaient en restant dans ces parages, ne trouva-t-il pas tous ces pauvres gens entassés dans une chambre étroite et autour d'un cadavre déjà en putréfaction ?... On voyait en effet, *trente* ou *quarante* personnes plongées dans la douleur, au milieu des émanations infectieuses des déjections de la victime, ne voulant pas sortir, ne songeant plus au danger des miasmes qu'elles respiraient. — Ceux qui firent usage des linges ou de matelas empreints de ces déjections furent rapidement emportés par la maladie.

Pettenkoffer et Delbrück ont démontré en effet, que « *ce* » sont les déjections des individus infectés de virus cholérique

» *qui, probablement toujours et certainement le plus souvent servent à transmettre le choléra à d'autres individus.* »

« Un grand nombre de faits jusque là obscurs et en apparence contradictoires, se trouvent expliqués par cette découverte importante. Un seul individu infecté de virus cholérique et chez lequel les phénomènes d'intoxication peuvent ne consister qu'en une diarrhée simple, non dangereuse pour lui, peut transporter la maladie dans un lieu jusque-là épargné. Le malade peut continuer de voyager et se trouve bientôt délivré de sa diarrhée, mais dans le cabinet où il a satisfait ses besoins, sur son passage, il laisse une substance qui peut devenir la source d'une épidémie meurtrière. On comprend alors pourquoi les épidémies de choléra ne suivent pas une direction déterminée dans leur migration, pourquoi elles suivent toujours les grands chemins de communication, plutôt que la direction des vents.

« Dans les agglomérations, les maisons et les rues où habitent des cholériques sont les lieux les plus exposés, parce que généralement on verse les déjections dans les fossés, sur la rue ou dans les rigoles. » (Niemeyer, T. 2. P. 732, Ed. 1866).

Tous les essais qui ont été tentés pour inoculer le choléra soit avec le sang, avec les larmes, la sueur, la salive, les déjections alvines fraîches ou toute autre humeur, ont été complètement infructueux. Ce n'est qu'à la suite de la fermentation des selles cholériques, que le virus s'est développé et que la mort a foudroyé ceux qui en ont absorbé les miasmes.

A son début, le fléau a donc atteint la classe la moins aisée des faubourgs de la Pointe-à-Pitre, surtout les riverains du Canal-Vatable, ceux dont les cabanes avoisinent les flaques

du bas du morne du cimetière. Les privations que subissent ces malheureux, leur misère, leurs vêtements insuffisants les plaçaient dans les conditions les plus favorables pour contracter la maladie.

En raison de leur peu de force de réaction, de leur faiblesse, les enfants furent les premiers foudroyés ; puis les femmes, les vieillards, les constitutions usées par le tafia ou par des excès de toute nature. Lorsqu'après de pénibles travaux exécutés sous le soleil, les hommes robustes avaient l'imprudence de boire une trop grande quantité d'eau froide, ils succombaient bientôt, atteints par la maladie. Ce n'étaient pas la farine de manioc, la morue salée, les haricots secs, les fruits acides et le gros sirop, dont ils se nourrissent habituellement, qui pouvaient tonifier ou réparer les forces déprimées de ces travailleurs. Trop insuffisante, cette alimentation peu substantielle et malgré cela indigeste, était plutôt pour eux une cause prédisposante au choléra.

Aux causes générales qui précèdent, après celles de l'hygiène et de la nature du sol, je citerai encore une période exceptionnelle de sécheresse de trois années consécutives : 1862, 1863, 1864.

Tarissant les mares des habitations rurales, cette sécheresse fit périr les bestiaux de soif, anéantissant du même coup les récoltes. A la Pointe-à-Pitre les puits étaient à sec et ceux qui faisaient exception ne contenaient qu'une eau saumâtre, très-chargée en sels de chaux et en chlorures. L'eau de citerne se vendait de 20 à 30 centimes la dame-jeanne, et l'on était heureux quand elle n'avait pas été préalablement additionnée d'eau de puits. Appréhendant le retour des pluies, la population redoutait, comme conséquence inévitable, l'apparition de la fièvre jaune.

Cette sécheresse changea donc le niveau de tous les canaux, celui des mares, dessécha les marais saumâtres du littoral, le Canal-Vatable, dont le fond était à sec sur plusieurs points de son étendue. Les rayons solaires tombant directement sur ses vases restées à découvert, activaient bien plus que de coutume la décomposition de toutes les matières animales enfouies dans ses limons, ainsi que le développement d'une foule d'êtres microscopiques, d'infusoires, dont les générations se succèdent avec une si prodigieuse activité.

Quand les pluies torrentielles commencèrent, elles tombèrent sans interruption du mois d'avril 1865 au mois de mars 1866, précipitant alors sur le sol toutes les matières organiques ainsi que les gaz tenus en suspensions dans l'atmosphère.

Ces grandes pluies n'arrivent en effet à la terre, qu'après avoir balayé — pour me servir de l'expression de Bergman — toutes les immondices de l'air, tous ces matériaux charriés par ses couches, arrachés du sol ou à la mer par les vents, ceux produits par le passage de la foudre qui éclate, ceux vomis par la soufrière ou dégagés des marais, ceux qui naissent par mille causes diverses dans les couches aériennes, ceux créés au sein de l'air par la fécondation des germes ailés. Tous ces corps organisés revinrent donc à la terre, entraînés ou dissous par l'eau pluviale.

Le gisement de l'ammoniaque et de l'acide azotique atmosphérique (formé par l'action de l'ozone sur l'azote de l'air), se trouve dans les couches aériennes les plus proches de la surface de la terre, ainsi que l'hydrogène proto-carboné des marécages, et l'hydrogène phosphoré résultant de la putréfaction souterraine des matières animales. Ces gaz, ainsi

que l'azotate d'ammoniaque enrichissaient encore les pluies torrentielles.

Le Canal-Vatable ceint la ville de toute part, aboutissant à la mer à chacune de ses extrémités. Ne mesurant que *sept* mètres de largeur sur *deux* mètres de profondeur, chaque marée y apporte une grande quantité d'animalcules, de mollusques, de poissons, et par suite du mauvais état actuel du fond, ce Canal ne rend plus à la mer que la moitié du volume d'eau qu'il devrait lui rendre. Créé dans un but d'assainissement, le Canal-Vatable est donc devenu un réceptacle d'eaux stagnantes, d'immondices de toutes sortes, un foyer de putréfaction très-pernicieux pour ses riverains.

« Quand le Canal-Vatable fut creusé pour donner un écoulement aux eaux des marais qui environnaient la Pointe-à-Pitre, dit M. Gaillard, capitaine au long cours (1), on oublia d'affecter des fonds pour son entretien. On supposait sans doute, qu'une œuvre d'une utilité aussi incontestable ne serait jamais négligée; ce fut une erreur !

» Depuis 1825, une seule opération complète de nettoyage fut tentée, et nous pouvons dire hardiment qu'elle laissa beaucoup à désirer.

» Il y a peu de temps, les riverains du Canal, et je suis un de ces riverains, adressèrent une pétition au maire, alors M. Léger, pour appeler son attention sur la mortalité causée par les fièvres qui nous désolaient, fièvres engendrées par les exhalaisons putrides du Canal. »

M. Gaillard, comme on le voit, est de mon avis. Il attribue les fièvres mortelles du Canal à ses exhalaisons putrides. Or, ces fièvres ne sont autres que celles que j'ai signalées dans ces

(1) Journal l'*Avenir*, n° du 16 février 1866.

parages et qui ont tué : Madame Louisy Mathieu, le bijoutier Caniquit, le mécanicien Séraphin, etc., morts de choléra endémique. (Observations des docteurs H. Léger et Descorps.)

• Notre pétition fut accueillie, ajoute M. Gaillard, mais on
• n'y put donner la suite que nous espérions, l'argent faisant
• défaut dans la caisse municipale. On se contenta de faire
• retirer une portion de la vase du canal à l'aide de grandes
• cuillères manœuvrées par des condamnés. Quand la mer
• était basse, le travail allait assez bien ; mais le temps de la
• basse mer dure peu, et à peine l'eau du canal commençait-
• elle à s'élever que les cuillères ne rapportaient plus rien, la
• vase au fond du canal étant déjà délayée avant d'atteindre
• la surface de l'eau. J'ai bien longtemps suivi ce travail et
• j'en parle en connaissance de cause.

• *Pendant l'épidémie que nous venons de traverser, la*
• *plus grande partie des victimes fournies par notre ville*
• *appartenait aux riverains du canal.*

• C'est sur ses bords qu'habitent les malheureux, et, si la
• santé est la fortune des pauvres, n'est-ce pas la meilleure
• des bonnes œuvres que de la leur conserver ?

• Il suffit d'abord de nettoyer complètement le canal, et
• ensuite de l'entretenir dans un état habituel de propreté.
• Il en résultera deux avantages sérieux :

• La salubrité publique d'abord, puis l'écoulement plus
• facile des eaux pluviales dans les grandes avalasses.

• Nous avons vu en 1860 les eaux déborder par-dessus les
• berges du canal, inonder les terrains nouvellement con-
• quis, les boulevards, et s'étendre jusque dans la rue de
• Nozières. Le canal, alors, était comme aujourd'hui presque
• comblé et ne donnait pas à la mer la moitié du volume
• d'eau qu'il aurait du lui rendre. »

Cette publication de M. Gaillard facilite ma tâche. La partie de sa lettre que je viens de reproduire et dont j'ai souligné les passages les plus importants, prouvent une fois de plus que l'épidémie cholériforme de la Pointe-à-Pitre n'a été que *locale*, et qu'on peut nier son importation du dehors sans être taxé d'impartialité.

En décrivant le Canal-Vatable, M. Gaillard n'a indiqué que ce qu'il voit dans la partie Est de la ville, dans celle qu'il habite. Mais ce canal possède encore de profondes ramifications dans le Nord, dans la vallée des Petites-Abymes, dans les faubourgs d'Ennery et de Nozières où des conditions d'insalubrité aussi graves existent. Dans ces parages, l'herbe croît sur certains points du chenal, encombré qu'il est de meubles brisés, de matières fécales, de cadavres d'animaux domestiques, ainsi que d'immondices de toutes sortes. Pendant l'épidémie on y a jeté des paillasses, des matelas, des draps de lit, des chemises souillées de déjections cholériques. Aussi les miasmes qui s'exhalaient de la partie Est du canal comprise entre la route des Petites-Abymes et la rue de Provence faisaient-ils fuir les passants. On sait déjà combien les déjections au contact des matières animales en décomposition favorisent d'une manière *extraordinaire* la production du virus cholérique. Il n'était donc pas étonnant de voir le fléau sévir plus longtemps dans ces quartiers. Griesinger a encore prouvé que l'accumulation d'ordures et de déchets organiques contribue puissamment à la propagation du choléra.

A l'abattoir de la route du cimetière passe un ruisseau qui, du faubourg des Abymes, charrie les ordures de l'hospice Saint-Jules dans le Canal-Vatable. Jusqu'au 4^{er} novembre

1865, c'est-à-dire jusqu'au moment de l'épidémie, tout le sang de cet abattoir a coulé de ce ruisseau dans le Canal.

Il est aisé de calculer la quantité de sang qui y a été introduite en observant que les bœufs de Porto-Rico, ainsi que ceux de la Guadeloupe qui n'ont pas subi de croisement avec ceux du Sénégal, ne donnent, lorsqu'ils sont gras, âgés de quatre ans et châtrés, que 150 kilogrammes de viande au plus. Or, d'après le rendement de l'abattoir, j'estime que la quantité de sang fournie par chaque espèce d'animal doit être approximativement :

De dix-huit litres pour un bœuf, un litre trente centilitres pour un mouton ou cabrit, de cinq litres pour un cochon.

Le tableau suivant fera donc connaître le nombre des divers bestiaux tués dans le dernier trimestre de 1865 à cet abattoir, et la quantité de sang qu'on a laissé couler chaque année dans le Canal-Vatable.

Comme on le voit, on a versé dans la partie nord du Canal-Vatable, qui avoisine le cimetière, celle où l'épidémie a pris naissance, 7126 litres de sang par trimestre, soit 28504 litres chaque année.

Je ne compte pas les animaux tués à la boucherie du chemin des Petites-Abymes, dont le sang a été répandu dans les marécages de la partie Est de la ville.

Ces faits ont-ils besoin de commentaires ?

Les terrains meubles et cultivés, plus élevés que le Canal-Vatable, y laissent donc couler leurs eaux pluviales où elles n'arrivent qu'à l'état de véritables lessives, chargées qu'elles sont de toutes les matières solubles qu'elles ont pu recueillir pendant leurs parcours.

Ce n'est pas, en effet, à la nature ni à l'abondance des sels que ces eaux contiennent, qu'elles doivent leur insalubrité, mais bien aux cadavres d'animaux : cochons, chiens, chats, poulets, rats morts qu'on jette dans le canal, ainsi qu'aux matières fécales accumulées sur plusieurs points ;

C'est au sang des abattoirs, cette chair coulante si facilement putréfiable, aux poissons, aux poulpes, aux mollusques uni-valves ou bi-valves (moules et huîtres), aux animalcules phosphorescents, fournis par la mer à chaque marée ;

C'est aux mycodermes, à ces produits ultra-cellulaires, aux conferves, aux herbes touffues, aux racines, aux branches et aux feuilles mortes, à la vase argilo-calcaire, surtout à l'humus, etc. ;

C'est à toutes ces matières végéto-animales qui pourrissent au sein de l'eau très-saumâtre du Canal, qu'on doit le perpétuel dégagement de gaz sulfhydrique, de sulphydrate d'ammoniaque, d'hydrogène proto-carboné, d'acide carbonique, d'hydrogène phosphoré, etc., qui s'en échappent.

C'est le gaz sulfhydrique excrété par les mollusques qui, à l'état naissant, transforme en ammoniaque l'acide azotique des azotates qui se produisent. Il se forme encore dans les dépôts : des carbonates, des sulfates, des phosphates alcalins et terreux dont certains des éléments favorisent le développement des sporules suspendues dans l'air, et dont le résultat ultérieur est de faire naître des mucédinées, des mycophytes etc. M. Pasteur a en effet démontré que les êtres infiniment petits peuvent produire des putréfactions et des fermentations. Il a prouvé encore que le phosphate de chaux gélatineux possédait spécialement la propriété d'activer la putréfaction des matières végéto-animales. Or, que se passe-t-il dans le Canal-Vatable, où stagnent tant de substances animales et phosphorées, dans ce véritable laboratoire de chimie, creusé, ainsi que les lavoirs du cimetière, dans une roche *calcaire* (roche à ravets), si ce n'est une production constante de phosphate de chaux ?

On le voit, le Canal-Vatable contient aujourd'hui tous les éléments capables de donner spontanément naissance à un *choléra* endémique, effluve réputée jusqu'à ce jour comme ne pouvant surgir que du fleuve indien. Pourquoi établir alors en *axiome* qu'il ne peut prendre naissance que dans l'Inde, lorsqu'ailleurs on rencontre réunies, toutes les causes de production de cet agent morbide ?

Le choléra n'a-t-il pas pris naissance *spontanément* à la Mecque au milieu des pèlerins agglomérés, sous l'influence de la putréfaction des matières animales amassées en si grande quantité autour de la Ville Sainte ? — C'est de là qu'il s'est étendu partout.

Peu de temps avant l'épidémie, des prisonniers de la géole

curaient, au moyen des cuillères dont a parlé M. Gaillard, la partie Nord du Canal-Vatable, laissant comme de coutume les vases fétides sur la berge. Dans le Sud de la ville, les godets de la drague saturaient les quais d'émanations sulfhydriques. C'est donc sous l'influence des conditions insalubres que je viens d'énumérer, que les riverains du Canal présentèrent, dès le mois de mai 1865, des cas de fièvres à détermination gastro-intestinale, des fièvres pernicieuses algides cholériformes, dyssentériques ou typhoïdes, enfin des cas de choléra sporadique.

Telle était la constitution médicale de la Pointe-à-Pitre, lorsque l'ouragan du 6 septembre éclata, ouragan qui se fit surtout remarquer par une émission considérable de fluide électrique et qui modifia si profondément les qualités vivifiantes de l'air, l'impressionnabilité des habitants et des animaux, enfin l'intégrité du sol, rompant l'équilibre si nécessaire à la santé. Ces causes puissantes déterminèrent alors la terrible épidémie dont je me suis fait l'historien.

Que se passe-t-il habituellement dans ces tourmentes électriques?

Les vents enlèvent à la surface des mares, des rotifères, des brachions, une multitude d'animalcules invisibles. Immobiles et offrant toutes les apparences de la mort, ces êtres flottent suspendus dans les airs, jusqu'à ce que la pluie les ramène à la terre nourissante, dissolve l'enveloppe qui enferme leurs corps tourbillonnants et diaphanes, et que l'oxygène que l'eau contient donne à leurs organes une nouvelle irritabilité.

Les météores de l'Atlantique, formés de vapeurs jaunes et poudreuses, qui, des îles du Cap-Vert, s'avancent vers l'Est, dans le Nord de l'Afrique, en Italie et dans l'Europe centrale,

sont, d'après les belles découvertes d'Ehrenberg, des amas d'organismes microscopiques enfermés dans des enveloppes siliceuses. Beaucoup errent durant de longues années, à travers les couches les plus élevées de l'atmosphère, jusqu'à ce que des courants d'air verticaux ou les vents alizés qui soufflent dans les hautes régions, les ramènent, capables encore de vie et tout prêts à se multiplier par la division spontanée.

On a donc remarqué que le choléra s'est souvent déclaré après de violents orages, de violentes perturbations de l'atmosphère, après surtout une émission anormale d'électricité. C'est précisément ce qui a eu lieu pendant l'ouragan dont je vais décrire bientôt la marche et les phénomènes principaux.

Mais, bien avant l'ouragan, la colonie subissait les effets de causes météorologiques anormales. Les ciels étaient fréquemment gris, sombres, chargés d'électricité et, quoique le tonnerre ne se fit pas entendre, les éclairs chaque soir embrasaient l'horizon. Ces temps lourds indisposaient non seulement les Européens, mais aussi les Créoles. La foudre éclata enfin.

L'histoire de la Martinique relate l'ouragan de 1766, à la suite duquel une épidémie enleva plus de *deux mille* personnes à Saint-Christophe, à la Guadeloupe et à la Martinique.

Ce fait, non écrit pour les besoins de la cause, prouve combien la décomposition organique peut devenir active dans de pareilles conditions et imprimer aux maladies qui se montrent dans le moment, un caractère épidémique inconnu jusqu'alors.

M. Moreau de Jonès cite plusieurs autres coups de vents qui n'eurent pas les mêmes conséquences. Après celui de 1825,

dont on se souvient encore à la Guadeloupe, vient celui du 23 juin 1831, qui ravagea la Dominique. Ceux des 21 septembre 1834 et 1835, qui n'éprouvèrent que la Basse-Terre.

Le 26 juillet 1837, un autre ouragan ravagea la Barbade, jetant vingt-deux bâtiments à la côte dans le port de Bridegetown.

Le 2 août de la même année, les îles sous le vent furent éprouvées.

Le 13 septembre 1846, un coup de vent de peu d'importance passa sur la Guadeloupe et ses dépendances.

Le 21 août 1848, la Désirade fut ravagée ainsi que plusieurs communes de la Grande-Terre (Guadeloupe).

Rien dans ces coups de vents ne peut être comparé à ce qui a eu lieu dans l'ouragan électrique du 6 septembre 1865 — (1).

La journée du 6 septembre 1865 fut belle dans toutes les Antilles. .

A la Pointe-à-Pitre, le baromètre resta à 0,766 millimètres jusqu'à 4 heures du soir. Mais à partir de cet instant, le ciel chargé d'électricité commença à s'assombrir ; la mer déferla sur les récifs de l'entrée de la rade et le baromètre descendit de deux millimètres.

A 6 heures il marquait 0,760 millimètres. Alors commencèrent les grains mêlés de rafales, se succédant bientôt avec beaucoup de violence, sans interruption ; une pluie torrentielle ne cessa de tomber.

A 7 heures les bourrasques vinrent du N. E.

(1) Voir le Journal de l'*Agriculture des pays chauds*, numéro de septembre 1865 — l'*Illustration*, journal universel, n° des 16 et 23 octobre 1865.

A 8 heures apparurent les éclairs, des météores fulgurants qui, sans répit éclairaient le ciel ; des trépidations du sol, variant du Nord à l'E. N. E. L'ouragan éclata dans toute sa fureur de 8 heures à 9 heures, le baromètre restant à 0,757 millimètres. Des éclairs sans tonnerre, d'une nature particulière, se succédaient, ressemblant à l'embrasement que produit la projection d'une poudre inflammable sur des charbons ardents.

A 9 heures et demie, le baromètre remonta de 3 millimètres ; alors passant à l'Est, le vent commença à mollir et vers 10 heures, les grains diminuant de violence, le calme se fit peu à peu.

A minuit, le baromètre s'éleva à 0,763 millimètres et à 0,766 le lendemain matin ; le pluviomètre contenait 0,038 millimètres d'eau.

A Marie-Galante où l'ouragan a été le plus terrible, le vent ne changea que dans l'après-midi ; le temps très-calme jusqu'alors commença à s'assombrir, le vent souffla du Sud, le ciel se chargea de nuages noirs.

A 4 heures, éclata un raz de marée formidable, couvrant d'écume les récifs du Nord de la rade du Grand-Bourg, et déferlant sur la plage à une distance de cent mètres environ.

Passant au Nord puis au N. E., l'ouragan éclata vers six heures avec une rapidité incroyable. La terre sembla trembler à deux reprises, les éclairs répétés mettaient l'atmosphère en feu ; on assure même que des flammes sortirent du sol.

Le vent passant au Sud, des trombes emportèrent les toitures ; la rue de la marine fut ravagée, une maison fut, sur un autre point, lancée comme une flèche dans une savane à 300 mètres de son emplacement primitif. L'usine de M. de Retz s'écroula écrasant sous ses ruines plusieurs victimes. Le

baromètre, à 0,765 millimètres le matin, était alors à 0,711 millimètres.

Après 9 heures, le vent tomba et l'ascension du baromètre se fit de plusieurs lignes ; le ciel s'éclaira des faibles lueurs de la lune, mais la campagne était ravagée dans toutes les directions, ainsi que la partie S. E. de la ville.

A la Basse-Terre, le temps ne changea qu'à 4 heures ; le baromètre étant à 0,750 millimètres. Les premiers tourbillons venant du N. O., se firent sentir et la colonne de mercure s'affaissa tout à coup de 5 millimètres. Une trombe passa à un mille au large.

A 6 heures, le vent se fixa au Nord et, de 7 heures 15 minutes à 8 heures 25 minutes, le baromètre descendit à 0,727 millimètres. Le vent de Nord augmentant graduellement à chaque rafale, la tempête devint imminente.

A 8 heures 15 minutes, les vents sautèrent au N. E. et peu d'instants après à l'Est, les rafales devenant très-violentes. La mer monta furieuse, brisant tout sur son passage, envahissant les quais. Le baromètre ayant subi 32 millimètres de dépression, était à 0,718 millimètres.

A 9 heures, le vent sauta à l'E.-S.-E., et mollit à 9 heures 15 minutes ; le baromètre remonta à 0,734 millimètres. — A 9 heures 50 minutes, le vent s'apaisa, les bourrasques diminuèrent de fréquence, le ciel s'éclaircit et la lune apparut.

A 10 heures, le mercure atteignit 0,741 millimètres ; à 11 heures 30 minutes, il était à 0,745, limite qu'il conserva jusqu'au lendemain 7 heures, stationnant alors à 0,748 millimètres.

Depuis 7 heures et demie jusqu'à 10 heures du soir, la pluie tomba par torrents.

Au Camp-Jacob, situé à 545 mètres au-dessus du niveau de

la mer, le baromètre descendit de 0,724 millimètres à 0,690 pendant la durée de l'ouragan, autrement dit de 31 millimètres.

En résumé, les dépressions barométriques ont été : de 0,011 millimètres à la Pointe-à-Pitre, de 0,042 millimètres à la Basse-Terre, de 0,034 millimètres au Camp-Jacob et de 0,054 millimètres à Marie-Galante.

Le vent de Nord a d'abord frappé Marie-Galante et les Saintes, commençant une œuvre de destruction que le vent du Sud a complétée.

A la Guadeloupe, les vents de N.-E. et d'Est ont frappé le Petit-Bourg, Sainte-Marie, La Capesterre, les Trois-Rivières.

Les vents d'Est et de S.-E. ont dévasté les hauteurs du Camp-Jacob, du Matouba où des arbres deux ou trois fois centenaires ont été déracinés aussi facilement qu'on pourrait arracher du sol une balsamine. Ainsi sont tombés des acajous énormes que dix hommes réunis n'auraient pu embrasser. Ces vents se sont encore violemment faits sentir à la Basse-Terre, dans les communes du Baillif, des Vieux-Habitants et de la Pointe-Noire.

La Grande-Terre, cette partie plate et la plus cultivée de la Guadeloupe, a peu souffert. La Pointe-à-Pitre, sa ville principale, a été à peu près épargnée. Les dégâts ont été minimes dans les communes de Saint-François, du Moule, de l'Anse-Bertrand.

L'électricité a produit des effets surprenants : des barres de fer d'un très-gros volume ont été tordues ; la grille de l'ancien gouvernement, à la Basse-Terre, a été coupée, tordue et arrachée de son scellement. Courbée à angle droit, la girouette de l'hôpital du Camp-Jacob est restée en cet état. Des jantes de

roues ont été brisées sous le retrait de leurs cercles en fer, faisant aussi sortir leur moyeu.

A Marie-Galante, les tiges de fer qui servaient de coulisses à la lanterne du phare ont été coupées. Les colonnes, les piliers de fonte qui supportaient la longue toiture en fer de l'usine de Retz ont été brisés, tordus, fixés en réseau ; les tuyaux métalliques de cette usine ont été brouillés comme pourrait l'être un écheveau de fil.

Des globes s'enflammaient dans l'air, emportés par les rafales et semblables à des lampes funèbres ; on pouvait les suivre un instant dans leur course rapide.

Tel est le résumé succinct de cette tempête électrique, dont la violence et les conséquences ultérieures seront si terribles que le souvenir ne s'en effacera jamais dans la colonie !

L'ouragan ne s'est pas fait sentir à la Martinique, mais à cent lieues dans le Nord, le brick du commerce la *Loire* fut démâté.

A la Dominique, on ne l'a pas ressenti dans la partie Sud, tandis que toute la partie N. O. de cette île a vu ses cases et ses plantations détruites.

La Guadeloupe fut couverte de trombes d'eau salée se résolvant en pluies diluviennes. Aussi, dès le lendemain de la tourmente, trouvait-on très-saumâtre l'eau des puits de la Pointe-à-Pitre, celle des mares environnantes, ainsi que celle des sources.

che du baromètre, force et direction des vents pendant l'ouragan du 6 Septembre 1863.

BASSE-TERRE.		CAMP-JACOB.		POINTE-A-PITRE.		MARIE-GALANTE.	
HAUTEUR du baromètre	VENTS.	HAUTEUR du baromètre	VENTS.	HAUTEUR du baromètre	VENTS.	HAUTEUR du baromètre	VENTS.
millimètres.		millimètres.		millimètres.		millimètres.	
750	"	721	"	766	N.-E. 2.	765	"
747	"	"	"	765	"	"	à 4 heures
745	"	"	"	764	"	"	raz de marée.
"	N.-O. 2.	"	"	762	N. 4.	"	"
"	"	"	"	761	"	"	"
"	N.	"	"	760	N.-E. 4.	"	N. ouragan.
740	N.-E. 4.	"	"	"	"	"	"
735	E. 4.	dépresseion	"	"	"	dépresseion	"
727	"	de 31 milli.	"	"	"	de 54 milli.	S. ouragan.
730	E. violent.	"	les vents	757	varient du	"	"
718	dépresseion 32"/=	"	varient de	755	N. à l'E.-N.-E.	"	"
721 ¹ ^{moitié}	"	"	l'E. au S.-E.	757	dépresseion 11"/=	"	"
730	E.-S.-E.	"	"	757	N.-E. 3.	"	"
734	le vent mollit.	"	"	remonte.	"	"	"
739	"	690	"	760	E. 2.	"	le vent du
741	E.-S.-E.	remonte.	"	"	"	711	Sud mollit.
742	"	"	"	"	"	713	"
744	"	"	"	"	"	"	"
745	"	"	"	"	"	"	"
748	S.	"	"	763	S.-E.	762	"

Un mois s'était à peine écoulé, que sous l'influence de cet ouragan électrique, et les grandes chaleurs de l'hivernage aidant, le Canal-Vatable, ses artères bourbeuses et les marécages voisins, ressemblaient à autant de chaudières en ébullition. De volumineuses bulles de gaz montaient en chapelet et sans interruption, du fond à la surface, répandant dans l'air une prodigieuse quantité de miasmes fétides. L'ÉPIDÉMIE COMMENÇA !!!...

CONCLUSIONS

J'ai démontré que des causes hygiéniques, telluriques et météorologiques anormales, de nature à changer la constitution médicale de la Pointe-à-Pitre, se sont produites à la Guadeloupe pendant les années 1862, 1863, 1864, 1865 ;

Que depuis trente-trois ans on a signalé périodiquement aux alentours du Canal-Vatable et des marécages saumâtres qui avoisinent le cimetière, dans les communes du Lamentin, de Sainte-Rose, des cholérines mortelles ainsi que de véritables cas de choléra sporadique ;

Que l'ouragan électrique du 6 septembre 1865 a été la cause déterminante de l'évolution spontanée du fléau, en donnant alors le caractère infectieux et épidémique du choléra indien, à l'affection endémique et localisée jusqu'à ce moment dans les faubourgs ;

Que par le fait d'une *contagion* qu'on ne saurait désormais mettre en doute, le fléau s'était aussitôt répandu de la Pointe-à-Pitre dans les communes de la Grande-Terre, dans celles de la Guadeloupe proprement dite, et dans les dépendances de cette colonie.

De ce qui précède, je conclus :

Que le choléra sporadique existant à la Pointe-à-Pitre, il est urgent de favoriser l'écoulement des eaux du Canal-Vatable à la mer ; de le curer complètement ; d'interdire aux riverains d'y jeter des cadavres d'animaux domestiques ou des meubles brisés, et aux bouchers d'y laisser pénétrer le sang des abattoirs, la putréfaction des matières animales dans ces eaux limoneuses, saumâtres et stagnantes, étant la cause de la production du miasme cholérique.

Que des circonstances météorologiques aussi anormales que celles qui ont eu lieu se représentent encore, et, prenant alors définitivement droit de cité à la Guadeloupe, le choléra se montrera de nouveau ainsi qu'il le fait en Europe, depuis 1831, où il est devenu endémique dans une foule de localités.

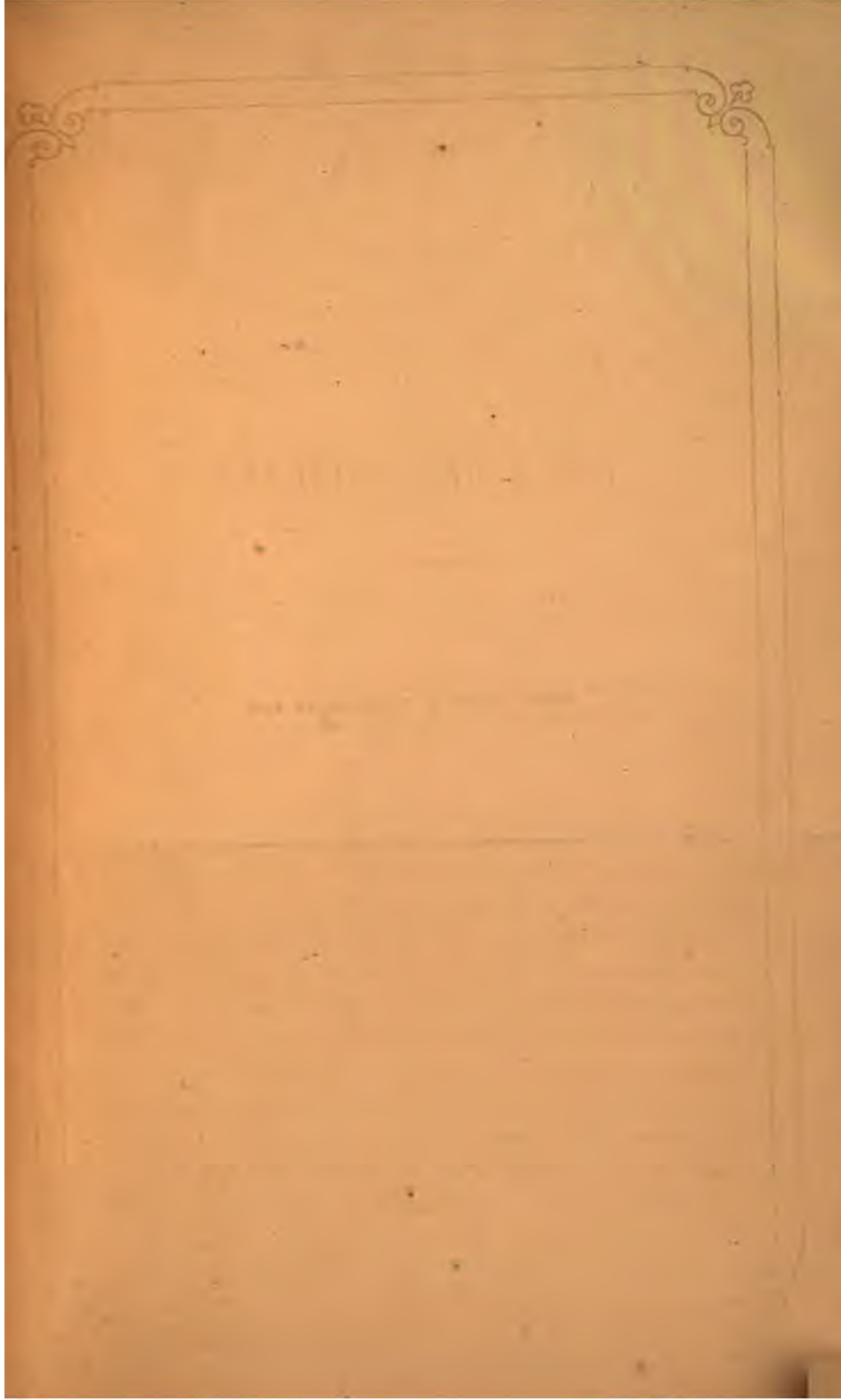
G. CUZENT.

	Pages.
Notes statistiques sur trois cantons du Finistère de 1812 à 1850, par M. Flagelle.....	201
Notice nécrologique sur M. Denis-Lagarde, par M. P. Levot.....	212
Imitation de Jésus-Christ. Nouvelle traduction bretonne de MM. Troude et Milin, par M. Mauriès.....	216
De l'origine d'une ancienne coutume bretonne, par M. P. Le Guen.	234
Guy-Eder de La Fontenelle, par M. Duseigneur.....	242
Notions sur quelques mines d'argent de l'Amérique, par M. P. Le Guen.....	268
Note sur le Congrès des Sociétés savantes en 1866, par M. A. Du Chatellier.....	273
Etude sur les origines de la Bibliothèque publique de Quimper, par M. Ch. Fierville.....	287
La Bretagne, par M. Mauriès.....	304
La Chauve-Souris et les Hirondelles, par M. S.-C. Morel.....	317
Inscription latine. — Lettre à M. le Président de la Société acadé- mique de Brest, par M. Mauriès.....	320
A bon ami bon bon compte, comédie-proverbe, par M. A. Joubert.	332
Epidémie de la Guadeloupe (1865-1866), par M. G. Guzent.....	365

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Liste générale des Membres composant la Société.....	I
Liste des Sociétés correspondantes en 1866.....	IX
Procès-Verbaux des séances de la Société.....	XII

Compte-rendu du Congrès des Sociétés départementales en 1864, par M. A. Du Chatellier.....	1
Une Visite au poëte Jasmin, par M. A. Joubert.....	11
Etude sur la Colonne milliaire de Kerscao, par M. Denis-Lagarde.	20
La Posthonomie au 19 ^e siècle, par M. le docteur Chassaniol.....	38
Au Connétable de Richemont, par M. P.-C.-P. Duval.....	73
La place Latour-d'Auvergne, par M. E. Fleury.....	80
Légendes bretonnes, par M. G. Milin.....	90
Le Chevalier de Sévigné, par M. F. Saulnier.....	128
Un Orphelin, par M. A. Charbonnier.....	150
Notice sur Belle-Ile-en-Mer et sur ses environs, par M. P.-C.-P. Duval.....	164





BREST. — IMP. J. B. LEFOURNIER AÎNÉ











044 100 905 033

